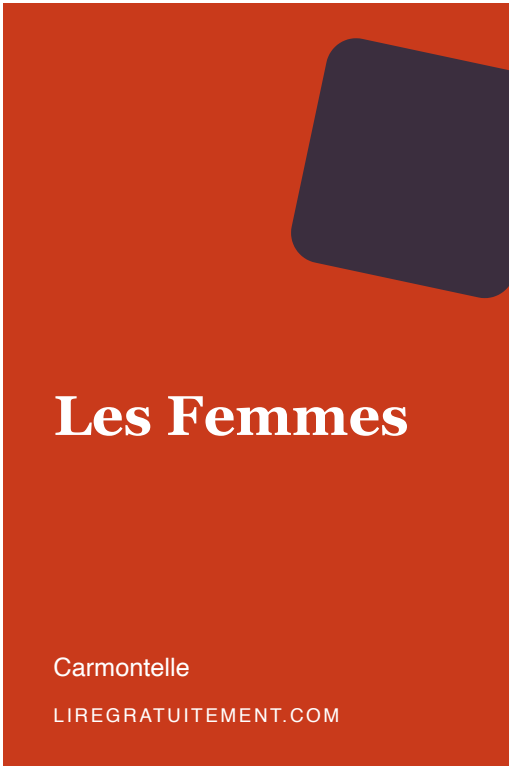


Les Femmes (Carmontelle)

Carmontelle

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 01

LES FEMMES.

ROMAN DIALOGUÉ.

Le jeune Saint-Alvire, abandonné à lui-même de bonne heure, et fort riche, avait promptement joui de tous les plaisirs, satisfait tous ses goûts, et ne s'était refusé aucune des fantaisies qui lui avaient passé par la tête. Arrivé enfin à ce malheureux point de satiété qui plonge toujours dans les plus cruels ennuis, il en était dévoré, et il restait sans ressources, puisqu'il ne savait plus s'il pouvait former de nouveaux désirs. Il parcourait sans cesse les rues de la capitale, les boulevards, les promenades, les jardins publics, tous les spectacles, et ce n'était jamais que pour en repartir dès l'instant qu'il y était arrivé ; il ne pouvait trouver, nulle part, ce qui n'existait plus pour lui, les plaisirs. Il voulut se rappeler ceux qu'il avait goûtés par le passé ; mais quoiqu'il fût jeune encore, il ne les regrettait pas assez pour désirer de les voir renaître. Il sentit donc pleinement le malheur de ne tenir à rien, d'être isolé, d'être insensible à toutes les sortes de biens dont savent jouir ses semblables.

Il connaissait depuis long-temps Dinval, qu'il croyait philosophe, parce qu'il savait s'occuper ; il eut envie de le consulter. Dinval était seulement un homme rempli de bon sens, qui avait assez vécu et réfléchi pour ne plus faire de projets ; c'était là toute sa philosophie. Il ne regrettait pas le passé, songeait à jouir du

présent, et ne s'exagérait pas les biens de l'avenir ; aussi le voyait-il arriver sans impatience.

Dinval, après avoir écouté Saint-Alvire, sourit, et lui dit : « Je vois ce que vous désirez : ce serait d'être toujours heureux.

— Il est vrai.

— N'avez-vous jamais été malade ?

— Non.

— Vous ne savez donc pas ce que c'est que la santé ?

— Mais la santé… est de se bien porter ?

— Sûrement.

— C'est la chose du monde la plus commune ; on n'y pense seulement pas.

— Voilà ce que fait l'habitude d'être heureux ; elle empêche de sentir le bonheur.

— Ah ! vous voulez qu'on éprouve des peines ?

— Sans doute, plus ou moins grandes ; c'est selon.

— Mais quand on est d'une origine assez noble, bien fait et fort riche, pourquoi voulez-vous qu'on ait des peines ?

— Pour avoir des plaisirs.

— Je ne comprends pas cela. La peine est bonne pour le peuple qui gagne sa vie en se fatiguant ; il est né pour cela ; encore est-il trop heureux quand nous autres nous le payons bien et exactement de ses travaux.

— Il y a tant de choses raisonnables à répondre sur de si faux préjugés, que je ne veux rien dire là-dessus ; ce que je vous conseille, c'est de ne jamais parler sur ce ton à d'autres qu'à moi. Revenons à ce plaisir continuel que vous voudriez goûter. Dites-moi, avez-vous lu des romans ?

— Oui ; mais je n'ai jamais tout lu ; j'ai toujours passé promptement, du commencement à la fin.

— Pourquoi cela ?

— Pour éviter les longueurs qui les remplissent.

— Vous n'en aimez donc que la fin ?

— Sans doute, il ne peut y avoir que cela d'agréable.

— Vous n'avez donc jamais été amoureux ?

— Je vous demande bien pardon ; je l'ai été et très-souvent.

— Et toujours heureux ?

— Oui, dès le soir même.

— Dès le soir même ?

— Sans doute, avec de l'argent, à Paris, rien n'est plus aisé.

— Et vous appelez cela du bonheur ?

— C'est-à-dire autrefois ; car j'ai trouvé depuis que c'était toujours la même chose.

— C'est que vous n'avez pas d'amour.

— Vous le croyez ?

— Rien n'est plus vrai.

— On m'avait dit que la constance était ennuyeuse ; voilà pourquoi j'ai commencé par être inconstant, c'est-à-dire par changer tous les jours.

— Et vous croyez connaître les femmes ?

— Eh mais, je ne crois pas qu'on puisse mieux s'y prendre.

— Pour connaître leur cœur ?

— Ah ! leur cœur ! on m'a dit que cela était trop difficile.

— J'avais oublié que la difficulté vous rebutait. Cependant, puisque les épreuves que vous avez faites ne vous font plus de plaisir, il faudrait tenter d'autres moyens.

— Voilà précisément ce que je voudrais essayer.

— Comment, à votre âge, n'avez-vous jamais désiré de plaire à ce qu'on appelle des femmes honnêtes ?

— Des femmes honnêtes ?

— Oui, des femmes de la société qui vous auraient formé le cœur.

— On m'a dit qu'il était trop difficile de leur plaire.

— Qui vous a dit cela ? des gens qui vous ont entraîné dans ce que j'appelle les sociétés les plus honteuses, et qui avaient intérêt de vous y maintenir.

— Ils m'ont dit aussi que les femmes étaient toutes les mêmes, et qu'ils m'éviteraient bien des tourmens en me laissant conduire par eux.

— Et ils vous ont amené au point de vous rendre votre existence insupportable, puisque vous vous croyez livré pour toujours à l'ennui.

— Cela est vrai, au moins.

— Avez-vous jamais réfléchi ?

— Réfléchi ?

— Oui, pensé ?

— J'ai pensé à me divertir.

— Et vous ne vous divertissez plus ?

— Cela est vrai.

— Votre cœur est entièrement vide ?

— Mais oui.

— Est-ce là exister ? Croyez-moi, on ne jouit du plaisir de vivre qu'en s'occupant de ce qui nous entoure ; il faut arrêter ses pensées sur tout ce qui vous environne.

— Je regarde assez les spectacles.

— C'est-à-dire ceux qui y sont ?

— Sûrement.

— Et vous n'avez pas, dans tout ce monde-là, distingué une seule femme que vous préféreriez, à qui vous désireriez de plaire.

— Pourquoi faire ?

— Pour occuper votre cœur du plaisir de vous en voir aimé ; c'est le désir de toute ame sensible ?

— Ce serait avoir de l'amour, je crois ?

— À peu près.

— Eh bien ! on m'a dit que ces femmes-là me tromperaient.

— Il vaut mieux être trompé qu'ennuyé.

— Je crois que vous avez raison, et vous commencez à me convertir.

— Je le voudrais fort, pour vous ramener à ce qu'on appelle la bonne compagnie et à vous-même. Le cœur une fois occupé, on pense sans cesse, et c'est pour lors qu'on sent qu'on existe véritablement.

— Oui ; mais ces peines de l'ame, dont on m'a effrayé, comment m'en garantir ?

— Et ces jouissances de l'ame, si douces, si vives, si délicieuses, comment les éprouver ?

— Vous me donnez de la curiosité de les connaître ; mais ne serait-ce pas ce qu'on appelle le sentiment ? Je n'en voudrais pas entendre parler.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on m'a dit que c'était un ridicule.

— Pour ceux qui l'affichent ; mais ce ne sont pas ceux-là qui éprouvent le véritable.

— Écoutez donc que je vous dise ce qui m'arrive.

— Qu'est-ce que c'est ?

— En honneur, rien n'est plus vrai, je ne me suis pas encore ennuyé depuis que nous causons ensemble, et voilà le premier plaisir qui ne m'ait rien coûté.

— Croyez qu'on en trouve un bien véritable dans la confiance.

— Avec un homme comme vous.

— J'ose penser que vous n'avez encore dit cela à personne ?

— Rien n'est plus vrai.

— C'est qu'il vient de se former une sorte de liaison entre nous.

— Je voudrais que ce fût celle de l'amitié.

— Il ne tiendra qu'à vous.

— Je sens déjà que mon ame y prend le plus grand plaisir. Il faudra que nous causions souvent ensemble.

— Tant que vous le voudrez.

— Et que vous me donniez souvent des conseils.

— J'en serai on ne peut plus flatté.

— Attendez ; laissez-moi m'examiner : oui, je sens pour la première fois que j'ai un cœur ; car je suis épouvanté de l'idée que, sans vous, j'aurais pu ne jamais me douter que j'en avais un.

— Vous allez donc bien réfléchir ?

— Ah ! je vous en réponds.

— Et vous aimerez ?

— Je l'espère.

— Eh bien ! vous voilà échappé à l'ennui. »

Chapitre 02

Dinval fut huit jours sans revoir Saint-Alvire ; celui-ci s'y attendait, n'ayant pas trop compté sur l'effet des conseils qu'il avait donnés ; aussi ne fut-il pas peu surpris de le rencontrer au jardin des Plantes, où il se promenait avec un air très-préoccupé ; il ne voulut pas l'interrompre ; mais Saint-Alvire, en se retournant, l'aperçut, courut à lui, et lui dit : « Ah ! mon ami ! je suis bien malheureux !

— Mon ami, je vous en félicite ; mais ne vous exagérez-vous pas un peu trop vos maux ?

— Non, non, puisque j'aime pour jamais.

— Pour jamais ?

— Et sans le moindre espoir.

— Vous vous découragez peut-être un peu trop facilement.

— Jugez si je me trompe ; j'ai voulu parler, et l'on ne m'a pas écouté.

— Cela ne prouve rien.

— J'ai écrit, point de réponse.

— Cela doit être ainsi.

— Comment ?

— Sans doute ; répondre par écrit, c'est s'engager ; et une femme honnête, vous aimât-elle cent fois plus que vous ne croyez l'aimer, ne doit pas commencer par une imprudence.

— Que faut-il donc que j'espère ?

— Ce que vous désirez.

— Quoi ! d'en être aimé, malgré cela ?

— Sans doute.

— Voilà ce que je ne comprendrai jamais.

— Attendez, attendez ; il faut que je sache le nom de la femme qui vous occupe.

— C'est madame d'Averle.

— Je la connais.

— Eh bien ! croyez-vous que je puisse la rendre sensible ?

— Elle l'a déjà été.

— Que dites-vous donc ?

— La vérité.

— Je suis bien malheureux !

— Fort bien !

— Comment ai-je pu m'occuper d'une femme dont le cœur a déjà été rempli d'un autre objet ?

— À merveille !

— Comment à merveille !

— Sans doute ; je suis bien aise de voir votre amour-propre en mouvement.

— Et comment voulez-vous, en aimant comme je fais, que je supporte l'idée d'aimer une personne dont le cœur a été rempli d'un autre que de moi ?

— Vous avez sans doute raison ; madame d'Averle, sans savoir même que vous existiez, devait conserver son cœur pour vous.

— Vous plaisantez toujours.

— C'est que votre vivacité me divertit, et que c'est avec le plus grand plaisir que je vous vois délivré de cette léthargie dont le poids vous accablait.

— C'est une obligation que je vous aurai toute ma vie ; je vous prie d'y ajouter les moyens de me procurer le bonheur que, dans ma situation, je puis désirer.

— Si vous voulez une amie absolument neuve, sur laquelle aucun homme n'aura fait encore d'impression, cela sera difficile à trouver, et même en cherchant à vous marier.

— Quoi ! une jeune personne élevée au couvent…

— Pourrait avoir aimé le frère d'une pensionnaire de ses amies, qu'elle aurait vu à la grille du parloir.

— C'est une aventure de roman.

— Qui peut arriver tous les jours ; mais cette personne n'en épouse pas moins un autre dès qu'on le lui propose.

— Oui ?

— Sans doute, son amour ne tient pas contre l'assurance de jouer un rôle bientôt dans le monde, et de jouir de sa liberté, pour vivre comme toutes les autres femmes.

— Mais, en se mariant, aime-t-elle son mari ?

— Quelquefois ; au moins elle aime le mariage, et le mari croit souvent lui avoir inspiré du goût pour lui, et quant à l'autre amant, il n'en est plus question.

— Et madame d'Averle ?

— C'est son histoire que je viens de vous conter.

— Elle serait donc sensible ?

— Elle avait pris au couvent le goût de la tendresse ; elle n'a point trouvé avec son mari de quoi la dédommager de ce qu'elle avait perdu en se mariant. Un homme aimable s'est présenté, a été écouté ; mais il s'est trouvé aussi peu délicat que son mari, et le dégoût les a séparés.

— Sans regrets de sa part, puisqu'elle ne paraît pas triste.

— Je crois qu'elle a fait bien des réflexions, qui lui ont fait prendre pour toujours un parti raisonnable.

— Vous croyez qu'elle ne voudra plus avoir d'amans ?

— Je crois que, persuadée qu'elle n'en trouverait pas qui pût remplir l'idée qu'elle s'est faite d'une véritable passion, elle y a renoncé entièrement.

— Mais, si je pouvais remplir cette idée qu'elle…

— Vous ?

— Je m'en crois capable.

— Vous ne le lui persuaderiez jamais.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous ne sauriez avoir encore les dehors d'un véritable amant.

— Et par quelle raison, s'il vous plaît ?

— La voici. N'étant point accoutumé à languir, à soupirer, à vous désespérer, vous ne pouvez avoir que les regards du désir, et ce ne sont pas ceux du sentiment qui peut seul la toucher.

— Heureusement pour moi, ma passion pour madame d'Averle n'était pas encore dans toute sa force.

— Et il vous sera facile de vous en guérir ?

— Mais je l'espère.

— Et vous ferez bien ; car je vous le dis, ce serait inutilement.

— Je veux chercher un autre objet…

— Eh bien ! dites ? nous examinerons ensemble. »

Chapitre 03

« Tenez, il y a une femme qui m'a toujours fait plaisir à rencontrer.

— Comment la nommez-vous ?

— Je ne sais si vous la connaissez : c'est madame de Brécil.

— Madame de Brécil ? elle est fort aimable ; elle a le ton d'une femme très-honnête, et son mari la rend la plus heureuse du monde.

— Est-ce qu'il l'aimait avant de l'épouser ?

— Non ; il ne l'avait jamais vue.

— Et ils se conviennent parfaitement ?

— Rien n'est plus vrai.

— Je ne comprends pas cela ?

— Madame de Brécil n'avait pas été élevée au couvent où se prennent les idées romanesques. Une tante très-sensée et très-aimable l'avait prise chez elle, et s'était essentiellement occupée de son éducation ; elle avait, aux talens nécessaires, joint ceux de pur agrément, et elle lui avait fait envisager le bonheur dans le mariage ; mais en remplissant exactement tous ses devoirs, qu'elle lui avait rendu faciles, en lui faisant épouser un homme essentiel, aimable et de bonnes mœurs, enfin elle lui avait fait autant aimer la vertu qu'elle lui avait préparé de crainte des remords qui suivent tôt ou tard une faute. Les belles dames disent

que c'est une femme qui ne connaîtra jamais le sentiment, et qui n'aura qu'une gaieté bourgeoise.

— Tenez, tout libertin que vous pourriez me croire, je respecte une union pareille à celle-là, et je serais réellement désespéré d'avoir seulement la pensée de la troubler.

— Peut-être, d'après ce tableau, auriez-vous le projet de vous marier ?

— Je n'en suis pas encore là.

— Vous voulez toujours voltiger ?

— Non, bien au contraire ; puisque je serais fort aise d'avoir une grande passion.

— Eh bien ! attachez-vous à une veuve.

— Mais…

— N'allez-vous pas vous inquiéter d'avoir été précédé par son mari ?

— Non ; puisque vous m'avez prouvé qu'un mari n'a quelquefois pas seulement effleuré le cœur de sa femme.

— Ne songez donc plus au passé. »

Chapitre 04

« Voilà qui est fini ; je ne songerai pas même à m'en informer. Connaissez-vous madame de Clairfond ?

— Oui, elle est jolie et assez piquante.

— Eh bien ! c'est une veuve.

— Je vous vois venir ; mais elle ne conviendra pas à vos projets.

— Pourquoi cela ?

— C'est qu'elle n'est pas femme à sentiment.

— Vous ne la croyez pas sensible ?

— Je la crois un peu trop coquette, et le désir de plaire à tous les hommes, ne rend pas digne d'une grande passion, il en rend même incapable.

— J'en suis fâché ; car elle me plairait fort.

— Vous ne lui conviendriez pas moins.

— Vous le croyez ?

— J'en suis certain ; quand ce ne serait que pour avoir le plaisir de vous citer à tout propos à ceux avec qui elle vit.

— Quelle folie !...

— Elle leur dirait : Le marquis de Saint-Alvire est fort aimable ! je ne le connaissais pas ; je l'ai vu ce matin aux Tuileries ; il m'a demandé la permission de venir chez moi ; je crois qu'il y soupera demain à son retour de Versailles ; c'est un homme du meilleur ton.

— Il n'est pas possible !

— On lui dira vainement que vous avez toujours vécu avec des filles, elle soutiendra le contraire.

— Quelles gens voit-elle donc ?

— Mille petits robins qui l'entourent sans cesse, plus ridicules les uns que les autres, sans aucun ton, ni bon goût, et par qui elle se laisse flagorner en leur disant qu'elle ne peut pas les souffrir. Alors ils la trouvent charmante, divine, délicieuse ; ils frappent du pied, éclatent de rire, se jettent sur ses mains et les dévorent. Ils ne soupirent pas auprès d'elle, mais ils semblent la respirer ; il est vrai qu'elle est toujours parfumée comme une comédienne.

— Et elle est flattée de leurs hommages ?

— Elle les considère comme autant d'esclaves attachés à son char. Il faut la voir sur l'escalier de l'Opéra, où ils font foule autour d'elle. Sa voiture passe et repasse plusieurs fois avant qu'elle songe à sortir du spectacle.

— Et elle n'en distingue aucun particulièrement.

— Pardonnez-moi, les maîtres des requêtes ; parce qu'ils vont souvent à la cour.

— Réellement ?

— Sans doute ; aussi ont-ils un air plus suffisant, plus capable, plus instruit de tout ce qui arrive. Ils ont toujours des histoires qui ne finissent pas, et qui ennuient les autres. Ils sont forcés à une certaine tenue ; mais ils dédaignent ce ton magistral, et ils s'en dédommagent en pensant qu'ils ont l'air militaire, parce qu'ils sont toujours en frac, qu'ils savent parler chevaux, jockeis et wiskis.

— J'ai rencontré mille fois de ces messieurs-là qu'on appelait présidens.

— Eh bien ! oui, c'est cela.

— Je croyais toujours que c'étaient des sobriquets qu'on leur donnait.

— Mais point du tout.

— Allons, me voilà guéri du désir de plaire à madame de Clairfond : sa façon de penser, ses manières et les gens qui l'environnent ne me conviennent nullement.

— Eh bien ! cherchez ; voyez parmi les femmes que vous connaissez si elles ne vous plaisent pas ; vous en trouverez d'autres chez elles.

— C'est que depuis long-temps je suis peu répandu.

— On vous recevra partout ; vous avez des parens, des amis, qui sont mariés.

— Sûrement, mais je ne voudrais pas trahir la confiance de mon ami en lui enlevant sa femme ni même sa maîtresse. Vous me trouverez peut-être une façon de penser bien provinciale.

— Non, je trouve que c'est celle d'un honnête homme.

— C'est un secret pour vous seul.

— Et pourquoi rougiriez-vous d'un principe fait pour vous faire distinguer par la femme la plus honnête ?

— Si c'était un moyen de plaire, il me coûterait bien peu. Savez-vous que j'ai entendu quelquefois des filles raisonner senti-

ment, et que j'ai été tout prêt de m'y attacher.

— Et qui vous en a garanti ?

— Les hommes que j'ai su qu'elles avaient ruinés.

— Et aimeriez-vous des femmes qui se seraient laissé ruiner par des hommes ?

— Non sûrement ; je les plaindrais de leur aveuglement ; mais je n'estimerais pas leur faiblesse, et je ne sais pas même si je ne les mépriserais pas de s'être ainsi laissé subjuguer par des fripons.

— Je pense comme vous ; je trouve même les hommes avilis lorsqu'ils se laissent ruiner par des filles, qui n'ont pas de tort, puisqu'elles font leur métier et qu'on doit s'y attendre.

— Voilà de quoi je ne m'étais pas occupé jusqu'à présent, et je suis actuellement si effrayé de cette idée, que puisque je leur ai échappé, je vous réponds bien que c'est pour toujours. »

Chapitre 05

« Vous connaissez madame d'Orlas ?

— C'est-à-dire je l'aurais connue si j'avais voulu ; elle est fort amie de ma sœur. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Sur sa physionomie je la crois la meilleure femme du monde.

— Je le pense comme vous.

— Elle ne se met pas avec beaucoup de goût ; elle porte volontiers tout ce que les marchands lui vendent, lorsqu'ils lui assurent que c'est la mode.

— Je le croirais assez ; mais cela ne me ferait rien si elle pouvait être sensible.

— Eh bien ! voyez-la, et vous me direz ce que vous en penserez.

— Je le veux bien, et selon ce que j'en apprendrai, je viendrai vous consulter pour me bien conduire.

— Vous conviendrez qu'à présent vous avez de l'occupation ?

— Grâces à vous ; aussi je ne crains plus de m'ennuyer. »

Saint-Alvire partit, et fut quelque temps sans revoir Dinval. Un jour il vint le retrouver. « Eh bien ! lui dit Dinval, comment vont vos affaires ?

— Mais pas trop bien.

— Pourquoi donc ?

— J'ai vu madame d'Orlas.

— Ah ! ah !

— Je lui ai trouvé l'air frais que donne l'insouciance, et sa gaieté m'a confirmé dans cette idée. Cette découverte m'a piqué et m'a déterminé à m'occuper assez sérieusement d'elle.

— Assez sérieusement ?

— Oui.

— Je n'en suis pas surpris ; à votre place j'aurais été comme vous ; les gens trop gais m'attristent quelquefois.

— Je n'ai été triste que parce que j'ai prévu que je ne réussirais pas auprès d'elle.

— Comment avez-vous prévu cela ?

— C'est qu'après m'être déclaré, je ne l'en ai vue que plus gaie.

— Vous avez raison ; votre triomphe eût été certain, si par degrés vous eussiez pu voir diminuer sa gaieté.

— Au lieu de craindre mon amour, elle paraissait l'applaudir et ne pas s'en occuper. Quand elle ne me voyait pas, je lui manquais comme un meuble et jamais autrement. J'en parlai à ma sœur pour savoir ce qu'elle en pensait.

— Eh bien ?

— Voilà ce qu'elle me répondit : Je ne suis pas surprise que vous la trouviez comme cela ; par caractère elle ne hait pas les hommes, et sans être coquette, leur commerce lui fait plaisir ; elle ne leur ôte jamais l'espérance ; mais elle n'a jamais eu, non pas ce qu'on appelle de l'amour, mais non pas même la moindre préférence pour aucun d'eux.

— Je conçois qu'il y ait des femmes comme celle-là.

— Elle prétend que par ce moyen on a des amis qui vous restent, tandis que les amans favorisés s'éloignent souvent pour jamais quand la passion cesse.

— Je serais assez de son sentiment. Une passion sans espérance pour une femme qui n'a jamais favorisé personne n'humi-

lie pas, et elle peut par habitude conduire à une amitié agréable et pour la vie.

— Vous applaudissez donc à madame d'Orlas ?

— Je vous trouve même heureux de l'avoir rencontrée.

— Voilà un grand bonheur !

— Sûrement, si vous vous en faites une amie. Il en faut avoir dans la vie, et une femme amie vaut souvent mieux qu'un homme ; elle peut vous donner des conseils plus utiles ; sa curiosité la rend plus fine, et sa sensibilité la rend plus délicate ; enfin les femmes connaissent mieux le cœur humain que les hommes.

— Vous imaginez cela ?

— Rien n'est plus vrai. Avec une passion nous nous embarquons étourdiment sans nulles précautions, et nous allons à l'aventure ; mais sans que nous nous en apercevions elles dirigent notre barque, la font échouer si cela leur plaît, ou bien elles savent susciter à propos une tempête nécessaire qui, au lieu de nous égarer, nous fait arriver plus promptement où elles désirent de nous attirer.

— Je ne me doutais pas de cela.

— Voilà pourtant ce qui arrive tous les jours.

— Et faut-il que je m'en défie ?

— Cela serait fort inutile.

— Vous dites donc qu'il faut que je me réduise à me faire une amie de madame d'Orlas ?

— Il faut continuer à lui rendre des soins ; mais gaiement…

— Gaiement.. ?

— Oui, oui ; elle s'attachera à vous quand elle pourra croire qu'elle s'est trompée, et que vous ne l'aimez pas réellement.

— Et croyez-vous qu'elle m'en parle ?

— Pas à présent, ou bien elle vous offrira de l'amitié pour vous voir venir, et vous la prendrez au mot.

— En ce cas il faut que je cherche à m'attacher à une autre.

— Je vous le conseille. »

Chapitre 06

« Madame d'Élinval m'a dit beaucoup de choses très-flatteuses sur ce qu'on me revoyait dans la société.

— Eh bien ?

— J'ai voulu lui dire quelque chose d'obligeant, et je ne sais comment cela m'est échappé ; mais je n'ai pu me refuser de lui répondre que j'avais eu beaucoup de regrets d'avoir été si long-temps éloigné d'elle, et elle m'en a paru très-satisfaite.

— Eh bien ! est-ce que vous en auriez envie ?

— Mais, je crains qu'elle ne l'imagine.

— Ou plutôt qu'elle ne le désire.

— Elle ne me touche point du tout.

— Il est vrai qu'elle est un peu trop formée pour faire une passion.

— Je la crois plus vieille que moi.

— Elle a été mariée fort jeune, et cela avance toujours une femme ; et puis son mari est intendant ; et dans une ville de garnison où il y a plusieurs régimens ensemble, vous sentez bien…

— Quoi donc ?

— Qu'elle était entourée de colonels tout l'été.

— Et qu'elle les revoit l'hiver à Paris ?

— Non, pas à présent.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle est séparée de son mari, et qu'ils ne vivent plus ensemble.

— À cause des colonels ?

— Non, à cause d'une sœur du mari qui était jalouse des préférences qu'on lui donnait sur elle, en province, où elle l'accompagnait toujours.

— Les femmes ont tort d'être jalouses les unes des autres.

— Oui ; parce que cette jalousie leur met une aigreur dans l'ame qui imbibe leur caractère de fiel, et qui les rend insupportables dans la société. Et j'en crois madame d'Élinval un peu imbibée de ce fiel ; il perce à travers ses prévenances.

— J'avais donc raison de penser qu'elle ne me convenait pas.

— Pourquoi donc ? Ces femmes-là valent mieux quelquefois que d'autres

— Pour former un jeune homme ?

— Mais oui, l'envie, la jalousie, la défiance rendent observateur, et une femme qui observe a le tact bien plus fin qu'un homme.

— Cela se peut ; mais elle me tourmenterait peut-être ?

— C'est un moyen de n'être pas ennuyé.

— Et mon attachement pour elle finirait par me rendre ridicule.

— On le nie alors.

— Et vous pensez que le public vous croit ?

— Il est vrai qu'on ne croit guère à la vertu.

— Moi, je respecte fort la sienne, et je ne veux pas l'exposer aux mauvais propos.

— Et vous consentirez à retomber dans le désœuvrement, à vous laisser dominer encore par l'ennui.

— Ah ! ne le craignez pas, j'ai plusieurs projets dans la tête.

— Pour remplir votre cœur ?

— Mais oui, ne pensez pas rire.

— J'en suis bien éloigné, et je vous félicite d'avoir autant de prévoyance. »

Chapitre 07

« Je connais une femme qui a sûrement l'ame très-sensible.

— Par où le jugez-vous ?

— Premièrement, parce qu'elle est blonde, et qu'elle a les yeux bleus.

— Et vous croyez…

— Mais, oui ; son regard me semble plus passionné que celui des autres femmes.

— Et s'il est le même pour tous les gens qu'elle voit.

— Voilà ce que je ne saurais imaginer. Elle aime passionnément la musique.

— Ce goût-là peut attendrir l'ame.

— Elle était gaie à son piano, dont elle joue supérieurement. Je me suis avisé de lui demander de qui était la pièce qu'elle jouait ; j'étais debout auprès d'elle ; en me répondant elle a levé les yeux en haut pour me regarder ; je n'ai jamais vu un regard si tendre.

— Et quelle est donc cette divinité ?

— Madame de Fontaine ; la connaissez-vous ?

— J'en ai entendu beaucoup parler à propos de son goût pour la musique, et de la supériorité de ses talens.

— Je vous le dis, il n'y a rien de pareil à cette femme-là.

— Et savez-vous la musique, vous ?

— On me l'a montrée pendant dix ans, sans que j'en aie jamais pu déchifrer une note.

— Ses talens vous ennuieront.

— Point du tout ; ne savez-vous pas que les vrais talens embellissent toujours les femmes qui les possèdent ?

— Vous voilà donc déterminé à aimer madame de Fontaine ?

— Dites à l'adorer. Je vous quitte ; je sais qu'elle reste chez elle aujourd'hui, et je veux y aller de bonne heure.

— Pour lui parler de votre passion ?

— Mais oui. Toute mon ambition est de régner dans son cœur comme elle règne dans le mien. Je sens que ce serait pour toute ma vie.

— N'y perdez donc pas un instant.

— C'est ce que je vais faire. Adieu, M. Dinval ; je vous rendrai compte de mes progrès, si je réussis à lui plaire. »

Dinval fut quelque temps à la campagne. Dès que Saint-Alvire apprit son retour, il vint le trouver. « Eh bien ! lui dit Dinval, comment va votre passion ?

— Toujours de même.

— Et espérez-vous ?

— Je jouis tant que je veux du bonheur de voir ce que j'aime.

— Lui parlez-vous de votre amour ?

— Très-souvent.

— Et que vous répond-elle ?

— Elle saisit l'à-propos de ce que je lui dis de tendre pour me chanter une ariette italienne très-passionnée, dont je n'entends pas les paroles.

— Je ne vous trouve pas fort avancé.

— Je vous demande pardon, car elle paraît toujours si touchée de ce que je lui dis, qu'il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'elle le met en musique tout de suite. Je voudrais alors lui baiser les mains ; mais elle m'arrête en me faisant signe de la laisser achever : enfin, je ne la vois pas de fois qu'elle ne me chante la superbe ariette de Didon :

QUAND JE VOUS REÇUS DANS MA COUR, ETC.

— Écoutez donc ; je ne veux pas détruire l'espèce de bonheur dont vous jouissez ; mais je voudrais vous voir plus certain d'être aimé.

— Supposé que mon bon sens ne soit qu'une illusion ; puisqu'elle me plaît dois-je chercher à la détruire ?

— Et vous apercevez-vous que vous soyez le seul qu'elle regarde avec tendresse ?

— Non, pas absolument le seul ; mais je vois que l'extrême sensibilité de son ame l'empêche de regarder autrement.

— Et qui vous répond que cette extrême sensibilité de son ame sera enfin dirigée vers vous ?

— Tout ; sa complaisance à me recevoir autant que je le veux et avec le même plaisir ; son empressement à m'amuser en exécutant des morceaux de musique toujours les plus tendres et les plus touchans.

— Je voudrais au moins, à votre placer, la faire expliquer sur mon amour.

— Eh ! puis-je la contraindre à parler lorsqu'elle veut chanter ?

— Et croyez-vous n'avoir point de rivaux ?

— J'entends bien parler sans cesse d'un monsieur Amarossini qu'elle attend avec impatience.

— C'est un musicien, sans doute ?

— Le plus fameux compositeur qui ait paru en Italie depuis long-temps.

— Il ne peut pas être un rival.

— Je ne le saurais croire. Il arrive aujourd'hui ; je veux être à sa réception. Ainsi je ne puis rester davantage avec vous.

— Quand vous reverrai-je ?

— Mais demain, sûrement. »

Le lendemain Dinval vit entrer chez lui Saint-Alvire dans le plus grand abattement.

« Qu'avez-vous donc, lui dit-il avec cet air sombre ?

— Ah ! mon ami ! je suis l'homme du monde le plus malheureux.

— Malheureux ! et par amour ?

— Oui, par amour.

— Je comprends cela ; il y a quelquefois des momens fâcheux.

— Ah ! désespérans !

— Au moins cela occupe vivement.

— Dites plutôt mortellement.

— Voyons ; votre nouvelle passion sera-t-elle entièrement détruite ?

— Je le voudrais.

— Allons, fort bien ! ce désir vous amène au seul remède qui vous reste, puisque vous voilà sans espoir ; mais examinons de sang-froid si tout est perdu pour vous. Sur quoi pouvez-vous le penser ?

— J'étais hier chez madame de Fontaine lorsque le chevalier de Villenoire entra. Il est fort de mes amis, et j'ignorais qu'il fût son frère. Il s'écria d'abord qu'il me vit : Eh ! ma sœur, que faites-vous donc ici de Saint-Alvire ; il ne peut pas souffrir la musique : il n'en a jamais su une seule note. Quoi ! Monsieur, me dit-elle, en me lançant un regard foudroyant que je ne lui avais jamais vu pour personne, vous m'avez donc trompée ?

Àces mots je suis resté anéanti, pétrifié, et sans pouvoir dire un seul mot.

— Voilà le plus grand tort que l'on puisse avoir en pareil cas ; au lieu de se taire, il faut parler, se désespérer, faire du bruit, tomber à genoux…

— Eh ! je n'en ai pas eu le temps ; dans ce moment cruel on a annoncé ce M. Amarossini, attendu depuis si longtemps. Je vis entrer un petit homme assez mal. Madame de Fontaine se jette dans ses bras, le regarde, l'admire, l'embrasse encore et se récrie : Je ne veux plus d'autre bonheur ! je vois enfin le premier homme du monde, le souverain de l'univers, le dieu de la musique !

— Il fallait l'admirer aussi.

— J'ai voulu parler. Quoi ! continua-t-elle en me regardant avec dédain, vous voudriez parler ? Vous ? Devant un si grand homme. Ce dédain m'a terrassé. Le chevalier a éclaté de rire, et il m'a emmené plus mort que vif.

— Eh bien ! cette femme à grands sentimens, n'aime donc que la musique ? Voilà ce que c'est, elle préférera toujours un musicien à un amant.

— Je le crois à présent.

— Il n'y a pas à hésiter, il faut ne la plus revoir.

— J'ai toujours dans le cœur son regard d'indignation.

— Il doit en effacer tous les autres.

— J'ai passé une nuit bien cruelle ! et je venais ce matin à peine de m'endormir, lorsque le chevalier est entré chez moi : il m'avait bien dit qu'il viendrait me voir, parce qu'il avait un service à me rendre.

— Je serais fâché que ce fût auprès de sa sœur.

— Il n'en a pas été question non plus ; au contraire, il veut me lier avec une femme qu'il croit amie de celle qu'il aime.

— Je suis fort d'avis que vous saisissiez cette occasion d'oublier madame de Foulaire.

— Il prétend que si je plaisais à cette amie, je pourrais l'engager à servir sa passion ; deux femmes qui ont le même intérêt, ont beaucoup de confidences respectives à se faire, dit-il, et toutes ces confidences tournent au profit de l'amour.

— Ceci n'est pas mal vu ; mais voilà deux passions qu'il faut faire marcher de front, et cela n'est pas aisé : il faut que ces deux femmes n'aient pas le cœur occupé, ou bien que toutes les deux soient très-changeantes.

— Ce n'est pas là ce que je voudrais trouver dans celle qu'il me destine.

— Et la connaissez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vue, et je n'en ai entendu parler qu'au chevalier ; mais il prétend qu'elle a un faux air de sa sœur, et que c'est là ce qui lui a fait naître l'idée de me proposer de m'attacher à elle. »

Chapitre 08

« Et comment la nommez-vous ?

— Madame de Goursi.

— Je la connais très-fort ; elle ne ressemble point à madame de Foulaire ; elle a beaucoup plus de charmes dans la physionomie.

— Réellement ?

— Mais c'est un charme simple, décent et presque virginal.

— Allons, je ne pense plus qu'à elle, je n'en veux jamais aimer d'autre.

— Vous êtes un peu vif.

— Et que puis-je trouver de mieux ?

— Laissez-moi donc achever son portrait ; il faut que vous sachiez si elle est sensible.

— Elle doit l'être ; cela me suffit.

— Oui ; mais croyez-vous que sa sensibilité soit celle que vous désirez ?

— Je l'espère.

— Elle sait écouter avec l'air du plus vif intérêt, et lorsqu'elle peut obliger elle en saisit l'occasion avec ardeur.

— C'est un ange !

— Oui, c'est un ange par la figure et par l'ame ! elle sent tout le prix de l'amitié, et elle fait les délices de ses amis : les femmes même ne peuvent s'empêcher de l'aimer et de lui rendre justice.

— Ah ! je le crois facilement.

— Le récit des peines des malheureux lui fait facilement verser des larmes : une douce joie lui en fait répandre aussi lorsqu'elle voit combler les vœux de ceux qui ont long-temps langui après le moment fortuné qu'ils désiraient. Une seule passion l'occupe.

— Une passion ! elle aimerait quelqu'un ?

— Sûrement.

— Pourquoi donc m'avoir caché jusqu'à présent…

— Je ne vous ai rien caché.

— Et vous dites qu'elle aime.

— Véritablement.

— Quel est ce fortuné mortel ?

— Son mari.

— Son mari ! ah ! bien fortuné ! je le crois facilement.

— Il l'emmène en Italie, où il va se fixer pour quelque temps.

— Il l'emmène ?

— Incessamment.

— Que je suis heureux de ne l'avoir jamais vue ! Le chevalier ne sait donc pas cela. Je vais l'affliger un peu en le lui apprenant.

Adieu, mon cher Dinval, jusqu'au revoir.

— Vous ne vous ennuyez plus ?

— Non, non, je n'en ai pas le temps. »

Saint-Alvire fut trouver le chevalier qui, ayant appris que madame de Goursi partait, lui conseilla de s'attacher à madame de Gontal en qui celle qu'il aimait avait toute confiance, et qui était une femme de mérite. Ce mot de mérite ne plaisait pas trop à Saint-Alvire ; cependant il promit au chevalier de faire ce qu'il désirait, à condition que Dinval approuverait ce choix ; et il vint le trouver pour lui faire part de son nouveau projet. Dinval lui dit :

« Avez-vous vu madame de Gontal ?

— Fort peu. Je commence à croire que la figure trompe souvent, surtout depuis madame de Foulaire, et c'est d'après le caractère cette fois-ci que je veux former un attachement ; ne m'approuvez-vous pas ?

— Si vous voulez.

— Comment, si je le veux ?

— Oui, quand il est question d'un attachement raisonnable ; mais quand c'est pour rendre service à un ami, il faut passer sur bien des choses.

— Je ne suis point obligé de me sacrifier pour le chevalier ; c'est pour moi que je veux aimer.

— Je crois toujours qu'il vaut mieux s'exposer à souffrir un peu qu'à languir dans l'indépendance.

— Comment, à souffrir ! vous croiriez qu'avec madame de Gontal…

— Vous essuieriez quelques caprices.

— Elle a pourtant l'air assez doux.

— Un air doux n'empêche pas qu'elle n'ait une volonté très-décisive ; que ses chaînes ne soient très-fortes, et qu'il ne soit très-difficile de les rompre.

— Mais quand on est aimé, loin de penser à les rompre, on ne cherche qu'à les serrer davantage.

— Et croyez-vous que vous serez aimé de madame de Gontal ?

— Est-ce que vous en douteriez ?

— On m'a dit qu'elle avait toujours voulu plus faire d'esclaves que d'amans ; elle aime à régner despotiquement.

— Vous croiriez qu'elle n'a jamais aimé ?

— Je vous demande pardon.

— Et sait-on qui ?

— Oui, elle seule. Elle a des grâces, et elle sait couvrir de fleurs les chaînes qu'elle vous prépare.

— Eh bien ! on aime la rose malgré ses épines.

— Mais la rose naît et meurt pour ceux qui l'admirent.

— Et madame de Gontal ne vit que pour elle ; achevez ?

— Il est vrai.

— Quel dommage !

— Eh bien, essayez de lui plaire, vous voilà averti.

— Si je commençais par feindre de l'indifférence pour la voir venir ?

— Elle vous ferait payer bien cher cette feinte par la suite.

— Vous croyez qu'elle s'en apercevrait ?

— Une femme qui n'aime pas encore, et qui a de l'orgueil, est rarement la dupe d'un homme. Cependant, essayez.

— Et si elle me plaît réellement, et que je ne puisse m'en défendre…

— Sa vanité en sera peut-être flattée.

— Je veux toujours la voir ; je me ferai présenter par le chevalier.

— Eh bien, vous m'en direz des nouvelles.

— Allons, je vous reverrai dans peu. »

Au bout de quelques jours Dinval rencontre Saint-Alvire à l'Opéra.

« Eh bien, comment vont vos affaires ?

— Admirablement ! j'en suis épouvanté.

— Que voulez-vous dire ?

— Que j'ai été plus heureux que je ne l'espérais ; mais je vais tout terminer.

— Pourquoi donc ?

— C'est que j'ignorais que j'eusse un rival.

— Quoi ! elle a un autre amant ?

— Il était à la campagne quand je me suis engagé avec elle assez franchement, au lieu de feindre comme je me l'étais proposé.

— Eh bien ?

— Il est revenu : c'est un de mes amis, et il a été charmé de me voir en rivalité avec lui.

— Je ne comprends pas cela.

— Elle le traite comme un Nègre, et il ne s'était absenté que pour chercher les moyens de rompre avec elle décemment ; en me voyant établi chez elle, il trouva un moyen tout simple de s'éloigner sans qu'elle pût s'en plaindre.

— Ainsi le champ de bataille vous restera.

— Je ne suis point tenté de lui succéder ; je voudrais même trouver les moyens de les rengager de plus belle, afin de pouvoir m'en retirer avec armes et bagages.

— Elle lui dira peut-être qu'elle n'a voulu que lui inspirer de la jalousie.

— Voilà ce que je pense.

— Et sait-elle que vous êtes amis ?

— Certainement.

— Cela doit l'embarrasser beaucoup ; elle craindra vos confidences.

— Pour la mettre à son aise, j'ai envie de ne plus retourner chez elle.

— Elle se vengerait de cette espèce de mépris ; il faut aller plus doucement.

— Quels moyens prendre ?

— Il faut faire le jaloux.

— Vous avez raison.

— En pareil cas, c'est une continuité d'hommage que la jalousie ; elle ne pourra se plaindre de vous qu'en disant que vous êtes quelquefois injuste ; que vous avez une façon de voir les choses très-singulière, et que vous êtes d'un commerce très-difficile.

— Je lui passerai volontiers ces sortes de plaintes.

— Et son autre amant lui restera.

— Bien malgré lui ; le pauvre diable sera fort à plaindre ; mais c'est son affaire.

— Vous vous serez au moins conduit très-honnêtement.

— Je le pense de même. Une fois dégagé, je veux former un attachement d'une toute autre espèce.

— Vous m'en ferez part.

— Sans contredit ; je vais commencer à bouder madame de Gontal ; car je suis ici dans sa loge avec elle.

— Ce sera bien fait. Adieu, je souhaite que vous réussissiez. »

Chapitre 09

N'entendant plus parler de Saint-Alvire, Dinval passa chez lui un matin. Il était encore dans son lit, et il écrivait. « Ah ! s'écria-t-il, mon ami, que j'ai de reproches à me faire !

— Il est vrai qu'il y a long-temps que je n'ai entendu parler de vous, et voilà pourquoi je suis venu vous chercher.

— C'est que depuis le jour où je vous ai vu, j'ai presque toujours été à la campagne.

— Avec madame de Gontal ?

— Point du tout !

— Avez-vous fait quelque nouvelle connaissance ?

— Ah ! la plus délicieuse qui soit au monde.

— Une femme réellement aimable ?

— Ah ! spirituelle, d'une sensibilité exquise, divine enfin, et malheureuse !...

— Cela promet beaucoup.

— Avec elle je n'ai pas un moment à moi.

— Et quels sont donc ses malheurs ?

— D'avoir un mari odieux, d'une dureté, d'une injustice incompréhensibles, et qui l'a brouillée avec toute sa famille.

— Que lui reproche-t-il donc ?

— Rien ; mais il l'a ruinée en mangeant son bien dans la plus mauvaise compagnie.

— Elle doit avoir besoin de grandes consolations.

— Et elle en mérite beaucoup.

— Je conçois votre attachement pour elle.

— Elle ne se plaint jamais ; mais toutes les femmes qui la connaissent font l'éloge de sa patience, et les hommes celui de son esprit et de sa bonté.

— Comment vous occupe-t-elle donc tant ?

— Parce qu'elle ne saurait se passer de moi un seul moment. Dès que nous sommes séparés, nous nous écrivons sans cesse pour nous dire combien nous nous aimons ; enfin je ne vois qu'elle, je ne pense qu'à elle, et je n'aimerai jamais qu'elle.

— Voilà un singulier hasard !

— Quoi donc ?

— Vous êtes occupé à consoler une femme délaissée par son mari ?

— Oui.

— Et moi, de mon côté, je suis occupé à consoler un homme très-malheureux, parce qu'il est abandonné et ruiné par sa

femme qu'il adorait, et qu'il aime encore toute perfide qu'elle soit.

— Ceci me surprend ; car il me semble que les femmes disent toujours que ce sont leurs maris qui les ruinent.

— Cela arrive souvent ; mais celui dont je vous parle n'a que trop eu de complaisance pour sa femme. Une dépense excessive de sa part en a été le fruit, et l'a rendu la victime de son amour pour elle.

— Il faut que cette femme ait une bien mauvaise tête.

— Elle s'est laissé entraîner à toutes les séductions des hommes, ou plutôt elle les a recherchées.

— Peut-être son mari est-il jaloux, et l'accuse-t-il sans avoir des preuves ?

— Il n'en a que de trop convaincantes.

— Comment donc ?

— Il y a des lettres d'elle à tous ses amans.

— Si cet homme aime encore sa femme après cela, j'en conviens, il est bien malheureux !

— Il a cherché vainement à se distraire ; mais il n'a jamais pensé à avoir de ces attachemens honteux qui avilissent un honnête homme ; et si elle l'en a accusé, c'était pour s'excuser d'avoir pu se livrer à tous ses désirs.

— Et comment les femmes la voient-elles ?

— Fort bien ; car ce sont leurs exemples et leurs conseils qui l'ont entraînée, qui l'ont perdue. Si vous la connaissiez, vous ne vous douteriez pas en la voyant de ses déréglemens ; elle joint à la figure la plus belle, la plus douce et la plus honnête, le meilleur ton, et rien n'annonce son caractère ni ses mœurs.

— Écrit-elle bien ?

— C'est par-là qu'elle séduit, il y a ordinairement dans ses lettres une vivacité, une chaleur, une passion que l'on ne saurait jamais trouver dans aucune femme.

— Connaîtriez-vous son écriture ?

— Très-bien.

— Quel est le nom de son mari ?

— Jéromi.

— Jéromi ? ah ! dieux !

— Qu'avez-vous donc ?

— Voyez cette lettre.

— C'est son écriture ! Quoi ! c'est madame de Jéromi que vous aimez ? C'est elle que vous croyez si digne de vos soins, si respectable, et que vous voulez adorer toute votre vie !

— Quelle séduisante et délicieuse illusion vous venez de détruire en un instant !

— J'ignorais absolument que vous la connussiez.

— Je croyais à la voir, à l'entendre, à la lire, qu'elle n'avait jamais aimé que moi. Comme je m'abusais ! qu'il est douloureux et

cruel de se voir ainsi trompé !

— Voulez-vous ne plus l'être ? attendez-vous-y toujours.

— Je ne veux plus y penser.

— À votre place je la reverrais.

— Et comment voulez-vous que je continue d'aimer ce que je ne puis plus estimer ?

— Vous l'aimerez comme distraction.

— Il me serait impossible, auprès d'elle, de ne pas la regretter sans cesse.

— Je vois que votre amour-propre est vivement offensé.

— Je suis désespéré de ne sentir pour elle que du mépris ; non je ne puis ni lui écrire, ni la revoir.

— Si vous eussiez été le premier qui l'eût séduite, vous l'estimeriez encore.

— Peut-être, si je m'en croyais réellement aimé.

— Et vous ne la croiriez plus coupable d'avoir manqué à son mari ?

— Je ne sais pas ce que je ferais ni ce que je penserais ; mais, à présent que je la connais, je me croirais le complice de tous ses égaremens en continuant de vivre avec elle.

— Eh bien, rentrez dans le monde, vous y trouverez facilement des objets propres à vous la faire oublier.

— Ces momens si doux, si délicieux ! ces jours que je trouvais si courts avec elle, qui s'échappaient si rapidement ! je voudrais pouvoir les effacer du cours de ma vie.

— Vous prenez cela un peu trop au tragique. Vous êtes-vous attendu à de la vertu en vous attachant à une femme mariée, et vous êtes-vous cru vertueux vous-même ? Qu'avez-vous donc à lui reprocher ?

— Mais toutes les femmes ne lui ressemblent pas.

— Non, sans doute ; mais est-ce parce que vous ressemblez à tous les hommes, que vous vous trouvez plus estimable qu'elle ? Croyez-vous beaucoup valoir en enlevant à un homme le cœur de sa femme ? c'est pourtant ce que vous croyez pouvoir faire. Nul homme n'est assez vertueux pour mépriser la femme dont il a cru triompher.

— Vous avez des principes un peu sévères.

— J'ai ceux que l'on doit avoir ; mais si je ne les suis pas, je suis loin de blâmer un sexe trop faible pour suivre des lois peut-être trop exigeantes que nous avons faites et que nous nous faisons gloire de leur faire transgresser.

— Je vous promets de ne plus m'exposer à de si cruels tourmens.

— Vous aurez tort.

— Quoi ! vous voulez que je redevienne la proie…

— De l'ennui.

— De l'ennui !

— Vous ne sauriez en douter un instant.

— Vous êtes bien désespérant.

— Eh bien, je vous laisse le maître de choisir ; mais souvenez-vous que les plus grands tourmens de l'amour sont préférables à l'inexistence, et que vivre sans passions à tout âge, ce n'est pas exister. Adieu. »

Chapitre 10

Dinval fut plus d'un mois sans revoir Saint-Alvire et sans en entendre parler ; il passa chez lui. On lui dit qu'il n'était pas à Paris et qu'on ne savait pas même où il était allé. Surpris de ce mystère, après y avoir rêvé, il imagina de passer chez madame de Jéromi, se défiant des résolutions de Saint-Alvire, et on lui dit que depuis long-temps elle n'avait pas quitté Paris. Ne pouvant imaginer ce qu'il était devenu, il commençait à être véritablement inquiet. Il se passa encore un mois, au bout duquel il le vit entrer chez lui avec un air assez gai. « Enfin, lui dit-il, je vous revois.

— Hélas ! oui, après bien du bonheur, bien des tourmens et enfin bien des plaisirs.

— Allons, tant mieux.

— J'ai beaucoup de choses à vous raconter ; mais je ne sais pas comment je ferai pour vous les dire toutes.

— Pourquoi donc ?

— C'est que vous ne serez peut-être pas fort content de moi.

— Puisque vous êtes heureux à présent je ne puis avoir rien à vous reprocher.

— Voilà bien l'expression de la véritable amitié ! Elle va me faire bannir toute honte.

— Allons, expliquez-vous donc.

— Vous savez la situation où vous m'avez laissé, après m'avoir appris tous les déportemens de madame de Jéromi.

— Eh bien ! vous l'avez revue ?

— Oui ; mais pour l'accabler du plus grand mépris. À peine étiez-vous sorti de chez moi que je reçus d'elle le billet le plus tendre qu'elle m'eût jamais écrit. Je répondis sur-le-champ que j'allais la voir. Je m'habillai promptement et j'arrivai chez elle la rage dans le cœur et le désespoir dans les yeux. Qu'avez-vous donc ? me dit-elle, avec le son de voix le plus tendre, vous m'alarmez ! Cette voix mal assurée, sa langueur et sa beauté qui peignait l'effroi, portèrent dans mon ame une sensibilité douloureuse qui me fit tomber dans un fauteuil la tête appuyée sur mes deux mains. Elle s'approcha de moi avec précipitation, me serra contre son sein ; je sentis palpiter son cœur ! Cependant, j'eus la force de lui dire : Laissez, laissez-moi vous fuir, vous ne me séduirez plus, c'en est fait, et c'est pour la vie. Non, reprit-elle, ce n'est pas vous qui me tenez ce langage, votre cœur ne saurait être d'accord avec votre bouche, et je ne veux écouter que lui ; regardez-moi, que je lise dans vos yeux de quoi vous pouvez m'accuser ; ah ! Saint-Alvire, regardez-moi ? Elle fondait en larmes, je tombai à ses pieds, je me crus même coupable d'avoir pu l'affliger. Ah ! s'écria-t-elle, le voilà, je le reconnais, ce cœur que je craignais d'avoir perdu ! Dans ce moment, sans m'expli-

quer sur les torts dont je l'avais cru capable, je devins trop heureux de la retrouver encore la même.

— Je l'avais prévu.

— Attendez, attendez. Elle voulut savoir ce qui avait pu causer le trouble que j'avais laissé paraître en entrant chez elle. Je lui avouai tout ce que je savais de sa conduite ; elle n'en parut pas surprise, elle me dit même qu'elle voyait d'où venaient toutes ces imputations, que c'était sûrement de son mari, qui se plaisait à la tourmenter, à la désoler, et qu'elle était si malheureuse qu'elle devait s'attendre à tout. Je m'empressai de la consoler ; car je la plaignais très-sincèrement.

— Tout cela est fort bien ; mais les lettres, témoignages de ses amours, dont je vous ai parlé ?

— Elle n'en fut point du tout embarrassée ; elle me demanda seulement si je les avais lues. Je lui dis que non, et elle me dit qu'elle en était fâchée.

— Fâchée ?

— Oui, parce que j'aurais vu que c'était une indignité de plus de son mari, qui les montrait comme des lettres écrites à des amans ; tandis qu'elles lui avaient toutes été adressées à lui-même dans les premiers temps de son mariage.

— Rien n'est plus adroit, il faut en convenir ?

— Je ne me défiais plus d'elle, et elle m'aurait alors persuadé tout ce qu'elle aurait voulu ; mais quelques jours après, je n'ai été que trop convaincu de tout ce que vous m'en aviez appris.

— Comment !

— Un soir que je venais de la quitter, et jamais elle n'avait paru m'aimer autant ; elle allait, m'avait-elle dit, faire des visites et souper chez sa mère, et elle m'avait engagé à aller à l'Opéra ; j'y allai, mais il m'ennuya et j'en sortis. Il me prit envie de lire un livre nouveau que j'avais vu chez elle ; j'y passai, comptant le demander à sa femme de chambre : on me dit à sa porte qu'elle-même y était ; j'imaginai de la surprendre, j'entrai jusque dans son boudoir dont je savais le secret, en marchant sur la pointe du pied et en ouvrant doucement la porte, et j'y trouvai, devinez qui ?

— Je ne sais.

— Un abbé.

— Un abbé !

— Oui, c'était pour le recevoir qu'elle m'avait envoyé à l'Opéra.

— Et que put-elle dire alors ?

— L'abbé, ni elle ne me virent point ; mais convaincu de mon malheur, désespéré, la tête absolument perdue, comme si cette femme eût mérité que je la regrettasse, je m'éloignai de Paris, je m'enfuis, je voulus aller m'enterrer, devinez où ?

— Je n'imagine rien.

— À la Trappe.

— Cela est impossible.

— Et cela n'est pas moins vrai ; mais ce qui vous surprendra, c'est que c'était là que le bonheur m'attendait.

— Le bonheur ?

Oui. »

Chapitre 11

« À la Trappe !

— Vous en allez juger. En y arrivant, je demandai l'abbé ; après toutes les cérémonies usitées, avant de pouvoir répondre, on me dit qu'il n'y était pas, qu'il ne reviendrait que le lendemain ; qu'en attendant, on allait me loger, qu'on me servirait à souper ainsi qu'à d'autres étrangers qui étaient arrivés avant moi ; il fallut bien y consentir, et comme il était de bonne heure, j'allai me promener en rêvant autour de la maison. Au détour d'un petit chemin bordé de haies et d'arbres fruitiers, je rencontrai trois hommes qui avaient le meilleur air du monde ; un d'eux était de la figure la plus aimable, il avait dans toutes ses manières un charme qui m'entraînait et qui m'attachait à chaque instant de plus en plus. Les deux autres s'en aperçurent, et me dirent : Je crois que vous nous devinez, et vous avez l'air trop honnête pour que nous vous fassions un plus long mystère du désir que madame la princesse Kleinhausen a eu de voir un lieu si renommé par la cruelle histoire de l'abbé de Rancé et de madame de Mont-Bason. Pendant qu'on me parlait, je regardais la princesse qui souriait agréablement, et qui avait dans les yeux un charme qui me parut bien plus séduisant que celui de madame de Jéromi. La princesse ajouta : Vous savez mon secret, j'espère que vous n'en abuserez pas et que vous m'aiderez à contenter ma curiosité ; nous craignons l'abbé, qui est le seul ici qui ose regarder en face ; mais heureusement il ne revient que demain au soir, et

nous partirons tout de suite après le dîner. Nous allons assister au Salve, demain matin nous verrons la maison, nous dînerons au réfectoire, et voilà tout ce que nous désirons ; en verriez-vous davantage ? Non sûrement, lui répondis-je, et je partirai en même temps que vous, Madame. Si vous voulez, poursuivit-elle, je vous donnerai une place dans ma voiture, cela fera que nous étendrons davantage notre connaissance. Je lui protestai que j'en serais charmé, que c'était un vrai bonheur pour moi de l'avoir rencontrée dans ce lieu, qu'elle changeait absolument toutes mes idées, et que je ne me souciais plus de voir l'abbé, que j'avais demandé en arrivant. Pourquoi faire, dit la princesse ? Je rougis jusqu'au blanc des yeux ; elle sourit, et dit : Je devine. Quoi donc ? dirent en même temps les deux autres. Ah ! c'est son secret, il faut qu'il me permette de vous l'apprendre ; puis se penchant vers moi, elle me dit à l'oreille : Vous allez savoir ce que j'imagine. En effet, elle m'avait deviné. J'ajoutai que, par sa présence, elle avait entièrement dissipé mes chagrins, qu'elle les avait changés en joie, et que c'était pour moi le plus grand bonheur de l'avoir rencontrée. Nous verrons, dit-elle, par la suite si je dois vous croire. Puis élevant la voix, elle dit tout haut : Cela est vrai ; il venait ici pour se faire frère de la Trappe.

— Voilà qui commence à merveille !

— Nous rentrâmes. On nous servit à souper, et le père Hostelin nous ayant quittés, nous fûmes très-gais et nous causâmes beaucoup. La princesse me parut très-spirituelle, fort instruite et d'une humeur délicieuse. Les deux hommes étaient fort aimables, paraissaient enchantés du séjour de Paris, et surtout des danseuses de l'Opéra dont ils savaient tous les noms.

— J'entends, ils vivaient sûrement avec elles ; mais que sont-ils tous les deux à la princesse ?

— L'un est son mari, et l'autre est son beau-frère ; il se nomme le comte Bergentein.

— Bergentein ? je le connais beaucoup.

— Réellement ?

— Oui, oui ; je vous dirai cela un jour.

— Moi, je ne les ai presque pas revus depuis mon voyage de la Trappe.

— Cependant vous allez chez la princesse ?

— Tous les jours : je regrette chaque moment où je ne la vois pas, ils sont des siècles pour moi.

— Je vous ai la plus grande obligation du sacrifice que vous me faites.

— Je vais dîner avec elle, et elle m'a dit de ne pas arriver avant cinq heures, parce qu'elle a pris médecine.

— Il est cinq heures.

— Ah ! je m'enfuis, je vous en dirai davantage une autre fois.

— Que je vous revoie donc bientôt.

— Oui, oui. »

Le marquis de Saint-Alvire revint le lendemain. « Comment ! vous voilà ? lui dit Dinval, je n'espérais pas vous revoir si tôt.

— Mon ami, elle est partie !

— La princesse ?

— Elle est partie à midi, sans me rien dire, sans que j'en eusse pu rien prévoir ; je ne conçois rien à ce mystère, elle n'a pas sûrement voulu voir mon désespoir.

— Vous a-t-on dit qu'elle soit retournée en Allemagne.

— Non, elle est allée en Italie.

— Et son mari, son beau-frère ?

— Son mari est ici, son beau-frère est parti avec elle.

— Son beau-frère ?

— Oui.

— Fort bien.

— Pourquoi riez-vous ?

— Je vous le dirai. Vous avez été heureux tant que vous avez connu cette femme-là ; à présent, il faut l'oublier. Souvenez-vous des plaisirs que vous avez goûtés avec elle tant que vous le voudrez ; mais ne regrettez pas celle qui vous les a procurés.

— Pourquoi donc ?

— Vous ignorez le fond de son aventure ?

— Et vous la savez, vous ?

— Sûrement.

— Voilà ce que je ne comprendrai jamais.

— Son beau-frère en est amoureux fou, et elle s'est laissé enlever par lui pour venir ici.

— Par son beau-frère ?

— Rien de plus vrai. Son mari, très-prudent, pour cacher cet enlèvement, a annoncé le départ de sa femme pour la France, en disant qu'elle l'attendait à vingt lieues de Strasbourg, et qu'ils devaient tous les trois aller ensemble à Paris ; et, en effet, peu de jours après il partit ; mais il ne les rejoignit qu'ici : ils furent très-surpris de le voir arriver si promptement. Le comte lui dit que sa belle-sœur avait eu une grande envie de voir la France, et que sachant qu'il s'y opposerait, elle l'avait engagé à l'y accompagner. Le prince assura qu'il était fâché qu'elle ne lui en eût pas montré le désir ; que son projet était d'y venir depuis long-temps, et qu'ils auraient voyagé ensemble. C'était prendre son parti en homme d'esprit, et très-habilement avoir caché les apparences à sa cour. Il ne pouvait pas douter de l'amour de sa femme pour le comte, et il jugea qu'ils en avaient pu craindre les suites.

— Eh ! comment diable savez-vous tout cela ?

— Par un chirurgien qui les a rassurés. Il m'avait dit leurs noms ; comme tout se rapporte !

— Est-ce que vous en sauriez davantage ?

— Mais, oui.

— Je serais curieux de m'assurer que vous ne vous trompez pas.

— Eh bien ! écoutez-moi, et vous verrez si je me trompe. Le prince n'était pas absolument jaloux ; cependant la princesse

était inquiète de ce qu'il pourrait faire étant arrivé si précipitamment ; elle en causa avec le comte, qui imagina de prendre une danseuse de l'Opéra, pour dérouter le prince. Ce moyen ne lui plaisait pas infiniment ; mais le comte l'ayant assurée que nulle femme au monde ne pourrait le distraire de l'amour qu'il avait pour elle, il fit ce qu'il avait imaginé, et le prince fit connaissance avec la danseuse, qui avait une cousine dont il fut bientôt épris. Par cet arrangement, la princesse se vit sans mari et sans amant ; elle ne savait comment ramener le comte, et vous lui parûtes un moyen sûr de s'en venger.

— Ce ne serait que pour cela qu'elle aurait eu l'air de partager mon amour ?

— Peut-être vous aime-t-elle réellement.

— Si cela était, aurait-elle fui une seconde fois avec le comte ?

— Elle ne vous a rien mandé ?

— Pas le moindre mot.

— Vous ne vous étiez donc jamais douté de leur amour ?

— Jugez-en, puisque je voulais la suivre en Italie.

— Ah ! croyez-moi, pour être trompé par les femmes, il n'est pas nécessaire d'aller si loin.

— Je sens, comme vous, que cette perte ne devrait pas beaucoup m'affliger.

— Vous devez sentir que vous étant consolé de madame de Jéromi, vous trouverez facilement de quoi vous consoler de votre

princesse. Imitez son mari, il ne courra certainement plus après elle.

— Il se ruine, dit-on, avec sa danseuse, et il aime trop Paris pour le quitter comme il avait quitté Pétersbourg ; mais moi, c'est dans Paris que j'ai éprouvé les plus vives douleurs.

— Et goûté les plus grands plaisirs, convenez-en ?

— Il est vrai.

— Eh bien ! oubliez les douleurs, et ne vous souvenez que des plaisirs.

— Votre philosophie me paraît assez bonne.

— Et agréable à suivre ; essayez-en, et vous m'en direz des nouvelles.

— Je vois que vous ne voulez pas que je m'attache sérieusement.

— Il ne faut point faire de projets ; mais aller suivant ce qui se présentera.

— Vous voulez seulement, comme vous me l'avez déjà dit, que je sois occupé.

— Oui, et allez vivement, pour que votre ame ne languisse jamais. »

Chapitre 12

« Savez-vous une idée qui me vient ? J'aurais presque envie d'aimer une savante.

— Eh bien ! essayez ; c'est toujours faire quelque chose.

— J'en connais une, qui a déjà l'air de vouloir me protéger.

— Il y en a qui aiment à faire des élèves ; si elle vous protège, c'est que vous lui avez plu.

— Elle m'a paru admirer quelquefois les sottises que je disais, car je ne sais rien ; avec un air réfléchi, un regard en dessous, fixe, et un sourire doux, qui m'enhardissait ; mais ce n'était que quand nous étions seuls.

— Vous dédaigne-t-elle devant sa société ?

— Non, vraiment : au contraire, elle cherchait à me donner de la considération, et c'était-là ce qui m'embarrassait, parce que je n'entendais rien à ce qu'on y disait.

— Vous serez toujours de même, si vous ne savez pas ce qu'il faut admirer ou proscrire.

— Oui, cela m'embarrasserait l'esprit ; vous avez raison.

— Il y aurait un moyen de réussir, ce serait d'admirer tous ceux qui tiennent le dé chez elle dans la conversation. Mais qui compose sa société ?

— Je ne sais le nom d'aucun.

— Mais celui de la dame ?

— C'est madame de Louvas.

— Ah ! une femme brune, qui n'admire que tout ce qui vient d'Angleterre.

— C'est cela même.

— Est-ce que vous pensez comme elle ?

— Ma foi non, je suis de mon pays, je suis et je serai toujours Français.

— Elle voudra vous convertir, vous obliger à changer d'opinions, et à n'avoir que les siennes et celles de sa société.

— C'est cette même société qui m'a déjà un peu retenu sur le désir que j'avais de m'attacher à elle.

— Laissez-la en paix avec sa coterie, tous ces gens ne feraient que vous envier, vous dédaigner et vous ennuyer.

— Ma foi, je crois que toutes réflexions faites, vous avez raison.

— Occupez-vous d'une manière qui puisse vous convenir et qui vous soit agréable ; soyez gai, cela est rare ; mais pour cela songez qu'il y a toujours des moyens de consolation à votre âge quand on trouve des infidèles.

— Je suis plus certain que jamais que sans vous je n'existerais plus, et je ne serais pas surpris en suivant vos conseils d'arriver un jour au point où vous en êtes.

— Vous ne seriez pas fort avancé, ne vous pressez pas.

— Adieu. Je vais me lancer dans le monde, et vous apprendrez bientôt de mes nouvelles. »

Saint-Alvire au bout de six semaines vint retrouver Dinval, il n'était pas triste ; mais il avait l'air occupé. Dinval fut charmé de le revoir. Il lui dit : « Êtes-vous bien savant à présent ?

— Non, je ne suis pas plus savant que je n'étais, mais j'ai la tête remplie de plus de mille vers.

— Bon ! et comment cela ?

— On me fait jouer la comédie.

— Eh bien ! c'est une occupation fort agréable.

— Oui, lorsqu'on la joue bien.

— Rien n'est plus facile en société, on copie les acteurs de la Comédie française.

— C'est bien ce que font tous ceux avec qui je joue ; mais je n'aime pas cette façon de jouer.

— Il ne faut pas y regarder de si près. »

Chapitre 13

« J'ai trouvé beaucoup de femmes qui m'ont offert de me faire répéter mes rôles, et qui m'ont dit : Venez chez moi, nous ne serons pas interrompus.

— Ce sont les rôles d'amoureux que vous jouez ?

— Oui, et quelquefois avec une femme qui est la seule dont je me soucie absolument, et qui ne m'a rien proposé.

— Il faut jouer beaucoup avec elle.

— Je ne le peux pas, les autres femmes en sont jalouses et lui enlèvent tous ses rôles.

— Et elle est contrariée infiniment par ces tracasseries ?

— On ne peut pas davantage.

— Et vous l'a-t-elle confié ?

— Non vraiment, je suis peut-être le seul à qui elle n'en ait pas parlé.

— Fort bien.

— Vous dites toujours fort bien, lorsque je suis mécontent d'une femme.

— C'est que je ne vous en trouve pas plus à plaindre, au contraire.

— Au contraire !

— Oui, je vois venir de loin. Je ne suis pas comme les amans, ils semblent tous avoir la vue basse, ils ne voient que ce qui est près d'eux ; on peut dire d'eux ce que disait le maréchal de Berchini en parlant de ses housards, ils veulent, ainsi que les enfans, toucher à tout.

— De sorte que vous espérez pour moi.

— Je ne puis rien assurer encore, il faut que je sache quelle est la femme qui vous occupe.

— C'est madame de Merville.

— Je la connais, elle est fort jolie ! C'est une femme d'esprit, très-aimable et très-réfléchie. Son mari l'a beaucoup aimée ; c'est une espèce de fou, fort gai, lui.

— Oui, et il joue les valets tristement dans nos comédies, encore ne peut-on pas l'avoir quand on veut.

— Je le crois bien, il passe sa vie avec une femme, dont il est l'esclave, et qui le ruinera indubitablement.

— C'est peut-être là ce qui attriste madame de Merville ; car elle est souvent rêveuse.

— Vous serez très-propre à la distraire de ses chagrins.

— Bon ! quand j'ai des rôles avec elle et que je lui propose de répéter séparément, elle me dit que cela est inutile.

— Et où jouez-vous la comédie ?

— Jusqu'à présent, nous avons joué à Paris ; mais incessamment, nous allons aller à la campagne.

— Eh bien !

— Je vous entends ; vous pensez que j'y aurai plus de facilité pour réussir auprès de madame de Merville : il est vrai que j'y aurai plus d'occasions de pénétrer ce qui se passe dans son cœur.

— Et d'en profiter ?

— Et si elle aime toujours son mari, malgré toutes les infidélités ruineuses qu'il lui fait, et son abandon continuel ?

— Elle cessera de l'aimer, en trouvant en vous un objet propre à l'effacer entièrement de son cœur ; vous ne pourrez plus manquer d'être heureux.

— Et vous croyez que je voudrais la séduire ?

— Que voudriez-vous donc faire ?

— L'attendre, et ne pas la mettre dans le cas de me reprocher un jour de lui avoir causé les moindres remords.

— Ah ! ah ! ceci voudrait être délicat.

— Ne pensez pas rire, je me reprocherais éternellement d'avoir été un obstacle au retour de son mari, s'il voulait revenir à elle.

— Fort bien ! vous voulez être un amant délicat, vous croiriez ne l'avoir pas séduite en la soumettant, et n'avoir ni l'un ni l'autre à vous reprocher un manque de probité.

— Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est comme cela qu'on devrait aimer, non pas pour soi, mais pour l'objet qui nous enchaîne ?

— Voilà ce qu'on appelle du sentiment tout pur.

— Du sentiment ?

— Sans doute ; ne voyez-vous pas qu'il y a, dans votre système, un galimatias incompréhensible, charmant, divin, délicieux, et qui vous ferait une très-grande fortune auprès des belles dames qui professent le sentiment.

— Vous vous moquez de moi, quand vous dites que vous ne m'entendez pas.

— Je ne vous entends pas ; mais je vous devine.

— Et que me conseillez-vous ?

— De faire tout ce qui pourra le plus vous occuper. Vous savez que c'est là mon système, et que je trouve excellens les contradictions, les tourmens, les peines, les malheurs, et que je ne compte le bonheur pour rien, parce qu'on l'oublie bientôt lorsque le chagrin s'empare de notre ame ; avec lui, les plaisirs passés sont de toute nullité ; le désespoir les anéantit promptement.

— Votre philosophie ne s'occupe que de mon existence, et voilà tout.

— Et qu'est-ce qu'il y a au-delà ? l'insouciance ne saurait être un bien, il faut aller par degrés : les amusemens sont de votre âge, il faut vous y livrer avec ce qu'on appelle la bonne compagnie ; on y recueille, tout en s'amusant, des connaissances pour l'âge suivant, on y parvient à changer de désirs, à sentir qu'on n'a encore rien été, parce qu'on n'a pas encore pensé à être utile à la société. Ceux de votre âge mûriront avec vous, et leur exemple vous fera des devoirs ; vous goûterez de la satisfaction à les remplir, vous deviendrez homme enfin.

— Quel chemin vous me faites prendre pour arriver à un pareil but !

— C'est celui du moment et le seul qui puisse vous convenir. Ma morale est douce, même un peu relâchée. En connaissiez-vous une autre ? Il faut toujours partir du point où l'on se trouve ; et plût à Dieu que ce chemin qui vous étonne, eût été suivi par bien des gens qui se croient bien recommandables, et qui, faute

de secours aussi légers pour se former, ne seront jamais rien et seront toujours loin de mériter l'estime du public.

— On m'a dit qu'il y en avait plusieurs comme cela.

— Vous étiez languissant, ennuyé ; vous aurais-je proposé l'étude ? vous en auriez été effrayé ; vous aurez au moins celle du monde. Vous n'avez pas besoin de fortune, vous aiderez de votre pouvoir et de vos secours, vos concitoyens. La connaissance des femmes, que vous aurez acquise, vous fera préférer une femme raisonnable à toutes les autres ; il en naîtra des enfans bien élevés qui augmenteront votre bonheur et l'étendront jusqu'à la fin de vos jours ; c'est, je crois, un assez bel avenir. Voilà quelle doit être l'ambition d'un sage, et lorsqu'on l'est sans s'en douter, on jouit de la vie la plus douce et la plus délicieuse.

— Savez-vous que vous m'allez faire penser à l'avenir ?

— Je n'en suis pas inquiet ; vous avez encore bien du temps devant vous, et ce qu'on n'aperçoit que dans le lointain se détaille bien peu.

— Je vais donc continuer d'observer madame de Merville.

— Pour en bien juger, examinez quels sont les caractères des gens qu'elle préfère.

— Elle ne paraît pas aimer beaucoup les femmes, cependant elle les recherche fort ; mais j'ai cru m'apercevoir que c'est uniquement pour être au courant des modes.

— En ce cas, il pourrait bien arriver qu'elle fût en effet une femme vertueuse.

— Voilà ce que j'ai toujours pensé.

— Avec vos principes de probité, vous devriez abandonner la partie.

— J'ai du plaisir à la voir, et je veux attendre encore pour me décider.

— Écoutez, je connais des gens fort instruits de ce qui se passe dans le monde, il ne faut pas vous embarquer légèrement ; point de déclaration surtout ; car, réussite ou non, vous ne paraissez qu'un impertinent, si vous ne persévérez pas. Attendez de mes nouvelles.

— Eh bien ! je vous reverrai bientôt, et je me conduirai selon ce que vous m'apprendrez. »

Saint-Alvire, revint deux jours après. « Mon ami, dit-il à Dinval, j'espère.

— Et comment cela ?

— Voyant la froideur de madame de Merville continuer, je louai excessivement, devant elle, une femme de la société ; elle ne dit pas le mot : j'ajoutai qu'elle me paraissait digne de fixer les vœux d'un honnête homme, qu'elle était du commerce le plus doux et le plus agréable ; je n'eus qu'une réponse sèche. Je dis encore que je la croyais capable du plus tendre sentiment, d'après la manière dont elle rendait ses rôles d'amoureuses. On rend toujours bien ce que l'on sent, me répondit-elle. Eh bien ! oui, repris-je ; c'est ce que je dis. Elle se leva et me laissa, à ce qu'il me parut, moins avancé que jamais vis-à-vis d'elle.

— Monsieur l'honnête homme qui ne voulez pas être un séducteur, votre conduite est pourtant fort adroite.

— Je ne saurais me rendre raison de ce qui m'a déterminé à user de cette ruse.

— Continuez.

— Le lendemain, je lui trouvai l'air moins froid ; elle me demanda même si j'avais fait part de mes sentimens à cette femme que j'admirais tant. Je lui répondis que mon admiration ne me déterminait pas toujours à aimer. Non, dit-elle d'un air distrait, je ne savais pas cela. Il faut savoir, repris-je, si le cœur d'une femme est libre avant de penser à s'engager avec elle, sans quoi on la tourmente inutilement, et l'on finit par lui déplaire. Et, dit-elle, comment le sait-on ? on donne souvent à une femme des hommes à qui elle n'a jamais pensé !

— Ah ! ah ! je la vois venir.

— Comment ?

— N'a-t-elle pas un cousin nommé Sérinval ?

— Oui, qui vient d'être nommé à une intendance de province et qui va se marier.

— C'est cela précisément. Quel homme est-ce ?

— Un homme grand et fort ; d'ailleurs assez épais. Il faisait les niais dans nos comédies, et il faisait beaucoup rire madame de Merville.

— Eh bien ! s'il part pour la province, on vous proposera peut-être de le remplacer dans les rôles de niais.

— C'est-à-dire que vous vous moqueriez bien de moi, si, après ce que nous venons de dire, je m'occupais encore de madame de

Merville.

— Point du tout, puisque je suis persuadé que vous réussiriez merveilleusement

— Toutes réflexions faites, je ne suis point tenté de succéder au cousin Sérinval. »

Chapitre 14

« À votre place, en ce cas-là, je m'attacherais à cette femme que vous admirez.

— Qui, madame de Nercin ?

— Ah, c'est madame de Nercin ?

— Elle-même.

— Je pense comme vous, elle est fort aimable.

— Sûrement ; mais je la crains un peu.

— Pourquoi cela ?

— C'est qu'on m'a dit qu'elle avait infiniment d'esprit.

— Croyez que si vous lui convenez, elle vous en trouvera beaucoup.

— Je le voudrais fort ; mais comment le saurais-je ? Il est difficile de lire dans ses yeux.

— Quelle idée !

— Il n'y a point d'idée à cela ; ils sont toujours voilés par une dentelle, au travers de laquelle on ne saurait les apercevoir.

— Cette dentelle est un moyen d'observer les hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, ou une manière de les tourmenter assez piquante, et qui n'est faite que pour les enhardir.

— Vous le croyez ?

— Certainement. Les femmes ne font jamais rien sans avoir un principe qui dirige tout en leur faveur. Si vous feignez de ne pas regarder les yeux de madame de Nercin au travers de sa dentelle en lui parlant, elle vous fera la faveur de la relever afin de diriger vos regards sur elle, elle affectera un air de confiance et elle aura beaucoup de choses à vous dire, afin que vous puissiez la considérer à votre aise ; si cela lui réussit, le lendemain elle n'aura point de dentelle à son chapeau.

— Je croyais que cette dentelle cachait toujours quelque défaut.

— Cela arrive aussi très-souvent, surtout quand une femme n'est plus jeune, ou quand son teint se brouille ; mais madame de Nercin fera voir qu'elle est trop jeune pour avoir rien à cacher, si vous avez le bonheur de lui plaire.

— Mais quel est son caractère ?

— L'habitude de dominer, qu'elle a prise avec un mari déjà âgé qui l'adorait et qu'elle ne pouvait pas souffrir. Il est vrai que c'était le plus pauvre homme du monde.

— Ah ! elle est veuve.

— Quoi ! vous l'ignoriez ?

— Ma foi, ce sont de ces choses qu'on ne sait guère dans le monde à moins qu'on ne s'en informe, surtout quand une femme a une certaine fortune.

— Vous avez raison ; la plupart des veuves ont ordinairement un revenu très-borné.

— Et quand on ne les voit jamais chez elles, on ne peut pas trop s'en douter.

— Je vous demande pardon ; on vous propose de les reconduire en vous disant qu'elles n'ont que deux chevaux, que ce sont des femmes très-aimables, de mérite même, et qui sont fort à plaindre ayant eu autrefois le plus grand état et une maison excellente.

— Madame de Nercin est fort riche et maîtresse de ses volontés.

— Elle vous convient très-fort.

— Je le crois ; mais si elle voulait se remarier ?

— Ces femmes-là ne se remarient guère qu'à un homme avec lequel elles ont eu une longue habitude, et lorsque personne n'en parle plus.

— C'est une plaisante idée !

— Elles se lassent de n'avoir point de maître.

— Je ne croyais pas qu'on pût se lasser de sa liberté.

— Et vous l'avez cependant éprouvé, puisque votre indépendance avait fini par vous livrer entièrement à l'ennui, le plus

grand des maux, celui auquel l'homme que l'on croit le plus favorisé du ciel est le plus sujet.

— Je trouve pourtant des gens qui me disent : Je ne m'ennuie jamais, je ne me suis jamais ennuyé.

— Ils pourraient ajouter : Mais j'ai ennuyé tout le monde.

— Il est vrai que j'ai remarqué qu'ils ne sont pas gais.

— Ce sont des égoïstes si remplis d'eux-mêmes qu'ils débordent de tous côtés ; ils ne font cas que de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils projettent, de ce qu'ils exécutent. Ils vous disent que si la conversation, les lectures, les amusemens des autres ne leur plaisent pas, ils pensent à autre chose. Si les abeilles étaient comme eux, elles feraient aussi peu de cire que de miel.

— Je vois que vous banniriez ces égoïstes de la société.

— Sûrement, il faut que chacun aide à porter la chaîne qui doit lier tous les individus ; la liberté n'est qu'un mot ; si à sa place on mettait l'isolement, on en serait effrayé.

— Allons, je vais donc chercher à former une autre chaîne.

— Quand on peut en changer, on n'est pas tout-à-fait malheureux.

— On n'est pas malheureux ?

— Non, sûrement. Si vous ne réussissez pas il ne faut point vous en affliger, vous augmenteriez vos maux. Il n'y a de vrais malheurs que ceux auxquels il n'y a point de remèdes.

— Peut-on être insensible ?

— Non vraiment ; mais en cherchant un remède à son mal, on trouve une occupation qui distrait de la douleur, qui la rend plus supportable ; un nouveau projet d'ailleurs la fait évanouir, ou lui fait céder la place au plaisir.

— Je voudrais savoir parler comme vous ; mais comme vous voulez bien penser pour moi, ce sera toujours à vous que j'aurai recours. »

Saint-Alvire, tout rempli de son projet, quitta Dinval pour se rendre promptement à la campagne, où la plus grande partie des acteurs qui devaient jouer la comédie étaient rassemblés. À peine y fut-il arrivé, qu'un exprès apporta la nouvelle que le père de celui qui devait faire le rôle du chevalier dans la Surprise de l'Amour, venait de mourir subitement. On s'occupa de remplacer l'acteur qui manquait si inopinément, et madame de Nercin, qui jouait le rôle de la marquise, en regardant Saint-Alvire proposa de lui donner le rôle du chevalier. Il fut au comble de la joie, tout le monde applaudit à cette proposition, et en deux jours il fut en état de répéter. La facilité de sa mémoire le fit accabler de rôles, et Dinval fut plus de deux mois sans entendre parler de lui.

La rigueur de la saison et les affaires ramenèrent les acteurs à Paris, et la société fut divisée. Saint-Alvire revint chez Dinval. « Eh bien, lui dit celui-ci, comment va le bonheur ?

— Ma foi je n'en sais rien.

— Avez-vous réussi auprès de madame de Nercin ?

— Réussi si vous voulez, mais être heureux c'est une autre affaire.

— Vous l'aimez toujours ?

— Oui, mais je ne suis pas sûr d'en être réellement aimé.

— Vous devez être son esclave ?

— Certainement je le suis, mais je crains de n'être pas le seul.

— Comment cela ?

— Je crains que nous ne soyons une compagnie, et c'est une chose que je veux éclaircir à Paris.

— Je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez.

— Enchanté de la manière dont madame de Nercin jouait ses rôles vis-à-vis de moi, je me croyais tout près d'être heureux ; c'était une expression tendre, rare et passionnée, que je n'avais pas encore vue même aux femmes dont je m'étais cru aimé.

— C'est qu'elle vous aime plus véritablement.

— Je ne puis m'en flatter.

— Pourquoi cela ?

— C'est qu'elle a joué avec la même vérité et avec la même chaleur avec les autres acteurs, c'est-à-dire qu'il m'a paru qu'ils étaient traités comme moi, et dans ce moment d'espoir qui fait d'avance goûter le bonheur.

— Et vous n'êtes pas sûr que l'un d'eux ait eu quelque préférence ?

— Non, mais comme elle m'a défendu de confier son amour à personne, je veux savoir si elle a fait la même défense aux autres.

— Cela serait plaisant.

— Mais point trop.

— Et comment ferez-vous pour en être instruit ?

— Je leur donne à tous ce soir à souper.

— Ah ! ah !

— Je louerai excessivement madame de Nercin, et je les verrai venir : j'ajouterai que c'est une femme très-mystérieuse en amour, qu'on m'a dit que c'était avec le mystère qu'elle menait plusieurs passions de front, et qu'il y aurait de quoi rire cependant, si tous ces amans dans un moment de confiance s'avouaient qu'ils sont au même point. J'espère qu'ils se tairont ou qu'ils parleront tous ensemble.

— Il serait plaisant qu'ils fussent tous heureux, et que vous fussiez le seul non favorisé.

— Je ne saurais avoir cette opinion-là d'elle.

— Ou de vous.

— De moi ?

— Oui, il faudrait pour lors que ce fût votre faute.

— De l'avoir trop respectée, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Si je pouvais le croire, je serais bientôt guéri de ma passion.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je pense que l'amant respectueux doit plutôt réussir vis-à-vis d'une femme délicate qu'un amant entreprenant.

— Tenez, dans votre position, loin d'éclaircir mon sort, je voudrais abandonner ce projet, ce soupçon pourrait faire du bruit, et comme ce serait chez vous que la scène se serait passée, vous seriez assez honnête pour y avoir du regret.

— Vous avez raison, et je vais même engager des femmes à en être.

— Mettez-en madame de Nercin.

— Pourquoi pas ?

— Je vous assure qu'avec le projet de ne plus l'aimer, vous lui plairez davantage si elle peut s'en apercevoir et qu'elle en soit bien persuadée.

— Ce serait donc à sa vanité que j'aurais cette obligation ?

— N'en doutez pas.

— J'aime mieux ne la pas tromper, il en arrivera ce qu'il pourra. »

Chapitre 15

Le lendemain Saint-Alvire vint retrouver Dinval. « Eh bien ! lui dit Dinval, votre souper, comment a-t-il réussi ?

— À merveille.

— Comment ! à merveille ?

— Oui, nous avions madame de Nercin et madame de Merville qui ne peuvent pas se souffrir, et puis madame d'Orlas qui s'est moquée de toutes les deux.

— Fort bien ?

— Elle a été délicieuse ! elle a plaisanté la dignité de madame de Merville avec beaucoup d'esprit et l'air prévenant, affable, presque de désir de madame de Nercin, malgré la dentelle noire de ses chapeaux. Elle a ajouté que toutes les manières, les airs, les finesses étaient autant de soins perdus vis-à-vis des hommes, parce que s'il y en a qui d'abord ne devinent pas, ils finissent toujours par trouver des amis, quelquefois même des femmes, qui les instruisent de tout ce que l'on est, de tout ce que l'on fait.

— Et que disaient les deux autres dames ?

— Elles faisaient de grands éclats de rire pour cacher leur dépit, et elles s'écriaient : Madame d'Orlas est toujours charmante ! mais dans le fond elles étaient furieuses contre elle, parce que nous nous amusions infiniment de leur embarras.

— Cette madame d'Orlas doit être très-piquante.

— On la dit infiniment aimable.

— Vous paraît-elle franche ?

— Elle se pique, dit-on, de l'être.

— Si elle s'en pique, il ne faut pas s'y fier.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle ne le fait peut-être que pour tendre des pièges, ou pour empêcher de donner prise sur elle.

— Vous le croyez ?

— D'ailleurs il faudrait un peu causer avec elle pour savoir ce qu'elle vaut.

— C'est ce que j'ai fait.

— Eh bien ?

— Elle m'a paru charmée d'avoir un peu mortifié ces deux dames, parce qu'elle leur devait cela depuis longtemps. Elles ne peuvent pas se souffrir, me dit-elle, parce qu'elles ont eu des raisons de s'en vouloir. Au sujet de quelques hommes, lui ai-je dit : Monsieur, vous êtes curieux, a-t-elle repris.

— Et quels torts ont elles voulu faire à madame d'Orlas ?

— Celui, à ce qu'elle m'a dit, de vouloir lui donner des hommes qu'elle connaissait à peine, et à qui elle n'avait jamais pensé.

— Je crois, d'après tout ceci, qu'elle ne serait pas fâchée de vous détacher de ces deux dames-là.

— J'aurais assez envie de le croire.

— Que risquez-vous de faire quelques démarches auprès d'elle ?

— Moi ! rien du tout, et je trouve qu'elle me conviendrait assez si elle est réellement franche.

— Qu'elle soit franche ou non, peu vous importe.

— Vous voulez que je m'expose encore à être trompé ?

— Quel malheur y aurait-il ! ne l'avez-vous pas déjà été ?

— Que trop !

— Effectivement, je vous trouve bien à plaindre. Au reste, vous ferez comme vous avez déjà fait bien des fois.

— Comment donc ?

— Vous vous consolerez.

— Vous vous accoutumez un peu à rire de mes malheurs.

— Quand vous cessez de les sentir, et que vous les oubliez, dois-je continuer à m'en affliger ?

— Croyez que je sens trop tout ce que je vous dois pour penser jamais à vous rien reprocher. »

Au bout de quinze jours Saint-Alvire vint retrouver Dinval. « Eh bien, lui dit Dinval, madame d'Orlas est-elle aussi franche réellement qu'elle veut le paraître ?

— Sa franchise consiste à dire tout ce qui lui passe par la tête ; mais sa conduite est très-mystérieuse, elle affiche le caprice quelquefois, et même l'étourderie, suivant les occasions, pour faire tout ce qui lui plaît, et avoir toute la liberté dont elle veut jouir.

— On peut tirer parti de ce caractère là.

— Aujourd'hui, vous vous croyez le mieux du monde avec elle, vous attendez le lendemain avec la plus vive impatience, elle vous a même promis de ne laisser entrer que vous chez elle, vous vous croyez tout prêt du bonheur, vous y volez, on vous dit qu'elle est sortie il y a plus d'une heure.

— C'est qu'un autre vous a sûrement prévenu.

— Voilà ce qui m'est arrivé.

— Réellement.

— Le lendemain de notre souper ne la trouvant pas, je m'en allai à l'Opéra. Vers la fin du spectacle, je rencontrai le chevalier de Rougrois, qui me fit l'éloge de madame d'Orlas, en me disant qu'il avait passé chez elle tout l'après-dîner.

— Et lui en avez-vous fait des reproches à elle ?

— Bon ! elle m'a grondé en me disant qu'elle m'avait attendu, et qu'il fallait que ce fût la faute de son suisse si je ne l'avais pas vue, qu'elle n'était pas sortie de la journée ; et le soir même, on l'a vue à la comédie italienne.

— Dans tout cela, je ne vois rien d'affligeant.

— Quand on ne s'en soucie pas.

— Même en s'en souciant.

— Il est agréable de s'occuper d'une femme sur laquelle on ne saurait compter ?

— Et pourquoi y compter ?

— Vous ne voulez pas…

— Non monsieur, il faut vous conduire avec une femme, d'après son caractère ; c'est-à-dire d'après celui qu'elle vous montre et non pas d'après le vôtre.

— Vous ne voulez donc que des attachemens légers ?

— Je veux des amusemens, des goûts, des goûts passagers lorsqu'on ne peut pas trouver autre chose dans une femme. Si au

contraire, vous lui montrez des tourmens, des douleurs, du désespoir, elle en sera bien enchantée, mais ce sera pour se vanter de vous avoir tourné la tête, et elle finira peut-être par en plaisanter, et par rendre aux yeux de tout le monde votre conduite pitoyable et ridicule ; je ne dis pas que cela arrive ; mais rien n'est plus à redouter que le ridicule.

— Je ne le crains pas avec elle.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je renonce au désir que j'ai pu avoir de lui plaire, et que dès ce moment je vais m'occuper d'une autre femme. »

Chapitre 16

« Et qui trouvez-vous qui lui soit préférable ?

— Madame de Persival.

— Diable ! c'est une grande entreprise !

— Vous la connaissez ?

— C'est-à-dire que j'en ai entendu beaucoup parler.

— Que vous en a-t-on dit ?

— Qu'elle est fort vive, premièrement.

— Cela est vrai ;

— Qu'elle a tous les goûts du moment ; il suffit qu'une chose soit nouvelle, pour qu'elle lui plaise infiniment ; et à tel point

qu'elle lui fait oublier toutes les autres.

— Voilà ce que je crains un peu.

— Et vous n'avez pas tort : vous aurez pour rivaux, des rubans, des fleurs, des étoffes, des chapeaux, des plumes, enfin tout ce qui paraîtra de nouveau chaque jour ; encore serez-vous querellé si ce sont les marchands qui lui apprennent avant vous que ces choses viennent de paraître.

— J'en serai quitte pour visiter, chaque matin, toutes les boutiques du Palais-Royal.

— Elle y va bien elle-même tous les jours.

— En ce cas j'aurai beaucoup d'occupation.

— Et les livres nouveaux ?

— Est-ce qu'il faudra que je les lise tous ?

— Sûrement, pour lui en rendre compte, afin qu'elle puisse juger quels seront ceux qu'elle pourra lire.

— Avec toutes ces distractions, je la crois pourtant sensible.

— Je vous l'ai dit, pour tout ce qui lui paraît nouveau.

— Il ne doit pas lui paraître nouveau qu'on l'aime puisqu'elle est aimable.

— Sa nouveauté se trouve dans l'homme qui ne le lui a pas encore dit.

— Je pourrai donc espérer d'en être écouté ?

— Vous pouvez le tenter au moins.

— Eh bien ! je vais le risquer.

— Je souhaite fort que tout ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai.

— Adieu, mon cher Dinval ; dans peu vous aurez de mes nouvelles. »

Huit jours étaient à peine écoulés que Saint-Alvire tint parole et revint trouver Dinval. « Eh bien ! lui dit celui-ci, m'avait-on trompé ?

— Je l'avais cru au premier moment ; mes soins ont été reçus d'une manière éclatante et flatteuse au point que madame de Persival ne pouvait plus se passer de me voir ; elle m'écoutait avec une satisfaction qui m'enchantait ! Elle paraissait chercher à lire dans le fond de mon ame, et y voulait trouver à s'assurer du charme que je paraissais éprouver à la voir, à l'entendre, à l'admirer ; enfin j'étais déjà heureux par l'espoir que je formais ; je me croyais tout près du bonheur que j'attendais, et, s'il était différé, le retard me paraissait produit par la décence et la crainte d'une légèreté trop commune dans ce temps-ci de la part des hommes, et je m'efforçais de l'assurer d'une constance éternelle. Après m'avoir écouté avec une attention qui semblait amener des réflexions qui combattaient en ma faveur, elle me fit promettre, étant obligée de sortir, de me rendre chez elle le lendemain sur les quatre heures du soir.

— C'était s'engager beaucoup.

— Je n'osai insister et l'arrêter, de crainte de lui déplaire, et je partis enchanté du sort que l'on me préparait. Les heures jusqu'à ce moment me parurent d'une longueur mortelle ! Je passai toute la nuit dans la plus vive agitation, et j'écrivis dans la matinée

vingt billets que je n'osai lui envoyer, craignant que mon impatience de la revoir ne lui parût pas assez délicate en lui faisant entrevoir le bonheur que j'attendais, ou en paraissant en douter, sachant qu'il est plus adroit de saisir l'occasion que de la prévoir. À quatre heures précises j'arrivai chez elle. Vous voilà, donc me dit-elle ; je me précipitai sur sa main, et sans presque s'en apercevoir elle ordonna de ne laisser entrer personne. Jugez quelle fut ma joie ! mais à l'instant elle me dit de sonner ; on vint. Faites entrer, dit-elle, l'homme qui doit peindre les arabesques de mon boudoir ; vous avez du goût, marquis, et je veux que vous m'aidiez à en choisir les dessins ; voilà pourquoi je vous ai prié de venir dans ce moment-ci. Jugez de ce que je devins à ces mots ; heureusement le peintre entra, déroula des papiers et me donna le temps de me remettre.

— Mais après que les dessins furent choisis ?

— Elle se mit à sa toilette.

— Quoi ! une grande toilette ?

— Oui, pour faire des visites où elle me mena, ainsi qu'à l'Opéra ; il est vrai qu'en chemin elle me dit : Je suis un peu excédée du monde depuis quelques jours, et si vous n'avez pas d'engagemens, j'ai envie que nous soupions seuls ; le voulez-vous, marquis ? Ah ! si je le veux, lui répondis-je… La voiture s'arrêta ; nous étions à la porte de l'Opéra, je montai avec elle dans sa loge. Nous y trouvâmes deux femmes qui étaient de cette loge. Pendant tout l'opéra il y vint continuellement des hommes à qui madame de Persival parla, et je ne pus lui rien dire. J'espérais qu'elle rentrerait chez elle tout de suite ; mais elle me mena chez trois marchandes de modes. Chez la dernière, nous trouvâmes

deux femmes de sa connaissance, avec un jeune homme de la plus jolie figure du monde. Il était le fils de l'une de ces deux femmes. Madame de Persival se récria beaucoup en l'examinant de la tête aux pieds, et elle finit par engager la mère et l'autre dame à venir souper le même soir avec elle pour faire connaissance…

— Avec le fils ?

— C'est ce qu'elle lui dit. Jugez de l'humeur que me donna le dérangement de cette soirée dont je me promettais tant…

— Surtout en voyant le jeune homme à qui elle fit sûrement mille agaceries,

— Vous vous en doutez bien ; mais il y répondit peu ; il parut même fort contrarié de ce souper, qui avait dérangé peut-être quelque partie plus agréable pour lui.

— Oui, il dut trouver déplaisant de souper ainsi avec sa mère, cela lui donnait l'air bien petit garçon.

— C'est ce que je pensai, et ce qui me rassura un peu ; j'osai même espérer que la compagnie partie, je resterais seul avec madame de Persival.

— Je l'espère aussi.

— Eh bien ! tout près du moment que j'attendais avec la plus vive impatience, elle me chargea de ramener l'autre dame qui demeurait trop loin de celle qui avait son fils.

— Ah ! ah !

— Je demeurai immobile à cette proposition ; heureusement que cette dame, occupée de remercier madame de Persival, ne s'en aperçut pas, que j'eus le temps de m'incliner profondément pour cacher mon trouble et mon dépit, puis je lui donnai la main pour la conduire à ma voiture, où je m'assis à côté d'elle, sans proférer un seul mot ; mais le silence ne fut pas long ; elle prit la parole et me demanda si j'étais parent de madame de Persival : je lui répondis que non, que même je la connaissais depuis fort peu de temps. Vous en serez content, reprit-elle, à cela près de quelques petits caprices, et des goûts nouveaux auxquels elle se livre facilement.

— Comme je vous l'avais dit.

— A-t-elle quelque attachement un peu vif ? repris-je. — Si vous voulez ; mais ce qu'on appelle une passion véritable, je l'en crois fort éloignée, son caractère s'y oppose absolument ; il n'y a pourtant guère que cela de satisfaisant quand on a l'ame sensible ; et elle soupira. — Est-ce que vous croyez aux grandes passions, vous, Madame ? repris-je. — C'est-à-dire à celles des femmes ; car pour les hommes on n'y peut guère compter. — Je ne sais pas pourquoi. — Il est vrai qu'il y a un moyen de retenir les hommes. Et que moyen, Madame ? — L'inégalité. — L'inégalité ? — Sûrement. — Je ne comprends pas cela. — C'est un art difficile pour une ame franche, je n'en disconviens pas ; mais quand on sait bien aimer, nul effort ne doit coûter pour s'assurer du cœur de l'homme qu'on aime. — Mais cette inégalité, quels charmes peut-elle présenter ? — Ceux de l'inconstance ; une femme est variée à l'infini par-là. — Je conçois cela. — Moi, je n'aurais jamais un talent si difficile ; d'ailleurs on ne me persuaderait pas aisément de son amour ; je ne connais pas l'art d'en-

chaîner, je suis naturellement froide ; j'ai bien des fois désiré de ressembler à madame de Persival ; c'est un sort bien brillant de voir tous les hommes à ses pieds ! — Oui ; mais s'ils ne sont ni satisfaits ni récompensés de leurs hommages — Je ne sais pas ce qui leur arrive ; je ne me mêle des affaires de personne, et je n'ai jamais aimé les rôles de confidente.

Nous arrivâmes chez elle, et elle me dit : S'il n'était pas si tard, je vous recevrais avec plaisir, mais vous devez avoir des affaires qui méritent la préférence de toutes les façons. Je m'inclinai en lui demandant la permission de lui faire ma cour une autre fois, ce qu'elle m'accorda, je la laissai et me retirai chez moi.

Je ne savais plus que penser de madame de Persival : plus j'examinais sa conduite avec moi, et moins je savais à quoi m'en tenir ; ce que vous m'en aviez dit, ce que venait de m'en apprendre cette femme que je venais de reconduire, ne me désespérait pas tout-à-fait ; je me résignai à patienter et j'essayai de lui marquer moins d'empressement. Le lendemain matin je reçus un billet de madame de Persival, qui m'invitait à me rendre à midi chez elle. Je pensai que s'étant aperçue de tout ce que j'avais souffert, elle voulait réparer le mal qu'elle m'avait fait la veille, qu'elle n'avait peut-être que voulu m'éprouver : un mouvement de joie s'empara de mon ame, mais la réflexion vint la troubler ; dans son billet elle disait seulement qu'elle avait le plus grand besoin de moi. Je fis un effort sur moi-même, et du ton le plus détaché je lui mandai que j'étais obligé d'aller à Versailles, et que je ne pouvais pas remettre ce voyage. Ce billet ne fut pas parti que je fus au désespoir de l'avoir envoyé, et je me déterminai à me rendre chez elle à l'heure indiquée, mais ce ne fut pas sans me reprocher ma conduite, sans craindre qu'elle ne voulût pas me re-

cevoir ; enfin je voyais tous mes soins et toutes mes espérances perdues, je pensai en devenir fou ; ce qui me tranquillisa ce fut un autre billet d'elle rempli de reproches les plus tendres, des regrets d'avoir trop compté sur moi, et de s'être flattée d'un attachement qui lui avait paru trop vrai. Alors je me trouvai l'homme du monde le plus heureux. Je lui mandai que tout mon désir était de tomber à ses pieds ; qu'il n'y avait rien au monde que je ne lui sacrifiasse pour lui prouver mon amour, et que je me rendrais à ses ordres. En effet, mon impatience fut si grande que j'arrivai chez, elle une demi-heure plus tôt qu'elle ne m'avait mandé. Je monte précipitamment l'escalier ; je veux entrer ; on me dit que cela est impossible ; je veux qu'on lui dise que je me rends à ses ordres, on me fait entendre qu'elle est renfermée. Seule ? dis-je. — Non, Monsieur, elle est avec M. le comte de Serdal. — Est-il son frère ? Non, Monsieur, répond en souriant niaisement le laquais ; et je reste plus d'un quart-d'heure à ne savoir à quoi me déterminer.

Le comte sort enfin, et il me dit : Que diable faites-vous ici si matin, vous, marquis ? Madame de Persival qui l'entend, paraît, et lui dit : Il s'est brouillé hier au soir avec madame de Quirol en soupant ici (c'est la dame que j'avais reconduite), et il veut que je le raccommode avec elle. — Il a bien de la bonté. — Enfin, il l'aime ; que voulez-vous ? — Cela ne sera pas difficile ; avec son air sec, elle s'humanise quelquefois. — Vous le croyez ? — Ah ! parbleu, je fais plus, j'en suis sûr ; j'ai été brouillé aussi avec elle ; mais je me suis bien gardé de penser seulement à vouloir me raccommoder. Adieu, marquis ; brouillez-vous tant que vous voudrez ; mais ne vous raccommodez jamais. — Voilà de jolis principes que vous lui donnez-là. — Je ne veux pas qu'il soit trompé ni qu'il trompe personne ; on ne se brouille pas sans sujet, et

dans les raccommodemens l'amour-propre de part et d'autre empêche toujours qu'ils ne soient sincères. Adieu, Madame. — Écoutez donc que je vous dise ; et puis elle a fini par lui parler à l'oreille long-temps et à plusieurs reprises ; à quoi il répondait toujours froidement, oui, oui. Pendant tout cela je ne savais que penser ; j'étais presque fâché d'être venu, et j'y rêvais, lorsqu'elle vint à moi, et me dit : Vous allez donc tomber à mes pieds. — Moi, Madame ! — Ne me l'avez-vous pas écrit ? — Ah ! sûrement ! mais... — Quoi ? entrons donc dans mon boudoir. Elle me prit par la main en la serrant un peu, et dès cet instant toutes mes craintes s'évanouirent, et l'espoir du bonheur les effaça promptement. Qu'est-ce que c'est, me dit-elle, que ce voyage de Versailles si pressé ? Quoi ! vous avez des affaires si intéressantes, et je les ignore ! Comment voulez-vous que je croie à toutes vos protestations ; a-t-on des secrets pour ce qu'on aime ? Je crois que s'il est aisé de le dire, il n'est pas si facile de le prouver. — Mais, Madame... — Non, Monsieur, je n'écoute rien ; je comptais sur vous jusque dans les plus petites choses ; je ne craignais pas de vous détourner ; je croyais que tous les momens que vous passeriez avec moi auraient pour vous un charme tel que vous me l'aviez dit cent fois... — Ah ! vous me feriez l'injure d'en douter ! — Non, Monsieur, je ne veux pas vous faire perdre un temps si précieux. — Madame, disposez de ma vie ; elle est entièrement à vous. Elle sonne. Mes chevaux, dit-elle à un laquais. Ils sont prêts, Madame. Voulez-vous venir avec moi, Monsieur, oui ou non ? — Où, Madame ? — Vous le verrez. Je n'hésitai plus ; je lui donnai la main, nous arrivâmes à la porte d'une allée, et nous montâmes quatre étages. Je ne pouvais deviner où elle me menait, ni quel était son dessein. On nous ouvrit, nous entrâmes, une demoiselle assez jolie nous conduisait, une autre nous reçut.

Eh bien ! mademoiselle, mon portrait en bague est-il fini ? — Madame il n'y a presque plus rien à faire, et si vous voulez bien… — J'entends ; tenez, serai-je bien ici ? Elle s'assied, ce fut l'affaire de deux minutes ; puis nous nous en allâmes. Après avoir visité tous les marchands du Palais-Royal, elle me congédia, me disant que sa mère venait dîner avec elle, et que la manière dont nous étions ensemble pourrait lui faire penser des choses que nous devions lui cacher. — Nous ! je ne suis pas assez heureux pour cela ! — Allons, taisez-vous et allez-vous-en.

— Je la trouvai plus indéfinissable que jamais, j'examinai, je me rappelai tout ce qu'elle m'avait dit, j'aurais voulu espérer, mais en vain ; je ne me sentis que tourmenté de divers mouvemens qui se contrariaient sans cesse.

Le soir, j'allai à l'Opéra ; j'y trouvai le comte de Serdal ; il avait au doigt la bague où était le portrait que j'avais vu achever le matin. Il s'aperçut que je la regardais attentivement ; il me dit : Connaissez-vous cela ? — Mais je crois que oui ; c'est madame de Sérival. — Il est vrai, elle me l'a donné aujourd'hui en dînant tête-à-tête avec elle, prétendant me faire le plus grand plaisir, et je vous avoue que je ne m'en souciais pas du tout. — En dînant ? — Oui, c'était pour cela qu'elle m'avait tant tourmenté ce matin, en me parlant à l'oreille devant vous. — Ah ! c'était pour cela ? — Oui vraiment. — Elle est bien montée cette bague. — Oui, pas mal, la voulez-vous ? je n'y suis pas attaché du tout, je vous la donnerai, et je dirai que je l'ai perdue. — Vous me ferez plaisir. — Vous direz que vous l'avez trouvée à l'Opéra. — Si je la porte ; mais, me le conseillez-vous ? — Pourquoi pas ? je ferai le jaloux et cela nous divertira ; car elle sera dans le plus grand embarras vis-à-vis de vous et de moi. — Elle me la reprendra. — Il ne serait

pas galant à vous de la rendre ; vous tiendrez bon, et elle sera fâchée de ne vous l'avoir pas donnée d'abord. — Et réellement cela ne vous ferait rien ? — Non, vous dis-je, elle m'a trompé. — Comment ? — Quand je me suis attaché à elle, je la croyais changeante, et point du tout, elle a la rage d'être constante, cela ne va pas avec les arrangemens que j'ai d'ailleurs ; enfin je vous la cède avec la bague. — Non, je ne veux jamais avoir de torts avec les femmes ; je ne puis entrer dans cette tracasserie ; j'aime mieux vous rendre la bague. — Comme il vous plaira ; je trouverai toujours bien à m'en défaire. Bonsoir, marquis.

— Eh bien ! où en êtes-vous à présent avec elle ?

— J'ai été deux jours sans la voir et sans en entendre parler ; j'en ai été surpris ; ma passion était un peu troublée ; il me semblait que ce n'était plus la femme avec laquelle j'avais voulu m'engager ; les mépris d'un rival qui a été heureux affligent l'amour-propre et refroidissent les désirs ; cependant je croyais malhonnête de cesser absolument de la voir à cause de ce qu'on en pourrait dire dans le monde.

— Et vous aviez raison.

— J'y allai donc ; elle me reçut comme à l'ordinaire. J'allais vous écrire, me dit-elle, pour m'expliquer une chose qui m'a paru fort extraordinaire. Le comte de Serdal a une bague que vous avez trouvée qui me ressemblait. — Je l'ai trouvé parce que c'est le même portrait que vous avez fait finir devant moi. — Point du tout ; car le voilà, et je vous le destinais. — À moi, Madame ? — Oui, Monsieur ; mais je ne vous ai pas vu depuis qu'il est fini. — Cela est singulier ! — Singulier, tant qu'il vous plaira. La bague que vous avez vue au comte est un hasard qu'il a trouvé chez un

marchand ; il s'est persuadé que le portrait me ressemblait ; il l'a acheté, et je n'avais pas le droit de l'empêcher de la porter. — Ah ! ce n'est pas celle-là ? — Je vous dis que non. — Je croyais que vous la lui aviez donnée. — Et vous vous êtes cru en droit d'être jaloux ; voilà pourquoi depuis cela vous ne m'avez pas revue. — Moi, jaloux ! — Pourquoi pas, Monsieur ? Je vous le pardonne, parce que je sais que vous m'aimez. — Vous ne m'avez rien promis, Madame ; ainsi je n'ai rien à vous reprocher ; et mon respect pour vous sera toujours le même. Je l'espère, me dit-elle en se levant, et je sortis. — Vous vous en allez ? — Oui, Madame. Elle parut surprise et piquée, et je partis fort content de moi.

Le même soir je trouvai le comte dans une maison. Vous n'avez pas votre bague ? lui dis-je. — Non, je l'ai rendue à madame de Sérival, et nous nous sommes séparés tout-à-fait. L'histoire qu'elle m'avait faite sur cette bague étant un mensonge concerté et maladroit, mon amour-propre en fut indigné au point que je me sentis débarrassé de ma passion pour elle. Je ne dis pas guéri, mais soulagé comme si elle ne pouvait plus être qu'un poids pour moi, connaissant aussi bien celle qui me l'avait inspirée.

— Il est vrai que cette passion-là ne vous a pas procuré de grands plaisirs ; mais elle vous a occupé d'une manière nouvelle, et il faut tout connaître. Il vous reste encore bien des expériences à faire avec les femmes.

— Je le crois facilement. »

Chapitre 17

« Qu'allez-vous devenir ?

— J'ai envie de me lier avec madame de Quirol.

— Ah ! celle que l'on dit être si sèche ?

— Elle-même ; je ne la connais que d'après ce que le comte de Serdal m'en a dit.

— Vous avez raison, il ne faut pas juger d'après les autres ; il faut voir par soi-même. Comment est sa figure ?

— Mais comme mille autres.

— Tant mieux ; ses prétentions seront peut-être moins grandes.

— Voilà ce que j'ai pensé.

— N'affichez point de passion ; allez selon les circonstances ; si vous lui plaisez, elle les fera naître de reste.

— C'est le projet que j'ai formé. »

Quinze jours se passèrent. Dinval rencontra Saint-Alvire à l'Opéra. « Ah ! vous voilà ici ? lui dit-il.

— Oui, vraiment, et j'y suis dans la loge de madame de Quirol.

— Vous avez donc formé avec elle cette liaison dont nous avons parlé ?

— Mais oui, et assez singulièrement. Écoutez-moi.

— Voyons, asseyons-nous ici. » C'était dans le foyer.

« Je me suis trouvé à souper avec madame de Quirol, lorsque j'y pensais le moins. On a beaucoup parlé de plusieurs femmes, dont elle-même disait son avis et d'une manière peu flatteuse pour elles. J'imaginai sans trop savoir pourquoi de prendre leur parti, et d'en dire beaucoup de bien.

— Pourquoi cela ?

— Vous allez voir. Cette contrariété, au lieu de lui déplaire, me réussit à merveille. Elle me dit en sortant de table : Savez-vous que je n'ai point du tout trouvé mauvais que vous ayez été d'un autre avis que moi ; j'ai même été si contente de votre façon de penser, que j'ai été bien aise de la faire connaître, ainsi que votre heureux caractère ; ces femmes dont nous avons parlé me sont très-indifférentes ; elles ne m'aiment point ; mais je m'en soucie fort peu. Elles font du bruit dans le monde ; on vante leurs charmes, et je suis excédée d'entendre chanter continuellement leurs louanges. Je voudrais qu'on parlât un peu de leurs ames ; mais je sais bien pourquoi on n'en dit rien ; c'est qu'on ne se soucie pas de les connaître ; on effleure tout, et telle femme vaut réellement plus que toutes les autres qu'on ignore. Les réputations se créent par ceux qui parlent de vous, et souvent au hasard. On déchire impitoyablement ou on loue excessivement sans qu'on ait mérité ou l'un ou l'autre, et ceux qui parlent sont souvent les plus pauvres juges du monde. Ce qui a le plus contribué encore à me donner de vous la meilleure opinion, c'est la manière dont vous avez parlé de madame de Sérival, dont je n'ai pu vous faire dire du mal, et dont vous avez lieu de vous plaindre. — Moi ? — Je le sais ; le comte de Serdal m'a tout conté. — Je croyais que vous ne le voyiez plus, le comte. — C'est-à-dire qu'il pensait que je ne voudrais plus le voir ; mais j'aime trop à conser-

ver mes amis, je ne dis pas mes amans ; je n'ai jamais voulu en avoir.

— Elles disent toutes cela.

— Je lui demandai pourquoi. L'amitié, me dit-elle, a des charmes bien plus réels que l'amour, n'en doutez pas. — À mon âge je n'ai pas encore fait l'expérience de celle des femmes. — Et vous avez été privé de la plus constante, de la plus solide et de la plus utile. — Je l'ai pensé bien des fois. — Pourquoi donc ne vous y êtes-vous pas encore livré ? — Parce qu'il m'a paru qu'il était plus difficile de trouver une amie qu'une amante. — C'est qu'on n'en cherche pas ; c'est qu'on croit toujours que les femmes veulent de l'amour, et que cette prévention éloigne souvent du but le plus raisonnable. Par exemple, une femme peut-elle former un projet là-dessus ? on croira toujours que c'est un amant qu'elle cherche. — Mais si elle aimait mieux un ami, pourquoi se contraindrait-elle ? on croirait que c'est un amant ; eh bien ! qui n'en a pas, ou plutôt à qui n'en donne-t-on pas, que cela soit ou non ? — Cela est vrai, au moins ; mais peut-on être l'ami d'un homme qui est l'amant d'une autre femme ? — Non, non, je ne le pense pas ; cet amour doit faire tort à l'amitié. — C'est ce que je vous dis, où trouver un homme qui voudrait renoncer à l'amour ? — Et quelle serait la femme qui se bornerait à l'amitié ? — Moi, par exemple. — Si je le croyais — Eh bien ? — Ma foi ! avec vous mon bonheur serait certain. — Comment ? — Mais c'est que cela ne serait pas honnête à vous dire. — Quoi donc ? — Que je serais extrêmement flatté d'obtenir votre amitié. — Pourquoi pas ? Si c'était de l'amour, je ne pourrais pas vous répondre avec franchise ; mais pour de l'amitié, je vous avouerai ingénument que c'est ce que j'ai désiré de vous inspirer dès l'instant que je vous ai

vu ; ainsi estimez-moi assez pour croire que je ne suis pas de ces femmes qui sont offensées quand elles peuvent penser qu'on n'a point d'amour pour elles. Je vous avoue que je serais fâchée que vous en eussiez pour une autre ; parce que mon amitié, à moi, est très-délicate, qu'elle serait même jalouse. — Et croyez-vous que je ne serais pas jaloux aussi, moi ? — En vérité, je crois que nous nous convenons… — Parfaitement. — Il faudra nous voir souvent. — Tous les jours et à toute heure. — À toute heure ! cela ferait parler. — Les envieux… — Les envieux ? oui, vous avez raison. — Tenez, ne nous occupons que de nous. — Nous parlerons de cela demain ; venez me voir sur les cinq heures. — Je vous en donne ma parole. Nous rejoignîmes la compagnie, et en honneur je pensais réellement tout ce que j'avais dit à madame de Quirol.

— Voyons le rendez-vous du lendemain.

— Je l'avais réellement trouvée aimable et point sèche ; je ne vous dirai pas si c'était parce qu'elle m'avait flatté, ou si réellement, s'apercevant de l'intérêt que je mettais dans la façon dont je la regardais, son cœur ou ses sens n'avaient pas été émus ; mais je ne pus me dissimuler le désir qu'elle paraissait avoir de me plaire en voulant bien me recevoir chez elle pour y former cette union charmante que nous avions projetée. Son boudoir, où elle me fit entrer, était d'un goût exquis ; mais elle était ce qui le rendait le plus agréable. Elle me tendit la main, que je baisai mille fois ; elle voulut la retirer. Ah ! lui dis-je, songez donc que l'amitié ne doit pas rendre défiante. — Les hommes sont si trompeurs ! — Oui, les amans. — Asseyons-nous. Elle se laissa aller sur un sopha en niche assez grand, et je me mis à côté d'elle. — Savez-vous que j'ai pensé me repentir de vous avoir donné ce rendez-vous ; car cela en a tout l'air, et surtout de vous recevoir

ici dans ce boudoir. — Cet air est celui de la confiance, et la confiance n'est-elle pas ce qui constitue et fait durer l'amitié ? Sans elle il ne saurait y en avoir ; elle doit être tout pour nous ; c'est elle enfin qui nous lie pour jamais. — Vous croyez que vous pourriez me confier vos plus secrètes pensées ? — Mais sûrement, puisque je n'en ai plus qui ne soient pour vous, qui ne me fassent jouir du bonheur d'avoir une si charmante, une si parfaite et si délicieuse amie. — Eh bien ! vous avez pourtant cru autrefois l'amitié froide. — C'est que je ne la connaissais pas, et je pense que sans vous je serais toujours demeuré dans cette opinion. J'avais repris sa main, que je serrais et que je baisais avec toute l'ardeur possible ; nos regards se confondaient. Savez-vous, me dit-elle, que je vous trouve un air de candeur que je n'ai jamais vu à personne. — C'est que personne ne vous a jamais aimée comme je vous aime. — Ah ! mon ami ! c'est que vous m'aimez comme j'ai toujours désiré qu'on m'aimât ; et en disant cela elle se pencha vers moi ; je la serrai dans mes bras, nos cœurs palpitaient également, et nous sentîmes en même temps que l'amour n'avait jamais eu des charmes si puissans que l'amitié ; enfin nous devînmes parfaitement heureux. Revenus du trouble où nous avait jetés cette délicieuse conversation : Mon ami, me dit-elle, je crains que nous ne nous soyons trompés aux tendres sentimens qui nous remplissent. — Vous pourriez l'imaginer ? — Cette amitié ressemble trop à l'amour. — Peut-être en-a-t-il été jaloux, et il aura voulu que nous ne dussions qu'à lui seul notre bonheur ; mais celui qu'il produit ordinairement tout seul bientôt s'affaiblit, et je sens que l'amitié l'augmente, qu'elle le fera s'accroître sans cesse, qu'il deviendra sans bornes, et qu'elle va le fixer à jamais. — C'est aussi ce que j'éprouve : nous sommes l'un pour l'autre sans réserve ; nos sentimens, nos mouvemens, nos désirs

enfin sont les mêmes. — Eh ! voilà l'amitié véritable sentie, exprimée avec tous les charmes dont tous les cœurs vraiment sensibles peuvent seuls être dignes. Les soupirs interrompaient quelquefois de si doux momens. Nous soupâmes ensemble, et nous passâmes toute la soirée dans cette délicieuse occupation. Il était fort tard lorsque nous songeâmes à nous séparer, et nous nous dîmes vingt fois adieu avant de pouvoir nous y déterminer. Elle me promit de m'écrire, et elle me recommanda d'attendre toujours ses billets, afin de ne lui faire des réponses que par le même commissionnaire qui ne savait pas lire, et de n'y point mettre d'adresse.

Le lendemain j'attendis de ses nouvelles toute la matinée, et je ne sortis point. Le comte de Serdal entra chez moi en riant, et il me dit : Vous avez profité de mes leçons ; vous êtes bien loin d'être brouillé avec madame de Quirol. — Madame de Quirol ! à peine la connais-je ; comment serais-je brouillé avec elle ? — Vous me trompez, je sais que vous la connaissez très-fort ; vous avez commencé ensemble un cours d'amitié et pour la vie. Niez à présent. — Tous cela est bon pour la plaisanterie. — Je vous le répète, je sais très-bien vos affaires, et je vais vous le prouver. — Et comment ? — Tenez, connaissez-vous cette écriture ? — Nullement. — Vous ne connaissez pas l'écriture de madame de Quirol ? — Je n'en ai jamais vu. — Celui-là est singulier ! quoi, ce serait là son premier billet ? — À qui donc ? — Eh ! parbleu, à vous. Tenez, lisez. En effet, j'y vis qu'il était une suite de notre conversation sur nos projets d'amitié ; mais il n'était pas question d'autre chose. Il est vrai qu'étourdiment elle m'avait nommé. Je ne m'occupai que de savoir comment ce billet, que j'avais attendu toute la matinée, était tombé entre les mains du comte. Il me dit qu'on le lui avait apporté en disant qu'on attendrait la ré-

ponse, et qu'il avait fait dire qu'il n'y en avait point. Je gardai le billet qu'il me laissa en riant, et en me conseillant de poursuivre cette affaire, m'assurant que je serais bientôt heureux. Je fus fort aise de voir qu'il ne se doutait encore de rien.

L'après-dîné j'allai chez madame de Quirol, qui me reçut avec une froideur et une sécheresse qui me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame. Elle me dit qu'elle était bien surprise que j'osasse me montrer devant elle après ce que j'avais fait. Je demeurai confondu de me voir accusé sans avoir rien fait qui méritât le moindre reproche. Je la priai de m'expliquer quels étaient les torts qu'elle me supposait, n'en voulant jamais avoir avec elle. Comment, Monsieur, me dit-elle, vous faites dire sèchement à celui qui vous porte mon billet qu'il n'y a point de réponse ? — Madame, je vous en supplie, écoutez-moi. — Et vous allez le montrer au comte de Serdal qui est l'homme du monde que je redoute le plus. — Madame, si vous voulez m'entendre, vous verrez que je ne suis nullement coupable. — Vous ne me le prouverez jamais. — Un instant va me justifier. Est-ce bien à moi que vous avez envoyé ce billet ? — Que dites-vous ? Elle parut effrayée ; elle sonna, et elle sortit un moment. Ah ! mon ami, me dit-elle, nous sommes perdus ! et c'est moi seule qui suis coupable. On vient de me prouver qu'en donnant mon billet j'ai dit de le porter au comte ; voilà pourquoi il est venu ici me persiffler à votre sujet. Enfin ce billet que je me suis plu à vous écrire est donc entre ses mains ? — Non, Madame, il me l'a rendu. Vous verrez que j'étais loin de lui rien confier, puisqu'il avait cru me confondre en me montrant cet écrit, et que n'ayant jamais vu votre écriture, je n'ai pu reconnaître que ce billet était de vous sans le lire. Il me l'a laissé sans peine, en riant et en me conseillant de poursuivre, et que je serais bientôt heureux. — Que vous seriez bientôt heureux ? — Ce sont

ses termes. — Voyons le billet ? — Le voilà, Madame. Elle le lut. Non, dit-elle, rien ne peut faire soupçonner… Elle déchira le billet. Écoutez-moi, Monsieur, il n'y a qu'un parti à prendre ? — Quel est-il ? — Ce billet annonçait le commencement d'un commerce d'amitié, je veux que le comte imagine que j'ai cru qu'il n'y pouvait pas avoir d'autre chose de votre part ; mais que j'ai été si effrayée en m'apercevant que c'était un moyen de me séduire, que vous n'étiez en effet qu'un amant, je me suis déterminée à ne plus vouloir vous revoir. — Chez vous ? — Non, nulle part. — Quoi ! vous me sacrifieriez à la crainte que le comte ne vît entre nous de l'amour au lieu d'amitié ? — Il est pénétrant, et il verrait… Enfin, Monsieur, oubliez-moi, si vous voulez que je croie que vous me respectez, et je me souviendrai toute ma vie du sacrifice que vous avez bien voulu me faire. Elle sonna, dit d'avertir mes gens, et je fus obligé de m'en aller. »

Chapitre 18

« Voilà une rupture aussi rapide que l'avait été la bonne fortune.

— J'avais cru que je ne m'en consolerais jamais.

— Et comment êtes-vous ici dans sa loge ?

— J'y suis avec madame de Ricion, qui m'y a mené. Dès que j'ai su que c'était la loge de madame de Quirol, j'en suis promptement sorti, et je suis descendu ici pour y causer.

— Qu'est-ce que madame de Ricion ?

— C'est une jeune femme, assez jolie, douce, vive et gaie ; mais peu spirituelle à ce que disent les beaux esprits femelles, les sentimentales ; voilà comme ils la peignent.

— À mon avis ce sont elles qui se connaissent le moins en esprit.

— Je pense comme vous ; car si j'avais voulu je me suis vu au moment d'être célébré par elles comme un esprit, parce que j'avais fait les plus plats vers du monde qu'elles ont mis au rang des plus jolies romances qui aient été faites.

— Il n'en faut pas davantage ; mais revenons à madame de Ricion.

— Je disais donc que ces dames lui trouvaient peu d'esprit ; mais elle est beaucoup plus honnête qu'elles.

— Je le crois bien, elles ne le sont point du tout.

— Elle est au ton de tout le monde ; elle sait même écouter, entendre et répondre à tous ceux qui lui parlent. Le plaisir a pour elle l'attrait le plus vif. On lui reproche de laisser toujours voir ses dents, qu'elle a fort belles ; mais les hommes lui reprochent peu de chose, et beaucoup désireraient d'en être bien traités. Je me suis trouvé de l'avis de ces derniers en voyant sa gaieté. Je ne me suis point jeté dans la langueur, au contraire j'ai débuté avec elle par cet air de familiarité des jeunes gens qui est si fort à la mode à présent. Loin d'être repoussé, je me suis trouvé avec elle au ton d'un ami de l'enfance ; j'ai voulu même lui persuader que nous avions été élevés ensemble, c'est-à-dire que nos bonnes étaient amies, et qu'elles nous menaient souvent jouer et danser sur le gazon aux Tuileries.

— Et elle l'a cru ?

— Bon ! Elle a cinq ans de moins que moi ; mais nous ne nous en appelons pas moins mon ancien ami des Tuileries.

— Cela pourrait avoir des suites.

— Je n'ose m'en flatter.

— Pourquoi ?

— C'est qu'elle vit au milieu d'une famille nombreuse qui la chérit beaucoup, et à qui elle paraît fort attachée.

— A-t-elle un mari ?

— Oui, qui est dans la marine, et qui commence actuellement une longue campagne.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Un excellent officier, un homme de qualité qui était fort pauvre, fort attaché à son métier. Je ne l'ai jamais vu ; mais on dit que c'est une espèce d'ours.

— Et sa femme, l'aime-t-elle ?

— Je n'en sais rien. On en plaisante beaucoup devant elle ; mais elle n'en dit pas le mot.

— En a-t-elle des enfans ?

— Non.

— Il n'est pas possible qu'elle aime ce mari-là.

— C'est ce que tout le monde pense.

— Et n'a-t-elle jamais aimé personne.

— Je ne le crois pas.

— Cela ferait une très-aimable veuve si son mari ne revenait pas de cette campagne.

— Je ne sais si elle voudrait se remarier ; il me semble qu'elle aime trop à jouir de sa liberté.

— Je ne vois pas que vous puissiez en espérer beaucoup, elle surtout vivant comme vous le dites au milieu de cette nombreuse famille qui doit s'en occuper infiniment.

— Il est vrai qu'elle y est extrêmement gâtée.

— Quelles sont les femmes qu'elle voit le plus ?

— Ce sont des femmes très-aimables.

— J'entends bien ; mais je dis, ont-elles des amans ?

— Mais oui, presque toutes.

— Eh bien ! madame de Ricion en aura bientôt un, si vous n'y prenez garde.

— Vous le croyez ?

— C'est une chose sûre, je vous en avertis.

— Diable ! il faut donc que je m'arrange en conséquence.

— Vous ferez ce qui vous conviendra.

— Je n'y veux pas perdre un instant. Adieu, au revoir. »

« Vous m'aviez bien conseillé, dit Saint-Alvire à Dinval, un mois après leur conversation du foyer de l'Opéra.

— Oui ! Ah ! contez-moi donc cela ?

— Mon amie des Tuileries, dis-je le même soir à madame de Ricion, après souper, pendant une espèce de bal où elle ne pouvait pas danser ayant une douleur à un pied, j'ai besoin de vos conseils. — À propos de quoi ? voyons ? — J'hésite depuis longtemps à vous confier un grand secret. — Dites promptement ? — J'aime une personne que vous connaissez très-fort ; mais je n'ai pas encore osé le lui dire. — Ah ! vous aimez ? et elle devint très-sérieuse. — Je vois que vous me désapprouvez. — Moi ? — Oui, oui, je ne vous dis plus rien. — Et comment voulez-vous que je vous conseille ? — Et qu'en puis-je avoir besoin lorsque cette confidence vous déplaît ? — En aimerez-vous moins ? — Je m'efforcerai d'étouffer mon amour. — Voilà ce que je ne crois pas. — Pensez-vous que je ne serais pas capable de tout sacrifier à mon ancienne amie ? — Cela vous serait impossible. Voyons, parlez-moi raisonnablement. Quelle est la personne que vous aimez ? — Je ne puis vous le dire encore. — Et comment voulez-vous que je vous donne des conseils, si vous ne me la nommez pas ? on ne peut rien dire en pareil cas qu'en connaissant le caractère des personnes. — Les femmes ne sont-elles pas toutes les mêmes ? — Non sûrement, je ne crois pas que tous les cœurs se ressemblent. Mais de quelle espèce de conseil avez-vous besoin ? — Je voudrais savoir si je dois attendre long-temps avant de me déclarer. — Vous croyez-vous aimé ? — Je n'ose l'espérer. — Eh bien ! ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de renoncer à votre passion. — Y renoncer ? — Comment ! quelle est cette exclamation ? Ah ! mon ancien ami, dit-elle douloureusement, je vois que je

vais vous perdre ! On vint nous interrompre, je ne pus lui parler de la soirée, et je lui vis depuis ce moment un fond de tristesse qui changeait son caractère, et elle ne me regardait plus qu'avec une sorte d'inquiétude ; elle semblait quelquefois me fuir, et puis elle paraissait avoir quelque chose à me dire, enfin je choisis un instant pour pouvoir lui parler librement.

Ce fut un soir à la promenade. Je lui témoignai mes inquiétudes sur ce qu'elle me paraissait plus occupée et moins gaie qu'à l'ordinaire. Vous vous trompez, me dit-elle ; non, mon ami, je ne suis point changée, mon caractère et mon cœur sont toujours les mêmes ; je suis assez heureuse pour n'être point agitée par une folle passion qui peut trop souvent causer l'amertume de toute la vie. — C'est-à-dire que vous condamnez la mienne ? — C'est-à-dire que je redoute, pour vous, les maux dont elle peut vous accabler. — Les maux ? — Oui, l'on dit qu'en commençant à aimer on ne voit que le bonheur ; mais que par la suite on n'éprouve que trop le contraire. — Cela peut arriver quand on a fait un mauvais choix ; mais non, jamais, quand toutes les qualités de celle qu'on aime surpassent encore les charmes de sa figure. — Je vois qu'il est déjà trop tard pour essayer de détruire l'ivresse qui s'est emparée de vous. — Oui, vous dites bien, l'ivresse, c'est quelque chose d'encore plus fort, c'est un charme irrésistible, inexprimable ! — Je ne puis partager vos transports, mon ancien ami, laissez-moi seulement vous plaindre. — Me plaindre ! et quand tout mon bonheur ne dépend que de vous ! — De moi ? — Ah ! certainement ! Eh ! quelle autre que vous pourrait autant charmer mon cœur, mon esprit et mes sens, et me procurer le ravissement que j'éprouve en vous voyant, en ne pensant qu'à vous, en ne respirant que pour vous ? — Quoi ! c'est moi que vous aimez, dit-elle en souriant avec une satisfaction pleine de candeur. —

Oui, c'est vous, vous seule. — Ah ! je ne suis plus inquiète de votre sort. — Comment ? — Non, je ne crains plus de vous perdre ; je détruirai facilement votre ivresse ; oui, oui, j'espère de pouvoir parvenir à la détruire. — Oh non, jamais. — Si vous n'avez consulté que moi, je garderai fidèlement votre secret. — Et à qui aurais-je pu mieux exprimer qu'à vous tout ce que vous m'inspirez ? — Je crois qu'il vous serait impossible d'en parler à un autre plus vivement ; mais on vient, calmez-vous ; on pourrait deviner le sujet de notre entretien, et je crois que vous ne voulez pas avoir d'autres confidens que moi.

— Voilà qui chemine bien.

— Et croyez-vous que j'en puisse être aimé ?

— Vous n'êtes pas éconduit, et c'est beaucoup.

— Je vais demain à la campagne.

— Avec madame de Ricion ?

— Oui ; je la verrai au moins tout le jour, tant que je le voudrais

— Il vous sera facile de la faire expliquer sur votre sort.

— Je vois en elle plus d'amitié que d'amour.

— Elle ne distingue peut-être pas encore ce qui se passe dans son cœur ; vous allez être à même de l'éclairer sur ses sentimens.

— J'ose espérer que je ne suis pas tout-à-fait malheureux.

— À votre retour vous m'en direz des nouvelles.

— Je vais la retrouver et souper avec elle.

— Tous deux seuls ?

— Non pas, avec toute sa famille. Adieu, mon ami. »

Àson retour de la campagne Saint-Alvire se rendit chez Dinval.

« Eh bien ? lui dit celui-ci, comment vont vos affaires ?

— Ah ! mon cher Dinval, madame de Ricion est un ange, une divinité !

— Vous êtes donc aux cieux avec elle ?

— Au contraire, elle m'a prouvé qu'auprès d'elle je n'étais qu'un mortel.

— Les mortels ont souvent fait le bonheur des déesses.

— Et je n'ai pu m'empêcher de l'admirer ; je l'aime plus que jamais ; je l'aimerai, je l'adorerai toute ma vie.

— Avez-vous trouvé quelque chose de nouveau en elle que vous n'eussiez pas prévu ?

— Dites plutôt que j'avais redouté.

— Quoi donc ?

— Sa vertu.

— Bon ! vous n'êtes pas plus avancé que cela ?

— Je suis assuré qu'elle m'aime ; elle me l'a dit, elle m'a même avoué que, dès le premier instant qu'elle m'avait vu, elle m'avait aimé.

— Eh bien ! qu'est-ce que tout cela signifie ? Je vous avoue que je n'y comprends rien.

— C'est qu'on n'est pas accoutumé à trouver une ame comme la sienne !

— Je crains bien qu'il n'y ait eu de votre faute dans tout ceci.

— Si vous saviez combien j'ai vu que j'étais aimé !

— Mais les preuves s'en sont-elles suivies ?

— Je vois que vous la confondez avec beaucoup de femmes.

— Comment ! elle ne pense point comme celles avec lesquelles elle vit ?

— Elle en est à cent lieues.

— Et elle vous a persuadé qu'elle vous aimait ?

— Écoutez-moi, et vous jugerez si j'ai dû le croire.

— Ceci me paraît curieux.

— Je vous avouerai qu'après l'aveu qu'elle m'avait fait, je ne croyais pas avoir à combattre une résistance bien longue, et que je cherchais toutes les occasions de l'amener à combler mes désirs ; ils devenaient chaque jour plus vifs en lisant dans ses yeux tout l'excès de sa tendresse ; mais elle s'y refusait constamment. Un jour que nous étions seuls, et sans avoir aucun témoin à redouter, j'osai la presser encore plus vivement que je n'avais encore fait. Elle parut faire un effort sur elle-même, et se levant, elle me dit, avec la plus grande douceur : Mon ancien ami, souvenez-vous toujours de ce que je vais vous dire. Je vous aime trop pour vouloir condamner vos désirs ; je le voudrais que cela me serait

impossible, puisque je sens que les miens les égalent ; je ne puis me dissimuler que nous pensons, que nous sentons et que nous désirons tous deux de même ; vous êtes moins coupable que moi, puisque vous êtes libre, et que je ne le suis pas. Enfin plus notre amour me dit de m'abandonner à vous, plus il me serait doux de vous satisfaire et de vous prouver que nous ne formons qu'une ame, et plus cet amour m'ordonne de me conserver pure vis-à-vis de l'homme que j'aime et que j'estime le plus : c'est en ne se manquant pas à soi-même qu'on est toujours digne de l'objet que l'on chérit. Toutes ces réflexions doivent vous prouver combien je suis à plaindre en craignant de vous affliger par mes refus, et même de vous perdre, puisque sans vous la vie n'est plus rien pour moi. Je tombai à ses pieds en l'assurant que je n'aurais jamais d'autres volontés que les siennes. Elle me fit relever ; je la serrai dans mes bras ; elle me repoussa doucement, ce qui lui est arrivé bien des fois en me disant toujours : Mon ami, voulez-vous que nous cessions de nous aimer ? ces mots me désarmaient promptement.

— Je trouve cela très-héroïque de part et d'autre, et presque incroyable !

— Vous vous moquez de moi.

— Non, je voudrais seulement prévoir comment vôtre amour se soutiendra également vis-à-vis du sien. D'ailleurs il ne doit plus être un mystère vis-à-vis de ceux qui vous environnent, et l'on ne croit sûrement pas à une conduite si rare.

— Je le lui ai dit bien des fois ; elle me répond : Quand on n'est pas coupable, on est au-dessus des soupçons. Les âmes vulgaires doivent penser comme elles sentent, et ne trouvant qu'un bon-

heur qui s'émousse facilement par la jouissance, elles sont obligées d'en changer souvent, et rien ne peut ni ne doit les fixer ; mais, nous, qui pourra jamais désunir nos cœurs ?

— Je crains qu'un seul instant ne détruise cet édifice.

— De sa part ?

— Non, les femmes ont le courage qu'il leur plaît d'avoir, et en cela elles nous sont bien supérieures.

— Et vous croyez que je pourrais cesser de l'aimer ?

— Je n'en sais rien ; elle a toujours eu le même projet en vous aimant ; mais convenez-en, vous en aviez un tout contraire au sien.

— Je ne le nie pas : obligé par elle d'en changer, ses volontés seront tout pour moi ; lui obéir et lui plaire seront toujours ma loi.

— Si cette sorte d'amour peut vous occuper toujours, cet état de perfection ne pourra nuire ni à votre esprit ni à votre cœur ; et si toutes les femmes pensaient comme madame de Ricion je répondrais bien de vous ; je serais même charmé de vous voir de pareils principes ; mais si madame de Ricion vous résiste toujours, résisterez-vous aux autres femmes ?

— Certainement.

— Ne jurons de rien.

— Avec toute votre philosophie, monsieur Dinval, je vous demande pardon ; mais vous ne croyez pas assez aux sentimens

épurés. Adieu, j'espère bientôt vous revoir, et vous me trouverez toujours le même.

— Nous verrons. »

Au bout d'un mois Saint-Alvire fit dire à Dinval qu'il était malade, et qu'il lui ferait plaisir de le venir voir. Dinval y courut ; il le trouva sur une chaise longue, et extrêmement changé. « Mon ami, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé ?

— Hélas ! d'avoir passé de l'état le plus heureux à celui du désespoir.

— Auriez-vous cessé de vous contenir, et hasardé quelque entreprise qui eût offensé madame de Ricion, au point de vous bannir de sa présence ?

— Non, mon cher Dinval ; je goûtais auprès d'elle le sort le plus délicieux ! Accoutumé aux privations qu'elle exigeait, uniquement tous deux occupés de l'union de nos cœurs, nous enivrant du plaisir de nous voir, nous goûtions un charme que je n'aurais jamais imaginé. Elle me témoignait la plus grande confiance ; nous pensions tout haut, et j'étais heureux sans alarmer sa vertu. La gaieté de l'innocence embellissait tous nos momens, et nulle crainte de l'inconstance ne pouvait troubler des jours dignes d'envie ; mais le sort jaloux d'un bonheur si parfait vint bientôt nous en priver.

— Je ne puis comprendre qui a pu le traverser.

— Le retour de M. de Ricion.

— Son retour ! Sa campagne devait durer deux ans.

— Eh bien, oui, mais la flotte avait été dispersée, et n'ayant pu achever sa mission, il est rentré en France.

— Il ne doit pas être un rival redoutable pour des feux si épurés que les vôtres.

— Non, sans doute ; mais il nous a séparés.

— Séparés !

— Oui, madame de Ricion vient de partir avec lui pour l'Inde où il va commander.

— Elle est partie ?

— Hier au soir, toujours résolue à m'aimer jusqu'au dernier soupir, elle prétend que son amour l'empêchera de succomber sous le poids de sa douleur, qu'il la garantira du désespoir.

— Eh bien ! imitez-la.

— Elle dit qu'exempte de tous reproches, elle peut penser à moi librement et être sûre de mon cœur, et elle a bien raison ; où pourrais-je trouver une ame si parfaite, si pure et si tendre ? Dinval, c'est, comme je vous l'ai déjà dit, une divinité !

— Eh bien ! il faut l'adorer ; mais pour cela il faut vivre, et ce sera lui obéir, car sûrement elle vous l'aura recommandé.

— Et je le lui ai promis. Ah ! cette distance affreuse est aussi trop cruelle !

— Vous pourrez vous la rappeler sans cesse.

— Voilà son portrait et une tresse de ses cheveux.

— Ce sont des trésors pour un amant aimé ; emportez-les partout où vous irez ; mais partez, éloignez-vous de Paris dans ces premiers momens.

— Je vais aller à la campagne et dans un lieu qu'elle n'a jamais habité. Je ne supporterais pas de revoir sa famille sans elle, ni des lieux témoins autrefois d'un bonheur dont je ne pourrais plus jouir. »

Saint-Alvire partit en effet le lendemain. Il écrivit plusieurs fois à Dinval qu'il fallait qu'il vînt le retrouver, qu'il avait le plus grand besoin de le revoir, et peu de temps après Dinval le revit à Paris. Quel besoin, lui dit-il, pouvez-vous avoir de revenir si tôt à Paris ?

Chapitre 19

— Celui de tenir ma parole au seul objet que je doive aimer.

— Et qui aurait pu vous en distraire ?

— Une autre elle-même, surtout ses sentimens.

— Je ne vous entends pas.

— Je n'aurais jamais dû le prévoir. Pour m'éloigner de Paris j'imaginai de me rendre aux instances que le commandeur me faisait depuis long-temps d'aller le voir à sa commanderie qui est en Bourgogne. Je n'y avais jamais été ; je fus enchanté de sa situation. Elle est dans un vallon, entourée de vignes. Un ruisseau considérable et très-limpide serpente dans ce vallon autour du château qui est en briques, avec des tours, et dans les jardins qui

sont à l'anglaise, mais plus formés par les mains de la nature que par celles de l'art. Des bocages et des endroits solitaires très-multipliés et propres à rêver augmentent les charmes d'un si beau lieu, tout enfin convenait parfaitement à ma situation.

En arrivant, le commandeur me dit : Mon ami, vous aurez ici toute liberté, j'ai mes occupations et je ne gêne personne. Un jour j'ai beaucoup de monde, un autre, j'en ai fort peu, et tout cela convient à ma nièce comme à moi. — Je ne l'ai encore jamais vue madame votre nièce, ni ne l'ai seulement pas entendue nommer. — C'est la baronne de Soulers. Elle a perdu son mari il y a plus d'un an, et elle ne s'en console point. — Je ne l'ai rencontré nulle part. — Il était à peu près de votre taille, et plus je vous regarde et plus je trouve qu'il vous ressemblait. À l'instant madame de Soulers parut ; elle revenait de la promenade. Elle était vêtue de blanc, avec un bonnet uni à la paysanne, qui lui donnait un air de simplicité et de candeur que je n'avais encore jamais vu à aucune femme.

— Pas même à madame de Ricion ?

— C'était une toute autre chose. La blancheur du teint de madame de Soulers, des cheveux noirs, de la langueur dans la démarche, et un son de voix qui semblait n'être fait que pour exprimer le plus tendre sentiment, achevaient de la rendre infiniment intéressante. Elle me fit, avec beaucoup de grâces, toutes les politesses ordinaires et sans presque me regarder. Était-ce timidité ou indifférence, je l'ignorais ; tout à mes pensées, à mes regrets, je ne cherchai point à la pénétrer. Ce jour-là il y avait assez de monde au château, et nous trouvâmes plusieurs parties de jeu établies dans le salon. Quand madame de Soulers entra, ce fut des exclamations provinciales, plusieurs de ces messieurs l'envi-

ronnèrent, et tout me prouva qu'ils l'ennuyaient infiniment. À souper il en fut de même. J'étais placé vis-à-vis d'elle, et mes yeux ne pouvaient se tourner ailleurs, quoiqu'il y eût des femmes assez jolies ; mais leurs manières et leur ton rendaient la simplicité et la grâce de madame de Soulers mille fois plus touchantes. Ses regards rencontrèrent plusieurs fois les miens ; je n'y trouvai que de la douceur et la langueur d'une ame remplie de regrets ; je crus même voir quelquefois ses yeux prêts à verser des larmes. Alors je cessai de les fixer, de crainte de l'embarrasser. Sa situation dut me toucher davantage, parce qu'elle me parut ressembler parfaitement à la mienne.

Après le souper je m'approchai de madame de Soulers avec la timidité et le respect que peut imprimer une ame tendre et malheureuse. Je louai les jardins, leur beauté, leur fraîcheur, les charmes qu'ils devaient faire éprouver à qui recherche la solitude. Si vous y êtes sensible, me dit-elle, vous aurez ici de quoi vous satisfaire. Puis en me regardant assez sérieusement, elle se leva pour aller parcourir les différentes tables du salon : ce qui était sa manière d'en faire les honneurs, car elle ne jouait jamais.

Le lendemain j'eus envie de parcourir les jardins de la commanderie, et je le pus librement, après avoir vu le commandeur, qui travaillait avec son régisseur. Je suivis un sentier qui traversait une prairie conduisant à un pont où je trouvai deux autres chemins, dont l'un était la continuation du premier, et l'autre du même côté arrivait au pont en côtoyant le ruisseau. Je vis à la jonction de ces deux chemins sur le sable des pas de femme ; je les suivis, et j'aperçus bientôt après, à travers le feuillage, quelque chose de blanc ; je désirais que ce fût madame de Soulers, c'était elle-même. Je ne crus pas devoir troubler sa solitude ;

je cherchai pourtant à la voir sans en être aperçu, et je crus l'entendre parler. Je ne pus me refuser de l'écouter. Elle ne disait que des mots entrecoupés de soupirs, et par un silence produit sans doute par des réflexions. Hélas ! disait-elle, j'ai pu imaginer le voir… et comment serait-il possible ?… Lui !… non, ce n'est pas son regard ce ne sont pas ses yeux… ce n'est pas ce feu brillant qui les animait qui pénétrait jusqu'au fond de mon ame… ; mais il y règne toujours… Est-il surprenant que je le voie quelquefois dans ce qui m'environne ?… mais pourquoi après tant de maux, de déchiremens, de désespoir après avoir vu renaître le calme, avoir goûté ses douceurs… pourquoi mes feux semblent-ils vouloir se ranimer… Aujourd'hui la solitude m'effraie ; je me crains, je voudrais me fuir… mais que deviendrais-je ? À qui raconter mes maux, et qui pourrait les partager ? — Moi, m'écriai-je sans le vouloir. Qu'ai-je entendu ! dit-elle avec effroi. Puis, revenant à elle : Ah ! tout est illusion autour de moi ! Elle se leva ; je m'éloignai un peu pour éviter d'en être aperçu ; mais elle resta dans le même lieu. Je fus effrayé de mon imprudence ; je parcourus tout le jardin dans mon égarement. Qu'ai-je prétendu faire ? me disais-je ; pourquoi augmenter le trouble de son ame ? Sa sensibilité m'a entraîné malgré moi ; toutes ses douleurs étaient les miennes ; je retrouvais dans elle un cœur semblable au mien ; j'aurais voulu qu'elle m'eût confié ses maux, pour pouvoir la plaindre et les soulager en pleurant avec elle… Les soulager ses maux ! les soulager ! quelle est donc mon erreur ? j'aurais voulu faire partager le poids de ma douleur… ; Que dis-je ? non, non, jamais je n'eus la pensée de l'adoucir. Quel est donc ce trouble involontaire que j'éprouve aujourd'hui ? cette espèce de charme qui émousse l'amertume que je sens depuis la perte que j'ai faite ? Je parlais assez haut ; au détour d'un chemin, dans le bois où j'étais,

je me trouvai tout près de madame de Soulers. Nous fûmes également surpris et troublés en nous voyant. Elle se remit promptement, et elle me dit : Vous ne me croyiez pas si près de vous, Monsieur, en répétant votre rôle. — Mon rôle ! — Oui, celui d'une tragédie dont vous disiez des vers, je ne sais pas trop lesquels, je ne les ai pas bien entendus. — Ce que vous avez entendu, Madame, n'était pas des vers ; je pensais aux maux cruels que l'on peut éprouver quelquefois lorsqu'on a une ame trop sensible. Peut-être m'est-il échappé quelques expressions où m'auront entraîné mes pensées. — Vous écrivez donc ? — Moi, Madame ? — Oui ; feriez-vous des romans ? — Si j'avais jamais eu ce projet, je ne manquerais pas de matériaux. — Auriez-vous beaucoup voyagé ? — Non, Madame ; mais j'ai appris, par l'expérience, quels sont les tourmens que les cœurs sensibles peuvent éprouver ; ils sont souvent trop cruels, et font payer bien cher des instans de bonheur qui ne m'ont lui que pour me précipiter plus promptement dans un abîme de maux. Ah ! dit-elle en soupirant, il n'est malheureusement que trop vrai ! — Me pardonnerez-vous, Madame, une misanthropie que le charme de votre présence devrait faire oublier ? — Croyez que bien loin de me déplaire, je trouve si rarement des ames délicates et sensibles, que j'en connais mieux le prix que personne. Le reste du monde ne m'offre qu'une confusion de paroles, des exclamations sans sujet, une gaieté où l'ame n'a point de part, du bruit enfin, et bien loin de s'y amuser, on n'y éprouve que de l'importunité. — Il est vrai que l'amitié y règne bien peu. — Presque jamais. — Une liaison intime de deux personnes qui se conviennent parfaitement, qui peuvent penser tout haut, et se réunir par les mêmes sentimens, est le vrai charme de la vie, un bonheur unique ! — Et le plus rare ! — Quoi ! Madame, vous ne croyez donc pas à l'amitié ? — Et où est-elle ? Les

hommes ne sont-ils pas rivaux en toutes choses, ne courent-ils pas la même carrière, n'ont-ils pas tous la même ambition et le même amour-propre ? Les femmes ne sont-elles pas jalouses l'une de l'autre ? envieuses, médisantes, tracassières ? — Cela est quelquefois trop vrai ; mais en unissant deux êtres qui ne peuvent avoir les mêmes prétentions, ils auront de l'amitié ! — Ils auront de l'amour, Monsieur, ou bien ils se tromperont l'un l'autre. — Je suis bien sûr de n'avoir plus d'amour de ma vie. — Avec cette certitude vous ne pouvez répondre de rien. — Vous le croyez ? — Notre avenir dépend-il de nous ? Sommes-nous maîtres de régler nos mouvemens ? — Je vois, Madame, que vous avez beaucoup plus de philosophie que moi. — J'ai appris qu'on ne peut pas diriger les cvénemens de qui nous dépendons tous. — Je voudrais qu'ils pussent dépendre de vous, je suis sûr que je supporterais paisiblement mon destin. — Êtes-vous sûr que vous n'auriez pas à vous en plaindre ? — Je suis sûr au moins de ne l'avoir pas mérité, et de ne le mériter jamais. Le commandeur nous rejoignit. Ah ! nous dit-il, je suis bien aise de vous trouver ensemble, parce que je veux, marquis, que vous connaissiez un peu ma nièce. Mais on vient de sonner le dîner, si vous m'en croyez regagnons le château.

J'eus plusieurs conversations pareilles avec madame de Soulers, elles adoucissaient mes maux ; et comme elle ne me fuyait pas, j'osai même penser qu'elle me distinguait assez pour me préférer à tous les hommes qui s'empressaient autour d'elle, et insensiblement ces promenades devinrent, sans nous en apercevoir, des rendez-vous. Le commandeur me fit là-dessus quelques mauvaises plaisanteries, en me disant que depuis que j'étais chez lui, sa nièce se refusait encore plus constamment au mariage qu'il lui proposait chaque jour ; il eut même l'air de me faire entendre

qu'on croyait qu'elle m'aimait. Je ne sais ce que je devins à ce propos ; mais il me quitta en souriant, je restai à la même place, absolument interdit. Comment ! me dis-je, on croit que madame de Soulers m'aime ; la médisance provinciale s'exerce déjà peut-être sur notre compte… Non, je ne veux pas qu'elle soit la victime de notre liaison ; toute innocente qu'elle est, il faut la fuir ; je le sens, je lui dois cette preuve de mon respect, et je ne puis mieux reconnaître des bontés, qui seules pouvaient calmer tous mes maux, me faire supporter la douloureuse situation où mon amour pour madame de Ricion m'avait plongé. Mais, quoi ! pour être toujours digne d'une si vertueuse amante, dois-je me priver de la consolation que me procure une autre femme, dont les sentimens sont aussi épurés, et que l'esprit et le cœur élèvent au-dessus de tout son sexe ? Ces réflexions m'agitaient continuellement ; en vain je voulais les écarter, les fuir ; elles me poursuivaient, et lorsque je m'enfonçais dans les lieux les plus écartés du parc pour y cacher mon trouble, j'y rencontrais toujours madame de Soulers. Sa présence, un sourire agréable, ces mots : Vous savez toujours me trouver, et je n'en suis pas fâchée, tout, jusqu'au son de sa voix, ne me faisait plus voir qu'elle dans l'univers ; son aimable familiarité, et une espèce de confiance enchanteresse m'enchaînaient malgré moi ; je voulais toujours la fuir, et je la cherchais sans cesse. La nuit je la voyais dans mes songes ; ils semblaient vouloir prolonger le charme que je goûtais près d'elle ; mais par la suite, lorsque je m'en approchais, c'était madame de Ricion qui prenait sa place, et quand je croyais prendre la main de l'une, je tenais celle de l'autre, leurs images s'effaçaient tour à tour ou se confondaient ; j'avais trouvé d'abord dans ces songes une sorte de douceur, puisqu'ils présentaient à mon imagination les deux objets qui charmaient mon ame et qui remplissaient mon cœur.

Mais, à mon réveil, j'étais tourmenté par la pensée que je manquais à madame de Ricion en m'occupant si vivement de madame de Soulers. Une espèce de remords me poursuivait ; il me semblait que l'honnêteté de mon ame, ma probité, mes promesses enfin à madame de Ricion, voulaient m'avertir de l'espèce d'infidélité que je lui faisais ; mais madame de Soulers paraissait, mes remords, mes tourmens, mes craintes, à l'instant étaient dissipés par le bonheur de la voir, de l'entendre et d'être près d'elle ; toutes mes journées étaient heureuses ; mais rendu à moi-même, je n'avais plus de repos ; mes nuits devenaient cruelles ! Tour à tour ces deux dames me parurent affligées en me voyant ; ensuite elles me parurent me regarder avec indignation ; puis j'entendais des soupirs qui m'effrayaient, parce qu'elles répétaient tour à tour, avec une voix presque éteinte, ces mots : Quoi ! malheureux, c'est toi qui me trahis ! Ensuite elles m'entraînaient dans un abîme, où la chute que je croyais faire me réveillait, et pour me plonger dans les réflexions les plus douloureuses. C'est dans ces momens que je vous écrivis que j'avais besoin de vous. Je projetais chaque jour de m'éloigner tout-à-fait de madame de Soulers ; puis regardant ces songes affreux comme des illusions produites par une imagination déréglée, tout me retenait auprès d'elle ; il suffisait d'entendre prononcer son nom, jugez comme sa présence effaçait tout, et comme le charme de sa conversation rétablissait le bonheur qui voulait me fuir. Je n'avais point dit à madame de Soulers que je l'aimais ; je ne croyais pas même avoir d'amour pour elle, et ces mots : Quoi ! malheureux, c'est toi qui me trahis ! que je croyais entendre toutes les nuits, rendaient ma position aussi cruelle que celle d'Oreste dans l'opéra d'Iphigénie. J'avais même pensé que c'était ce poème qui s'était retracé à mon imagination et qui l'avait égarée. À force d'y réfléchir, l'idée de

trahir madame de Ricion, en ayant de l'amour pour madame de Soulers, m'épouvanta et me rendit odieux à moi-même. Pour éviter un pareil manque de foi, je pris le parti de m'éloigner la nuit. J'écrivis au commandeur qu'un de mes parens qui se mourait, m'obligeait de partir pour Paris, dès ce moment, et que je n'avais pas voulu le réveiller. En effet, je courus jour et nuit sans savoir où j'allais, et je suis arrivé ici la tête absolument tournée. J'eus de la fièvre pendant quelques jours. Je reçus une lettre du commandeur, qui me mandait que le jour même de mon départ, madame de Soulers s'était enfin déterminée à épouser l'homme qu'il lui proposait depuis long-temps.

— C'est sûrement l'effet du dépit.

— Du dépit ?

— Sûrement, madame de Soulers vous aimait, votre fuite l'a piquée, et elle a voulu s'ôter tout espoir de vous revoir avec les mêmes sentimens qu'elle avait pour vous.

— Je serais assez malheureux pour lui avoir causé un dépit, dont les suites la feront peut-être repentir un jour ! Ma situation en devient encore plus affreuse !

— Pour vous calmer rentrez dans le monde, dont ces deux femmes-là vous avaient aussi trop éloigné. Je ne suis pas fâché que vous ayez appris, quoique à vos dépens, ce que sont les grandes passions ; que rien ne peut en garantir une ame honnête, et que l'amour qui sait nous tourmenter aussi vivement peut trouver les moyens d'adoucir les maux qu'il a causés.

— En nous rendant infidèles ?

— Que lui importe, pourvu qu'on aime ?

— Et à ma place eussiez-vous écouté l'amour qui me parlait pour madame de Soulers ; car je crois à présent que nous nous aimions sans nous en douter ?

— Oui, vous ; mais elle ?

— Vous croyez qu'elle savait que je l'aimais ?

— Les femmes ne se trompent jamais aux sentimens qu'elles nous inspirent.

— Que je suis coupable vis-à-vis de madame de Ricion !

— Mais aussi pourquoi aller promettre une constance éternelle à une femme qui part pour l'Inde avec son mari, et que vous ne reverrez peut-être jamais ?

— Nous aimer toujours était le vœu de nos cœurs.

— Avec cette façon d'aimer vous n'auriez pas été plus avancé que vous l'êtes tous les deux quand elle serait demeurée ici, et qu'en serait-il arrivé ? Qu'il y a bien des espèces d'infidélité qu'elle n'aurait pas ignorées peut-être, et qu'elle eût été obligé de vous pardonner.

— Vous le croyez ?

— Qu'aurait-elle pu vous reprocher ? L'auriez-vous empêchée de vivre avec son mari ?

— C'est un devoir.

— Les femmes ont beau dire : elles préféreraient sûrement l'amant aimé à leur mari ; mais celui-ci en est toujours un dédommagement. L'amant doit-il être privé de toutes ressources ? Non, contrarier la nature c'est vouloir arrêter un torrent.

— Vous voyez tout en philosophe.

— Dites en physicien. L'amour platonique n'exista jamais que dans la tête de quelques femmes.

— Vous me feriez croire que je suis moins coupable que je ne le craignais.

— Et de là que tous vos chagrins doivent cesser. Je ne vous dis pas de ne plus aimer ces deux dames ; je vous y encourage très-fort ; mais en même temps je vous conseille d'en aimer aussi beaucoup d'autres.

— Je vivrai donc dans le monde, puisque vous le voulez.

— Vous verrez que la réputation que vous venez d'acquérir, car tout se sait, vous y fera jouir d'une considération très-agréable, surtout parmi les femmes de la meilleure compagnie. Votre conduite fera qu'on s'empressera pour vous attacher. Quand vous paraîtrez, les femmes se parleront à l'oreille, et se répondront tout haut : Ah ! cela est fort bien à lui et fort estimable ! Celles auprès de qui vous vous trouverez placé à souper vous traiteront avec toutes sortes d'égards, et il ne tiendra qu'à vous de faire avec elles la connaissance la plus intime.

— Si elles n'ont pas d'amant ?

— Quand même elles en auraient un, cela ne doit pas vous inquiéter. À présent les maris et les amans ne sont pas plus jaloux les uns que les autres.

— Comme il ne faut pas faire d'efforts pour suivre vos conseils, je m'abandonne à tout ce qui pourra m'arriver.

— Je ne veux pas qu'à votre âge, après vous être sauvé de l'ennui, vous retombiez dans la langueur ; cela ne ferait le bonheur de personne, et vous pourriez y succomber.

— Vous ne me conseilleriez pas de voyager ?

— Pourquoi faire ? où iriez-vous ? Dans des pays dont vous ne savez pas la langue ? Comment en étudieriez-vous les mœurs ? Vous n'êtes pas assez instruit pour y vivre avec les savans, et vous avez trop peu de connaissance des arts pour en admirer les chefs-d'œuvre ; iriez-vous y chercher des ridicules en méprisant votre nation pour louer celle où vous seriez ? Vous pourriez y trouver des femmes très-aimables ; mais celles qui le sont ordinairement l'ont été déjà pour beaucoup de voyageurs, et en demeurant ici vous aurez les peines du voyage de moins ainsi que la dépense, et vous pourrez vous amuser davantage.

— De quelque temps, je ne crois pas trop pouvoir m'amuser.

— Étourdissez-vous au moins sur votre situation ; allez, dès aujourd'hui, souper en ville ; ne restez point avec vous seul ; c'est quelquefois la plus dangereuse compagnie que l'on puisse avoir. Adieu, je vous reverrai bientôt.

— Vous me ferez toujours le plus grand plaisir. »

Chapitre 20

Saint-Alvire s'habilla et partit. Il imagina d'aller à la Comédie-Italienne. On y donnait Nina ; il pensa s'y trouver mal et sortit dans les corridors ; il y trouva le chevalier de Saint-Léger qui ve-

nait le chercher, disait-il, pour le mener à la loge de madame de Thési. « Qu'est-ce que c'est que madame de Thesi ? — C'est ma sœur ; une femme fort aimable, avec qui tu as soupé vingt fois, qui s'appelait madame de Rangle. — Ah ! c'est elle ? — Oui ; son mari a pris le nom de Thési depuis que son frère aîné s'est fait abbé. Allons, viens. » Saint-Alvire se laissa conduire à la loge de cette dame qui lui dit : « Monsieur le marquis, j'ai vu que vous ne vous amusiez pas beaucoup à cette pièce-ci ; moi, elle me fait un mal horrible, et j'ai imaginé qu'il vous conviendrait mieux de causer. — Et avec vous, Madame, sûrement. — Cela est fort honnête. Dites-moi donc ce que vous êtes devenu depuis quelque temps ; je ne vous ai rencontré nulle part ; auriez-vous été malade ? — À peu près. — Mon frère ne m'en a rien dit, j'aurais envoyé savoir de vos nouvelles. À propos, vous êtes brouillé avec des femmes que je ne puis souffrir, et ne vous en estime que davantage ; avec votre façon de penser, elles ne vous convenaient point du tout. — Je vous réponds, Madame, que j'ignore entièrement ce que vous voulez dire. — De la discrétion ! cela est à merveille ! Ah ! tenez, venez, avec moi ; voilà la comtesse qui arrive, je veux lui parler ; vous n'avez point d'affaire ; je soupe chez elle, je veux vous y mener. — Mais… — Vous la connaissez, cela est arrangé. » Saint-Alvire se laissa conduire à cette loge. « Voilà le marquis que je vous amène, dit madame de Thési à la comtesse ; je lui ai dit que vous lui donneriez à souper avec moi. — Très-volontiers. — Je vous le laisse ; il faut que je parle au baron, qui vient ici. » La comtesse dit à Saint-Alvire : « Nous avons parlé de vous bien des fois avec madame de Thési ; nous ne savions ce que vous étiez devenu ; il me paraît que vous êtes au mieux ensemble ; il y a long-temps qu'elle le désirait sans que vous le sussiez ; cela ne vous demandera pas de grands soins ; car elle est

fort légère, et peut-être saurez-vous la prévenir ; cependant, vous avez une réputation de constance qui aurait dû l'effrayer. » On vint dire que les voitures avançaient et ils partirent, c'est-à-dire, Saint-Alvire avec madame de Thési. Il fut aussi surpris du ton de ces deux femmes que s'il ne les avait jamais connues ; il les avait pourtant rencontrées assez souvent dans le monde, mais sans jamais avoir eu la pensée de se lier avec elles : cette fois-ci les conseils de Dinval ne lui permirent aucunes réflexions, et il se laissa aller aux risques de ce qu'il en pourrait arriver.

Madame de Thési le mena chez elle, parce qu'elle voulait s'habiller. En arrivant, ses femmes se présentèrent, et elle entra avec Saint-Alvire dans son boudoir. « Vous ne vous habillez pas, lui dit-il. — Non, la comtesse n'aime pas qu'on arrive chez elle de bonne heure ; elle a toujours quelque affaire ; vous savez que c'est une femme à sentimens. — À sentimens ? — Oui, de ces femmes qui écrivent sans cesse, qui ne finissent jamais rien, qui traînent tout en longueur ; les hommes n'aiment pas cela, et ils ont raison ; il faut savoir sur quoi compter ; dès qu'on se convient, à quoi bon perdre du temps ? Est-ce que vous ne pensez pas comme moi, marquis ? La question vous embarrasse. — Point du tout, Madame, dit-il en souriant ; je sais qu'il y a des femmes… — Comme la comtesse, n'est-ce pas ? Vous me croyez peut-être de même ? — Non, Madame. — Ah ! fort bien ; c'est que le baron m'exalte fort, et il vous aura peut-être dit… — Il ne m'a rien dit. — Je le reconnais bien là ; il est la discrétion même ; c'est l'homme du monde le plus honnête ; je le vois quelquefois, on ne se sépare pas de lui ; mais il vous laisse la liberté de le recevoir quand vous le voulez. Voilà de ces hommes, par exemple, comme on en voit peu. — C'est qu'il n'a pas d'attachemens bien vifs. — C'est qu'il a le plus grand usage du monde, qu'il ne prend

rien au tragique, et voilà comme il faut être avec sa femme. — Sa délicatesse… — Est fort sensée ; aussi, il est comme vous. — Comme moi ? — Oui, toutes les femmes l'aiment. — En vérité… — N'allez-vous pas faire le modeste ? Quand on a réellement du mérite, tout le monde s'en aperçoit ; croyez-vous, par exemple, que je ne vous ai pas démêlé facilement au milieu de la foule ? Mais j'ai attendu ; je trouve un moment où je vois que je vous plais, je ne crois plus devoir continuer à vous cacher mes sentimens. » Saint-Alvire rougissait, il était d'un embarras extrême, lorsqu'on annonça une femme qui venait prendre la comtesse. « Sortez, lui dit-elle, par ce petit escalier ; je ne veux pas que cette femme-là vous voie ; elle serait furieuse de nous savoir bien ensemble ; elle aime à dissoudre tous les nœuds et elle ferait l'impossible pour vous détacher de moi. Allez-vous-en chez la comtesse, nous y causerons encore ce soir. »

Saint-Alvire, en s'en allant chez la comtesse, compara madame de Thési aux deux femmes avec qui il avait eu des procédés si honnêtes, et il conclut, comme Dinval lui avait dit, que madame de Thési n'ayant aucune place dans son cœur, elle ne pouvait faire tort à son amour, à sa vénération et à son respect pour madame de Ricion. En arrivant, la comtesse lui dit : « Je comptais vous voir arriver avec madame de Thési. — Elle est allée s'habiller. — On m'avait dit que votre voiture était dans sa cour. Nous l'y avons tous vue, dirent plusieurs personnes, voilà pourquoi nous ne sommes pas entrées. La plaisanterie est excellente ! dit la comtesse, pour sauver l'embarras du marquis. Puis l'appelant, elle lui dit tout bas : Garderez-vous la comtesse long-temps ? je ne vous le conseille pas ; son ton est si différent du vôtre, qu'il ne faut pas que vous le quittiez, pour prendre le sien ; on vous passera cette fantaisie ; mais un attachement, même le plus court,

serait un ridicule. — Je vous proteste, Madame, qu'il n'est rien de tout ce que vous pensez, et que… — Nier est d'un très-honnête homme ; mais on ne vous croira pas, parce qu'on la connaît. Ce n'est pas que je ne l'aime fort, parce qu'elle est charmante et la meilleure femme du monde ; il n'y a pas de sa faute, elle est comme cela ; mais, quand on a des amis qui l'ignorent, il faut bien les en avertir. — Je vous jure que je n'ai jamais formé le moindre projet. — J'entends bien ; mais rompez avec elle, cela ne pourra que vous faire honneur dans le monde : quand on a une aussi bonne réputation que celle que vous avez, il ne faut pas la laisser ébrécher. — Il est bien singulier ; il n'a jamais été question… — On ne le croira pas, vous dis-je. Vous voyez la plaisanterie qu'on a faite sur votre voiture ; vous voilà absolument fâché, ne perdez pas un moment pour rompre. Écoutez-moi ; d'abord, il ne faut pas vous mettre à table ce soir, parce qu'elle voudrait vous avoir à côté d'elle. Dites que vous ne souperez pas, dites que vous prenez demain médecine : je vous enverrai à manger dans le salon, et vous vous en irez avant que nous sortions de table. » Saint-Alvire se conduisit comme lui avait conseillé la comtesse ; il rentra chez lui et il se coucha sans avoir le moindre remords d'avoir manqué cette bonne fortune.

Le lendemain il envoya prier Dinval de venir le voir, et il lui conta son aventure ; ils en rirent beaucoup ensemble. Dinval lui demanda comment il se conduirait à l'avenir avec madame de Thési.

« Je lui témoignerai le plus grand respect.

— Fort bien ! elle ne doit pas être accoutumée à cela.

— Je veux détruire les soupçons mal fondés que l'on a eus.

— Ce procédé est digne de vous. »

Chapitre 21

« Mais cette comtesse, à propos, comment la nommez-vous ?

— Madame de Vilmare.

— Peste, elle est fort jolie ! Est-il vrai qu'elle soit une femme à sentimens ?

— Je n'en sais rien, je n'en ai jamais entendu parler sur ce ton qu'à madame de Thési.

— Cela fait deux femmes qui s'aiment infiniment.

— Oui, tout-à-fait.

— À votre place je serais curieux de savoir d'où lui vient ce grand intérêt qu'elle a paru prendre à vous, s'il est réel, ou si elle n'a voulu que faire une méchanceté à cette femme qu'elle dit aimer beaucoup.

— Croyez-vous que je doive lui faire des remercîmens ?

— Sans contredit ; c'est même un moyen de pénétrer quelle est sa façon de penser. Elle paraît avoir de l'esprit.

— Attendez : j'ai trouvé, il y a quelque temps, un homme qui m'en a parlé, mais beaucoup.

— Que vous en a-t-il dit ?

— Qu'il en avait été fort amoureux, et qu'il n'avait pas réussi auprès d'elle.

— Cela doit être fort piquant.

— Mais oui ; car il se plaignait fort de sa coquetterie ; il faut que je le cherche pour être mieux instruit.

— Je vous le conseille très-fort ; mais voyez-la toujours, elle, et dès aujourd'hui.

— C'est bien ce que je compte faire.

— Et je saurai ce que tout cela deviendra.

— Certainement.

— Allons, fort bien ! adieu. »

Saint-Alvire se rendit chez madame de Vilmare, qui le reçut en riant et en lui disant : « Vous avez bien mal soupé hier ?

— Non, Madame, j'exécutais vos ordres, et j'en ai été fort content.

— Madame de Thési ne concevait pas ce que vous étiez devenu, et en était dans une inquiétude qui m'a infiniment divertie.

— Le reste du monde n'a-t-il pas été étonné du parti que j'ai pris ?

— Je me suis bien gardée de dire que je vous l'avais conseillé.

— Je vous ai obéi avec le plus grand plaisir, parce que tout ce que je désirerais au monde ce serait d'avoir le bonheur de vous plaire ; mais je vous le jure encore, je ne vous ai fait aucun sacrifice, et vous pouvez m'en croire.

— Allons, parlez vrai ?

— Je vous dis la vérité, en honneur. J'arrivais avant-hier de la campagne où j'étais depuis un mois, et il y en avait trois que je n'avais vu madame de Thési. J'étais à la Comédie Italienne lorsqu'elle m'envoya prier par le chevalier de passer dans sa loge, et qu'elle m'emmena dans la vôtre, où elle vous a engagée à me donner à souper. Tout cela s'est fait si rapidement qu'il m'avait été impossible d'en rien prévoir.

— Mais avant le souper vous avez été chez elle, puisqu'on y a vu votre voiture.

— Il est vrai que nous y avons causé, c'est-à-dire elle ; car elle a toujours parlé, et il est venu une femme qu'elle n'a pas voulu qui me vît, et pour cela elle m'a fait sortir par un escalier dérobé.

— Pourquoi ce mystère ? car cela est d'une inconséquence incroyable, tout ce que vous me dites-là. Mais voilà comme elle est, et bien des femmes lui ressemblent et se perdent de même, sans être plus coupables : en vérité cela est effrayant ! Je tremble qu'on ne découvre le conseil que je vous ai donné de la fuir. On ne manquerait pas de dire partout que j'en suis jalouse, et que j'ai voulu vous enlever à elle.

— Je voudrais bien pouvoir le penser.

— N'allez pas le croire, au moins.

— Cet intérêt que vous m'avez marqué pourtant m'a paru bien vif.

— Allons, ne dites donc pas de ces choses-là, vous m'effrayez !

— Cela est obligeant ! vous aimez mieux sans doute que je pense que vous vous plaisez à faire des méchancetés.

— Fort bien ! me voilà entre deux écueils aussi dangereux l'un que l'autre.

— Les écueils ne sont que pour moi.

— Oui, je vous trouve fort à plaindre.

— Mais certainement ; vous me détachez d'une femme qui aurait pu faire mon bonheur ; j'espère tout de vos bontés, et vous me rebutez, et cela très-durement.

— Très-durement ?

— Sans doute, puisque vous dites que je suis un écueil.

— Pour ma vertu je crois que cela est honnête.

— Surtout du ton que vous le dites ; il est tout-à-fait touchant !

— Voudriez-vous que je me conduisisse avec vous comme madame de Thési !

— Je vous réponds que je ne me conduirais pas comme j'ai fait avec elle ; personne n'aurait le pouvoir de m'y déterminer.

— Oui ; mais moi je ne sais si je fais bien de vous recevoir après tout cela.

— Pourquoi donc pas ?

— Parce que si vous allez me rendre des soins, soupirer, afficher une grande passion, elle aura lieu de se plaindre de moi. Les amans malheureux sont toujours indiscrets.

— Il ne tiendra qu'à vous que je ne le sois pas.

— La recette est excellente ; mais permettez que je ne m'en serve jamais.

— Jamais, cela est un peu fort.

— C'est pourtant là mon dernier mot.

— Et pourrez-vous empêcher que je ne vous aime ?

— Et si je ne vous aime pas, à quoi cela vous servira-t-il ?

— À faire de vous la personne du monde la plus ingrate, je le publierai partout, et prenez garde au ridicule que cela vous donnera.

— Je voudrais de tout mon cœur n'en avoir jamais d'autre.

— Eh bien ! en ce cas-là j'oserai tout risquer.

— Eh quoi donc ?

— De vous aimer malgré vous.

— Je vous en prie, parlons d'autre chose.

— Tant que vous le voudrez ; je m'en tiens toujours à ce que je viens de vous dire.

— Et moi je m'en tiens à rien du tout. »

Le vicomte entra, et Saint-Alvire prit congé de la comtesse. Le vicomte lui dit : « Soupes-tu ici ce soir, marquis ?

— Non, Monsieur, il n'y soupera pas.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce qu'il n'y aura personne de sa connaissance.

— Mais vous y serez, j'y serai aussi.

— Une autre fois, à la bonne heure.

— Mais la raison ?

— Cela ne me convient pas.

— Ah ! ah ! du mystère ! marquis, je te fais mon compliment.

— Oh ! oui, je viens d'en être traité comme un nègre.

— Diable ! je ne croyais pas que tu fusses aussi heureux ; la comtesse te distingue ; car ordinairement elle ne fait que plaisanter ; viens, viens toujours, c'est moi qui t'en prie.

— Allons, je reviendrai. »

Saint-Alvire avait trouvé la comtesse fort aimable, et son ton de plaisanterie l'avait fait risquer de lui dire très-sérieusement tout ce qu'elle lui inspirait. Pour y rêver il entra aux Tuileries, et la première personne qu'il y rencontra fut celui qui lui en avait parlé, le vidame, qui lui dit : « D'où venez-vous à présent ?

— De chez votre veuve.

— Quelle veuve donc ?

— La comtesse de Vilmare. N'est-ce pas vous qui m'en avez dit tant de mal ?

— Je vous en ai dit moins qu'elle ne m'en a fait ; c'est une femme très-dangereuse.

— Dangereuse ?

— Oui, avec laquelle il n'y a rien à espérer.

— Pourquoi donc ?

— Je vous le dirai naturellement. Elle est vive, elle est gaie, elle a tous les talens agréables et tout le goût possible : elle est maligne, elle saisit adroitement tous les ridicules, plaisante sur tout, médit délicieusement ; mais elle est raisonnable, ou insensible.

— Insensible ?

— Oui, on ne le croit pas d'abord et on s'y laisse prendre, parce qu'elle a infiniment de coquetterie, qu'on croit aisément lui plaire, qu'elle reçoit les hommes bien plus facilement que les femmes, qu'elle se fait conter leurs aventures, mais plus pour s'amuser de leur confidence que pour s'intéresser à leurs malheurs d'amour ; car pour les autres, elle est très-serviable, elle n'exige pas de reconnaissance ; mais elle aime à faire chaque jour de nouveaux esclaves.

— Il est vrai que je vois beaucoup d'hommes chez elle.

— En ma qualité d'amant, et d'amant jaloux, je le lui ai reproché bien des fois, et elle m'a toujours répondu que beaucoup d'hommes ensemble font moins de tort à la réputation d'une femme, qu'un homme tout seul.

— Elle pourrait bien avoir raison.

— Je vous l'ai dit, pour de la raison, elle en a beaucoup trop ; enfin, tirez-vous-en comme vous le pourrez ; pour moi, j'y ai renoncé, adieu. »

Dinval, qui avait vu de loin le marquis causer avec le vidame, s'approcha lorsque celui-ci l'eut quitté.

Saint-Alvire lui redit la conversation qu'il avait eue avec madame de Vilmare et celle qu'il venait d'avoir avec le vidame. Dinval, qui ne voulait toujours que le voir occupé, lui conseilla de ne point lâcher prise, puisqu'on ne l'éloignait pas, et lui cita plusieurs occasions où des hommes très-amoureux avaient échoué, et où d'autres, tout en plaisantant, avaient réussi : « Enfin, lui dit-il, puisqu'elle est aimable, voyez-la toujours, et loin de vous rebuter, imitez son ton de plaisanterie ; il peut arriver un bon moment et vous en profiterez. Si vous vous apercevez un jour qu'habituée à vous voir, vous lui êtes devenu nécessaire, qu'elle compte sur vous, feignez adroitement de vouloir vous en détacher ; si son amour-propre vous en paraît piqué, revenez promptement, et si elle vous fait des reproches, ayez l'air embarrassé ; la crainte de vous perdre lui fera tout faire pour vous retenir.

— Il me semble que ce jeu là, avec elle, serait difficile et dangereux.

— Il ne faudra pas qu'elle s'aperçoive que ce n'est qu'un jeu.

— Elle est bien fine.

— Eh bien ! conduisez-vous au moins prudemment et selon les circonstances.

— Allons, j'y souperai ce soir.

— Allez-y tous les jours.

— Et si elle ne le trouve pas bon ?

— Le ton de plaisanterie qu'elle a pris avec vous, vous autorisera à ne le pas croire, et quand vous irez ailleurs, vous verrez qu'elle vous fera au moins la grâce de vous bouder.

— Je serais trop heureux. Adieu. »

Saint-Alvire suivit exactement les conseils de Dinval ; il habitua madame de Vilmare à le voir tous les jours, à l'accompagner à tous les spectacles, à être de tous les soupers chez elle et ailleurs ; le public même commençait à croire qu'il pourrait devenir heureux, s'il ne l'était pas déjà. Grondé, tourmenté, plaisanté tour à tour et jamais écouté, lorsqu'il voulait parler de son amour, il ne pouvait s'en détacher. Si elle le regardait avec distraction un instant, il se croyait perdu. Il était bien éloigné de suivre les leçons et les conseils de Dinval. Voulant enfin un jour apprendre quel serait son sort, il pria madame de Vilmare de vouloir bien l'écouter attentivement et sérieusement. « Eh bien ! dit-elle, voyons, Monsieur, ce que vous m'allez dire très-sérieusement ?

— Je me flatte, madame, que vous êtes bien convaincue que je vous aime au-delà de tout ce qu'on peut aimer.

— Oui, Monsieur, vous me l'avez assez répété pour que je ne puisse pas l'oublier.

— Puisque vous connaissez mon amour, puis-je vous demander ce que vous en pensez ?

— Que vous êtes fou de m'aimer à ce point là.

— Vous m'accusez de folie pour excuser le peu d'intérêt que vous prenez à ma situation.

— Mais, si j'étais assez déraisonnable pour vous aimer autant que vous le désirez, cela ne vous avancerait de rien.

— Je crois, au contraire, que vous pourriez me rendre très-heureux en me l'avouant.

— Je vous réponds bien que non.

— Et par quelle raison ?

— Par la raison… Faut-il vous la dire absolument ?

— Oui, Madame ; parlez, je vous en supplie.

— Vous ne me tourmenterez plus ?

— Non, Madame ; ne différez donc pas davantage ?

— Eh bien ! la raison qui me domine et à laquelle je me soumets entièrement, est que je ne veux pas me donner un maître.

— Eh ! qui pourrait penser à vouloir le devenir ?

— Un mari.

— Un mari ?

— Oui, Monsieur, et j'y suis bien déterminée ; je ne me remarierai jamais. Si vous voulez être mon ami, je vous verrai toujours avec plaisir ; mais je ne serai jamais votre amante.

— Voilà ce qu'on appelle un congé bien en forme.

— Vous refusez donc mon amitié ?

— Et si jamais…

— J'avais un amant ?... Je vous permettrais de le publier partout. Vous me trouvez sûrement une femme bien extraordinaire, ma façon de penser vous paraît bizarre ; mais ma manie est de me distinguer des femmes ; vous êtes bien tenté, sans doute, de me dire : Pourquoi vous laissez-vous donc adorer ? Car vous autres hommes, vous croyez toujours qu'une femme a tort de ne pas se rendre à vos préférences, à vos hommages, à vos désirs, et vous ne voyez pas que pour peu qu'une femme soit sensée, elle ne peut voir dans ces preuves d'amour qu'une insulte faite à sa vertu. Je sais bien que l'usage n'est pas de s'en fâcher, mais c'est toujours beaucoup de le souffrir. Vous vouliez du sérieux, mon pauvre marquis, voilà ce qu'il vous attire ; croyez-moi, reprenons un ton plus gai, jouissons de l'amitié que notre liaison a produite, et sans jamais avoir rien à nous reprocher, nous goûterons tous ses charmes ; enfin, soyez bien convaincu que les chaînes de l'amitié sont moins faciles à rompre que celles de l'amour. »

Quand Dinval revit Saint-Alvire, et qu'il lui eut conté où il en était, celui-ci lui dit : « Je n'en suis pas surpris, j'avais jugé cette femme, et j'avais pensé que vous n'en obtiendriez jamais rien.

— À quoi donc pouvait m'être utile de m'y attacher ?

— À vous distraire de vos maux et à vous occuper agréablement. D'après ce que vous m'avez dit de madame de Vilmare, je vous conseille fort de demeurer son ami.

— Est-ce que vous pensez que l'on puisse demeurer l'ami d'une femme pour qui on a eu de l'amour, et qui n'y a pas répondu ?

— Bien plus souvent que quand elle en a eu pour vous.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous n'avez jamais eu de torts avec elle, et que les passions finissent rarement sans que l'on ait lieu de se plaindre l'un de l'autre.

— Et cependant, quand on s'aime, on se jure de s'aimer toujours.

— On croit pouvoir être toujours les mêmes ; on ne se trompe pas ; le bonheur dont on jouit n'en fait pas désirer d'autre.

— Cela est très-vrai ; cependant, voyez ce qu'il me reste de ces sortes de bonheur.

— L'espoir d'en voir renaître d'autres.

— Je n'y crois plus.

— Pourquoi donc cela ? Continuez à voir le monde, répandez-vous, ne calculez rien, et profitez de tout ce qui se présentera ; le commerce des femmes est le patrimoine d'un jeune homme.

— Cette idée est assez riante.

— Si elle vous paraît telle, il ne faut pas vous en éloigner. Adieu, réfléchissez-y. »

Chapitre 22

« Attendez ; connaissez-vous madame de Xiriol ?

— Sûrement, je la connais.

— Comment la trouvez-vous ?

— Ah ! charmante ! l'air vif, léger, gai ; c'est une excellente amie.

— Et fort jolie à ce qu'il m'a semblé.

— Et je crois qu'elle le sera toujours.

— N'a-t-elle pas un accent ?

— Sûrement, elle est née en Portugal.

— Je l'ai vue dans plusieurs maisons, mais j'étais si occupé dans ce temps-là…

— Vous l'avez vue chez des amies de madame de Ricion.

— Oui, des gens fort aimables qu'il faudra bien que je revoie enfin.

— Sans contredit, il ne faut jamais rompre avec des gens de bonne compagnie, parce que c'est chez eux seulement qu'on trouve le plaisir.

— J'irai aujourd'hui.

— Eh bien ! madame de Xiriol y soupe.

— Réellement ? je serai charmé de la retrouver.

— Elle vous y verra avec le plus grand plaisir.

— Comment savez-vous cela ?

— C'est que je lui ai entendu dire beaucoup de bien de vous.

— Ne trouvez-vous pas qu'elle a une manière de regarder la plus flatteuse du monde ; il ne semble pas qu'il y ait de coquetterie, et cependant son regard pénètre jusqu'au fond de l'ame.

— Et vous la regardez aussi avec confiance.

— Et avec le plus grand plaisir, je me la rappelle à présent entièrement.

— Elle n'a pas l'air d'une nouvelle connaissance.

— Je vous le dis, elle inspire la confiance dès le premier moment qu'on la voit »

Saint-Alvire se remit à courir le monde, et il y rencontra bientôt madame de Xiriol ; il fit sa partie, soupa avec elle, et lui demanda la permission de se présenter chez elle. Elle ne fit nulle difficulté de le recevoir, même elle lui proposa d'être d'une loge à l'Opéra ; il accepta avec le plus grand plaisir. Madame de Xiriol était amie de madame de Vilmare ; par conséquent il ne manquait point à l'amitié qu'elle lui avait offerte, puisque c'était un moyen de vivre dans sa société. Le vidame l'y retrouvant, lui dit : « Eh bien ! vous avez renoncé à votre passion pour madame de Vilmare.

— Oui, je m'en tiens absolument à son amitié.

— Cela est fort bien fait. Et comment trouvez-vous madame de Xiriol ?

— Ah ! charmante !

— Et pourquoi n'y penseriez-vous pas ?

— Je ne dis pas ce que je ferai.

— Écoutez donc, bien des gens soupirent pour elle.

— Je le crois. On m'a même dit que vous étiez très-bien ensemble.

— Je ne serais pas un obstacle pour vous ; je vous le dis, et cela sans compliment.

— Vous êtes peut-être jaloux, et vous voulez me sonder.

— Tout au contraire.

— Tout au contraire !

— Oui.

— Cependant, s'il est vrai que vous en soyez aimé ?

— Eh bien ! tout fini, elle pourrait vous aimer à votre tour.

— C'est là l'idée que vous en avez ?

— Écoutez-moi, je l'aime infiniment ; mais je me vois à la veille de lui causer le plus violent chagrin.

— Et comment cela ?

— Il faut bien vous l'apprendre, puisque vous pourriez me servir beaucoup si elle vous plaisait.

— Je ne vous comprends pas.

— Je voudrais que vous pussiez la rendre infidèle.

— Vis-à-vis de qui ?

— Vis-à-vis de moi.

— Quoi ! vous voudriez qu'elle m'aimât ?

— Il est vrai.

— Ne l'aimeriez-vous plus ?

— J'en aime une autre si vous voulez que je vous l'avoue, et je crains qu'elle ne supporte pas que je lui sois infidèle, à moins qu'elle ne le devienne en même temps elle-même.

— Il est trop difficile de penser, seulement, à vous effacer de son cœur.

— Ne plaisantez pas, je vous parle sérieusement : vous m'obligerez on ne peut davantage en l'occupant. J'aurai bien plus de liberté, et insensiblement nous pourrons conclure, madame de Xiriol et moi, par n'avoir plus que de l'amitié.

— En me confiant qu'elle vous aime, vous m'ôtez tout espoir.

— Au contraire, celui que vous formez doit en devenir plus certain.

— Vous n'estimez donc pas madame de Xiriol, puisque vous croyez qu'elle cessera facilement de vous aimer ?

— Facilement avec vous ; mais non avec tout autre.

— Je ne suis pas tenté de vous remercier.

— Agissez toujours, je vous réponds que vous ne vous en repentirez pas.

— Eh bien ! je le tenterai ; mais songez que c'est vous qui le voulez.

— Je ne vous reprocherai jamais rien. »

Madame de Xiriol avait vu le vidame et Saint-Alvire causer long-temps ensemble. Depuis quelque temps les froideurs du vidame l'inquiétaient ; elle imagina que Saint-Alvire pourrait bien être dans la confidence. Le lendemain il fut chez elle, — elle lui demanda de quoi ils avaient paru si vivement occupés la veille. « De vous, répondit-il.

— De moi ?

— Oui, de vous-même ; il me vantait l'excès de votre mérite, et non-seulement vos charmes extérieurs, mais ceux de votre esprit, et tout ce que je sais aussi bien que lui.

— Ah ! je crois qu'il ne le sait plus !

— Il serait impossible.

— Écoutez-moi, monsieur de Saint-Alvire, vous avez de l'amitié pour le vidame, et moi j'en ai pour vous, ainsi que de la confiance, et je vais bien vous éprouver.

— Je serais trop heureux....

— J'ai senti tout ce que vous valez dès le premier moment que je vous ai vu ; je me suis aperçue de l'intérêt que je vous inspirais.

— Vous ne savez pas à quel point...

— Laissez-moi achever. Je sais que le mystère des amans ne sert qu'à dévoiler leur secret, et je ne crois pas vous faire une grande confidence en vous avouant à quel point j'aime le vidame ; mais voici ce que je veux que vous sachiez : c'est que je suis la plus malheureuse personne du monde ; tout m'annonce dans le vidame la plus grande perfidie ; je l'ai vu se refroidir chaque jour, et tout me prouve qu'il veut m'être infidèle. Je ne

connais pas encore ma rivale ; mais je vois le charme qui l'attachait à moi se détruire insensiblement ; je vois qu'il va disparaître pour toujours, si je ne le fais revivre ; je ne sais qu'un moyen de le rétablir, et ce moyen peut dépendre de vous.

— De moi ?

— Oui ; mais je n'ose vous le proposer.

— Moi, je vous proposerais bien de l'imiter, puisque vous croyez qu'il le mérite.

— Ne croyez donc pas que je veuille plaisanter.

— Je vous parle très-sérieusement, Madame, et je serais trop heureux si je pouvais parvenir à vous faire oublier un ingrat.

— Eh ! qui me répondrait que je n'éprouverais pas un jour le même sort avec vous, si j'étais assez faible, après ce qui m'arrive, pour vous écouter ?

— Tout, Madame. Ah ! si vous connaissiez le fond de mon cœur !...

— Eh ! marquis, les hommes peuvent-ils répondre de leur constance ? Croyez-vous que le vidame ne m'ait pas tenu le même langage ?

— Il n'a sûrement pas senti aussi vivement que moi un bonheur dont il ne devait pas être digne ; mais, Madame, daignez m'éprouver, et si...

— Non, je le vois, je ne peux plus avoir en vous la confiance dont je m'étais flattée.

— Pourquoi donc ?

— Vous êtes l'ami du vidame, et vous voulez lui ravir tout ce qu'il doit aimer. Est-ce là un projet estimable ?

— Vous venez de me prouver que vous ne le croyez plus digne de vous.

— Et vous ai-je dit pour cela que je voulais l'imiter ?

— Non ; mais s'il m'était possible d'adoucir vos maux, de les détruire…

— Voilà ce que je crois pouvoir espérer en m'adressant à vous.

— Et pourquoi changeriez-vous de dessein ?

— Parce qu'il vous serait impossible de me seconder.

— Je ne vous comprends point.

— Eh bien ! je vais m'expliquer, mais ne m'interrompez point. J'ai assez réfléchi sur les hommes pour connaître l'excès de leur faiblesse, et je pense que l'amour-propre a quelquefois assez d'empire sur leur ame pour leur faire faire ce que l'amour le plus tendre n'en saurait obtenir. Le vidame, sûr de mon cœur, d'un cœur qui le chérit plus qu'il ne le sera jamais par aucune autre femme, veut porter son hommage ailleurs ; c'est donc à cet amour-propre que je voudrais avoir recours pour le ramener à moi. Je voudrais lui inspirer assez de jalousie pour lui faire oublier tout autre objet.

— Que ne mérite-t-il des soins si peu faits pour lui !

— Vous croyez que ce moyen ne le toucherait pas ?

— Avec les sentimens que vous me connaissez pour vous, Madame, je dois vous être trop suspect pour que vous me consultiez.

— Je ne sais plus que penser. Sachez au moins quelle était mon erreur, et ce que je voulais exiger de vous.

— Vous le pouvez encore.

— Eh ! non, je ne le peux plus, puisque ce que je vous aurais demandé....

— Eh bien !

— Je ne saurais vous le dire à présent.

— Je vous en supplie, parlez donc ?

— Je voulais vous engager à feindre de m'aimer.

— La réalité vaut encore mieux que la feinte.

— Consentiriez-vous à être la victime de votre complaisance ?

— Si vous daignez m'écouter, je serai trop heureux !

— Je ne vous répondrais jamais comme vous pourriez le désirer.

— Ah ! laissez-moi m'abuser en remplissant votre projet.

— Il ne peut vous rien arriver de favorable à vos désirs.

— Je ne vous demande nulle condition, que je vous aime, que je puisse vous le dire mille fois.

— Et vous espérerez en vain.

— C'est toujours un bonheur qu'une illusion aussi flatteuse ! »

On vint les interrompre ; le marquis, aussi heureux qu'il pouvait l'être d'avoir la permission de parler de son amour, suivit son

plan en secondant celui de madame de Xiriol qui pendant du temps n'eut aucun succès ; le vidame était tout occupé de sa nouvelle passion, et il s'en occupait d'autant plus que la femme à laquelle il voulait s'attacher ne l'écoutait pas, et qu'il persistait à vouloir vaincre sa résistance ; il confiait sa peine au marquis en le remerciant des services qu'il lui rendait auprès de madame de Xiriol, et il lui demandait même s'il espérait de réussir, à quoi celui-ci répondait toujours qu'il n'espérait pas encore ; mais le marquis ne voulait pas le croire ; c'est ainsi qu'il voulait justifier son inconstance en croyant madame de Xiriol capable de l'imiter, et même en le désirant. En cherchant à pénétrer quels étaient les motifs de la résistance de cet objet qui lui faisait manquer à ses sermens, il apprit qu'un autre amant était préféré dans le plus grand secret, qu'un mystère profond resserrait les nœuds de cette passion de manière à la prolonger très-long-temps. Se voyant sans espoir, peu à peu son amour s'affaiblit et s'éteignit tout-à-fait. Il commença à sentir tout le prix du bonheur auquel il avait voulu renoncer, et il pria le marquis de Saint-Alvire de cesser de feindre de l'amour pour madame de Xiriol, en lui confiant que tout le temps qu'il s'était éloigné d'elle avait été perdu pour lui. Saint-Alvire le lui promit ; mais il ne se pressa pas, il n'eut même garde de confier à madame de Xiriol, que le vidame était prêt à revenir à elle.

Madame de Xiriol avait pris le parti de rire de toutes les assurances que Saint-Alvire lui donnait de sa passion ; il la suivait partout. À l'extérieur elle le traitait à merveille, et elle paraissait s'occuper du vidame assez peu pour que le marquis pût se flatter de le lui faire oublier. Le vidame désirait d'avoir une conversation avec madame de Xiriol, et elle ne négligeait rien pour accroître sa jalousie. Il vint un jour de bonne heure chez elle comme il faisait

autrefois, lorsqu'il commença à l'aimer. Il y fut reçu le mieux du monde, et cette réception pensa le déconcerter ; mais elle feignit de ne pas s'en apercevoir. « Expliquez-moi donc, lui dit-elle d'un ton assez dégagé, quelle est votre conduite avec moi depuis quelque temps ? Vous voulez, m'a-t-on dit, m'accoutumer à ne vous plus voir, parce que vous allez faire un grand voyage ; et pourquoi m'en faire un secret ? croyez-vous que je sois assez faible pour m'opposer à la gloire que vous vous proposez d'aller acquérir sous un autre hémisphère ? Vous devez me connaître mieux, mon cher vidame, il n'y a point de sacrifice que je ne sois en état de vous faire.

— Je n'en doute pas, Madame, et je crois même que si je vous priais de ne plus m'aimer vous auriez la bonté d'y consentir.

— Vous savez bien qu'il ne serait pas en ma puissance, mon cœur ne peut jamais changer, il sera toujours entièrement à vous.

— Ou à Saint-Alvire.

— Monsieur de Saint-Alvire a de l'amitié pour moi, nous vivons dans les mêmes sociétés et je l'y trouve avec plaisir.

— Et vous souffrez qu'il vous aime.

— J'aurais de la peine à l'en empêcher. Mais quelle est cette idée ! Quoi ! vous seriez jaloux réellement ?

— J'aurais de quoi l'être si je voulais.

— De Saint-Alvire ?

— Non, Madame, ce n'est pas lui que je crains.

— Que pouvez-vous avoir à redouter ?

— Vos sentimens pour lui, dont je m'aperçois depuis long-temps.

— Vous voudriez me faire croire que c'était votre jalousie qui vous éloignait de moi ?

— Vous ne l'imaginez pas ?

— Je vous réponds bien que non.

— Mais je ne suis pas le plus à plaindre dans tout ceci.

— Et qui le sera donc ?

— Vous, Madame, quand vous connaîtrez votre erreur, quand tout vous sera dévoilé

— Achevez donc ?

— Vous vous reprocherez les maux auxquels vous vous êtes exposée.

— Moi ! en vous aimant ?

— Non, Madame, je vous le répète, en aimant Saint-Alvire.

— Ah ! désabusez-vous vous-même et nous ne cesserons jamais d'être heureux.

— Vous et moi ?

— Oui, je vais vous avouer ma faiblesse ; c'est moi qui ai prié monsieur de Saint-Alvire de m'aimer ou plutôt de le feindre.

— Vous l'en avez prié, dites-vous ?

— Oui de feindre de l'amour pour moi.

— Et pourquoi ?

— Je ne puis vous le cacher davantage ; moi, me voyant exposée à vous perdre bientôt, sachant l'infidélité que vous vouliez me faire…

— Quoi ! Saint-Alvire vous aurait dit…

— C'est au contraire moi qui l'ai instruit de vos sentimens pour cet objet qui vous détachait de moi. Je l'ai mis dans le secret du désir que j'avais de vous inspirer de la jalousie afin de pouvoir ramener votre cœur quand je voyais qu'il voulait s'égarer.

— Et si Saint-Alvire vous aime ?

— Il sera la victime de sa complaisance, je l'ai assuré que malgré votre infidélité, rien ne pourrait changer mes sentimens pour vous.

— Eh bien ! Madame, apprenez donc combien je suis coupable envers vous, envers lui. Mais le voici lui-même. Mon ami, vous devez me détester.

— Moi ? Et que pourrais-je avoir à vous reprocher ?

— De vous avoir engagé à aimer madame de Xiriol.

— Que dites-vous donc ?

— Oui, Madame je dois tout vous avouer. Je vous trahissais et je craignais les maux que mon infidélité pourrait vous causer. J'ai engagé le marquis à vous offrir ses vœux, espérant qu'il pourrait vous consoler de ma perte, et je voulais encore vous servir en vous trahissant.

— Est-il possible… ?

— Saint-Alvire a pu, sans doute, étant dans ma confidence, espérer d'être heureux.

— Il ne m'a jamais fait prévoir que vous pussiez cesser tout-à-fait de m'aimer.

— En vous connaissant mieux, j'en ai tout-à-fait désespéré, Madame ; mais il m'était si doux de pouvoir vous assurer combien je vous aime, que je n'ai jamais pu consentir à me priver de cette douceur.

— Mon ami, je vous ai, sans doute, rendu malheureux en vous engageant à me servir ; mais ce qui doit vous consoler, c'est que je ne serai peut-être pas plus fortuné que vous.

— Quel avantage n'avez-vous pas sur moi ? Songez que vous êtes aimé.

— Je songe que je me suis rendu indigne de l'être.

— L'amitié, reprit madame de Xiriol, doit me faire excuser l'amour du marquis ; aussi je lui pardonne un espoir qu'on ne peut s'empêcher de former dès l'instant qu'on aime ; mais le vidame qui connaissait mon cœur et qui consentait à se le voir enlever pour toujours, que peut-il mériter ?

— De la pitié.

— Non, vidame, elle vous avilirait trop ; je veux oublier une erreur qui tôt ou tard aurait fait le malheur de votre vie.

— Ah ! quel excès de générosité ! Marquis, convenez que madame de Xiriol mérite non-seulement l'amour, mais l'amitié, l'estime et le respect de tout ce qui peut être sensible. »

Saint-Alvire les laissa se féliciter de leur réunion, et s'en vint trouver Dinval. Il voulut lui faire admirer l'excès de générosité de madame de Xiriol. « C'est celui de son amour que vous voulez dire, reprit Dinval. Croyez qu'il viendra un jour où elle se rappellera tous les torts du vidame.

— Vous le croyez ?

— Un rien fortifie l'amour tant qu'on aime ; mais lorsqu'il s'affaiblit, il faut bien peu de chose pour le détruire entièrement ; on s'autorise même des torts que l'on a pardonnés.

— Si je pouvais l'espérer, j'attendrais…

— Quoi ! le moment où madame de Xiriol…

— Mais, oui.

— Ne voyez-vous pas que vos soins feraient redoubler ceux du vidame et que vous perdriez un temps que vous pouvez mieux employer ailleurs.

— Oui, vous avez raison.

— Ils vous ont déjà assez d'obligations, tenez-vous-en à l'amitié avec eux.

— Que vais-je devenir à présent ?

— Au lieu de vous occuper de regrets inutiles, songez plutôt à chercher un nouvel intérêt qui vous fasse oublier cette dernière entrevue. »

Chapitre 23

« Eh ! tenez, il me vient une idée : depuis quelque temps vous êtes monté sur un ton assez romanesque, pourquoi ne vous attacheriez-vous pas à madame de Yerfon ?

— Madame de Yerfon ? n'est-elle pas dédaigneuse avec sa beauté ?

— Si elle l'est, il faut la prendre du côté de la vanité.

— Et comment ?

— Avoir l'air de ne pas faire attention à ses charmes, attirer sa surprise en ne vous occupant jamais d'elle.

— Elle en sera indignée.

— Au contraire, plus vous jouerez l'indifférence en la voyant, et plus vous serez près de réussir.

— Mais elle a de l'esprit.

— L'esprit ne diminue rien de l'amour-propre, il l'augmente souvent.

— Je crois que vous avez raison ; ce projet pourra au moins m'amuser ; je vous promets de n'y pas perdre un moment. J'y vais, et demain je vous dirai ce qui se sera passé. »

Saint-Alvire alla chez madame de Xiriol ; madame de Yerfon y arriva pour souper ; quoiqu'elle se fût fait attendre, il y avait peu de monde à cause du concert spirituel qui finissait fort tard ce jour-là ; la réception qu'on lui fit fut moins brillante qu'à l'ordinaire, et Saint-Alvire la regarda à peine et alla causer avec une

femme d'un certain âge qui était des amies de madame de Yerfon ; cette femme fut étonnée de la préférence et elle lui dit : « Est-ce que vous ne connaissez pas madame de Yerfon ? il me semble que vous l'admirez bien peu.

— Je conviens qu'elle est belle, Madame, et je la trouve même trop belle.

— Comment trop belle ?

— Sûrement ; c'est ce qui fait qu'elle ne peut pas l'ignorer, et c'est très-souvent un tort de la beauté d'y faire trop penser celles qui la possèdent.

— Vous croyez cela ?

— Mais tout le prouve. Les autres femmes n'affichent pas les mêmes prétentions, et les prétentions rendent ridicule pour la vie. Voilà, Madame, l'effet que me font les belles personnes.

— Savez-vous que ce que vous dites est fort extraordinaire !

— Je dis ce que je sens ; tant de perfections ne me touchent en aucune manière.

— Mais vous êtes le seul ; tous les hommes se piquent de rendre hommage à madame de Yerfon.

— Tant pis pour eux, si elle leur inspire de l'amour.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les femmes qui s'aiment trop se suffisent à elles-mêmes et n'aiment personne.

— Vous ne la connaissez pas, elle a le cœur excellent.

— Je peux me tromper.

— Vous me paraissez fort singulier.

— Que voulez-vous ? on a quelquefois des antipathies dont on ne saurait se rendre raison. »

On vint dire qu'on avait servi, et Saint-Alvire loin de chercher à se placer auprès de madame de Yerfon, s'en éloigna. Il ne fut pas fâché d'y voir la femme avec laquelle il avait causé. Cette femme parla beaucoup à l'oreille de madame de Yerfon qui le regardait souvent avec un air d'étonnement.

La conversation se tourna, comme il arrive assez souvent, sur les spectacles : quelqu'un dit à madame de Yerfon : « Madame, vous avez sans doute vu la tragédie nouvelle ?

— Mais fort peu, répondit-elle,

— Comment fort peu ?

— C'est-à-dire que je voulais arriver pour le quatrième acte, j'étais déjà habillée pour sortir, mes chevaux étaient avancés, lorsque le vieil abbé pour lequel je croyais avoir fait fermer ma porte est arrivé ; il s'est jeté sur ma main pour la baiser et il m'a rempli mon gant de tabac d'Espagne qu'on n'a jamais pu effacer ; j'avais eu une peine horrible à mettre ces gants, il a fallu les ôter et recommencer avec la même peine à en remettre d'autres ; vous concevez le temps que cela m'a pris ; cependant je suis partie après tout de suite, mais des embarras ne m'ont fait arriver qu'au cinquième acte, et je n'ai pu savoir que ce qu'on m'en a dit.

— Vous en auriez été contente.

— Je la verrai demain, j'ai ma loge. Voulez-vous y venir, monsieur de Saint-Alvire ?

— Madame, je vous rends mille grâces, mais je l'ai déjà vue.

— Dans une loge ?

— Non, Madame, dans l'orchestre, où l'on ne perd rien de ce que disent les acteurs.

— Je comprends cela, mais on n'est environné que de juges.

— Qui apprécient très-bien un ouvrage.

— Cela peut être ; mais il n'y a pas de femmes.

— Il est vrai.

— Eh bien ! croyez-vous qu'elles jugent mal ?

— Je ne dis pas cela ; mais elles empêchent souvent d'entendre, et toujours de voir.

— Je vous assure qu'elles ont le tact très-fin.

— C'est-à-dire, que vous croyez les hommes peu délicats.

— Mais quand il est question de passions, je crois que nous sommes de meilleurs juges.

— Tout comme il vous plaira, Madame ; mais nous ne sommes pas aussi aisément distraits. Une parure, un ruban, une fleur, un chapeau, ne détournent pas notre attention. Le bruit seul que font les femmes en arrivant, pendant la pièce, nous importune quelquefois.

— C'est que vous n'êtes plus galans, Messieurs ; car il y aurait souvent de quoi vous récompenser en les regardant.

— Nous savons assez que ce n'est pas pour nous que les femmes se parent, et nous n'avons pas assez de connaissance pour distinguer ce qui est le plus nouveau et le plus à la mode.

— Fort bien, Monsieur, voilà notre critique sur notre attention au spectacle, et sur notre intention lorsque nous y allons.

— Je ne critique personne, Madame.

— Je ne crois pas au moins que vous applaudissiez beaucoup non plus. »

La plupart des spectateurs avaient eu l'air d'approuver Saint-Alvire de ce qu'il osait tenir tête à une personne si peu accoutumée à être contrariée ; elle avait cependant caché son dépit, et après le souper, pour le masquer entièrement, elle appela le marquis, et elle lui dit : « Monsieur, vous avez refusé bien sèchement la proposition que je vous ai faite ?

— Moi, Madame ! je ne sais ce que vous voulez dire.

— Vous l'avez oublié ! Cela est tout-à-fait obligeant !

— En ce cas, vous ne devez pas trouver que je mérite que vous me le rappeliez.

— Que vous le méritiez ou non, voulez-vous venir demain à la Comédie, et souper chez moi ?

— J'aurai cet honneur-là, Madame, je serai charmé de profiter de vos bontés.

— Je sens bien qu'il faudra que je vous tienne compte de l'effort que vous ferez, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas cela, Madame, j'aime trop la bonne compagnie pour ne pas préférer la vôtre.

— Mais dans la bonne compagnie, les femmes dominent toujours, et la critique que vous en faites me laisse croire que vous ne les aimez pas.

— Ce que j'ai dit ne tombe pas sur toutes les femmes, et il y en a que je préfère beaucoup aux hommes, surtout en fait d'amitié.

— En fait d'amitié ! Voilà ce que vous aimez avec les femmes ?

— Oui, Madame, parce qu'une femme aimée est bien plus sensible, plus délicate et plus capable de soins qu'un homme.

— Voilà un très-bel éloge que vous faites de notre sexe, et je suis bien aise que vous lui rendiez justice.

— Je lui rendrai toujours et justice et hommage.

— Eh ! vous changez de ton ?

— Non, Madame, j'aimerai toujours ce qu'il y a de plus aimable ; mais je veux qu'on soit capable de retour.

— Et vous voulez du retour sans frais ni avances ?

— J'avoue que pour des avances j'en suis un peu avare.

— Vous voudriez donc qu'une femme vous en fît, qu'elle vous prévînt ?

— Non ; car je ne la croirais que coquette ; et c'est dans le cœur que je voudrais pénétrer.

— Vous croyez que vous seriez sensible aux charmes d'une femme ?

— Oui, si elle était aimable et capable d'aimer.

— Vous n'avez donc eu jamais d'autre sentiment que celui de l'amitié ?

— Je vous demande pardon, Madame ; mais au milieu des charmes les plus brillans, on peut rarement espérer de trouver une ame sensible.

— Pourquoi donc cela ?

— C'est qu'il semble que la nature a tout mis d'un côté et rien de l'autre.

— Voilà une belle opinion que vous avez là des femmes qui ont des charmes.

— Mais je crois qu'elles renonceraient plutôt à avoir un cœur sensible qu'à leurs charmes.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elles aiment mieux être admirées qu'aimées. Une belle femme aimera mieux perdre son amant que de perdre le moindre de ses attraits, et je ne la blâme pas ; les attraits reviennent rarement, et la perte d'un amant est très-aisée à réparer.

— Je sais que vous avez dit qu'une belle femme ne peut rien aimer.

— Excepté elle seule, et cet amour d'elle-même en devrait détacher tous les hommes.

— Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire.

— Cela n'est pas fort essentiel à comprendre, et ne mérite pas l'attention qu'il faudrait.

— Comme je suis très-capable d'attention, et que je veux absolument le savoir, nous prendrons jour pour cela.

— Quand il vous plaira, Madame. »

Saint-Alvire rendit compte de cette conversation mot pour mot à Dinval, qui approuva très-fort sa conduite, et lui conseilla de ne se rendre que peu à peu. Il le lui promit, et le lendemain il fut à la Comédie, dans la loge de madame d'Yerfon. Le second acte était commencé, et elle y était déjà arrivée.

« Vous voyez, Monsieur, lui dit-elle, combien, d'après votre critique, je me suis corrigée.

— Ma critique, Madame, a été générale, et ne vous a jamais regardée.

— À la bonne heure ; mais j'ai été bien aise de vous faire voir que j'en ai pris ma part.

— Vous n'y devez pas être accoutumée. Eh bien ! Madame, que dites-vous de la pièce ?

— Je vous en parlerai quand elle sera jouée ; je veux vous prouver que je suis capable d'attention.

— Fort bien ! dit Dinval : elle était piquée.

— Tout cela était pourtant dit en riant, et toute la soirée elle fut très-aimable, et s'il n'y avait pas eu beaucoup de glaces dans son appartement où elle se regardait sans cesse en parlant, j'au-

rais pu penser qu'elle avait oublié sa beauté ; j'eus toujours l'attention, lorsqu'elle m'adressait la parole, de lui répondre en regardant ailleurs, et puis de la quitter pour aller causer avec la première personne venue.

— À merveille ! Vous pouvez compter que cette conduite vous réussira singulièrement.

— J'eus soin aussi, pendant le souper, de vanter continuellement les grâces, les agrémens, l'esprit, et surtout le naturel de beaucoup de femmes de sa connaissance, en ayant l'air de me les rappeler avec la plus grande satisfaction.

— Et pas un mot d'elle ?

— Non, pas le moindre.

— Ce comble d'impertinence devait la désespérer.

— Point du tout ; à chaque chose que je disais, elle se récriait : « Il est charmant le marquis, il voit tout en beau, et il me paraît très-aisé de lui plaire, d'après les éloges qu'il vient de nous faire de toutes ces dames. »

— Mais, dit un homme de la compagnie, il ne nous a pas parlé de leur sensibilité.

— Ah ! reprit madame de Yerfon, c'est qu'il est modeste.

— Toutes les fois que j'ai vu l'extérieur guidé par le cœur et suivant sa pente, je l'ai préféré à l'art et à toutes les ruses que l'on emploie quelquefois pour plaire.

— Allons, il est toujours sévère, le voilà dans son naturel.

— Mais, monsieur le marquis, dit le vieil abbé qui avait passé la soirée avec nous, vous conviendrez bien que vous n'avez jamais trouvé de femmes qui pussent supporter de comparaison avec la belle dame.

— Aussi, Monsieur, je ne lui compare rien.

— L'abbé, dit-elle, finissez donc, je ne veux pas de louanges, je vous l'ai répété mille fois.

— Il faudra, reprit-il, en ce cas, se réduire à admirer et à se taire !

On acheva les parties et je me retirai de bonne heure, afin qu'on pût parler de moi, et le lendemain j'allai voir cette dame avec qui je m'étais déjà entretenu chez madame de Yerfon et qui y avait aussi soupé. Elle m'assura que tout le monde avait répété que partout ailleurs j'avais un tout autre ton, que j'y étais vu avec plaisir, et qu'on ne m'avait pas reconnu, ce qui avait fort surpris madame de Yerfon ; elle ajouta, d'après ces observations, qu'en effet on ne m'avait jamais peint à elle tel qu'elle m'avait vu depuis qu'elle me connaissait, qu'il fallait sans doute que j'eusse une passion malheureuse qui m'aigrissait dans ce moment le caractère, et que si cela était elle me trouvait réellement fort à plaindre, et qu'elle ne serait pas fâchée de me revoir. Cette dame ajouta que, sans me donner de conseils, j'aurais tort de m'en éloigner, qu'elle paraissait m'estimer, et qu'au défaut près de cette idolâtrie qu'elle avait pour sa personne, j'en serais content.

— Il fallait, dit Dinval, y retourner sans hésiter.

— C'est aussi ce que j'ai fait dès le jour même. Elle me plaisait beaucoup malgré ses ridicules, et j'espérais fort de ce qu'elle pou-

vait croire que j'aimais ailleurs. Je pensais qu'elle pouvait avoir le projet flatteur pour son amour-propre, de l'emporter sur l'objet qu'elle imaginait qui me tyrannisait. C'était avoir quelque chose à mettre au jeu vis-à-vis d'elle et qui pouvait l'engager et me faire gagner la partie.

— C'était, je vous le jure, on ne peut pas mieux voir. »

Saint-Alvire arriva chez madame de Yerfon sur les cinq heures du soir. Elle était à sa toilette. Elle espérait qu'il la regarderait au moins dans son miroir ; pour elle, elle ne l'y perdait pas de vue, et il se tint debout ayant l'air de s'occuper d'examiner quelques tableaux pendant qu'elle lui parlait. Elle le fit passer dans son boudoir et elle se mit sur un sopha ; Saint-Alvire se tint à la cheminée ; elle lui dit : « Monsieur, vous m'avez tenu, l'autre jour, des propos bien singuliers sur les belles femmes.

— Madame, c'est que j'en ai connu plusieurs.

— À Paris ?

— Oui, à Paris, et j'ai vu que la plupart se ressemblaient pour les manières.

— Vous leur reprochez de ne s'occuper que d'elles, il semblerait à vous entendre qu'elles soient incapables d'autres soins.

— J'en ai connu comme cela.

— Avec l'opinion que vous avez d'elles, il paraîtrait que si l'on avait le dessein de vous plaire, il serait dangereux d'être belle.

— La beauté qui n'a rien à désirer de ce côté, dit-il en regardant une pendule, est toujours sûre de réussir.

— Ce serait une espèce de beauté bien rare !

— Rare, j'en conviens, cela se trouve pourtant quelquefois.

— Que regardez-vous donc à cette pendule ?

— C'est une petite Vénus de marbre qui paraît vous ressembler, et beaucoup ; c'est une idée très-ingénieuse de l'artiste ; mais c'est qu'elle vous ressemble parfaitement, je dis en tous points.

— Je ne suis pas si blanche.

— Je vous demande pardon ; oui, plus je la regarde, et plus je trouve la comparaison juste.

— Vous me croyez peut-être aussi un cœur de marbre ?

— Je ne vois pas plus le sien que le vôtre.

— Et vous ne décidez pas ?

— Je trouve réellement de l'amabilité dans cette figure.

— Je n'y avais pas pris garde ; voyons donc. » Elle se leva, et, appuyant sa main sur l'épaule de Saint-Alvire, pour regarder, sa joue touchait presque à la sienne. « Comme vous avez chaud ! s'écria-t-elle. Les hommes sont bien inconcevables ! ils aiment mieux se brûler que de quitter la cheminée. » Et elle le regardait dans la glace. « Tenez, voyez, il me semble que j'ai un petit bouton auprès de l'œil ?

— Cela se pourrait bien.

— Vous dites cela sans y regarder. »

Alors Saint-Alvire se retourna, et toujours tout près du visage de madame de Yerson, il ne put s'empêcher d'étendre son bras, de la serrer, et il était tout prêt de l'embrasser. « En vérité, Madame, lui dit-il, vous me mettez là à une rude épreuve !

— Quoi ! de décider s'il y a réellement un bouton auprès de mon œil ?

— Non ; mais c'est que je ne vous avais jamais vue de si près.

— Eh bien ! trouvez-vous que je ressemble à ces femmes dont vous m'ayez dit tant de mal ?

— Si elles vous ressemblaient, elles me feraient bientôt changer de sentiment.

— Allons, venez vous asseoir.

— Ah ! pas encore ; j'aime à vous voir d'aussi près.

— Cela vous raccommode-t-il avec mon sexe ?

— Je crois que je ne le trouve plus dangereux.

— Allons, vous êtes fou.

— Non ; mais je le deviendrais si je le voulais, je le sens, et je veux éviter le danger. » Alors il s'éloigna.

« — Vous vous en allez ?

— Mais… Je ferais peut-être bien de fuir.

— Je ne le veux pas. Tenez, venez vous asseoir ici ; j'ai bien des éclaircissemens à vous demander.

— À moi, Madame, dit-il en s'asseyant ?

— Oui, à vous.

— Pourquoi donc ?

— Premièrement, je vous avouerai que je me suis trompée sur votre compte en vous croyant insensible.

— Vous voulez plaisanter ?

— Non ; je vous observe depuis que je vous connais, et je ne trouvais pas naturel qu'un homme de votre âge parût ne s'occuper des femmes que pour en médire, au lieu de chanter leurs louanges.

— Moi, Madame, j'ai toujours trouvé leur commerce le plus agréable du monde !

— En général ; mais celles dont vous me parliez ?

— C'était, sans doute, une erreur de ma part, puisque vous me désapprouviez.

— Je ne le crois pas ; vous avez à vous plaindre d'une femme, je ne dis pas de ses rigueurs.

— J'aurais tort, ce serait à moi de m'efforcer de les vaincre.

— Il y a des caractères que l'on n'a pas connus avant de s'engager, et qu'on trouve tout autres qu'on ne les avait jugés.

— Cela pourrait arriver.

— Comme il y en a aussi dont on a eu une idée exagérée, et dont on s'est éloigné sans autres raisons.

— Il est bien difficile pourtant qu'on se trompe de toutes les manières.

— Vous conviendrez bien que, plus on est sensible, et plus on attend son bonheur d'un retour parfait.

— Hélas ! il n'est que trop vrai !

— Vous êtes loin de prodiguer les louanges et l'admiration, et c'est en cela que je vous trouve plus vrai, et, si vous voulez que je vous le dise, plus estimable.

— Madame, je dis ce que j'éprouve, ce que je sens, mais très-vivement ; jugez ce que la froideur et l'indifférence pourraient me causer de tourmens.

— J'ai donc deviné juste ; voilà où vous en êtes, convenez-en.

— Moi, Madame ?

— Oui, votre cœur est ulcéré, et il ne mérite pas de l'être ; mais un caprice, une fantaisie…

— D'amour-propre.

— Oui, d'amour-propre, il n'en faut pas, davantage, avec certaines femmes, pour les entraîner vers l'inconstance.

— Croyez-vous, Madame, que cela puisse se pardonner ?

— On pardonne, mais on aime moins, et l'on finit par ne plus aimer.

— Il faudrait pour cela savoir se livrer à une autre passion ; mais comment s'y déterminer ?

— En faisant un meilleur choix.

— Les femmes ne sont-elles pas toutes les mêmes, et les plus belles ont plus d'occasions de choisir les moyens de devenir

infidèles.

— Oui ; mais les laides ne justifient pas votre goût ; il faut changer ; on prend l'habitude de devenir léger, et l'on abandonne le seul, le véritable amour, pour courir après un faux plaisir qui ne peut jamais satisfaire un cœur qui sait se faire aimer autant qu'il sait chérir.

— Se faire aimer autant qu'on sait chérir ; est-ce que vous croyez cela fort aisé, Madame ?

— Non pas pour les femmes, puisqu'elles aiment quelquefois les premières et les dernières.

— Les premières ! cela ne me paraît guère vraisemblable.

— Parce que vous l'ignorez ; parce que tous les soins d'une femme sont de ne pas laisser pénétrer ses sentimens avant d'être assurée de ceux de l'homme qu'elle peut aimer.

— Vous n'avez pas beaucoup à vous contraindre vous, Madame ; vous n'avez jamais eu que l'embarras du choix.

— Il serait joli actuellement cet embarras ! les hommes n'ont plus que des désirs et des goûts, et nul sentiment.

— Avec les autres femmes, à la bonne heure ; mais avec vous, Madame…

— Écoutez donc, vous ne vous apercevez pas du tout de tout ce que vous me dites de flatteur depuis que vous êtes ici, et toujours sans me regarder…

— Si je vous regardais, je vous en dirais bien davantage.

— Cela ne me déplairait peut-être pas ; allons, regardez-moi donc, et elle me tendit sa main que je baisai. Alors nous entendîmes venir quelqu'un ; c'était le baron de Lartière qu'on annonça ; madame d'Yerfon rougit, et moi je m'en allai.

— Vous fîtes bien, lui dit Dinval.

— Je n'avais jamais vu ce baron ; et je ne sais pourquoi son aspect me déplut. Le connaissez-vous ?

— Oui ; c'est un de ces hommes qui se sont acquis le droit de dominer dans les sociétés sans que personne s'y oppose, qui parlent plus haut que les autres, qui décident de tout, et que les femmes n'osent pas contrarier, parce qu'ils sont instruits de toutes leurs aventures, qu'ils y ont eu même souvent part.

— Ah ! ah ! Et pourquoi madame de Yerfon a-t-elle rougi en l'entendant nommer ?

— C'est peut-être parce qu'elle le craint.

— Ou qu'elle l'aime.

— Écoutez donc, il pourrait bien l'avoir subjuguée.

— Tout ce qu'elle m'a dit ne serait donc que de la coquetterie.

— Je ne vous en répondrais pas.

— J'ai envie de ne plus la revoir.

— Au contraire, il faut la rechercher pour ne lui montrer que la même indifférence que celle que vous aviez avant votre tête-à-tête avec elle. Elle en sera piquée ; elle en cherchera les raisons, et peut-être que, craignant que vous n'ayez soupçonné le baron

d'être bien traité par elle, elle voudra vous prouver que vous vous êtes trompé.

— Cela me paraîtrait difficile.

— Si elle vous a plu réellement, que vous importe ?

— Il est vrai que sans vos conseils et le désir que j'avais d'en être aimé, le respect m'eût moins retenu ; mais cette espèce de triomphe qui semblait s'offrir, s'accordait peu avec mes desseins.

— Eh bien ! si vous avez toujours les mêmes vues, continuez avec elle, sur le même ton.

— L'idée du baron m'importune, il diminue le prix de cette conquête et l'espoir de m'établir sur ses ruines me tente peu. Avec une autre femme je penserais peut-être différemment ; mais j'ai toujours eu pour principe que l'extrême beauté doit être accompagnée du sentiment le plus délicat.

— Je ne chercherai pas à combattre votre opinion, je sais trop que c'est d'elle que dépend le bonheur que l'on désire.

— Je la reverrai donc, puisque vous le voulez.

— Et vous me direz le parti que vous aurez pris ?

— Je vous en donne ma parole. »

Quelques jours après Dinval rencontra Saint-Alvire au Palais-Royal.

« Eh bien ! lui dit-il, où en êtes-vous avec madame de Yerfon ?

— Vous allez l'apprendre, asseyons-nous. Vous savez dans quelle intention j'étais l'autre jour en vous quittant ?

— Oui, eh bien ! auriez-vous changé d'avis ?

— Point du tout. J'avais projeté de souper dans une maison où je savais que madame de Yerfon devait venir, et j'étais sur mes gardes pour me conduire comme je l'avais imaginé. Heureusement que je n'avais point dit à la femme chez qui j'étais que je souperais chez elle, par la raison que vous allez savoir. On annonça bientôt madame de Yerfon et le baron de Lartière. Elle me parut un peu embarrassée de ce que je le voyais arriver avec elle. Je fis semblant de n'y pas prendre garde. Après une conversation générale peu intéressante, elle éleva la voix et elle se plaignit de ce que le baron ne serait pas d'un souper où il était prié le lendemain, parce qu'il allait passer trois jours à la campagne. Elle me regardait fixement en disant cela, et moi je fis semblant de n'y pas prendre garde, en parlant à une femme qui était à côté de moi.

— Était-elle bien ce jour-là ?

— Jamais elle ne m'avait paru si belle, ni moins occupée de sa figure ; mais ce diable de baron me donnait de l'humeur.

— Il ne fallait pas marquer de jalousie.

— Vous allez voir. Elle m'appela ; je me levai sans faire semblant de l'entendre, et j'allai causer avec le baron. En lui parlant d'un officier de son régiment, que je connaissais, je le tins assez long-temps et de façon que je voyais madame de Yerfon qui me paraissait fort intriguée. Lorsque j'eus fini, je partis tout de suite et j'allai souper ailleurs.

— Elle dut être furieuse, si elle s'était réellement flattée de vous avoir plu.

— Deux jours après, je la cherchai dans plusieurs maisons, et je la trouvai à la fin dans celle où je n'avais pas voulu souper. J'allai à elle d'un air assez dégagé. Qu'êtes-vous donc devenu, me dit-elle, tous ces jours-ci ?

— Ma foi, Madame, j'ai fait tout le contraire de ce que je voulais.

— Comment donc cela ?

— J'ai manqué deux fois d'entendre chanter cette nouvelle cantatrice italienne, et elle est repartie ce matin.

— C'était le soir qu'elle chantait ?

— Oui vraiment.

— Et qu'avez-vous fait l'après-dîner ?

— Ah ! l'après-dîner ? j'ai été au spectacle avec des femmes qui avaient leurs loges et qui m'y ont engagé.

— Vous ne les avez donc pas refusées comme vous aviez fait avec moi ?

— Quoi ! Madame, vous ne me l'avez pas encore pardonné, cela est affreux à vous !

— Ah ! oui, je crois que cela vous affligerait beaucoup.

— Sûrement ; mais je n'en serais pas surpris ; les femmes aiment toujours, pour jouir de leur supériorité sur nous, à nous trouver coupables.

— Il me serait aisé, si cela pouvait me plaire, d'en avoir réellement sujet.

— À vous, Madame ?

— Je ne veux point d'explication ; répondez-moi seulement, voulez-vous venir demain à l'Opéra ?

— Qu'est-ce que l'on y donne ?

— La question est honnête !

— Ah ! je vous demande bien pardon.

— Vous ne méritez guère que je vous l'accorde ; mais je n'y veux pas prendre garde ; venez chez moi et nous irons ensemble ; car vous diriez peut-être, sans cela, que vous n'auriez pas pu trouver ma loge.

— Vous avez une façon de pardonner un peu piquante au moins.

— Il le faut bien, puisque c'est comme cela qu'il faut s'y prendre avec vous, pour vous faire faire ce que l'on veut.

Je me rendis donc le lendemain chez madame de Yerfon, il était six heures et elle n'était pas encore habillée. Elle me fit entrer dans son boudoir et elle se jeta sur son sopha.

— Eh bien, Madame, lui dis-je, est-ce que vous n'allez pas à l'Opéra ?

— Ah ! c'est là ce qui vous occupe en venant ici ?

— Vous m'avez dit que vous m'y mèneriez, je me rends à vos ordres.

— Je ne peux que me louer de votre exactitude ; mais si je n'allais pas à l'Opéra, est-ce que vous ne resteriez pas avec moi ?...

Vous hésitez à me répondre ?

— C'est que j'ai dit que j'y allais avec vous, Madame, et quand on ne m'y verra pas, on croira que c'est une défaite, un prétexte pour….

— Pour ?

— Pour n'y pas aller.

— C'était donc avec des femmes ?

— Oui, Madame.

— Et vous ne voulez pas qu'elles croyent que vous êtes resté ici ?

— Elles ne me croiront pas si heureux.

— C'est un bonheur qui paraît vous tenter infiniment.

— Vous voir en sera toujours un pour moi, je n'en connais point d'autre.

— Que celui de me voir ? »

— Ah ! pardonnez-moi ; mais…

— Que voulez-vous dire, mais ?

— Je ne dis rien.

— Savez-vous que vous avez là un ton, le plus singulier du monde ?

— Moi ?

— Oui vous. Venez donc vous asseoir ici, que je vous parle. Dites-moi, d'où vous vient cet air ironique, dans ce moment-ci surtout ? Je veux absolument savoir ce que vous pensez de moi, aujourd'hui ?

— Cela est aisé à deviner ; ce que tout le monde en pense, que vous êtes la plus belle personne du monde.

— Vous dites cela de manière à faire croire que vous n'aimez pas qu'on soit belle.

— Je serais certainement de bien mauvais goût.

— Je sais que vous pensez qu'on ne peut être en même temps belle et sensible.

— À présent, je suis bien loin de le penser.

— Pourquoi riez-vous en disant cela ?

— Parce que… l'idée du plaisir que peut donner la beauté a toujours le charme le plus touchant, le plus séduisant et le plus agréable !

— Vous ne vouliez pas dire cela.

— Que voulez-vous que je dise de mieux en vous regardant ?

— Oh ! oui ; vous avez l'air fort tendre !

— Vous ne le croyez pas ?

— Tout au contraire, je vous trouve dans la physionomie quelque chose de malin qui me déplaît.

— C'est sans doute un prétexte que vous prenez encore pour me quereller.

— Oui ; car je vous ai fort querellé la dernière fois que nous avons causé ensemble ici ; vous l'avez oublié ?

— Non, Madame.

— À propos, dites-moi donc pourquoi vous vous êtes en allé si promptement ce jour-là, quand, on a annoncé le baron ? Un jaloux ne serait pas parti plus rapidement que vous n'avez fait.

— Je crois, au contraire, qu'un jaloux serait demeuré.

— Vous paraissez connaître la conduite des jaloux ?

— Elle n'est cependant pas la mienne, je ne le fus jamais.

— Vous avez bien raison, apprenez-moi donc pourquoi vous n'êtes pas resté ?

— J'aurais cru mal faire, parce que tout me disait que j'aurais pu être importun.

— Tout ! mais quoi encore ?

— Eh bien ! votre rougeur quand on a annoncé le baron, si vous voulez le savoir.

— Ma rougeur ?

— Oui, Madame.

— Ah ! c'est une bonne folie ! mais vraiment oui, j'ai rougi ; mais c'était de colère, et j'avais la plus grande raison de lui en vouloir.

— Et vous lui avez pardonné ?

— Je veux vous conter cela.

— Où allez-vous donc ?

— Fermez ce rideau ; je crains qu'on ne nous voie et qu'on ne nous entende. Regardez, je vous prie, dans mon cabinet de toilette si mes femmes n'y sont pas. J'y allai promptement, espérant beaucoup de toutes ces précautions ; et elle me cria : « Baron, n'oubliez pas de fermer les verrous ? » À ce mot de baron je fus confondu, et au lieu de fermer la porte, je sortis promptement. En descendant l'escalier, la réflexion pensa me faire oublier ma délicatesse et me ramener ; mais j'aperçus en bas le baron, qui arrivait de campagne, et je lui dis : Montez promptement, madame d'Yerfon vous attend.

Je voudrais qu'en entrant, elle lui eût dit : Marquis, vous avez été bien long-temps à fermer les verrous.

— J'ignore comment il a été reçu, mais son nom et sa présence ne m'ont fait rien regretter ; et me voilà détaché pour toujours de mes projets et de mon amour pour madame de Yerfon.

— Je ne puis m'empêcher de croire que vous avez manqué les deux plus belles occasions de l'enlever au baron.

— Je ne veux plus m'en occuper, tout cela m'a fait perdre trop de temps.

— Ne croyez pas qu'il soit perdu, puisqu'il vous a fait acquérir de nouvelles connaissances. Vous verrez par la suite combien vos aventures vous fourniront de quoi penser.

— Vous croyez que je m'en souviendrai ?

— Et que vous les raconterez.

— Je serai toujours discret.

— Je dis sans nommer, et en laissant passer bien du temps.

— Je vois que vous voulez m'inviter à écrire mes mémoires.

— Je ne vois pas que vous ayez rien de mieux à faire. »

Chapitre 24

« Eh bien ! voulez-vous que je vous dise ce qui m'a fait à la fin traiter si légèrement madame de Yerfon ?

— C'est votre amour-propre qui a été piqué !

— Il y entrait bien pour quelque chose ; mais je lui comparais souvent madame de Zebelle, qui est jeune, fraîche, fort jolie, qui a toutes les grâces de la jeunesse et avec franchise.

— Est-ce que vous ne la connaissez que depuis peu de temps ?

— Il n'y a pas huit jours.

— Elle est un peu vive, étourdie même.

— Eh bien ! tant mieux ; car je commençais à m'engourdir en jouant l'indifférent avec madame de Yerfon.

— En ce cas-là vous ferez bien de chercher les occasions de vous lier avec madame de Zebelle.

— J'en sais les moyens ; je connais beaucoup sa belle-sœur.

— Pourvu qu'elles ne soient pas brouillées depuis que vous les connaissez.

— Bon ! elles étaient avant-hier ensemble à l'Opéra ; elles ont la même loge ; elles doivent y être aujourd'hui ; j'ai envie de les y aller trouver.

— Vous avez raison, il ne faut jamais rester sans occupation.

— Vous voulez que j'aie toujours quelque chose à vous confier ?

— Je vous avouerai que j'y compte. »

Huit jours après Saint-Alvire passa chez Dinval : « Eh bien ! lui dit-il, vous allez m'apprendre bien des choses de votre nouvelle passion, sans doute ?

— Ce sera vous qui m'apprendrez où j'en suis.

— Quoi ! réellement vous ne le savez pas ?

— Non, en honneur, je ne suis pas plus avancé que cela. Vous savez que je vous avais dit que j'allais aller les trouver à l'Opéra.

— Elles n'y étaient peut-être pas ?

— Elles y étaient ; mais en entrant dans leur loge, la belle-sœur me dit : Monsieur le marquis, est-ce que vous veniez nous voir ?

— Oui, Mesdames, si vous me le permettez.

— Madame de Zebelle reprit : Monsieur, est-ce que vous comptez rester ici ? voyez donc le peu de monde qu'il y a. Nous ne savons seulement pas quel opéra on joue.

— Vous n'avez rien reconnu ?

— Nous n'avons seulement pas écouté, quand nous avons vu qu'il n'y avait personne.

— Je suis comme vous, j'y viens souvent pour voir les personnes que j'ai cherchées inutilement chez elles ; je vous trouve ici, c'est tout ce qu'il me faut.

— Si vous ne voulez que nous voir, il faut que vous veniez à la Comédie-Française, nous y allons.

— Je ne demande pas mieux que de vous y accompagner.

— Je ne sais pas ce qu'on y joue ; je n'ai lu ni le journal ni les affiches ; mais il y aura peut-être plus de monde qu'ici. Allons, allons, partons. »

Nous attendîmes long-temps les voitures ; ces dames s'impatientèrent beaucoup, surtout madame de Zebelle, parce que personne ne passait, elle s'écriait : « Mais sortons donc de ce désert. » Enfin nous partîmes. J'étais enchanté de sa figure ; mais je ne la voyais pas assez, parce que tout en me parlant elle regardait à droite et à gauche, qu'elle n'attendait pas mes réponses en me questionnant, et qu'elle ne répondait jamais à ce que je lui disais. Enfin nous arrivâmes à la Comédie. « Y a-t-il bien du monde aujourd'hui, Monsieur ? dit-elle à la porte.

— Mais, Madame, je crois que oui.

— Je crois ! dit-elle en montant, ces gens-là ne savent jamais rien. Monsieur de Saint-Alvire, dites, je vous prie, à nos gens de ne pas s'éloigner. »

J'y allai, et je fus du temps sans pouvoir retrouver les deux dames ; je n'y parvins qu'en entendant le bruit qu'elles faisaient

dans le corridor en quittant leur loge. « Pas un chat, me dirent-elles ; il faut que nous allions à la Comédie-Italienne ; » et elles descendirent. Nous retrouvâmes les gens après avoir attendu un peu de temps, et nous partîmes.

En chemin madame de Zebelle me regarda fixement, et quoiqu'avec un air distrait elle me fit le plus grand plaisir. « Ma sœur, dit-elle, n'êtes-vous pas frappée de la ressemblance de M. de Saint-Alvire avec le chevalier de Rosange ?

— Pas du tout.

— Je vous réponds que ce sont tous ses traits ; et elle me regardait toujours. Oui, ce sont ses yeux, le même tour de visage, les mêmes manières ; je vous assure que je l'y retrouve entièrement. Tournez-vous, je vous prie ; voilà bien son profil. Ah ! c'est à frapper ! mais regardez-le donc, ma sœur.

— Je vous dis que je n'y retrouve rien.

— Moi, je suis charmée d'avoir fait cette découverte.

— Et, Madame, oserais-je vous demander, aimiez-vous le chevalier ?

— Il est sûr que sa figure me plaisait beaucoup ; mais le jour qu'on m'avait promis de me l'amener, il partit le matin pour les pays étrangers, où il a été tué, je crois ; je ne me rappelle pas trop ce qu'on m'en a dit.

— Si je pouvais le remplacer dans votre imagination, je me trouverais fort heureux.

— Je suis persuadée que vous avez le même son de voix.

— Mais, ma sœur, vous ne l'avez jamais entendu parler.

— Cela ne fait rien. »

Elle me regardait toujours ; j'étais enchanté, et je faisais déjà mille projets délicieux, lorsqu'elle s'écria : Voilà le comte qui s'en va ; il sort sûrement de la Comédie ; il sera piqué de ne nous y avoir pas trouvées, et nous ne le verrons sûrement pas ce soir. Vous ne dites rien, ma sœur.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Le connaissez-vous le comte, Monsieur de Saint-Alvire ?

— Oui, Madame, je l'ai rencontré quelquefois.

— N'est-il pas vrai qu'il est charmant ? Il a une gaieté délicieuse ! »

Nous arrivâmes à la Comédie-Italienne, on nous dit qu'elle était finie et qu'on allait en sortir ; nous n'y entrâmes pas moins, c'est-à-dire qu'il fallut bientôt nous disposer à en sortir ; mais nous restâmes sur l'escalier à attendre notre voiture qui ne put venir qu'après toutes les autres. Pendant ce temps, il passa une infinité de jeunes gens avec qui madame de Zebelle me parut dans la plus grande intimité, et ils m'en séparèrent jusqu'au moment où nous montâmes en voiture. Elle me dit qu'elle avait compté que je souperais avec elle. J'acceptai bien déterminé à ne point trop m'avancer avant de la mieux connaître ; la familiarité de ces jeunes gens ayant un peu ralenti mes projets.

En arrivant chez elle, nous trouvâmes plusieurs hommes établis au trictrac, et aucun d'eux ne se dérangea pour les dames, la partie étant trop considérable pour qu'on y fît plus d'attention.

Tout le monde arriva successivement ; une partie de la compagnie resta dans le salon pendant le souper. Les femmes qui se mirent à table se placèrent toutes ensemble à côté l'une de l'autre ; les hommes qui avaient cru devoir leur tenir compagnie, parlèrent chevaux, voitures, régiment ; et les femmes parlèrent modes. Il n'y eut point de conversation générale ; mais au lieu de cela, des mots à l'oreille qui finissaient par des éclats de rire qui attiraient ceux qui étaient dans le salon : celles-ci en venant s'informer de quoi l'on riait, mangeaient tout debout beaucoup plus que ceux qui s'étaient mis à table. Cette sorte de gaieté m'attristait et m'ennuyait excessivement.

Après le souper le bruit redoubla ; on polissonna beaucoup ; les jeux s'en mêlèrent ; on courait après ces dames, on les prenait dans ses bras, et tout en criant, finissez, donc, elles éclataient de rire, de manière à faire croire qu'elles disaient plutôt continuez toujours ; je vous avouerai que, sans jalousie, mon respect pour toutes ces dames-là fut prêt à s'évanouir. Alors je fis comme les autres hommes. On joua à colin-maillard, je me laissai prendre, et, sans scrupule, je trouvai le moyen de poursuivre madame de Zebelle ; je la serrai long-temps dans mes bras avant de la nommer. Elle me demanda comment je l'avais reconnue. Je lui répondis que je n'avais écouté que mon cœur. Elle répéta cette phrase tout haut, et je fus obligé de rougir d'une simple galanterie. On vint de tous côtés me demander si j'étais amoureux d'elle ; on le lui dit à elle-même, et elle en rit aux éclats, comme elle faisait de tout ; cependant, avant que je sortisse elle me dit, toujours en riant, qu'elle espérait qu'une déclaration aussi authentique aurait des suites, et je m'en allai sans lui répondre que par une révérence.

— Je ne vois pas, d'après tout cela, que madame de Zebelle dût vous occuper beaucoup.

— C'est ce que je pensai d'abord ; puis je cherchai à me flatter, et je ne savais ce que cette parfaite ressemblance avec le chevalier de Rosange voulait dire ; je crus ne pas beaucoup risquer de voir ce que cela pourrait devenir. Le lendemain j'allai chez elle, mais je ne la trouvai pas ; elle était allée à cheval au bois de Boulogne, et elle n'était pas rentrée. J'allai à la Comédie-Française ; j'y rencontrai ce comte qu'elle avait tant regretté la veille de ne pouvoir pas trouver à la Comédie-Italienne. Il vint à moi et il me dit : « Eh bien ! vous êtes amoureux de madame de Zebelle, le bruit en court partout.

— On est bien bon de s'occuper de moi de manière à faire une nouvelle d'une simple plaisanterie.

— Vous savez qu'on n'approfondit rien, et d'ailleurs quand cela serait vrai, je vous réponds qu'elle n'en serait aucunement blessée.

— Vous le croyez ?

— Elle aime à faire du bruit dans le monde.

— Il paraît que vous êtes tous fort bien avec elle.

— C'est-à-dire qu'il n'y a pas un de nous qui croie devoir s'en défendre.

— Et elle le sait ?

— Si elle le sait ! assurément, elle regarde cela comme un triomphe vis-à-vis des autres femmes.

— Et qu'en disent ces femmes ?

— Vous jugez bien, que cela soit ou non, qu'elles en enragent, mais elles le cachent.

— Et sa réputation n'en souffre-t-elle pas ?

— Bon, sa réputation ! Une jolie femme fait tout ce qu'elle veut, celles à qui on la préfère disent seulement : Tous ces charmes-là seront passés avant deux ans, et vous verrez que bientôt il n'y aura plus de négligé pour elle.

— J'aurais cru…

— Quoi donc ?

— D'après ses regrets de ne pas vous voir hier…

— Ses regrets ! À elle ? Bon ! Ce ne sont que des mots du moment.

— Vous croyez n'en pas être aimé ?

— Moi ?

— Pourquoi pas ?

— C'est que ces femmes-là n'aiment rien, et qu'elles ne me tourneront jamais la tête.

— Par quelle raison ?

— Parce qu'elles veulent trop ressembler à des filles, et que je trouve qu'il faut que chacun fasse son métier ; d'ailleurs, si je m'attachais à une femme comme madame de Zebelle, je voudrais que ce fût dans le plus grand secret, et je trouve qu'elle aime trop la publicité.

— Mais convient-elle de tous les jeunes gens qui vont chez elle ?

— Point du tout. Elle reçoit leur espèce d'hommage, sans croire que cela puisse tirer à conséquence, et je crois bien qu'aucun d'eux n'a même été par-delà, D'ailleurs ce serait une chose pénible que tous les soins qu'il faudrait prendre pour y parvenir, et je crois qu'il n'y a que vous seul qui soyez capable de le tenter.

— Par où le jugez-vous ?

— Sur votre réputation de constance et d'assiduité.

— Mais si sa porte est toujours ouverte à tout le monde ?

— Voilà ce qui doit être insupportable en pareil cas, et c'est peut-être aussi ce qui la sauve de tous reproches vis-à-vis des gens raisonnables et bien pensans.

Il est malheureux pour elle, dit Dinval, qu'il n'y ait pas beaucoup de ces gens-là, et qu'on soit plus facilement blâmé qu'excusé.

— Pour déterminer ma façon de penser sur madame de Zebelle je voulus la revoir, et je retournai le lendemain chez elle. On me dit qu'elle était dans son lit, mais que je pouvais entrer. Le moment me parut favorable ; mais quel fut mon étonnement de voir sa chambre remplie de monde. Elle était dans son lit en effet ; mais sur ce même lit, deux ou trois jeunes gens étaient étendus ou assis, et toute la compagnie était composée de ceux qui avaient été de la partie du bois de Boulogne. On agitait, lorsque j'arrivai, une grande question de sentiment, qui, je crois, avait été dans le Mercure. En me voyant on s'écria ; Ah ! voilà Saint-Alvire, il décidera la question !

— Monsieur de Saint-Alvire, dit madame de Zebelle, voici ce qu'on propose à décider, c'est : Quelle est la situation préférable, de celle d'aimer sans être aimé, ou d'être toujours aimé de l'objet qu'on n'aime plus ?

— Et quelle est celle que vous préféreriez vous, Madame ?

— Moi ? d'être aimée quand je n'aimerais plus.

— Eh bien ! moi, qui suis homme, ce serait la chose que je redouterais davantage.

— Pourquoi donc ? c'est toujours un hommage de se voir aimé.

— Et n'est-il pas bien douloureux de voir souffrir quelqu'un qui nous aime, et que nous avons aimé, sans pouvoir soulager son tourment ?

— Bon ! on est toujours sûr qu'il guérira un jour, et puis, quand on en aime un autre on oublie aisément les maux que l'on cause, on ne pense qu'au malheur de n'être pas aimé de ce qu'on aime ; aussi c'est le plus grand de tous.

— Mais on espère toujours vous ramener, on vous persécute.

— D'ailleurs, on peut me regarder comme un mauvais juge en pareil cas.

— Par quelle raison ?

— C'est que les gens à sentiment doivent penser que c'est le cœur seul qui doit juger une pareille question, et que le mien n'y est pour rien, ce n'est que mon esprit qui me fait décider.

— Quoi, Madame, vous n'avez pas d'idée exacte d'une vraie passion, vous ne vous en croyez pas capable ?

— Moi, capable d'une passion ! je ne vois rien au monde de si ridicule ! Les exemples que j'en ai vus m'ont effrayée pour toute ma vie.

— Vous n'en avez donc jamais connu les douceurs ?

— Non, certainement, et j'en serai toujours à mille lieues ; mon caractère est léger, vif, gai, et je n'en veux jamais changer, et cela, parce que j'ai été confidente d'une grande passion ; voilà ce qui m'a dégoûtée d'aimer et pour toute la vie.

— Allons, madame de Zebelle, dirent toutes les femmes, pour juger cette question nous vous récusons tout d'une voix.

— Je crois, dit le chevalier de la Sillière, qu'il n'en faut plus parler du tout ; laissons là les ardeurs, les fadeurs et les langueurs. Il ne doit pas s'agir ici de rendre les femmes cruelles, par de tristes réflexions, de faire renaître ces résistances, ces combats de la vieille vertu, de gêner leurs inclinations. La liberté doit régner dans tout son éclat, quand il est question du plaisir, voilà ma philosophie à moi.

Tous les hommes éclatèrent de rire en applaudissant, et je profitai de ce délire pour m'évader.

— Je pense que vous avez bien fait, cette société vous convient peu, et vous avez pris le seul parti qu'il y eût à prendre.

— Je suis bien aise que vous m'approuviez.

— Oui ; mais remarquez-vous notre inconséquence ?

— Comment ?

— À nous entendre, on croirait que nous estimons beaucoup les mœurs et que nous méprisons ceux qui ne chérissent pas la vertu.

— Je crois que nous les plaignons.

— Et moi, je dis que nous leur ressemblons, qu'ils ne diffèrent de nous que par le goût des plaisirs faciles, et que nous n'aimons la résistance que parce qu'elle les rend plus piquans.

— Cela n'est que trop vrai, on veut estimer ce que l'on aime en raison de l'estime qu'on a pour soi.

— Toutes les femmes avaient pourtant pensé différemment, selon ce que vous venez de me dire. »

Chapitre 25

« Elles le paraissaient, surtout madame de Sainte-Aure qui me semblait être de mon avis.

— Quoi ! elle était là ?

— Oui vraiment, et j'ai été fort surpris de l'y voir ; car elle n'a ni l'air ni le ton de la société de madame de Zebelle.

— C'est une femme très-aimable !

— Je le sais bien, il y a long-temps que je suis fort aise de pouvoir la rencontrer.

— Si j'étais à votre place, je voudrais pouvoir l'examiner avant de former le moindre projet sur elle. Je vous avouerai que je ne serais pas fort satisfait de faire faire une infidélité à une femme ; je ne m'attacherais jamais à celle qui aurait un amant.

— Je suis comme vous, j'y croirais plus de vanité que de délicatesse.

— Eh bien ! voyez madame de Sainte-Aure, et selon ce que vous en apprendrez, vous vous déterminerez. Allons, n'y perdez pas de temps.

— Je vous réponds de la plus grande activité. »

Saint-Alvire voulait trouver madame de Sainte-Aure sans avoir l'air de la chercher, et ce ne fut pas chez madame de Zebelle qu'il voulut la trouver, mais chez des femmes qui étaient pourtant de sa société et qu'elle ne voyait pas souvent, parce qu'elles n'étaient pas de son âge, mais chez qui elle revenait avec plaisir ; il est vrai que le ton y est excellent, et la conversation aussi agréable qu'elle puisse l'être avec des gens du monde qui ont beaucoup vu et beaucoup réfléchi. « Ce jour là il y avait assez de jeunes femmes, dit Saint-Alvire à Dinval lorsqu'il le revit, madame de Sainte-Aure y vint, et elle parut fort aise de m'y trouver. Elle me dit : Monsieur, par quel hasard êtes-vous ici, je ne m'attendais pas à vous y voir ?

— Je me félicite d'avoir le bonheur de vous y rencontrer.

— Je vous avouerai que j'ai été un peu surprise de vous voir chez madame de Zebelle.

— Je ne vois pas pourquoi, Madame, puisque vous y allez.

— Pas toujours ; elle est ma parente, voilà pourquoi vous m'y avez vue. C'est votre réputation qui m'avait fait juger que le ton de cette maison ne devait pas être absolument le vôtre. Je vous ai observé, et j'ai vu que tout ce qui s'y passe ne vous plaît pas infiniment.

— Si vous l'approuviez vous n'auriez pas fait ces remarques.

— Moi, j'aime fort madame de Zebelle, et, quoiqu'elle soit très-jeune, j'espère que cette bruyante gaieté ne lui plaira pas encore long-temps.

— Tout cela n'est que du bruit. Ne trouvez-vous pas, Madame, que la gaieté qui ne part pas de l'ame n'est pas la véritable ?

— Il est vrai que celle qui n'est que bruyante peint rarement le bonheur.

— Et que cette apparence de joie qu'elle procure à ceux qui s'y livrent fait peu d'envie. Je trouve que cette gaieté des jeunes femmes ressemble trop à celle des jeunes garçons, des écoliers, et qu'elle produit une liberté qui n'est point du tout décente.

— Oui, une pareille familiarité se trouve rarement avec un sentiment bien délicat.

— Je pense comme vous, elle déplace absolument les femmes. Vous serez peut-être surpris de ce que je vais vous dire : je ne suis pas comme tout mon sexe qui croit devoir être humilié de n'avoir pas les mêmes occupations que les hommes, les mêmes talens, les mêmes connaissances, et qui, pour les rivaliser, montent à cheval, veulent être savantes, croyant par-là avoir plus de droits pour les dominer, et que la moindre contrariété fait revenir dans un instant les plus petites des femmes.

— Pourquoi ne pas se contenter de l'empire que vous avez sur nous ?

— Il est joli cet empire.

— Quoi ! celui de l'amour

— Oui, surtout à présent.

— Je ne parle pas de celui qui n'est qu'un goût, qu'une fantaisie du moment, dont quelques femmes veulent bien se contenter, parce qu'elles seraient très-fâchées de le voir durer plus longtemps.

— J'espère que vous en connaissez qui pensent bien différemment.

— J'en ai connu au moins qui n'en convenaient pas, tout en se conduisant comme je viens de le dire.

— Et que vous auriez voulu fixer ?

— Parce que j'espérais que mes soins pourraient assez les toucher pour cela ; mais j'ai reconnu que c'était une erreur de mon amour-propre.

— D'après tout ceci, je crains que vous n'ayez pas une excellente opinion des femmes.

— Je sais faire des exceptions et j'en connais qui mériteront toujours d'être distinguées.

— Et vous ne craignez pas de vous tromper ?

— Non, Madame.

— Voilà ce qui me paraîtra difficile a croire, puisque vous avez eu plusieurs attachemens.

— Les circonstances qui terminent ces sortes d'engagemens ne prouvent pas toujours qu'il y ait eu de la faute des femmes.

— Avec un autre que vous, et je ne puis croire qu'il y ait eu des torts de votre part.

— J'espère être toujours incapable d'en avoir avec les femmes qui voudront bien me traiter avec un peu de bonté.

Il vint du monde, madame de Saint-Aure regarda à sa montre et se récria sur l'heure qu'il était qui l'obligeait de s'enfuir, et elle me proposa de souper le lendemain chez elle, ce que j'acceptai.

— Et vous fîtes bien, reprit Dinval ; je crois que cette femme-là vous convient parfaitement.

— Attendez. Une des jeunes femmes que j'avais vues chez madame de Zebelle me dit : Vous avez eu là une conversation fort sérieuse avec madame de Sainte-Aure.

— Il est vrai ; je la connaissais peu ; elle m'a paru penser très-solidement.

— Je le crois bien ; elle a vécu assez long-temps dans la solitude pour avoir eu le temps de réfléchir. Il n'y a pas long-temps qu'elle est rentrée dans le monde, et l'on ne sait pas encore s'il a quelque attrait pour elle ; on lui trouve de la douceur dans le caractère, de la complaisance ; mais nulle gaieté. Je la crois vouée aux regrets pour toute sa vie.

— Comment ! aux regrets ?

— Oui ; c'est une espèce de roman que sa vie. Elle allait épouser un homme qu'elle aimait infiniment ; elle avait vaincu la résistance de ses parens, ils venaient de consentir à son mariage avec lui, elle n'attendait que son retour de l'armée, pour l'épouser, lorsqu'elle apprit qu'il avait été tué dans une action très-vive ; elle se retira dans un couvent à l'instant même où elle reçut cette nouvelle ; elle refusa de voir personne et elle ne lut aucune des lettres qu'on lui écrivit. Son amant avait été grièvement blessé, mais il n'était pas mort ; il avait été fait prisonnier, et c'était ce qui avait fait mander cette fausse nouvelle ; il avait perdu un œil et une jambe, et il craignait de cesser de plaire avec ces difformités ; c'était ce qui lui avait toujours fait retarder d'écrire ; cependant il s'y détermina, mais il n'eut point de réponse ; en vain il écrivit plusieurs fois inutilement. Il revint à Paris ; il apprit qu'elle ne lisait aucune lettre, qu'elle le croyait mort et qu'elle était déterminée à passer le reste de sa vie dans le couvent où elle était et où elle avait déjà pris le voile. Pénétré d'admiration, de reconnaissance et d'amour de se voir si vivement regretté, et voulant empêcher le sacrifice qu'elle voulait faire à sa mémoire, il ne fut occupé que de trouver les moyens de lui faire savoir seulement qu'il vivait. Il alla trouver l'abbesse, l'intéressa en sa faveur et la pria de vouloir bien détromper son amante, quoiqu'il fût sans espérance de l'épouser avec sa difformité ; elle s'en chargea volontiers et elle s'y prit de manière à lui prouver le désir qu'elle avait de les voir heureux.

L'abbesse fit venir chez elle cette malheureuse novice, et lui rappelant les motifs qui lui avaient fait prendre le voile, elle lui objecta qu'elle croyait, qu'avant de prononcer ses vœux, il était nécessaire de se convaincre de la certitude de la mort de monsieur de Sainte-Aure ; qu'il pourrait arriver que la nouvelle n'eût

pas été vraie ; qu'il fallait en avoir des certificats ; qu'il y avait des exemples, qu'il fallait tout redouter avant de s'engager. Elle fut étonnée et presque effrayée de cette observation. L'abbesse poursuivit : Vous avez refusé de vous éclaircir, peut-être, en refusant de lire toutes les lettres qui vous ont été adressées. — Mais, Madame, pourquoi me faites-vous à présent toutes ces observations ? — Parce que je n'ai pas voulu attendre au dernier moment, et puis parce qu'il m'est venu aujourd'hui une visite d'un homme tout-à-fait intéressant, et qui, je crois, serait le seul qui pourrait mériter le sacrifice que vous voulez bien faire à monsieur de Sainte-Aure. — Quel nom me rappelez-vous là ! Alors l'abbesse le lui peignit, mais avec les deux blessures ; elle fut frappée de la ressemblance, et elle fut près de se trouver mal. — Cet homme, continua l'abbesse, intéresse parce qu'il regrette de n'être pas mort à l'action où il a été blessé, puisque ce sont, dit-il, vraisemblablement ces deux blessures qui vont le priver du bonheur qu'il espérait, d'épouser celle qu'il aime. — Ah ! Madame, que vous êtes cruelle ! et quelle confidence venez-vous de me faire ? — C'est la plus essentielle que je puisse faire pour votre bonheur. — Pour mon bonheur ! Serait-ce une illusion ? Quel espoir vient me séduire ? Où suis-je ? — Dans les bras de votre plus tendre amie, de celle qui ne veut que vous voir heureuse à jamais. — Ah ! je ne puis comprendre… — Eh bien ! apprenez que monsieur de Sainte-Aure respire. — Il vit ! et je voulais m'en séparer pour jamais ! Dieux ! quelle serait mon ingratitude ! — Il ignore que vous n'avez pas lu ses lettres et il croit que ses blessures sont l'obstacle qui s'oppose à son bonheur. Il est vrai qu'un œil et une jambe de moins… — Ah ! son ame est entière, elle est tout pour moi ! Mais, Madame, comment pouvoir promptement le détromper ? Ce soupçon me tue ! Il me croyait capable… — Calmez-

vous ; demain vous le verrez, vous pourrez vous rassurer mutuellement et jouir enfin du bonheur que le ciel vous destine. En effet, ils se virent, et bientôt ils s'épousèrent. Ils ne furent pas absolument heureux ; c'est-à-dire, monsieur de Sainte-Aure, qui crut que sa femme ne pouvait pas l'aimer autant qu'avant ses blessures ; il voulait lui cacher les craintes qu'il en avait ; mais les manières douces, honnêtes, et même prévenantes de sa femme envers tout le monde, firent germer dans son cœur une jalousie affreuse. Elle la supporta avec une patience dont elle seule était capable ; elle ne voyait même dans les reproches qu'il lui faisait que la preuve du plus violent amour, et elle se trouvait la femme du monde la plus heureuse. Cette tranquillité, au lieu de calmer l'humeur et la jalousie de monsieur de Sainte-Aure, ne fit qu'aigrir son caractère ; il oublia tout ce qu'il devait à sa femme, jusqu'au sacrifice qu'elle avait voulu lui faire, et l'excès de son désespoir ; son sang s'enflamma, et en peu de temps il mourut. Elle le regretta très-vivement, et ce n'est que depuis peu de temps qu'elle est rentrée dans le monde. Elle n'a rien perdu de la douceur de son caractère. Il est toujours le même, et j'oserais presque assurer qu'elle a conservé sa sensibilité.

— Mais c'est une femme très-estimable, indépendamment de tous les agrémens qu'elle possède.

— Et cela sans la moindre coquetterie.

— Pas l'ombre ! c'est un naturel, une prévenance, une amabilité !...

— Qui m'aurait tourné la tête si j'avais été libre.

— Je pense de même, dit Dinval, cette femme semble être née pour vous plaire.

— Aussi ne perdis-je pas l'occasion de m'y attacher. J'allai, le lendemain de bonne heure, chez elle ; il y avait du monde, mais peu à peu il s'écoula, et nous restâmes seuls. Je crains bien, dit-elle, que nous ne soyons que peu de monde à souper, beaucoup de gens se sont excusés, heureusement que ce ne sont pas ceux que vous regretterez le plus.

— Partout où vous serez, je ne regretterai personne.

— À propos, il y a une femme avec qui vous avez causé hier, qui vous a beaucoup parlé de moi, à ce qu'elle m'a dit.

— Oui, Madame, et d'une manière qui m'a fort intéressé.

— Elle exagère un peu en parlant de ses amies.

— Voilà ce que je n'ai pas trouvé ; puisque j'aurai pu ajouter à tout ce qu'elle a pu me dire.

— Quoi donc ?

— Votre modestie.

— Effectivement, il y a bien de quoi me louer.

— Vous ne pouvez pas disconvenir qu'on peut bien louer la sensibilité de votre ame.

— Elle n'a pas toujours contribué à mon bonheur.

— Il doit vous en être resté au moins les moyens de le faire renaître.

— Vous me faites des complimens, vous que j'avais pu croire vrai.

— Je le suis aussi, puisque je dis ce que je vois.

— On ne voit pas la sensibilité.

— Elle se peint facilement sur une physionomie pleine de candeur et telle que la vôtre.

— Si cela était, vous me feriez trembler.

— Pourquoi donc ?

— C'est que vous y verriez bientôt tout ce que je pense.

— Et voilà ce qui m'effraie.

— Qui vous effraie ?

— Oui, Madame, puisque je n'y vois rien de ce que je désirerais y lire.

— Savez-vous que la société de madame de Zebelle se moquerait bien de nous si elle nous entendait ?

Je n'augurai point trop mal de cet entretien ; mais le monde arriva, et de toute la soirée je ne pus le reprendre.

Pendant le souper on proposa d'aller passer quelques jours à la campagne ; c'était chez ma confidente, elle me mit de la partie, et je l'acceptai avec la plus grande joie. J'eus la liberté de voir madame de Sainte-Aure à toute heure, et, sans me déclarer affirmativement, j'eus bientôt la satisfaction de ne plus douter que je lui plaisais autant que je pouvais le désirer. Nos conversations étaient adorables. La confiance de l'amitié et les charmes de l'amour semblaient s'y réunir pour en faire les délices. Toujours prêt à tomber à ses genoux, je savais pourtant résister au désir de lui apprendre ce qu'elle avait dû lire mille fois dans mes yeux, dans mes discours et dans toutes mes actions.

— Et qui pouvait vous retenir ?

— Une réflexion puissante. J'imaginais qu'ayant projeté d'être fidèle à la mémoire de son mari, si elle pouvait se croire sensible à l'amour que j'avais pour elle, elle romprait tout commerce avec moi, et je ne saurais vous exprimer combien cette pensée m'effrayait.

— J'aurais pourtant, à votre place, voulu savoir ce que je pouvais espérer.

— Il vint bientôt une société plus nombreuse et beaucoup de jeunes gens. Il leur parut plaisant, sans doute, de s'attacher à une veuve d'une si grande réputation, ils l'attaquèrent tous en même temps ; sa douceur leur fit penser facilement qu'ils réussiraient auprès d'elle ; il est vrai qu'elle eut l'air de se prêter à tous leurs empressemens de manière que je ne pus approcher d'elle. Cela ne me plaisait point trop ; mais j'eus la plus grande attention de n'en rien témoigner, et pendant plusieurs jours que tout cela dura, elle sembla se livrer avec le plus grand plaisir à toutes les agaceries de ces messieurs. Je vous avouerai que j'en étais dans le plus grand étonnement, et que plus j'y rêvais, moins je comprenais sa conduite. Un matin madame de Saint-Brieux, c'est chez elle que nous étions, m'envoya prier de venir la trouver, j'y allai et elle me dit : « Savez-vous qu'il y a une personne ici qui est fort surprise de la sérénité avec laquelle vous y voyez tous nos jeunes gens ?

— Qui donc cela ?

— C'est madame de Sainte-Aure.

— Elle y a pris garde ?

— Je vous en réponds.

— Je vous avouerai que je ne voulais pas ressembler à son mari.

— Je vous avertis qu'elle ne croit pas à l'amour, s'il peut exister sans jalousie.

— C'est sûrement le pouvoir de l'habitude qui la fait juger ainsi.

— Habitude ou non, elle m'a déclaré que si vous n'étiez absolument point jaloux, elle ne vous épouserait jamais.

— Elle ne m'épouserait jamais ?

— Vous voyez qu'elle vous avait trouvé digne de succéder à monsieur de Sainte-Aure.

— Et ne faudrait-il pas aussi, pour en être absolument digne, que je me fisse crever un œil et couper une jambe ?

— Je crois que ce serait un moyen de plus pour lui plaire.

— Ce n'est donc que son mari qu'elle voudrait retrouver en moi ? ce motif est peu propre à me faire renoncer au célibat.

— Vous ne l'auriez donc pas épousée ?

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait ; je n'avais encore formé aucun projet qui y ressemblât.

— Et vous espériez… Écoutez-moi, je conviens avec vous que ses sentimens sont fort exagérés, et que votre passion pour elle ne pouvait avoir les suites que vous auriez pu désirer ; enfin que vous ne devez plus compter sur elle ; mais elle mérite des égards, et, soit folie ou vertu, nous devons la ménager. Je lui dirai que vous auriez cru manquer au respect que vous lui devez et l'offen-

ser mortellement en ayant la moindre jalousie de tous les soins qu'on lui rendait. D'après la manière dont elle m'a parlé, je suis certaine qu'à l'instant, tous ses sentimens pour vous seront anéantis, et que dès demain, si ce n'est ce soir même, elle partira. Alors votre conduite ayant été celle de l'amant le plus respectueux, elle n'osera s'en plaindre qu'à moi, ou peut-être que vivement piquée de s'être trompée elle ne m'en parlera jamais.

— Ni moi non plus, Madame, je vous en donne ma parole ; je ne pouvais rien prévoir d'aussi extraordinaire.

— De sorte, dit Dinval, que votre passion s'est éteinte dès ce moment.

— Ma foi oui ; elle aurait voulu être épousée, et je suis bien heureux de ne m'être pas plus avancé avec elle.

Chapitre 26

— Je ne connais pas madame de Brieux ; mais je la crois aimable.

— C'est une femme charmante !

— D'ailleurs vous lui devez de la reconnaissance, et vous lui devez…

— De l'amour, oui.

— Je penserais volontiers qu'elle avait quelque intérêt à vous détacher de madame de Sainte-Aure.

— Je le voudrais fort, et je ne pourrais assez reconnaître le service qu'elle m'a rendu.

— Occupez-vous en donc essentiellement ; vous n'auriez pas dû revenir avant elle.

— Elle a quitté sa campagne, et nous sommes tous revenus le même jour, qui était hier.

— Revoyez-la aujourd'hui.

— C'est bien mon dessein.

— J'espère que vous vous trouverez, bien du conseil que je vous donne.

— Je n'aurai pas de peine à le suivre, je vous en réponds.

— Je vous attends d'ici à quelques jours, adieu. »

Quelque temps après, Saint-Alvire vint trouver Dinval, qui lui dit : « Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis long-temps ?

— Il est vrai, et je me le suis reproché.

— Moi je ne vous le reprocherai pas si vous avez été heureux.

— Vous savez que nous étions convenus que je m'attacherais à madame de Brieux : je m'occupai donc très-vivement d'elle ; et pour cela j'allai la voir dès le même jour. Je viens, lui dis-je Madame, vous faire tous mes remercîmens.

— De quoi donc ?

— Vous m'avez tiré d'un pas très-délicat, je le sens ; j'aurais été très-embarrassé vis-à-vis de madame de Sainte-Aure, surtout ne voulant pas me marier.

— Vous aimez donc votre liberté ?

— C'est-à-dire raisonnablement, j'aime à suivre ce que me dicte mon cœur, je recherche même les chaînes que peut donner la beauté ; mais je les crois moins agréables lorsqu'on y joint celles des lois ; elles deviennent, dès qu'on s'y engage, trop pesantes ; elles épouvantent les plaisirs, et souvent les font disparaître pour jamais.

— C'est selon la façon de penser.

— Je trouve qu'on dépend de l'honnêteté de son ame, et que lorsqu'on a formé un engagement tel que le mariage, le moindre écart peut devenir dangereux.

— Bien plus pour les femmes encore que pour les hommes.

— Cela me paraît devoir être égal.

— Vous me féliciteriez donc bien de ne vouloir pas cesser d'être veuve.

— Oui, sans doute, si cet état vous plaît.

— Je n'ai pas eu lieu d'être fort contente de mon sort tout le temps que j'ai été mariée ; cependant j'ai supporté mon état avec résignation ; mais dès que je me suis vue libre, j'ai bien projeté de le demeurer toujours ; je ne veux d'autres liens que ceux du monde que j'aime, et avec lequel je veux vivre.

— Et qui vous recherchera toujours.

— Je ferai au moins tout ce qu'il faudra, pour que cela m'arrive ; j'étudie les sociétés des différens âges, où l'on se plaît le plus, et je vois qu'à Paris c'est la manière dont on se conduit qui fait qu'on peut y réussir toute sa vie.

— On ne penserait jamais qu'à votre âge vous pussiez autant vous occuper de l'avenir.

— Il ne faut pas pour cela un grand travail ; quand on a trouvé des modèles il ne s'agit que de les suivre et d'éviter leurs ridicules.

— Ma foi, Madame, je crois que vous serez vous-même le modèle de toujours plaire.

— Ce que je désire, c'est qu'on puisse me le dire encore longtemps.

— Je défie qu'on cesse jamais de vous aimer.

— Je serais fort aise qu'on eût toujours de l'amitié pour moi.

— Et de l'amour ?

— C'est autre chose, ses plaisirs peuvent être vifs, mais ils ne sont pas de longue durée.

— Ce n'est pas à vous à le croire.

— Quand j'aurais toutes les perfections imaginables, pourrais-je changer le cœur des hommes et leurs principes actuels, leur manière d'être ?

— Vous ne comptez donc pas sur leur constance ?

— Eh ! puis-je seulement compter sur la mienne ?

— C'est-à-dire…

— Qu'il ne faut ni désirer, ni espérer l'impossible ; c'est la seule manière de trouver toujours des fleurs où les autres ne trouveront que des épines.

— C'est plaisanter très-agréablement.

— Je ne plaisante point ; on n'est pas toujours physiquement les mêmes ; comment pourrait-on répondre de l'être moralement ? L'un tient trop à l'autre.

— Voilà ce qu'on appelle parler en philosophe.

— Je n'ai point du tout cette prétention là ; mais je connais un peu mon existence, et cette connaissance m'apprend à juger de celle des autres.

— Je voudrais bien savoir ce que vous pensez de la mienne.

— Je vais vous le dire si vous le voulez.

— Je vous en prie !

— Eh bien ! je pense que vous avez déjà été, bien des fois, la dupe de vos beaux sentimens.

— Vous plaisantez ?

— Non ; j'ai vu que madame de Zebelle ne vous convenait pas, ensuite que vous croyiez convenir à madame de Sainte-Aure, et que sans moi vous vous jetiez dans un dédale affreux dont vous n'auriez jamais pu vous retirer. Le charme du romanesque vous entraînait.

— On ne le trouve pas souvent.

— Est-ce une excuse ou une épigramme ?

— C'est ce que vous ne désapprouverez pas.

— Me voilà désarmée, on ne peut vous résister.

— Ce serait bien le vœu de mon cœur.

— Le vœu de mon cœur ! vous croyez parler encore à madame de Ste.-Aure.

— Non, non, Madame ; c'est bien à vous-même.

— Cela est bien imaginé ! Quand je vous traite en ami, vous me parlez en amant.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Vous croyez qu'on peut être amant et ami ?

— Je sens que je vous aimerai toujours.

— Vous l'avez juré mille fois, convenez-en, à celles que vous avez aimées ; le véritable moyen de s'aimer toujours est d'être véritablement ami.

— Sans être amant ?

— L'un n'empêche pas l'autre. »

Je ne lui répondis qu'en lui baisant la main, et j'allais me jeter à ses genoux ; mais il vint du monde.

— Qui vous contraria fort ?

— Sans contredit ; mais depuis ce moment, rien ne s'est plus opposé à mon bonheur, et c'est dans l'excès de sa confiance que j'ai connu entièrement son ame, que tous ses sentimens développés m'ont fait sentir l'excellence de mon choix ; je l'ai vue au-dessus de toutes les petitesses des femmes, de leur envie et de cette basse jalousie qui les humilie à mes yeux ; enfin j'ai trouvé dans

madame de Brieux, la plus délicieuse, la plus sensible et la plus essentielle amie !

— Vous avez cru que votre passion pour elle ne finirait jamais.

— Mais oui.

— Que la sienne pour vous serait de même.

— À dire vrai, son goût pour la liberté ne me rassurait pas trop ; mais je ne voulais pas lever le voile qui couvre l'avenir, et je ne m'occupais que de jouir du présent.

— Eh bien ! ce voile est-il tombé ?

— Malheureusement oui !

— Tout de bon ?

— C'est-à-dire que notre bonheur a fait place à un autre.

— Quoi ! vous ne vous aimez déjà plus ?

— Nous avons toujours l'un pour l'autre la même amitié.

— Mais plus d'amour ?

— Nos cœurs ont changé d'objet.

— Tous les deux en même temps ?

— Nous nous sommes aperçus que nous allions être bientôt infidèles. Je me doutais de ce qui se passait dans le cœur de madame de Brieux, et elle était déjà sûre qu'une autre qu'elle commençait à m'occuper. Constante dans ses principes, elle m'avoua que nous feindrions plus long-temps inutilement. Je ne pus le nier absolument, et elle me dit : Croyez que l'amitié ne séparera

jamais nos cœurs si nous voulons être vrais, et il serait indigne de vous et de moi de dissimuler et de penser à vouloir nous tromper. Convenez de bonne foi que madame de Cressor vous plaît infiniment.

— Je ne le nierai pas, si son frère le chevalier vous a touchée autant que j'ai pu l'imaginer.

— Madame de Cressor est une femme précisément dans votre goût et dans vos principes.

— Le chevalier est vif, léger et de la plus grande gaieté.

— Voilà comme je l'avais toujours jugé, et je suis fort aise que vous m'approuviez.

— Vous voyez que je suis bien loin d'en être jaloux.

— Et voilà ce que produit la véritable amitié ; c'est une estime réciproque.

— Et qui peut la rendre à jamais durable.

— Et secourable.

— Je compte bien avoir recours à vous quand j'aurai besoin de vos conseils.

— C'est ce que j'espère. Je n'aurai jamais de secrets pour vous, et cette union des âmes qui ne varie jamais fera le charme de notre vie.

— Et voilà donc, dit Dinval, comment vous vous êtes quittés.

— Avec la promesse de nous voir chaque jour.

— Sans difficulté, et je trouve ce parti très-raisonnable ; je ne serais pas même surpris que vous ne vous reprissiez quelquefois par amitié.

— C'est ce que je ne saurais prévoir dans ce moment ; je sens plus que jamais tout ce que j'ai perdu avec madame de Ricion ; nulle femme ne me fera jamais retrouver ce bonheur si pur que je goûtais avec elle, et qui aurait toujours suffi à mon cœur !

— Vous le croyez ?

— Et tout me le prouve ! »

Chapitre 27

« Qu'est-ce que c'est que madame de Cressor ? dit Dinval à Saint-Alvire.

— Une jeune femme fort jolie, dont la figure est l'image de la candeur, et qui avec de la naïveté a du goût, de l'esprit, et je crois de la sensibilité.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Elle est ici avec son mari, qui y est venu pour solliciter un gouvernement. Le chevalier, son frère, désire fort d'obtenir un régiment.

— Madame de Brieux se chargera sûrement de lui en faire avoir un.

— Je crois qu'elle s'y emploiera avec plaisir.

— Il faudrait vous employer, vous, pour M. de Cressor ; ce serait un moyen de devenir de ses amis.

— Je ne souhaiterais pas de réussir ; il voudrait promptement emmener sa femme.

— On ne réussit pas si facilement, et il saura bien qu'il n'y aura pas de votre faute. Madame de Cressor est-elle de province ?

— Oui, mais elle a été élevée à Paris ; il est vrai qu'elle y a peu demeuré après avoir été mariée ; son mari l'a emmenée bientôt dans sa province où il y a beaucoup de femmes du meilleur ton.

— Je vois que vous en augurez très-bien.

— Mais, comme je le désire.

— Vous m'en direz des nouvelles ?

— Certainement ; » et, en effet, ils ne tardèrent pas à se revoir ; mais Saint-Alvire était peu content.

« Vous paraissez chagrin, lui dit Dinval.

— C'est que ma situation n'est point du tout agréable.

— Est-ce que vous en êtes encore à savoir si vous devez espérer ?

— Je crains d'avoir été prévenu par un ami du chevalier.

— Qui est à Paris ?

— Oui ; le comte de Rénauville qui est son colonel.

— Mais serait-il capable de tous les soins qu'il faudra prendre pour soumettre madame de Cressor ?

— Il est vrai qu'il est fort léger et qu'il pourrait la regarder seulement comme une femme à mettre sur la liste de ses bonnes fortunes ; mais elle me paraît occupée de lui ; elle admire tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, et elle n'écoute que lui.

— Et quand elle est avec vous, que vous dit-elle ?

— Peu de chose ; à peine semble-t-elle me regarder et m'entendre.

— Mais rêve-t-elle ?

— Oui, et je crois que c'est au comte.

— Avec cette prévention, vous n'avancerez pas beaucoup vos affaires.

— Mais toutes les femmes avec qui elle vit ne parlent que de cet homme-là, elle croira que c'est du bon air de l'avoir.

— Ne vous embarrassez pas de lui et ne vous occupez que de vous.

— Allons, je suivrai vos conseils.

— Vous verrez que vous vous en trouverez bien. »

En effet, au bout d'un mois Saint-Alvire revint trouver Dinval et lui dit : « Vos conseils ont très-bien réussi, et j'avais tort de m'alarmer. En admirant le comte, madame de Cressor n'avait fait qu'imiter les femmes avec lesquelles elle vivait.

— Je reconnais ces femmes-là ; j'en ai tant vu qui sont extasiées devant les hommes à la mode ; c'est continuellement l'objet dont elles croient devoir s'occuper. Avez-vous vu le comte hier ? disent-elles. Moi, je l'ai vu ce matin ; il viendra ce soir souper

chez moi, venez-y. Tenez, regardez donc le comte ; qu'a dit le comte ? voyez donc la mine du comte ! ah ! oui, le comte est comme cela ! c'est que personne n'est comme le comte ! oui, il est tout ce qu'il veut, et souvent il n'a qu'un air ironique qui le fait craindre de ces femmes qui en font leur idole.

— C'est cela même. Madame de Cressor avait cru que pour être à la mode il fallait avoir ce ton-là vis-à-vis du comte.

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Pas absolument, mais à peu près. Je ne pus m'empêcher de lui dire un jour : Eh bien ! Madame, vous ne parlez plus du comte ; il me semble que votre admiration pour lui est bien diminuée.

— Mon admiration ! à moi ?

— Sans doute.

— Je ne répétais que ce que disaient toutes ces dames : il est parti, elles n'en parlent plus.

— Voilà ce qui arrive toujours dès qu'on ne voit plus les gens, on oublie tout ce qu'on avait admiré en eux.

— C'est-à-dire que vous me louez souvent ; si je m'en allais, vous ne penseriez plus à moi.

— Vous ne le croyez pas.

— Je vous demande pardon ; puisque c'est une de vos maximes, je dois le croire.

— Je ne me défendrai pas d'une chose dont je ne puis jamais avoir la pensée ; elle est trop éloignée de tout ce que vous m'ins-

pirez ; mais me direz-vous ce que cela vous ferait, s'il m'était possible d'oublier le plaisir que je goûte auprès de vous, à vous voir et à vous entendre ?

— Il faudrait, pour le savoir moi-même, que je fusse persuadée que ce ne fût pas une exagération, et comment, dans un pays où tout le monde exagère, pourrait-ce être autre chose ? Je dirai donc que vous en avez le ton par excellence, et qu'en perdant le comte, nous n'avons rien perdu.

— Ah ! vous trouvez que je ressemble au comte ?

— On ne peut davantage.

— Je croirai aussi que vous exagérez.

— Si vous n'êtes pas content de ce compliment, je ne sais pas ce que vous pouvez désirer.

— Je ne saurais me plaindre d'une plaisanterie qui vous amuse.

— Cette complaisance me désarme entièrement.

— Je n'en suis pas moins vaincu par vous.

— Et vous soumettriez-vous à toutes les lois que je pourrais vous imposer ?

— Un esclave est obligé d'obéir.

— Eh bien ! mettez moins de louanges dans vos propos, quand il est question de moi.

— Ce n'est pas ma faute si votre modestie vous fait voir des louanges où il n'y a que de la sincérité et de la vérité.

— Savez-vous que vous vous éloignez un peu trop du ton de la capitale ! que vous m'empêcheriez de m'y accoutumer et d'en user, ce qui peut ternir en peu de temps le mérite d'une habitante de la province.

— Tenez, Madame, oublions tous les tons du monde, imitez-moi, soyez vraie.

— Il pourrait y avoir du danger pour une femme d'être vraie.

— Il faut distinguer avec qui ; c'est selon les personnes ; tout en vous a l'air de la candeur, et vous n'êtes pas faite pour dissimuler.

— Que pourrais-je dissimuler ?

— Vos sentimens. Vous pourriez par une délicatesse très-honnête, craindre de m'affliger, en m'avouant que ce serait inutilement que je chercherais à vous plaire.

— Vous me jugez très-bien ; je serais très-fâchée de vous causer la moindre peine.

— Et vous refuseriez-vous à ce qui pourrait faire mon bonheur ?

— C'est une chose bien difficile de rendre les hommes heureux ! je ne crois pas devoir l'entreprendre.

— Eh bien ! puisque vous le pensez, laissez-moi vous en indiquer les moyens.

— Je craindrais de ne pouvoir pas les employer.

— Laissez-moi lire dans votre cœur.

— Je m'en garderai bien, je n'ai déjà même que trop d'inquiétude que vous n'ayez pénétré ce qui s'y passe.

— Si c'est un autre que moi qui l'occupe, je serai bien puni de ma curiosité. Ne me laissez donc pas plus longtemps dans cette incertitude, je vous en conjure.

— Et qui pensez-vous que je puisse aimer ?

— Je l'ignore.

— Vous me trompez.

— Moi ?

— Je devrais vous fuir, et je ne le puis.

— Ah ! je suis trop heureux ! Je tombai à ses pieds, quelques larmes coulaient de ses yeux, je couvrais ses mains de baisers, lorsque nous entendîmes une voiture ; elle me pria de m'en aller, afin qu'on ne pût s'apercevoir du trouble que je lui causerais par ma présence, j'obéis ; mais j'y retournai le lendemain de bonne heure.

— Et fûtes-vous heureux ? dit Dinval.

— Au-delà de toute expression. La naïveté, la franchise et la candeur de madame de Cressor augmentaient à chaque instant ses charmes.

— Eh bien ! où en êtes-vous actuellement ?

— Vous allez le savoir. Un jour, à la fin d'une de ces après-dînées délicieuses que nous passions ensemble, son mari arriva de Versailles ; nous causions et nous ne fûmes point troublés par sa présence, mais madame de Cressor qui était convenue avec moi

qu'elle ne l'avait jamais aimé, lui fit devant moi mille caresses, employa avec lui les termes les plus tendres, et elle eut l'air du plus vif empressement. Cette fausseté, dont je ne l'aurais jamais cru capable, me révolta et m'indigna contre elle, au point que tous ses charmes s'effacèrent à l'instant de mon cœur, et je me retirai promptement, déterminé à ne la plus revoir.

— Quelle folie !

— Comment, folie ?

— Certainement ; parce que tout cela tient plus du ton bourgeois ou provincial que de la fausseté.

— Rien ne m'a jamais autant déplu ; je croyais avoir le lendemain des nouvelles de madame de Cressor, sur mon départ précipité, mais je n'en reçus pas un mot. Ayant appris que son mari avait obtenu le gouvernement qu'il désirait, je passai chez eux pour m'y faire écrire, et l'on me dit qu'ils étaient tous deux partis, dès le matin, pour leur province. »

Chapitre 28

« Allons, ne pensez plus à madame de Cressor.

— Il est vrai que je suis trop heureux d'être moins dans le cas de la regretter.

— Connaissez-vous madame de Drinemant ?

— Sûrement je la connais, c'est une femme à qui toutes les folies possibles passent par la tête.

— Et cela par excès de raison.

— De raison ?

— Oui ; elle dit qu'il faut être toujours occupée, toujours distraite, parce qu'il n'y a rien pour une femme de plus à craindre que d'être livrée à elle-même.

— Voilà donc le principe de sa vivacité, de son étourderie et de ses inconséquences ?

— Je le crois ; elle ne cherche les autres que pour s'éviter elle-même.

— Elle pourrait trouver facilement quelqu'un qui l'y ramènerait.

— Elle craint sûrement d'avoir une grande passion, elle s'en trouve susceptible ; elle est effrayée de cette idée, et elle fait tout ce qu'elle peut pour s'en distraire.

— Les romans lui auront tourné la tête.

— Je le crois ; je l'ai vue fondre en larmes à une tragédie, en rougir, et puis éclater de rire tout de suite, sans vouloir dire pourquoi, et laisser plutôt imaginer qu'elle avait des vapeurs.

— Que peut-elle trouver de si effrayant dans une passion ?

— Le danger peut-être…

— Le danger ?

— Oui ; celui d'être bientôt exposée à aimer seule, à être affichée comme une amante délaissée. Cette crainte pourrait bien être plus efficace chez les femmes que l'amour de la vertu.

— En tout cas, elle ne ferait pas honneur aux hommes ?

— Si vous n'étiez pas si délicat que vous l'êtes, ce serait une belle occasion de vous proposer ; quand ce ne serait seulement que pour rétablir, auprès d'elle, l'honneur de notre sexe.

— Comme je ne voudrais pas la tromper, que je ne me sens pas capable d'une fidélité à toute épreuve, je ne vois pas ce que j'aurais à me reprocher, en tentant de m'en faire aimer.

— Si vous en avez le courage, je vous le conseille.

— Elle m'a toujours plu beaucoup ; mais en la voyant, comment ne pas croire qu'elle serait trop difficile, et même impossible à fixer ?

— Voilà ce qu'elle devait vous paraître.

— Allons, je vais y rêver. » Saint-Alvire fut quelques jours à se déterminer, mais comme son oisiveté commençait à l'ennuyer, il prit le parti de chercher madame de Drinemant ; il se rappelait, dans toutes les femmes qu'il connaissait, quelle était celle où on la voyait le plus ; et c'était chez madame de Brieux. Madame de Brieux, se disait-il, est fort répandue, il n'est pas étonnant que madame de Drinemant la voie souvent ; ce n'est pas la vertu qui forme les liaisons de la société, ce sont les agréméns qu'on y trouve. Madame de Brieux a la conduite très-décente en apparence, c'est tout ce qu'on exige, ainsi il n'y a rien de surprenant qu'elles vivent ensemble, et si Dinval s'était trompé sur les craintes dont il croit madame de Drinemant susceptible, ce ne serait pas un grand malheur ; ainsi il faut examiner tout cela de près. Comme il est difficile de trouver les femmes chez elles, il faut bien les aller chercher au spectacle ; c'était un jour d'opéra, il

y alla. En entrant, il rencontra sur l'escalier le chevalier de Coursières, qui lui dit : « Qui viens-tu chercher ici ?

— Madame de Brieux.

— Madame de Brieux ?

— Oui, qu'est-ce qu'il y a de surprenant à cela ?

— Rien ; mais j'aimerais mieux que tu en cherchasses une autre.

— Voilà une bonne folie !

— Il n'y a pas de folie à cela, j'ai envie de la connaître et je ne voudrais pas attendre.

— Quoi ! attendre.

— Que tu ne sois plus mon rival.

— Je te réponds que je ne le suis nullement et que je ne pense pas même à l'être.

— En honneur ?

— En honneur, j'ai tout autre chose dans la tête actuellement.

— Mais puisque tu viens la chercher, tu la connais.

— Oui, assez.

— Moi je voudrais trouver un moyen de m'introduire chez elle.

— On la rencontre partout.

— Je le sais bien ; ce qui m'a arrêté jusqu'à présent, c'est qu'elle voit beaucoup une femme avec qui j'ai eu des torts et qui

est ici aujourd'hui avec elle dans sa loge.

— Quelle est donc cette femme ?

— C'est madame de Drinemant.

— Tu as eu des torts avec elle ?

— Oui, et je crains qu'elle ne me mette mal dans l'esprit de madame de Brieux.

— Et quels sont ces torts envers madame de Drinemant ?

— Mais ceux de l'avoir traitée un peu trop légèrement. J'en avais eu la plus grande envie, et je lui ai rendu des soins très-empressés pendant trois semaines, sans trop réussir à la vérité ; et comme on se moquait de moi, qu'on me disait que je perdrais mon temps auprès d'elle, parce que c'était une femme singulière, peut-être une vertu, ma foi j'ai pris mon parti d'après ces instructions, je l'ai laissée là, et je ne l'ai pas revue depuis.

— Cela n'est pas absolument fort honnête.

— Je ne le sais que trop, j'en conviens ; mais quand on voit qu'il n'y a rien à faire auprès d'une femme, il faut cesser de l'importuner.

— Il faut au moins lui dire qu'on a cette crainte avant de cesser tout-à-fait de la voir.

— Oui ; c'est une attention que j'aurais dû avoir, elle ne m'a peut-être pas encore pardonné, et si madame de Brieux est instruite par elle de mes procédés, je crains qu'elle n'en prenne une mauvaise opinion de moi.

— Bon ! les femmes ne sont pas si conséquentes, surtout quand un homme est assez heureux pour leur plaire.

— Je le croirais assez, je n'y avais pas pensé d'abord. Tu me rassures.

— Il faut tâcher de trouver une occasion de souper avec madame de Brieux.

— C'est bien dit, allons, je m'informerai où je pourrai la trouver. En attendant, je t'en prie, dis-lui du bien de moi.

— Je t'en donne ma parole.

— Je montai (continua Saint-Alvire en rendant compte à Dinval) dans la loge de madame de Brieux. En ouvrant la porte, madame de Drinemant fut la première qui m'aperçut. Elle s'écria, Dieux ! et elle se trouva mal. Madame de Brieux ni moi, nous ne connûmes rien à ce qui avait pu causer cet évanouissement. Peu à peu elle revint à elle, sans vouloir sortir de sa loge ; mais elle ne dit rien et ne me regarda pas. Il vint d'autres hommes dans cette loge, et moi piqué de ce qu'elle ne me regardait ni ne parlait, je sortis de la loge bien résolu de ne plus penser à elle.

— J'aurais fait comme vous.

— Je crus pourtant devoir passer le lendemain à sa porte pour en savoir des nouvelles, et l'on me dit qu'elle était sortie.

— Ces évanouissemens là ont rarement des suites.

— Je ne m'en occupai plus et je fus plusieurs jours sans la rencontrer nulle part. Un après souper je m'avisai d'aller au bal de l'Opéra tout seul et sans aucun projet. J'y fus accueilli par une femme masquée jusqu'aux dents qui, après plusieurs propos qui

ne signifiaient rien, me dit : Entrons dans une loge, j'ai à vous parler.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Il faut avouer, Monsieur, que vous êtes un homme bien singulier.

— Et en quoi, je vous supplie ?

— Une femme se trouve mal lorsque vous êtes entré dans sa loge, et vous voyez cela avec la plus grande indifférence, et sans vous inquiéter en aucune manière de ce qui peut avoir causé cet accident.

— C'est une chose assez commune de voir une femme se trouver mal.

— En voyant un homme ?

— En voyant un homme ! Qu'est-ce que cela signifie ? Si vous me connaissiez, vous sauriez que je n'ai jamais eu de torts envers les femmes ; elles n'ont pu avoir à se plaindre de moi, et être révoltées par ma présence au point de se trouver mal.

— Et vous n'avez rien imaginé à propos de cet accident ?

— Comment ? que voulez-vous dire ?

— Rien, Monsieur, dit-elle en se levant ; vous avez une ame de fer !

Elle m'entraîna dans la foule où elle se débarrassa de moi, et je la perdis. Je la cherchai inutilement toute la nuit sans pouvoir la retrouver. Je ne savais que penser. Était-ce madame de Brieux ? Était-ce madame de Drinemant ? Cela n'était pas possible ; je sa-

vais qu'elles étaient ensemble à la campagne, à jouer la comédie, à six lieues de Paris. Je finis donc par penser que c'était quelqu'un qui était à côté de la loge de ces dames, qui s'était amusé à me persiffler en me trouvant au bal. Cependant, quand ces dames furent de retour à Paris, j'allai voir madame de Brieux, et je lui demandai si elle n'était pas venue de la campagne avec madame de Drinemant au bal de l'Opéra. Elle m'assura que non, et ajouta que le jour que je lui indiquais, madame de Drinemant, fatiguée d'avoir joué la comédie, et ne se portant pas bien depuis son accident de la loge, s'était couchée de bonne heure ; qu'on n'était entré que fort tard le lendemain chez elle ; qu'elle était restée toute la journée dans son lit, et que depuis ce temps, elle était assez languissante. Je ne voulus jamais dire à madame de Brieux pourquoi je lui avais fait ces questions. Je sus dans le monde que madame de Drinemant ne se portait pas bien ; j'allai chez madame de Brieux pour en savoir des nouvelles, et on me dit qu'elle ne la quittait pas. Sans savoir pourquoi, j'avais en moi un fond de mélancolie qui me dominait, et je rêvais continuellement à ce masque du bal. Un matin madame de Brieux m'envoya prier de passer chez elle. J'y allai promptement, et elle me dit : « Vous verrez que je me suis occupée de ce que vous vouliez savoir.

— Quoi donc ?

— Ne m'avez-vous pas demandé si madame de Drinemant n'avait pas été au bal de l'Opéra ?

— Oui, Madame. Eh bien ?

— Sa femme de chambre a confié à la mienne qu'elle y avait été le même jour où elle avait joué ici la comédie.

— Ah ! c'était donc elle-même.

— Comment ! que dites-vous ?

— Madame, permettez que je me taise.

— Eh ! qu'est donc devenue cette confiance que vous m'aviez jurée, cette amitié que vous m'aviez promise, et pour toute la vie ! Ce n'était donc que de l'amour, et tout est effacé ; ingrat que vous êtes ! et dans quel moment ! quand je vous aime plus que jamais. Vous avez des secrets pour moi ! Je ne le vois que trop, madame de Drinemant est ma rivale, oui, ma rivale ; vous n'êtes occupé que d'elle, et c'est précisément quand je suis assez malheureuse pour ne pouvoir plus aimer que vous, que j'ai reconnu tous mes torts et que j'ai les plus vifs regrets de m'être séparée du seul objet que je pusse véritablement aimer.

— Quoi ! madame de Brieux est redevenue amoureuse de vous ?

— Oui, mon cher Dinval.

— Et aimez-vous madame de Drinemant ?

— La nuit, le jour, je ne vois plus qu'elle ! convaincu, par des reproches, de la force de son amour pour moi, je me croirais un monstre si je n'étais pas sensible à tous les maux que je lui cause.

— Et qu'avez-vous répondu au renouvellement de passion de madame de Brieux ; car elle ne vous aime que parce qu'elle voit que vous aimez madame de Drinemant.

— Madame, lui ai-je dit, je dois vous parler avec la franchise et la sincérité que vous me connaissez, je vous tiendrai parole. Je sais tout ce que je vais perdre en n'étant pas digne de vos bontés ; mais je ne veux pas feindre et vous trahir. Vous êtes sans doute

au-dessus de tout ce que j'ai connu ; mais je ne suis pas maître de mon cœur.

— Je vous plains, quoique je ne puisse plus cesser de vous aimer. Vous m'avez promis de l'amitié, je veux vous montrer l'excès de la mienne, et vous prouver que je mérite votre confiance. Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez, en aimant madame de Drinemant.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne le saurez que trop ! vous verrez combien sa tête est exaltée, et tous les tourmens qu'elle vous prépare. Ce n'est pas mon intérêt qui me fait parler, je vous le sacrifie ; c'est le vôtre seul qui m'occupe. Vous êtes aimé…

— Je suis aimé !

— Mon amitié n'hésite pas à vous l'apprendre ; jugez si je veux me venger de votre insensibilité pour moi.

— Ce procédé me paraît très-généreux.

— Et pour que vous pensiez que je suis trop éloignée de vouloir vous desservir auprès de ma rivale, je vais m'éloigner de Paris. Ma présence est nécessaire en Amérique, et je vais annoncer à mon frère que je suis déterminée à l'y suivre.

— Quoi ! elle partirait ?

— Elle est partie d'hier.

— Eh bien ! concevez-vous cet excès de générosité, et à quel point la tête d'une femme peut se monter ?

— J'en suis épouvanté !

— Comment épouvanté ?

— Oui : si madame de Drinemant est telle que madame de Brieux me l'a annoncé, je crains tout pour elle.

— Voyez-la, et ne la laissez pas souffrir plus long-temps.

— C'est bien mon dessein ; mais il faut trouver les moyens de la voir.

— Je lui ferais demander la permission d'aller chez elle pour lui parler de madame de Brieux.

— Vous avez raison, oui vous me mettez sur la voie. Je vous rendrai compte dans peu de tout ce que j'aurai fait. »

Dinval fut plus d'un mois sans revoir Saint-Alvire ; il alla chez lui : « Je viens savoir, lui dit-il, où vous en êtes, et si je dois vous féliciter ou vous plaindre.

— Hélas ! je n'en sais rien moi-même ; asseyez-vous et vous en allez juger. À peine vous eus-je quitté tout rempli de mon projet, que je reçus un billet de madame de Drinemant. Elle me priait de passer chez elle. Je m'y rendis promptement. Elle me dit : « Monsieur, vous serez sans doute surpris de la confiance avec laquelle je vous ai prié de venir chez moi.

— Vous avez prévenu tous mes désirs, Madame ; je serai toujours à vos ordres, et je m'estimerais trop heureux si je pouvais vous le prouver.

— Vous savez que madame de Brieux est partie pour l'Amérique ?

— Oui, Madame.

— C'est une amie que nous avons perdue vous et moi, qu'il nous sera bien difficile de réparer.

— Je ne conçois pas, Madame, comment elle a pu s'éloigner de vous.

— Elle m'a dit qu'elle ne partait que pour fuir un ingrat, qu'elle ne voulait plus être à portée de le voir, que sa présence la faisait trop souffrir. Je l'ai priée de me le nommer, elle m'a dit que vous le connaissiez : les ingrats me font horreur, je ne veux avoir nul commerce avec eux, et vous me ferez le plus grand plaisir de me faire connaître celui-ci, afin que je puisse éviter de me lier jamais avec lui. Vous vous troublez ?

— Moi, Madame ! Ah ! croyez que je plains sincèrement madame de Brieux. Son départ m'afflige au point que je me trouve trop heureux de pouvoir la regretter avec une amie telle que vous, Madame ; il n'y a que vous qui puissiez me consoler de sa perte, et adoucir toute la peine que j'en ressens.

— Et si vous étiez cet ingrat, qu'auriez-vous besoin d'autres consolations que celles que vous pouvez recevoir de la personne que vous aimez ?

— Et si cette personne me méprisait ?

— Vous méprisait ?

— Oui, Madame, si elle avait de moi la plus cruelle opinion, si elle me traitait avec la plus grande dureté, ne serais-je pas aussi malheureux en amour qu'en amitié ?

— Mais quelle preuve pouvez-vous avoir de ses mépris ?

— Un mot affreux qu'elle a prononcé, et qui prouve qu'elle me croit un caractère odieux.

— Et quel est ce mot ?

— Elle m'a dit, à moi-même, que j'avais une ame de fer.

— Quoi ! Monsieur !... vous savez ! Ah ! laissez-moi respirer, je vous prie.

— Madame de Brieux aurait pu vous dire ce qu'elle en pensait, et combien je sais aimer ; puisque c'est parce qu'elle a jugé de mon amour pour vous, et de l'excès de ma sensibilité que je ne pouvais avoir d'attachement que pour vous seule, qu'elle ne pouvait jamais espérer de moi rien de plus que l'amitié que je lui ai vouée !

— Elle est partie, ô ciel ! que vais-je devenir ? Qui me soutiendra, qui me conseillera ?...

— Votre cœur, Madame, il ne saurait vous tromper, et je suis déterminé à suivre exactement tout ce qu'il vous dictera. Connaissez mieux le mien, et vous ne serez pas effrayée de la passion que vous m'avez inspirée !

— La passion ! et la connaissez-vous cette passion fatale, qui n'existe que pour troubler les âmes, renverser tous les principes, et anéantir toutes les vertus ?

— Que dites-vous donc, Madame ?

— La plus cruelle des vérités. L'amour ne vous a jamais paru qu'un plaisir léger, autorisé par l'usage et la mode. La perfidie est un commerce, un jeu où l'un perd quand l'autre gagne ; les femmes, des objets qu'on troque, qu'on prend, qu'on laisse, et

dont les peines, les tourmens, les désespoirs ne sont que des objets de plaisanterie.

— Vous me jugez bien mal, Madame, si vous me confondez avec les hommes que vous venez de peindre.

— Mais n'ont-ils pas les mêmes dehors, les mêmes grâces, et quelquefois le même air de candeur ?

— Je me flatte de n'avoir ni l'amour-propre, ni la suffisance de ceux à qui vous me comparez ; non, Madame, si je leur ressemblais, vous ne me verriez pas, vous ne m'écouteriez pas, et jamais vous ne m'eussiez fait un reproche que, certainement, je n'ai jamais mérité. Vous vous êtes trompée au respect qui me tenait à une trop grande distance de vous, pour que je pusse me flatter d'avoir fait dans votre ame une impression assez vive, pour…

— Ne me rappelez jamais cette faiblesse, je vous en conjure. Je ne voulais pas aimer, je combattais depuis longtemps des mouvemens inconnus qui me troublaient la nuit et le jour, et qui me faisaient redouter une suite de maux, que je redoute encore plus que jamais.

— Eh ! Madame, que pouvez-vous avoir à craindre avec une ame telle que la vôtre, et un cœur tel que le mien ? Est-il possible de jamais vouloir offenser ce qu'on adore et tout ce qui le mérite le plus ?

— On s'abuse souvent en croyant pouvoir répondre de son cœur, en se croyant capable d'un sentiment qui ne peut jamais s'altérer.

— Eh ! Madame, si j'avais besoin de garant en vous donnant cette assurance, ce serait vous-même que je choisirais ; tout ne

doit-il pas vous prouver que je ne puis cesser de vous aimer, qu'en cessant de vivre.

— Monsieur de Saint-Alvire, je vous estime, ne m'ôtez pas, je vous prie, cette douce satisfaction, en formant des vœux que je ne veux ni ne dois partager. Mais soyez sûr que nul autre que vous, si je voulais aimer, n'aurait d'empire sur mon cœur. J'ai besoin de repos. Le départ de madame de Brieux m'afflige trop sensiblement pour que je continue de vous en parler davantage. Je vous prie de m'excuser si je ne puis vous voir plus long-temps. » Je ne répliquai pas et je me retirai.

— Et vous fîtes bien, c'était vous conduire très-sagement ; vous deviez être sûr que son cœur lui parlerait en votre faveur bien mieux que vous n'auriez pu faire vous-même, et qu'elle avait besoin de se livrer à des reflexions qui ne pouvaient que vous être avantageuses.

— Je ne savais pas trop si je devais attendre qu'elle me permît de la revoir, cependant j'allai chez elle, et on me dit qu'elle ne voyait personne ; elle sortait pourtant, j'avais l'espérance de la rencontrer dans une des maisons où je l'avais déjà vue. Chaque jour je les parcourais toutes ; à la fin je la trouvai : elle avait l'air assez languissant ; je lui dis : Je me suis présenté à votre porte, Madame, et l'on m'a dit que vous ne voyiez personne.

— C'est que je fais une liste ordinairement, et je ne pensais pas que vous pussiez venir chez moi. Et elle se tourna d'un autre côté pour parler à une femme qui venait d'arriver. Je crus qu'elle ne voulait pas, devant le monde, entrer en conversation avec moi, et que je devais me conformer à ses volontés. Pour détourner les idées qu'on pourrait avoir sur nous, car les amans croient tou-

jours qu'on n'est occupé que d'eux, je causai avec madame de Cernantal, qui est une jeune femme assez jolie que j'avais vue plusieurs fois chez madame de Brieux. Madame de Drinemant ne voulut pas souper, j'avais bien envie de rester dans le salon ; mais elle me dit : Monsieur, est-ce que vous ne soupez pas ? Je pris cela pour un ordre, et je me plaçai à côté de madame de Cernantal. En sortant de table, madame de Drinemant me dit, presque la larme à l'œil : Monsieur, je suis très-contente de vous ; venez me voir demain, dans l'après-dîner ; et elle s'en alla.

— Ah ! ah ! qu'est-ce que cela voulait dire ?

— Je ne le compris pas trop. J'achevai la partie que j'avais commencée, et je me retirai tout de suite pour y rêver, et j'attendis avec impatience le moment de la revoir. Le lendemain j'allai chez elle. Elle avait l'air abattu. Elle me dit : Monsieur, je vois avec plaisir que vous vous prêtez de très-bonne grâce à suivre mes intentions, et je voulais vous en remercier.

— Madame, vous devez être sûre que je n'aurai jamais d'autres volontés que les vôtres.

— Je n'ai pas besoin de protestations lorsque les effets parlent si bien.

— Dieux ? quel serait mon bonheur !

— Celui que vous vous préparez sans doute ; et elle fondait en larmes.

— Madame, m'écriai-je, qu'ai-je donc fait ? Serais-je assez malheureux pour avoir pu vous déplaire ?

— Vous avez fait ce que vous deviez, dit-elle d'un ton ferme, et ce que je dois désirer.

— Je ne comprendrai jamais

— Eh bien ! écoutez-moi, et donnez-moi votre parole d'honneur de continuer ce que vous avez commencé.

— Je n'ai commencé qu'à vous adorer et je ne finirai jamais.

— Vous deviez me dire cela. Mais vous connaissez ma façon de penser, et le dessein que vous avez de vous y conformer me donne la plus grande confiance en vous. Vous voulez seconder mes résolutions, et je dois vous applaudir ; c'est une délicatesse dont je ne croyais pas qu'un homme fût capable. Après un pareil effort, je vous en prie, ne nous revoyons plus.

— Qui ! moi ! je renoncerais à vous voir ? Ah ! Madame, ne l'espérez pas ; je mourrai plutôt que d'y consentir.

— Que dites-vous donc ? Comment, après avoir commencé…

— À vous aimer, Madame, et je ne cesserai jamais.

— Me serais-je trompée, en vous louant du sacrifice que vous vouliez bien me faire ?

— Quel sacrifice ?

— Celui de votre amour.

— Moi, j'aurais pu renoncer à vous ? Non, Madame, ne l'espérez pas ; et serais-je digne de vous, si je pouvais être capable d'y consentir ?

— Ô Dieux ! lorsque je me flattais que…

— De quoi donc ?

— Aurais-je été dans l'erreur…

— Achevez, Madame ?

— En vous voyant occupé de madame de Cernantal !

— Occupé ! Et vous avez cru que j'aurais pu renoncer à vous, Madame !

— Je me flattais que vous cherchiez à seconder mes projets, et je le voyais d'un œil satisfait.

— Dites plutôt prêt à répandre des larmes, Madame ; voilà de quoi je me suis aperçu, et je n'en comprenais pas le motif.

— Eh bien ! oui, je n'en puis disconvenir. Deux sentimens se combattaient dans mon ame ; je désirais autant que je craignais de vous voir aimer ailleurs, quand un sentiment trop douloureux et que je ne connaissais pas s'est emparé de mon cœur pour le déchirer.

— Et quel peut être ce sentiment ?

— La jalousie.

— La jalousie un sentiment ! c'est une furie, qu'avec moi vous n'auriez jamais dû connaître.

— Je ne le croyais pas ; je croyais même pouvoir applaudir à votre choix, et il ne m'a inspiré qu'une haine affreuse.

— Eh ! Madame, pourquoi vous livrer à ces horribles tourmens ?

— Vous ne connaissez pas quel est l'excès de ma faiblesse, et je ne sais si je pourrai vous apprendre ce qui la cause.

— Que ne m'est-il possible de la détruire en combattant vos craintes !

— Dites mes terreurs. Hélas ! je suis plus alarmée encore pour vous que pour moi.

— Madame, éclaircissez, je vous en supplie, ce cruel mystère.

— Puisque vous le voulez absolument, apprenez donc que je suis la victime d'une curiosité trop indiscrète. Une de mes amies me mena un jour chez une diseuse de bonne aventure ; elle savait combien je redoutais l'amour, elle voulait me rassurer en me faisant consulter cette femme qui me dit que mes pressentimens n'étaient que trop vrais, que l'homme que je verrais dans l'ombre, dans la journée du lendemain, ne serait qu'un ingrat. Je vous aimais, et j'étais tourmentée de cette idée, lorsque vous ouvrîtes la loge où nous étions à l'opéra. Je vous reconnus sans vous voir, la lumière du corridor étant derrière vous. Voilà ce qui me fit écrier : Dieux ! c'est lui-même ! Poursuivie par l'idée douloureuse de votre ingratitude, j'allai vous chercher au bal pour vous la reprocher. Quand madame de Brieux me dit qu'elle fuyait un ingrat, que vous le connaissiez, et que vous m'apprîtes que vous l'étiez pour elle et non pour moi, je crus la prédiction remplie, et j'espérai n'avoir plus rien à craindre. Séduite par tout ce que vous me dîtes dans la conversation que nous eûmes ici, je pensai consentir à me laisser aimer par vous ; mais à la fin, je sus vous résister et vous ôter tout espoir, et je ne vous en aimai pas moins. J'en fus trop convaincue en sentant hier le poison de la jalousie pénétrer dans mon ame ; j'ai été effrayée en prévoyant tous les

maux que j'avais à redouter, et encore davantage tous ceux que je pourrais vous causer.

— Convenez-en, Madame, la prédiction vous occupe toujours, et vous ne croyez pas que je puisse être autre chose, un jour, qu'un ingrat.

— Ah ! ne croyez pas que je puisse avoir cette pensée ; je ne veux que vous éviter des tourmens que vous ne devez pas mériter.

— Soyez-en donc assez certaine pour laisser le calme dans votre cœur.

— Je voudrais qu'il pût dépendre de moi. Comptez que je vais faire l'impossible pour bannir toutes mes inquiétudes. Adieu, je ne vous quitte que pour penser à vous ; laissez-moi, je vous prie, et ne me répondez point. Je lui baisai la main et je me retirai sans proférer un mot, enchanté de pouvoir lui donner cette preuve d'obéissance et d'amour.

— Tout cela est de la folie toute pure ; je ne l'en croyais pas capable à ce point-là, et je suis fâché de vous avoir conseillé de vous attacher à elle.

— Ne vous le reprochez pas. Si vous saviez combien il est satisfaisant pour une ame sensible de se voir aimé si vivement, d'être sûr d'occuper entièrement le cœur de ce qu'on aime…

— Vous m'en direz bientôt des nouvelles.

— Elles seront toujours délicieuses !

— Je ne saurais le prévoir, et j'espère que vous viendrez bientôt, sans rougir, m'avouer que j'avais raison.

— Vous verrez le contraire.

— Eh bien ! je vous attends. »

Peu de jours après, Dinval trouva Saint-Alvire dans le jardin du Luxembourg, il se promenait en rêvant dans l'allée la plus solitaire.

« Eh bien ? mon cher marquis, lui dit-il, que faites-vous donc ici tout seul ? Il me semble que j'avais un peu prévu tout ce qui vous arrive.

— Non, sûrement, mon cher Dinval, vous n'avez pas tout prévu, et vous allez bien en convenir, lorsque vous m'aurez entendu.

— Voyons donc jusqu'où peut aller la folie.

— Ne me recevant pas chez elle, je ne pouvais que la rencontrer ailleurs, et sans jamais lui parler, parce qu'elle en évitait les occasions, et que de la manière dont elle s'y prenait, je n'osais m'approcher d'elle. Je voyais cependant que lorsque je causais avec une femme, la plus vive inquiétude se peignait sur son visage ; j'avais l'attention, devant elle, de ne parler jamais deux fois à la même. Tout cela fut inutile. Il est vrai que lorsqu'elle n'y était pas, je causais souvent avec madame de Verancour, et que je la voyais chez elle.

Un soir, au sortir de l'Opéra, j'avais été assez long-temps seul avec elle dans sa loge, madame de Drinemant me rencontra sur l'escalier, lui donnant la main. Jugez ce qu'elle devint alors ; elle pâlit, et moi je ne pus m'empêcher de rougir. On appela madame de Verancour, et je fus obligé de monter avec elle dans sa voiture, devant souper dans la même maison. Toute la soirée je fus dans la plus vive inquiétude de tout ce qu'aurait souffert madame de

Drinemant. En rentrant chez moi, je trouvai ce billet que je vais vous lire.

« Ne soyez pas inquiet, Monsieur, de tout ce qui s'est passé dans mon ame, en vous rencontrant avec la femme à qui vous donniez la main ; je vous avais vu dans sa loge, et je savais que vous la voyez souvent depuis notre dernière conversation. La raison vient à mon secours, et j'espère que d'ici à peu de temps, je vous apprendrai qu'en vous aimant toujours, je ne songe plus à vous tourmenter. »

— Voilà ce que je ne crois pas.

— Et elle ajoutait : Ne me répondez pas, dans peu vous aurez de mes nouvelles.

Je ne fus pas moins inquiet de tout ce qu'elle pouvait souffrir, sa modération me paraissait feinte, et je ne savais quel parti prendre ; je ne vis plus madame de Verancour. Je demeurai huit jours dans la situation la plus cruelle du monde. Enfin, je reçus une lettre d'elle, elle était datée de Brest.

— De Brest ?

— La voici. Écoutez-la.

« Plus je me connais, Monsieur, et plus je sens que je ne suis là que pour vous rendre plus malheureux ; jugez de mon désespoir. Toutes mes réflexions m'ont prouvé qu'une passion, qui ferait le charme de toute autre, ne peut être, pour moi, qu'une source de tourmens, et ce qu'il y aurait de plus cruel, c'est qu'ils rejailliraient sur vous, malgré tous les efforts que je ferais pour ne vous pas les faire partager. En vous aimant comme je fais, loin de goûter un bonheur pur, je ne serais occupée sans cesse que de

la crainte de vous perdre, je l'ai éprouvé tous ces jours-ci, malgré votre retenue, votre complaisance et la crainte que vous m'avez montrée de me déplaire. Les injustices dont je vous accablerais, malgré moi, m'effraient ; la plus affreuse jalousie m'offrirait sans cesse des moyens de vous tourmenter, et je ne sens que trop à quel point vous seriez malheureux, car sûrement vous me plaindriez. C'est donc vous que j'aime, que je veux ménager, dont je ne veux pas empoisonner les jours. Je me trouve forcée de désirer que vous m'oubliez si cela est nécessaire pour votre repos : pour vous le conserver, je n'ai de ressource que la fuite, et je veux tout y sacrifier. Je pars. Je vais rejoindre madame de Brieux. Toutes deux, sans espoir, nous ne serons pas jalouses l'une de l'autre, nous parlerons sans cesse de vous, et il m'est nécessaire d'avoir au moins cette consolation. Adieu. Je suis comme ces malheureux mortels de la Fable que les dieux vengeurs faisaient tourmenter par les Euménides. »

— Jusqu'ici, je n'avais vu que de la folie dans la passion de madame de Drinemant ; mais je ne puis m'empêcher de la plaindre réellement.

— N'ai-je pas bien des reproches à me faire, d'avoir suivi le conseil que vous m'avez donné de m'attacher à elle ?

— La manière dont vous vous êtes conduit ne devait jamais produire de pareils effets.

— Le croyez-vous réellement ?

— Examinez-vous : qu'aviez-vous fait, quand, au bal de l'Opéra, elle vous a reproché d'avoir une ame de fer ?

— Rien, il est vrai.

— Vous ignoriez qu'elle vous aimait, ainsi vous n'étiez pas coupable, vous ne lui aviez fait aucune avance : vous en aviez bien eu la pensée. Vous ne vous êtes déclaré qu'après ses reproches et après avoir vu qu'elle vous aimait. Elle est devenue jalouse malgré elle, à la vérité, elle sent qu'elle le serait toujours : elle vous fuit pour ne vous point tourmenter, elle sacrifie tout à cette crainte ; elle méritait d'être heureuse, son malheureux caractère s'y oppose, vous ne le changeriez jamais, vous ne pouvez que la plaindre et laisser au temps à détruire une passion aussi funeste. Vous êtes assez délicat pour avoir été flatté de vous voir si vivement aimé ; mais, amour-propre à part, son sentiment lui appartient en entier, votre présence n'a fait que le développer sans même que vous le sussiez. Tout ce que vous saviez, c'est qu'elle redoutait d'avoir une passion ; jugeant combien elle devait être capable d'aimer, son cœur vous a tenté : il était flatteur de vaincre ses craintes ; mais cela vous a-t-il été bien difficile ? Vous ne sauriez penser que vous l'avez séduite. Avec une ame moins honnête que la vôtre, vous vous trouveriez sans nuls reproches. Plaignez-la, vous devez être sensible à ses maux ; mais vous avez au moins la consolation de ne les avoir pas causés.

— J'en serais au désespoir et je ne me le pardonnerais jamais.

— Ne vous laissez donc pas abattre par la douleur ; revoyez le monde. Vous avez appris qu'on n'est pas toujours heureux, même sans avoir aucun tort, et devez savoir que le courage est nécessaire pour supporter les contrariétés de la vie, et qu'avec lui elles se changent en plaisirs.

— Voilà de quoi je suis effrayé.

— Effrayé ?

— Oui, de la faiblesse du cœur humain.

— Croyez qu'il est tel qu'il doit être, et que s'il était autrement, on supporterait difficilement le fardeau de la vie ; ainsi il faut se prêter à tout ce qui peut l'alléger.

— Votre philosophie veut toujours mener vers le bonheur ?

— Ainsi que mon amitié.

— Elle est des plus consolantes.

— L'amour a les mêmes moyens, mais faites des choix plus légers, et les pertes seront plus légères. Adieu, jusqu'au revoir. »

Chapitre 29

Saint-Alvire, après quelques jours d'ennui, après avoir beaucoup monté à cheval, couru plusieurs campagnes, chassé, commencé à lire quelques livres, qu'il quittait dès les premières pages, sentit qu'il fallait continuer de suivre les conseils de Dinval, et rentrer dans le monde promptement. En ayant été éloigné, il ne lui fallut pas plus de deux jours d'Opéra au foyer et dans les petites loges pour être parfaitement instruit. Il fut accueilli par toutes les femmes comme un homme qui aurait fait une belle campagne de terre ou de mer. Son amour-propre en fut très-flatté, et il trouva bientôt les moyens de leur en témoigner sa reconnaissance. Il n'eut que l'embarras du choix, cependant il se détermina pour madame de Verancour. Dinval l'avait prévu, et il attendait Saint-Alvire, qui, le trouvant, lui rendit compte de toute sa conduite depuis qu'ils ne s'étaient vus.

« Eh bien ! lui dit Dinval, vous me paraissez moins tourmenté, à présent ?

— Je vous avouerai qu'il m'a été bien difficile de me distraire de tant de maux ; toutes mes pensées me ramenaient toujours sur cette malheureuse victime de la jalousie.

— Je suis bien aise que vous vous soyez attaché à madame de Verancour.

— Il m'aurait été impossible de lui résister ; elle avait pénétré le sujet de mes peines, elle était fâchée de me voir un attachement si singulier ; elle estimait celle qui me l'inspirait, et elle ne pouvait s'empêcher de la plaindre des maux auxquels elle s'était livrée. Elle prétendait que sa mère, après des aventures incroyables, était morte folle.

— Je ne suis plus surpris de la folle jalousie de la fille ; mais revenons à madame de Verancour.

— Elle fut fort inquiète de moi, quand elle ne me vit plus, et qu'elle apprit que madame de Drinemant était partie pour l'Amérique. Elle querella le chevalier de Querville, à ce qu'il m'a dit, de ce qu'il ne s'informait pas de ce que j'étais devenu. Il avait envoyé chez moi plusieurs fois, et dès qu'il sut mon retour, il y vint lui-même. Enfin, vous voilà donc, me dit-il, j'avais la plus grande impatience de vous revoir.

— Vous allez me dire ce qui vous le faisait désirer ?

— C'est bien mon dessein, je suis jaloux de vous.

— Je ne vois pas pourquoi, surtout dans ce moment-ci.

— Vous ignorez peut-être qu'il y a une femme qui est très-occupée de vous, qui m'en parle sans cesse, et ce n'est pas ce qui me plaît davantage.

— Et quelle est cette femme ?

— Madame de Verancour.

— Madame de Verancour ! et vous l'aimez ?

— C'est-à-dire, j'espérais avant d'avoir découvert toutes ses inquiétudes sur ce que vous pouviez être devenu ; je voudrais la voir moins songer à vous, et peut-être y aurait-il un moyen, si vous vouliez y consentir ; ce serait un grand plaisir que vous me feriez.

— Quel moyen pourrais-je employer pour cela ?

— Le voici : je voudrais vous voir lié avec une femme très-aimable, et à qui vous plairez certainement.

— Et quelle est cette femme ?

— Voilà ce que je ne puis vous dire. Vous la trouverez, ce soir à ma maison d'Auteuil à neuf heures, si vous voulez vous y rendre ; elle ne vous y attend pas ; mais madame de Verancour vous y verra entrer, et vous imaginez !...

— Ah ! je comprends.

— Le reste de la compagnie n'arrivera qu'à dix heures, et nous y souperons tous.

— Mais si cette femme trouve mauvais ce tête-à-tête avec moi, vous me ferez jouer là un mauvais personnage.

— Je vous réponds qu'elle ne le trouvera pas mauvais.

— Ce sera un grand sacrifice que je vous ferai.

— Comment donc ?

— C'est que madame de Verancour serait la seule femme à qui je penserais, si je voulais prendre un engagement.

— Vous serez content de la femme que je vous propose.

— Et s'il en arrive autrement, il faudra que je renonce à madame de Verancour.

— Sur quoi vous ne comptez pas.

— Il est vrai.

— Allons, rendez-vous à Auteuil à neuf heures.

— À neuf heures précises. Adieu, à ce soir.

— Et vous vous y rendîtes ?

— Vous allez voir. J'arrivai à Auteuil à l'heure prescrite. Je connaissais la maison. Je sonnai, je frappai longtemps avant qu'il vînt personne. J'imaginai qu'on ne me laissait là que pour que madame de Verancour pût me voir à cette porte. Enfin l'on m'ouvrit, et j'entrai jusque dans le boudoir. Devinez qui j'y trouvai ?

— Ma foi ! je ne sais qu'imaginer.

— Eh bien ! c'était madame de Verancour.

— Madame de Verancour !

— Elle-même.

— Et l'autre dame ?

— Il n'y en avait pas ; c'était une feinte du chevalier pour savoir si elle m'aimait réellement, et il s'était caché pour entendre notre conversation.

— Voilà une singulière idée ! Voyons un peu comme elle lui a réussi.

— Volontiers. Madame de Verancour me dit : Quoi, monsieur le marquis, c'est bien vous ?

— Oui, Madame ; mais comment êtes-vous ici ?

— Le chevalier de Querville m'a priée d'y arriver de bonne heure, et j'y suis arrivée avant neuf heures.

— Et vous êtes entrée tout de suite ?

— Oui, vraiment ; je croyais arriver la dernière, et je m'y suis trouvée seule absolument.

— Vous n'y avez point vu d'autre femme ?

— Non.

— Vous ne vous êtes pas promenée aux environs avant d'entrer ici ?

— Non, sûrement. Mais dites-moi donc depuis quand vous êtes à Paris ?

— D'hier au soir.

— J'ai été fort inquiète de vous quand j'ai su madame de Drinemant partie ; ne vous voyant pas, j'ai craint que vous n'eussiez

couru après elle, et que vous n'eussiez passé ensemble en Amérique.

— Elle n'en aurait pas été plus heureuse non plus que moi.

— C'est de quoi vous pouvez être certain.

— Désespéré de l'avoir rendue malheureuse, je ne savais que devenir ; dans mon trouble j'ai couru sans pouvoir trouver de repos ; j'ai erré vainement dans la solitude sans savoir à qui confier mes peines, ni comment les adoucir.

— Et vous n'avez point pensé à moi ! je connaissais vos maux ; j'aurais pu vous plaindre au moins.

— Comment aurais-je pu m'en flatter ? c'était un bonheur auquel je n'aurais jamais osé prétendre.

— Quoi ! vous n'imaginez pas à quel point je puis vous estimer ? Un cœur aussi sensible que le vôtre est une chose si rare à présent !

— Il en est qui ne sont pas si sensibles, et qui sont plus heureux que moi !

— Ils ne le méritent pas pour cela davantage.

— Je changerais bien mon sort contre le leur.

— Et avec qui pourriez-vous vouloir changer ?

— Avec un homme que vous connaissez fort, et qui paraît avoir le bonheur de vous plaire.

— À moi ?

— Oui, sans doute.

— Il serait bien étonnant que cela fût sans que je le susse.

— Je voudrais bien m'être trompé.

— Il y a toute apparence.

— Quoi ! vous n'aimez pas le chevalier de Guerville ?

— Je sais le désir qu'il a de me plaire ; mais il n'a jamais été selon mon cœur.

— Dieux ! serait-il bien possible !

— D'où vous vient donc cette joie ?

— Si vous ne l'imaginez pas, Madame, elle sera bien courte, je ne sens pas même comment elle a pu entrer dans mon ame, après tous mes malheurs.

— Il faut les oublier.

— Quoi ! Madame, vous me l'ordonnez ?

— Si ce n'est pas vainement, je serais charmée de pouvoir les effacer.

— Ah ! je serais trop heureux !

— Eh bien, marquis, nous le serons tous deux !

— Ah ! Madame, rien ne peut égaler ma félicité ! non, non, jamais !

— Eh bien, marquis, dit en paraissant le chevalier, vous avais-je trompé, en vous disant que vous plairiez sûrement à la dame que vous trouveriez ici ?

— Comment, Monsieur, c'était un piège que vous nous aviez tendu, au marquis et à moi ?

— Oui, Madame, j'ai voulu être certain des sentimens que vous avez l'un pour l'autre, afin de juger si mes soins pourraient vous plaire, et vous éviter des importunités de ma part, à quoi je ne voulais pas vous exposer plus longtemps ! Ne craignez pas, Madame, que je me vante d'avoir imaginé cette épreuve, elle ne m'a pas été assez favorable pour cela, et mon amour-propre devient le garant de ma discrétion.

Tout le monde arriva successivement, et le souper fut fort gai. Pour avoir l'air de se venger de madame de Verancour, le chevalier fut très-occupé d'une fort jolie femme, très-jeune, et que le mari venait d'abandonner pour une danseuse ; et quoiqu'elle eût l'air de faire peu d'attention à tout ce qu'il lui disait à l'oreille, il n'en avait pas moins de satisfaction, et il me dit que je lui avais rendu un grand service en lui enlevant madame de Verancour, que sa nouvelle conquête lui plaisait bien davantage.

— Et reconduisîtes-vous madame de Verancour ?

— Elle ne le voulut jamais. Je la vis le lendemain, et elle me reçut avec un air embarrassé.

— Pourquoi donc cela ?

— C'est ce que je lui demandai, en lui disant : Qu'est-ce donc, n'est-ce plus madame de Verancour que je revois aujourd'hui ?

— Je suis toujours la même ; mais revenue à moi, je n'ai pu m'empêcher d'être inquiète, en me rappelant combien je me suis oubliée hier, pour ne m'occuper que de vous.

— Pourriez-vous vous reprocher de m'avoir laissé lire dans votre cœur ? que serait devenue cette confiance que vous paraissiez avoir dans le mien, pourquoi serait-elle détruite ?

— Et ce chevalier, que pourra-t-il penser de ma facilité ? car sûrement, il nous avait entendus.

— Il m'a remercié de l'avoir dégagé de vos fers, parce qu'il vient de faire une conquête dont il est enchanté.

— Je ne sais comment il avait imaginé de s'attacher à moi.

— Je n'en suis point du tout surpris, je le serais plutôt de n'avoir pas de rivaux.

— Quand vous en auriez, pourriez-vous les redouter ?

— Non, si j'étais sûr de votre cœur, comme vous devez l'être du mien.

— Eh ! qui pourrait me faire changer ? qui pourrait détruire les sentimens que vous m'avez inspirés dès le moment que je vous ai vu ?

— Il serait bien possible ! et je les ignorais !

— Si vous eussiez été plus heureux avec madame de Drinemant, je n'eusse jamais pensé à vouloir vous détacher d'elle ; mais la connaissant, j'ai espéré que vous ne pourriez vous aimer toujours, et j'attendais patiemment le moment où, rendu à vous-même, vous pourriez être enfin tout à moi.

— Et pour la vie, je vous le jure ; oui, je vous dois une nouvelle existence, vous seule pouviez faire renaître le calme dans mon ame, et nulle autre que vous ne pouvait me rendre le bonheur.

— J'espère que rien ne pourra le troubler, je ne suis point jalouse et je vais vous le prouver, écoutez-moi : Lorsque vous ne vous doutiez pas que je pusse vous aimer, ma belle-sœur avait pénétré mes sentimens pour vous, parce qu'elle avait les mêmes que moi.

Chapitre 30

— Madame de Gersigny ?

— Elle-même, et je me suis aperçue combien, au souper du chevalier, elle était inquiète en voyant comme vous étiez occupé de moi ; c'est ce qui m'a empêchée de vouloir être ramenée par vous. Sa jalousie peut l'engager à me faire tourmenter par ma mère, qui est une femme dont les principes sont fort éloignés de ceux du monde, et qui me presse continuellement de me remarier, me trouvant trop jeune pour rester maîtresse de mes actions. Pour l'empêcher de nous nuire, voici ce que je vais vous proposer, et qui, sans doute, va vous paraître fort singulier de ma part.

— Je vous avoue que je ne l'imagine pas.

— Pour dérouter madame de Gersigny, qui est extrêmement vive, vaine et légère, je ne sais qu'un moyen.

— Et quel est-il, je vous prie ?

— Le voici : c'est de feindre pour elle l'amour le plus violent.

— Qui, moi ? en vous aimant comme je vous aime, vous voulez que je feigne une passion pour une autre ; il m'est absolument

impossible.

— C'est l'affaire de très-peu de temps, sa vanité sera flattée, en croyant l'emporter sur moi ; elle est capable de venir me confier son triomphe, et elle ne sera plus occupée de nous nuire.

— Mais c'est me proposer de vous trahir.

— Au contraire.

— Comment ! et si je ne pouvais résister à ses empressemens ?

— Eh bien…

— Quoi ! vous consentiriez…

— J'étais bien déterminée à attendre la fin de votre passion pour madame de Drinemant.

— Je l'ignorais, au moins.

— Ceci aura un terme fort court, je puis vous en répondre. Elle n'a pas le cœur délicat ; qu'il paraisse un homme à la mode, et votre rôle sera bientôt terminé.

— Ne pourrais-je pas trouver quelque brillant étourdi qui pût la tenter ?

— Rien dans ce moment ne pourra l'affecter plus que vous ; c'est moins son cœur que sa tête qui la conduit.

— Et si c'était un moyen que vous eussiez imaginé de reculer le terme de mon bonheur ?

— Vous verrez que je ne veux, au contraire, que mieux l'assurer.

— Non, Madame, je ne puis croire ce projet véritable ; laissez-moi penser qu'en me faisant cette proposition vous avez voulu m'éprouver.

— Je suis trop sûre de votre cœur pour en être tentée ; ce que j'exige de vous est une chose absolument nécessaire. J'entends quelqu'un. Ah ! c'est ma mère. Allez, de ce pas, chez madame de Gersigny, et persuadez-la si bien de votre amour, qu'elle puisse détruire tous les soupçons que ma mère pourrait former, en nous trouvant ici seuls ensemble ; partez promptement.

— Et y fûtes-vous ?

— Je me trouvai fort embarrassé !

— Je le crois. La situation est neuve ! Ce qui passe par la tête des femmes est incroyable ! Celle-ci n'agit pourtant que d'après les principes que se sont faits les hommes ; elle sait qu'ils ne regardent que comme une légèreté, un jeu, une plaisanterie de tromper une femme.

— Mais madame de Verancour ne peut-elle pas croire aussi que je suis capable de la tromper ?

— Non, non, elle vous examine depuis trop long-temps pour cela. Elle a vu que, malgré vos chagrins, qui étaient justes, vous vous plaisiez avec elle, et c'était là ce qui lui avait fait former son plan de vous attendre, comme elle vous l'a dit.

— Je n'ai donc pas mal fait de lui obéir et d'aller chez madame de Gersigny.

— Vous eussiez très-mal fait, au contraire, en hésitant, puisqu'il était de son intérêt, vis-à-vis de sa mère ; et puis, au fond,

que risquiez-vous ?

— D'attendrir une coquette, il est vrai.

— Voilà tout. Et je sais des hommes qui, avec la plus grande passion, la plus délicate, la plus respectable et la plus durable, entretenaient une fille.

— On me l'a dit, et je ne pouvais le croire.

— Rien n'est plus vrai, soyez en bien persuadé, et ce qui vous surprendra encore davantage, c'est que ces objets de leur grande passion ne l'ignoraient pas.

— Et elles n'en étaient pas jalouses ?

— Elles n'osaient pas au moins le témoigner, de crainte de s'avilir ; l'amour-propre fait passer par dessus bien des choses, ainsi que l'intérêt.

— Par exemple, je le crois facilement.

— Et quel ton prîtes-vous avec madame de Gersigny ?

— Le ton le plus léger, cela est facile ; quand on n'a point d'amour l'on réussit mieux auprès de certaines femmes. Lorsqu'on m'annonça, elle fit un cri de surprise et de joie : Le marquis de Saint-Alvire ! et par quelle aventure ?

— Il n'y a point à cela d'aventure, Madame, c'est une chose toute simple.

— De vous voir chez moi ?

— Oui, Madame, j'ai satisfait le désir que j'en avais.

— Celui-là est délicieux ! Je ne m'en serais jamais doutée, et rien ne pouvait me le faire prévoir.

— L'habitude des conquêtes, fait que souvent on en est peu touchée.

— Il y a pourtant des hommes qui se font distinguer facilement.

— Il faut avoir pour cela un certain brillant ; mais, moi, je suis si gauche !...

— Ah ! le pauvre garçon ! il est tout-à-fait à plaindre !

— Savez-vous que vous avez là une coiffure délicieuse ; mais je dis du meilleur goût !

— Vous êtes donc timide ?

— Comme un enfant. Ah ! je vous en prie, ne mettez pas encore vos gants. Quelle rondeur ! quelle blancheur !

— Cela est vrai, au moins, que je ne suis pas noire.

— Par exemple, cette taille est admirable !

— Vous trouvez ?

— Levez le bras en haut ; là, fort bien. Quelle danseuse vous eussiez été !

— Êtes-vous danseur, vous, marquis ?

— Tenez, vous allez voir une passe charmante ! Donnez-moi les deux mains. (Et en faisant un tour, je l'embrassai.)

— Ah ! ceci est une trahison.

— Dont je serai bien puni !

— Et comment ?

— Cet instant de plaisir va me tourner la tête !

— Je ne vous trouve pas si timide…

— Dans les choses d'usage, je ne le suis pas absolument.

— Et vous appelez cela une chose d'usage, d'embrasser une femme.

— Quand on la tient comme je vous tenais, est-il possible de faire autrement ? Par exemple, si vous me donniez la main…

— Eh bien, la voilà.

— Pourrais-je m'empêcher de la baiser ? (et je la baisai.)

— Et vous appelez cela l'usage du monde ?

— Oui, l'usage des femmes.

— Vous me paraissez très-expérimenté.

— Comme cela, quelquefois. Il faut des occasions.

— Et vous me trouvez une occasion ?

— À tourner la tête. Je suis fâché d'être venu ici aujourd'hui ?

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que tous ces charmes que je viens de découvrir en vous, je ne les trouverais pas ailleurs.

— Et si vous pouviez les y retrouver, je ne vous reverrais plus, cela est tout-à-fait honnête !

— Ce n'est pas cela ; c'est que je craindrais de faire encore d'autres découvertes. Tenez, je vous en prie, ne me retenez pas.

— Savez-vous que je ne vous aurais jamais cru de cette folie-là !

— C'est votre ouvrage.

— Je ne me croyais pas si dangereuse !

— Voilà pourtant ce qui m'a retenu jusqu'à présent, le danger de vous voir de trop près.

— Mais vous me rencontrez très-souvent ?

— Et plus souvent je vous ai fui encore.

— Réellement ?

— J'ai refusé vingt soupers dont je savais que vous étiez.

— Pour aller ailleurs ?

— Oui, et j'y étais persécuté, consumé de regrets de m'être éloigné de vous.

— Je le crois tout-à-fait !

— Ah ça ! dites-moi donc ?

— Quoi ?

— Je trouve votre maison charmante !

— Voyez, regardez le jardin.

— À l'anglaise ? fort bien, divin, délicieux ?

— J'ai une petite porte du jardin qui donne sur le boulevard.

— Il ne fallait pas me dire cela.

— Et pourquoi donc ?

— Qu'est-ce que c'est qu'une porte de derrière dont on n'a pas la clef ?

— Mais je l'ai.

— Oui, vous, mais, moi, je ne l'ai pas.

— Comment ! vous voudriez avoir cette clef du jardin ?

— Puis-je m'empêcher de la désirer, pour être sûr de pouvoir vous voir ?

— Je vous ferai mettre sur ma liste.

— Quoi ! il y a une liste pour la petite porte ?

— Allons, vous êtes un fou. A-t-on jamais dit de pareilles choses ?

— Adieu, Madame, je m'en vais.

— Et où allez-vous ?

— Penser à tout ce que je trouve de délicieux dans votre personne.

— Vous croyez me connaître.

— Ah ! parbleu, que trop ?

— Pour votre repos ?

— Pour mon repos ? Ah ! oui, oui, pour mon repos.

— Vous pensiez à autre chose.

— Non, en honneur.

— Ma belle-sœur vous occupe fort.

— Vous êtes la vingtième personne qui me dit cela.

— Ce qui est vrai, frappe tout le monde.

— Je la respecte infiniment, elle est amie de cette pauvre madame de Drinemant, qui est partie pour l'Amérique.

— Eh bien ! la tête vous tournait pour madame de Drinemant ?

— Elle ne tournera plus que pour vous. Quoi ? vous avez mis vos gants ! (et je lui baisai la main.) Adieu.

— On ne vous verra plus ?

— Pardonnez-moi, toujours et partout où vous serez.

— Il faudra pourtant que nous parlions raison ensemble.

— Quand vous voudrez. Et je partis.

— Voilà une déclaration d'amour bien folle !

— Eh bien ! elle m'a réussi. Et voilà où j'en suis avec madame de Verancour.

— Vous l'avez revue depuis ?

— Non, j'ignore même ce qui l'a empêchée de me recevoir ; je sais seulement que madame de Gersigny lui a beaucoup parlé de moi, en lui disant la visite que je lui avais faite.

— Il faut pourtant que vous sachiez si elle veut que vous retourniez chez madame de Gersigny.

— Je crois l'avoir rendue jalouse.

— J'espère que dans peu vous m'apprendrez des nouvelles de tout cela, et j'irai vous trouver, si je n'entends pas parler de vous. Adieu. »

Bien du temps se passa avant qu'ils se revissent. Ils se rencontrèrent un matin au bois de Boulogne. « Enfin, dit Dinval, je vous retrouve et nous voici dans un lieu propre à causer, ainsi j'espère que je vais apprendre bien des choses.

— Je ne sais trop où nous en étions restés. Ah ! je me le rappelle, à savoir pourquoi je ne pouvais pas voir madame de Verancour.

— Eh bien ! quelle en était la raison ?

— Elle me le dit le soir même dans une maison où je la trouvai. Elle m'apprit que madame de Gersigny avait dit à sa mère un bien infini de moi, qu'elle en avait été très-satisfaite, et qu'elle lui avait avoué qu'elle serait bien aise que l'attachement qu'elle avait soupçonné que j'avais pour sa belle-sœur n'eût pas lieu, et qu'en conséquence il fallait ne la pas voir de longtemps, et continuer vis-à-vis de madame de Gersigny le rôle que j'avais commencé si bien.

— Si bien ?

— Ce sont ses termes.

— Ce si bien-là tient un peu du ton de la jalousie.

— Je vous avoue que je ne m'en doutais pas.

— Vous continuâtes donc sur le même ton avec madame de Gersigny ?

— Je ne pouvais pas en changer.

— Je suis curieux de savoir quel était son projet, de parler raison avec vous : où cela a-t-il pu vous mener ?

— J'allai donc chez elle. En me voyant elle me dit : « Écoutez-moi, j'ai bien fait des réflexions, depuis que je ne vous ai vu ici. Je crois que vous n'avez guère pensé à moi.

— Voilà, je vous l'avoue, l'idée la plus injuste du monde ; car le même soir, j'allai à l'Opéra et je me dis en voyant le ballet : Voilà de jolies danseuses ; mais elles n'ont pas cette taille que j'admirais tantôt. Vous n'avez ni corps ni corset, vous, Madame.

— Fi donc ! je n'ai que ma chemise et ma robe.

— Eh bien ! oui, voilà ce qui fait le charme ! c'est le nud qu'on aperçoit au travers de ce qui le voile. La souplesse des mouvemens se découvre, et voilà cette grâce que je chercherais ailleurs cent ans inutilement.

— Je vois que c'est le naturel qui vous plaît, qui vous attache et que vous désirez.

— Oui, je vous le dis, je le préfère à tout.

— Trouvez-vous dans madame de Verancour cette grâce que vous désirez ?

— Madame de Verancour m'a paru avoir la grâce naïve et simple du sentiment.

— Du sentiment, un peu collet monté ; vous la peignez à merveille, je lui trouve plus de la bergère, dans son ensemble, que de la nymphe.

— Fort bien distingué !

— Aimez-vous cet air de pastourelle ?

— J'aime beaucoup mieux la nymphe.

— La bergère écoute attentivement.

— Oui, mais on saisit la nymphe qui s'enfuit.

— Je vois qu'il ne faut pas que je vous écoute davantage. J'ai pourtant des jours de sentiment.

— Ils doivent être délicieux ! Avez-vous des langueurs ?

— Oui, des langueurs, de l'abandon.

— Eh bien, faites-moi avertir ces jours-là.

— Voilà une jolie proposition !

— Allons, j'ai tort ; c'est à moi de profiter du moment de la bergère ou de la nymphe.

— Croyez-vous que je ne serai que cela ? Je puis m'élever jusqu'à la Déesse.

— Alors, moi, faible mortel, je tombe à vos genoux. (Et j'y tombai, et je les embrassai.)

— Marquis, finissez donc.

— Non, Madame, soyez Vénus et je serai Mars ; Diane, je suis Endimion ; Junon, je suis Ixion ; je ne vous quitte pas, je me sens déjà embrasé par la foudre de Jupiter ; cachez-moi dans votre sein. En se défendant elle tomba sur un sopha et je lui baisai le menton.

— Marquis, finissez donc, je vais sonner, laissez-moi, je veux vous parler. Elle sonna, et je me relevai. Une de ses femmes arriva : Donnez-moi mon écritoire, lui dit-elle. Ah ! le voilà, allez-vous-en.

— Allons, Madame, je vous laisse.

— Ce n'est pas à vous, marquis, que je parlais.

— Vous allez écrire, et j'ai affaire.

— Où cela ?

— Au club, où j'ai donné rendez-vous à quelqu'un.

— Vous irez une autre fois.

— Vous n'avez pas besoin de moi ?

— Que savez-vous ?

— Je viens d'en avoir la preuve à l'instant.

— Comment cela ?

— Parce que vous vous amusez à me séduire sans que je puisse m'en défendre, je vous déplais, et vous me traitez comme un nègre.

— En effet, vous avez lieu de vous plaindre, et j'ai tout-à-fait tort !

— Certainement.

— Vous vouliez vous donner là un air de vainqueur et je n'ai pas voulu le souffrir.

— Oh ! oui, de vainqueur ! Je pensais bien à cela !

— En vérité cela est fort honnête !

— Parce que je vous admire, que je vous rends hommage, voilà toutes les sonnettes en mouvement.

— Eh ! mais, sans doute.

— Moi, j'étais troublé, enivré, transporté……

— Transporté ?

— Sûrement, et vous me trouvez malhonnête. Est-ce ma faute à moi ; c'est à vous que vous devez vous en prendre.

— Mais savez-vous, dit Dinval, que vous étiez fort près de faire une véritable infidélité à madame de Verancour ?

— Je ne le croyais pas, parce qu'il n'y avait pas d'amour dans tout cela ; et en effet, j'ai pensé depuis à vos messieurs qui, avec une grande passion, entretenaient des filles. Je commence à croire cela très-possible.

— Ah ! vous trouvez donc que madame de Gersigny tient un peu de la tournure des filles ?

— Pas absolument, mais de cette tournure à la mode qui est décousue, variée, qui fait que les femmes ne se rendent que par caprice, et vous retiennent de même lorsque vous paraissez vouloir leur échapper.

— Et comment finit votre visite ?

— Elle me gronda beaucoup, je boudai et nous eûmes une explication.

— Je suis curieux de savoir comment elle s'est faite.

— Monsieur, me dit-elle, je suis très-mécontente de vous. Je sais que vous êtes occupé ailleurs et vous venez me chercher : qu'est-ce que c'est que cette conduite-là ? Je vous prie de me le dire.

— Cela est très-facile. Si je suis occupé d'une femme ce n'est pas à vous à vous en plaindre.

— En effet, il serait très-agréable d'avoir une rivale.

— La rivale de vous, Madame, c'est vous-même, et vous en valez bien trois.

— Cela me paraît difficile à expliquer.

— Tenez, regardez-vous dans la glace ; et je l'amenai à la cheminée en passant mon bras autour d'elle. Ne voilà-t-il pas des cheveux châtains ? (Elle les a très-beaux et très-longs.)

— Eh bien ! oui.

— Ces sourcils noirs ont-ils l'air d'appartenir à la même personne, et ces yeux bleus ne sont-ils pas la troisième grâce ? Vous voyez bien que vous êtes seule trois fois la rivale de vous-même.

— Allons, lâchez-moi donc.

— Mais, dites-moi si je n'ai pas raison ?

— Je vous prie de finir. Je suis coiffée ; que voulez-vous que disent mes femmes ?

— Ah ! dit Dinval, voilà donc le secret de sa résistance.

— Elles diront que je suis l'homme du monde le plus respectueux, et je m'éloignai.

— Quoi ! Monsieur, vous ne savez pas causer tranquillement ?

— Je vous demande pardon, Madame.

— Pourquoi donc, lorsque je vous dis que je vous connais un attachement, me répondez-vous des balivernes ?

— Balivernes est fort bon ! je m'en souviendrai. Je ne croyais pas que des assurances aussi sérieuses, de ma part, dussent être traitées de balivernes.

— Si vous n'aimez pas, vous êtes aimé toujours.

— Je serais aimé, moi ; je ne crois pas cela ; je sais trop, qu'avec l'amour le plus violent, on ne peut pas compter sur le cœur des femmes.

— Ah ! le pauvre petit ! Il a l'air tout-à-fait malheureux ! Et lorsqu'une femme est jalouse, en vous croyant attaché à une autre, vous ne vous croyez pas aimé ?

— Je ne connais point de femmes comme cela.

— Voilà pourtant ce que m'a paru madame de Verancour, lorsque je lui ai parlé de vous. Il est vrai que je lui ai fort exagéré tout le bien que j'en pensais.

— Il me paraît que je vous dois beaucoup de remerciement. Et elle vous a paru jalouse, là, réellement ?

— Si bien qu'elle faisait l'impossible pour concentrer la douleur qu'elle en ressentait.

— Ah ! vous me faites là un conte délicieux ! C'est la femme la plus froide que j'aie jamais connue, un vrai marbre, un cristal de roche.

— Non pas un cristal, on ne voit pas assez son intérieur pour cela.

— Vous la croyez dissimulée ?

— Comme une pilule couverte d'or.

— Je ne crois pas que vous trouviez que je lui ressemble ?

— Ah ! vous ! c'est une autre chose ; vous êtes une vertu, vous avez des principes, d'une sévérité !....

— Cela est vrai, au moins ; ne croyez pas rire.

— Je n'en ai point d'envie du tout, et je m'en vais.

— Écoutez donc.

— Quoi ?

— Sommes-nous brouillés ?

— Mais, je crois que oui. Voilà mon projet dérangé.

— À propos de quoi ? Quel projet ?

— Il est inutile à présent de vous le dire.

— Je veux le savoir absolument.

— Il me faudrait trop de temps.

— Eh bien ! venez souper avec moi.

— Quand ?

— Ce soir.

— Ce soir ? Je ne le peux pas ; j'ai un engagement.

— C'est une raison. Adieu, Monsieur.

— Adieu, Madame.

Vous voilà donc parti. Et pourquoi refusiez-vous de souper avec elle ?

— Je voulais voir madame de Verancour avant de m'engager davantage.

— À cause de sa jalousie ?

— Sans doute.

— Vous aviez raison.

— Je voulais me laisser prescrire ma conduite avec sa belle-sœur, et y renoncer si elle le désirait.

— Rien n'était plus honnête que cette conduite-là.

— Je cherchai madame de Verancour ; je la rencontrai, et sans s'expliquer davantage, elle me dit encore que je me conduisais à merveille et que je devais continuer, et cela d'un ton assez dégagé : je n'en pus rien obtenir de plus ; partout où je la rencontrai, son air satisfait me donna de la confiance, et me fit croire que je n'avais nulle jalousie à redouter de sa part, et je pensai que je pourrais revoir madame de Gersigny sans lui causer la moindre inquiétude. Je n'avais point d'amour pour madame de Gersigny ; mais le ton que j'avais pris en débutant avec elle m'amusait, et comme elle était légère, ce n'était pas un véritable engagement que je pusse former, et par conséquent ce ne pouvait pas être une véritable infidélité.

— Voilà bien comme on justifie son penchant ! mais je trouve celui-ci plus amusant qu'une grande passion, et je vous le pardonne. Vous étiez brouillé avec madame de Gersigny, comment fîtes-vous pour vous raccommoder ?

— Vous allez le savoir. Elle choisit exprès le moment, dans une maison où nous étions, où j'allais parler à madame de Verancour, pour me dire tout haut : M. de Saint-Alvire, sommes-nous toujours brouillés ? Il me semble que nous l'étions la dernière fois que vous vîntes chez moi.

— Je ne m'en souviens pas, Madame.

— Madame de Verancour, voilà comme il est, au lieu de chercher à s'excuser et à réparer ses torts, il fait semblant de les avoir oubliés.

— Madame, reprit-elle, il faut l'en punir.

— Il le mériterait. Allons, M. de Saint-Alvire, venez ici que je vous parle.

— En vérité, lui dis-je tout bas, vous m'embarrassez, que c'est affreux !

— Il n'est pas question de vous ; c'est madame de Verancour que je veux embarrasser. Voyez comme elle nous regarde derrière son éventail, pendant que le comte de Verteville lui parle à l'oreille.

— Croyez-vous qu'il l'aime ?

— Elle n'en serait pas fâchée, elle est en coquetterie avec lui depuis quelques jours, on dit qu'il sera Duc bientôt ; sa vanité en serait peut-être flattée, elle a de ces petites choses-là dans la tête.

— Et que dirait sa mère d'un homme à la mode comme cela ?

— Sa dévotion va s'en alarmer.

— On dit qu'elle veut qu'elle se marie.

— Oui, mais le comte ne la voit sûrement pas dans cette crainte, et elle n'est pas assez adroite pour l'amener là. Elle pourra bien être la dupe de l'espoir de l'épouser, si elle l'a formé.

Je vous avouerai, mon cher Dinval, que je pensai que c'était parce qu'elle me trahissait, qu'elle n'était ni inquiète ni jalouse de ma liaison avec madame de Gersigny, et que par dépit, et voulant me venger, je crus pouvoir m'abandonner entièrement à mon goût pour elle. Je fus cependant plusieurs jours à m'y déterminer ; mais rencontrant toujours le comte avec madame de Verancour qui paraissait triomphante d'avoir fait sa conquête, je recherchai madame de Gersigny, et je fus surpris de ne la rencon-

trer nulle part. J'allai à sa porte, on me dit qu'elle était depuis huit jours à la campagne. Cette espèce d'abandon de sa part m'affligea réellement. J'y rêvais aux Tuileries lorsque le comte de Verteville m'aborda, et me dit : J'ai passé hier toute la journée à la campagne avec une femme de votre connaissance, qui est singulièrement aimable ! Elle est plus que cela ; c'est une femme très-essentielle, et dont le sentiment est très-délicat, je ne suis pas étonné qu'elle vous ait plu.

— Essentielle, dites-vous ?

— Sans contredit, et son cœur et sa tête sont toujours d'accord avec la plus saine raison. Je suis persuadé que sa mère applaudira facilement à vos projets.

— Je ne vous comprends pas, et quant à mes projets, je n'en ai formé aucun sur elle. Sa vivacité m'a plu, voilà tout.

— Sa vivacité ?

— Sans doute ; et quand, vous me parlez de son sentiment, je vous avoue que je ne la reconnais pas là.

— C'est pourtant de madame de Verancour dont vous me parlez.

— Point du tout, c'est de madame de Gersigny.

— Vous avez vu madame de Gersigny ?

— Je vous dis que oui, hier toute la journée, et elle doit être de retour à Paris aujourd'hui.

— Vous en êtes sûr ?

— Elle me l'a dit.

— Je vous souhaite le bon soir ; et je le quittai brusquement afin qu'il pût rendre à madame de Verancour mon empressement à aller retrouver madame de Gersigny.

— Je parierais, dit Dinval, que le comte de Verteville vous inspirait autant de jalousie d'un côté que de l'autre.

— Je n'examinai rien, et j'arrivai chez madame de Gersigny. Quoi ! Madame, vous allez à la campagne passer huit jours, et je l'ignore entièrement ; je vous ai cherchée partout et je ne l'ai appris qu'hier au soir en venant ici.

— Si vous y étiez venu plus tôt, vous l'auriez su d'abord.

— Mais au moins vous auriez pu m'en dire un mot.

— Vous êtes toujours occupé de madame de Verancour ; que voulez-vous qu'on fasse d'une espèce de Céladon comme vous ?

— Céladon, moi, je le suis comme vous êtes bergère.

— Bergère ! Ah ! fi donc ! Monsieur, je vous prie de ne pas me dire d'injures.

— Je ne vous dis pas que vous le soyez, je sais assez combien vous êtes éloignée de la pastorale.

— Vous croyez peut-être que je ne sais pas aimer ?

— Je crois que vous aimez à plaire.

— À vous, sans doute ?

— Ah ! point du tout, j'en suis sûr, et je n'ai point cette prétention.

— Réellement.

— Et je ne vous le reproche pas.

— Vous êtes dédaigneux aujourd'hui.

— Vis-à-vis de qui ?

— Vis-à-vis de moi.

— En effet, surtout quand je suis très-piqué de ce que vous m'avez abandonné pendant huit jours.

— Ah ! voilà des reproches ? Eh bien ! j'aime mieux cela. Allons, grondez-moi, et bien fort, et puis je vous en demanderai pardon.

— Oui, oui, moquez-vous de moi.

— Monsieur le marquis, je ne le ferai plus ; et elle voulut se mettre à genoux. Je la relevai en l'embrassant très-vivement ; elle ne se défendait pas trop, mais dans cet instant nous entendîmes du bruit, et l'on annonça la mère de madame de Verancour. Je me mis à regarder un tableau, et elle entra.

— Madame, dit-elle en me voyant, je suis bien aise de trouver ici monsieur de Saint-Alvire, parce que je peux vous dire devant lui ce qui m'amène ; vous connaissez tous deux le comte de Verteville. Il paraît que ma fille et lui se conviennent parfaitement. Je désire qu'elle se marie, et je voudrais fort que le comte l'y déterminât. On dit qu'il sera duc incessamment, et je ne crois pas qu'elle puisse faire un meilleur mariage. Pensez-vous que ce soit l'homme d'ailleurs qui puisse le plus lui convenir ?

— Madame, je le crois très-fort, et voilà monsieur de Saint-Alvire, dit-elle en me regardant malignement, qui je crois vous le conseillera.

— Le pensez-vous, Monsieur le marquis, dites-le moi naturellement ?

— Madame, je connais peu le comte.

— Il le connaît beaucoup, mais il est prudent, et il n'aime pas à donner de conseils.

— Cela est fort prudent. En ce cas, il me permettra d'interpréter son silence, et de le regarder comme une preuve de son approbation.

— Le voilà qui s'en va. Vous reverrai-je, Monsieur de Saint-Alvire ?

— Oui, Madame.

— À l'Opéra ?

— Si vous y allez, sûrement.

— Et vous sortîtes ? dit Dinval.

— À l'instant, parce que, sans savoir pourquoi, je voulais m'éclaircir sur ce mariage, et savoir si le comte y pensait réellement.

— Et vous aviez raison ; car souvent ces sortes de mères-là, avec leurs scrupules, ne veulent voir que des mariages dans les attachemens de leurs filles.

— J'imaginai que je trouverais le comte à l'Opéra, et j'allai l'y chercher.

— Vous étiez donc réellement jaloux ?

— Au moins j'étais piqué de me croire joué par madame de Verancour. Je voulais être instruit de la vérité de leur amour, et

savoir enfin ce qui en était. Je trouvai fort à propos le comte qui me dit : Parbleu ! j'ai bien fait rire madame de Verancour en lui peignant votre empressement de revoir madame de Gersigny.

— Vous l'avez donc vue depuis que je vous ai quitté ?

— Je sors de sa loge.

— Vous la voyez souvent, et cela ne sera pas surprenant au terme où vous en êtes…

— Elle capitule, mais…

— Cela ne sera pas long. Le siège doit s'avancer, au moins on le dit.

— On le dit ?

— Mais oui, ne le pensez-vous pas ?

— Moi ? point du tout ; il n'en a jamais été question.

— Ah ! ah ! cela me surprend !

— Pourquoi donc ? Épouse-t-on toutes les femmes avec lesquelles on se lie ?

— Je crois que non, puisque vous êtes encore garçon.

— Je vous avouerai que j'ai trouvé dans madame de Verancour des choses qui me plaisaient assez, que je n'avais pas rencontrées dans bien des femmes que j'ai connues ; elle s'en est sans doute aperçue, en a été flattée, et lorsque j'y pensais le moins, le hasard nous a prouvé que nous nous convenions, et je me suis trouvé engagé de manière à ne pouvoir pas reculer ; vous sentez bien qu'en

galant homme je n'ai pas résisté, et depuis ce moment je lui rends des soins.

— Qui sont très-bien reçus ?

— Sans doute, mais j'en suis toujours au même point. Je la crois remplie de préjugés, et cela m'attache ; il y a une sorte de satisfaction à les combattre ; mais il faut vaincre à la fin.

— Cela vous arrivera sûrement.

— Un peu trop tard.

— Je vous croyais plus avancé que cela ?

— Cela devait être ; je n'ai pas assez brusqué l'aventure. Je fais ce que je peux pour l'engager de plus en plus, je veux en venir à mon honneur.

— Il serait plaisant qu'elle vous résistât encore long-temps.

— Je n'en démordrai pas ; une conquête difficile est rare ! C'est une bizarrerie qui m'attache de plus en plus à elle, l'inégalité de ses procédés est neuve et cela me retient.

— Avec cette constance elle ne vous résistera pas toujours.

— Mais, je l'espère.

— Je suis bien aise de vous voir en si bon chemin.

— Je vous crois plus avancé que moi, vous marquis ?

— Comment ?

— Avec madame de Gersigny, tout le monde le croit au moins.

— Voilà une bonne plaisanterie.

— De la discrétion ! Si j'étais moins avancé que je ne le suis, je voudrais vous en punir en devenant votre rival.

— Et que dirait madame de Verancour, si elle vous entendait ?

— Elle se rendrait peut-être plus tôt. Adieu, je vais la retrouver.

Et, dit Dinval, que pensâtes-vous de madame de Verancour ?

— Qu'elle serait bientôt la victime du comte, et qu'elle le méritait.

— Rien ne vous retint donc plus vis-à-vis de sa belle-sœur ?

— Je ne voulus plus m'occuper que d'elle. Je montai à sa loge, qui était vis-à-vis de celle de madame de Verancour. Madame de Gersigny y était arrivée, et elle y était seule. Je lui dis des folies qui la firent beaucoup rire, afin que notre gaieté ne pût échapper à madame de Verancour, et qu'elle fût bien convaincue que je ne pouvais plus la regretter. Je vis même que le comte lui fit observer notre air de satisfaction ; je ne sais ce qu'elle en pensa, mais elle sortit avant la fin de l'opéra.

— Je suis persuadé que ce fut l'effet de sa jalousie ; et dites-vous à madame de Gersigny que le comte n'avait pas le projet d'épouser madame de Verancour ?

— Je ne pus le lui cacher, et cela la divertit beaucoup, à cause de la mère dévote.

— Cependant elle devait craindre que vous n'eussiez le projet de retourner à elle.

— Aussi j'eus l'air de la plaindre infiniment.

— Elle me dit qu'il serait difficile qu'elle pût résister au comte, qui avait tout ce qu'il fallait pour séduire même la femme la plus vertueuse.

— Je pris alors un air rêveur et jaloux ; mais l'opéra venait de finir, et nous fûmes obligés d'en sortir.

— Soupâtes-vous avec elle ce jour-là ?

— Elle me le proposa, en me disant : Vous pouvez accepter, nous ne serons pas seuls.

— La plaisanterie me parut fort bonne, et je me rendis chez elle. Le soupé ne fut pas fort gai, et quoique ce ne fût pas une chose rare, je crus remarquer qu'elle avait de l'impatience de voir retirer ce qui composait cette ennuyeuse compagnie. Je laissai partir tout le monde. Elle eut l'air de ne pas s'apercevoir que j'étais resté ; mais pendant qu'elle reconduisait les dames, je passai dans son boudoir. Que faites-vous ici, Monsieur, me dit-elle en y entrant ?

— Je vous y attends, Madame…

— Voilà une bonne folie, et à l'heure qu'il est ! Je ne vous reconnais pas là ! Savez-vous que ceci a tout l'air d'un projet.

— Et je vous effraie sans doute ?

— Pas absolument ; je connais vos mœurs, et je ne puis rien craindre.

— Et moi je risque tout.

— C'est être valeureux.

— Plus que vous ne pensez ; puisque je brave les plus forts enchantemens.

— Il me semble que vous me prenez pour un géant que vous vous disposez à combattre.

— Au contraire, je veux vous rendre les armes, j'attends tout de votre générosité ; je demande seulement que vous me permettiez de m'emparer des sonnettes ; et j'en nouai les cordons très-haut.

— En voilà un que vous oubliez. Elle fit semblant de vouloir le tirer, et je l'arrêtai, en la tenant embrassée par le milieu du corps.

— Mais finissez donc ; quelle est cette folie-là ! Je vais me fâcher.

— Et contre qui ?

— Contre vous.

— Est-ce que je vous déplais ?

— Il n'est pas question de cela.

— Pardonnez-moi, c'est ce que je veux savoir positivement.

— Qu'est-ce qu'un aveu qu'on ne fait pas en liberté ?

— Il peut être charmant !

— Allons, vous êtes un monstre.

— En ce cas, je vais vous dévorer.

— Finissez donc.

— Je ne finirai que pour recommencer. Elle ne me résista pas davantage, et je passai les plus doux momens et les plus délicieux que j'aie goûtés depuis long-temps. Notre conversation fut poussée très-avant dans la nuit, et je me retirai enchanté de madame de Gersigny. Je la voyais tous les jours, et j'étais de plus en plus charmé d'elle ; enfin, j'avais totalement oublié madame de Verancour. Je rencontrai un jour le comte de Verteville. « Eh bien ? me dit-il, tout est fini ?

— Comment ?

— Je ne vois plus madame de Verancour ; c'est une rupture entière.

— Quoi ! vous n'avez pas été heureux ?

— Il n'a tenu qu'à moi de l'être.

— Eh bien ?

— Il fallait épouser ; sa mère se l'était mis en tête, au point qu'elle m'en fit parler par un de ses amis. Ma foi, quand j'ai vu cela, j'ai tout abandonné. Vous savez toute mon histoire. À présent il faut que vous me cédiez madame de Gersigny.

— Quelle plaisanterie !

— Je ne plaisante pas ; c'est en même temps un service que je veux vous rendre.

— Un service ? il serait difficile de me le prouver, quand même j'aurais le droit d'en disposer.

— Vous avez celui de ne plus vous en occuper, et vous le devez pour reconnaître ses bontés.

— Ce serait une singulière preuve de reconnaissance !

— La plus raisonnable et la plus juste. Examinez quelle serait votre conduite. Garde-t-on éternellement une femme, comme vous voulez faire, à moins d'être un franc provincial ? voyez le bel honneur que cela vous ferait dans le monde, ainsi qu'à elle. Je veux donc vous sauver à tous deux un ridicule, et je suis persuadé que madame de Gersigny ne pourrait se refuser à l'évidence de ma proposition.

— Quelle est donc l'opinion que vous avez d'elle ?

— Celle qu'on peut avoir d'une femme éclairée et bien pensante, qui doit profiter de ses charmes pour étendre le nombre de ses conquêtes autant qu'il lui sera possible ; c'est le seul moyen de parvenir à la célébrité où elle doit aspirer. Les femmes comme elle ne l'ignorent pas, et elles ne manquent jamais de réflexions pour diriger leur conduite. Voilà comme je vois madame de Gersigny, et je vous avouerai que j'ai été un peu surpris en trouvant à madame de Verancour une façon de penser bien différente ; aussi cela n'a pas peu contribué à diminuer mes regrets en me voyant Obligé de renoncer à elle.

— Je ne puis disconvenir que tout ce que vous venez de me dire, ne me paraisse tout-à-fait neuf.

— C'est que vous n'observez pas les femmes comme je le fais. Autrefois on admirait, on respectait une femme et un homme qui s'étaient attachés l'un à l'autre pour la vie. Eh bien ! voyez-vous admirer à présent ces amans surannés, malgré leur fidélité à toute épreuve ? on ne peut se prêter à l'idée qu'ils ont été jeunes autrefois, afin de ne voir en eux que l'image ridicule de la tendresse des vieux amans. On rit de voir les prétentions d'une

vieille nymphe, toujours exigeante, et les soins, les attentions et les prévenances gauches de son vieux berger. Les femmes d'à présent ont participé aux lumières des hommes. Parfaitement éclairées, elles savent calculer quel doit être le prix de leurs charmes, elles ne les mettent plus en viager ; elles préfèrent les différentes cultures, et par cette savante administration, elles jouissent d'un rapport que la liberté seule de l'exportation pouvait produire.

— Vous leur supposez une philosophie un peu gaie.

— Et c'est la seule qu'elles connaissent. Parlez-leur sérieusement de votre amour, elles vous riront au nez et elles feront mille plaisanteries sur votre compte. Parlez-leur gaiement du plaisir, elles vous écouteront sérieusement, et elles en feront leur profit. Convenez que vous n'eussiez pas réussi, en vous conduisant autrement avec madame de Gersigny.

Pendant notre conversation, il était arrivé beaucoup de monde dans la maison où nous étions. En me retournant, j'y vis madame de Verancour ; je n'étais pas loin d'elle, elle m'appela, et elle me dit : Vous êtes sans doute instruit des prétentions que le comte de Verteville a eues vis-à-vis de moi, et combien il s'était trompé ?

— J'ignore, Madame, ce que vous voulez dire.

— Eh bien ! venez me voir demain, et vous saurez tous les maux que vous m'avez causés, et ceux qui en seront les suites. Ses yeux étaient prêts à verser des larmes ; elle se leva et elle passa dans un cabinet en me défendant de l'y suivre. Je demeurai immobile à la même place. Dans ce moment, je vis entrer madame de Gersigny ; le comte fut à elle, et il s'en empara de ma-

nière que je vis bien qu'il ne m'en laisserait pas approcher de la soirée : elle paraissait s'amuser infiniment de ce qu'il lui disait, au point même de ne pas du tout s'occuper de moi. Les reproches de la première et l'oubli de la seconde, me troublèrent l'ame et l'esprit, et je ne pus rester plus long-temps dans cette maison ; j'allai porter ailleurs l'impression douloureuse que je ressentais. Je fus obligé de me retirer de bonne heure, mais de la nuit je ne pus prendre un instant de repos.

Le lendemain j'allai chez madame de Verancour. Je ne sais pourquoi, me dit-elle avec douceur, je vous ai prié de venir me voir, puisqu'il n'y a plus de remède à mes maux. Peut-être espéré-je que vous pourrez me plaindre ; c'est-là sans doute ce qui me l'a fait désirer. Je me suis reproché bien des fois de vous avoir engagé à feindre de l'amour pour madame de Gersigny. Je ne croyais pas que la jalousie pût s'emparer de mon cœur, je n'avais pas prévu la satisfaction avec laquelle je vous verrais, auprès de ma belle-sœur, oublier l'amour que j'avais pour vous : vous n'avez donc pas vu combien il m'en coûtait, en voulant vous y encourager ?

— Je vous disais bien, reprit Dinval, qu'elle était jalouse.

— Hélas ! Madame, lui dis-je, j'ai combattu long-temps, parce que toujours occupé de vous…

— Peut-être nous sommes-nous trompés l'un et l'autre par les apparences. Pour vous ramener à moi, j'ai feint d'écouter le comte de Verteville, parce qu'en homme à la mode, lui ne connaît point le mystère, il sacrifie tout à sa vanité, il affiche tout ; mais cette sorte d'éclat qui devait vous ramener vers moi, n'a fait que vous en éloigner encore davantage.

— J'ai cru, je l'avouerai, qu'il avait réussi à vous plaire.

— Comment avez-vous pu le penser un instant ? Je me flattais que vous auriez une meilleure opinion de moi, ou, qu'au moins, vous m'engageriez à m'expliquer ; mais, au contraire, vous avez affiché votre triomphe avec madame de Gersigny. Les moyens de vous ramener ne me faisaient voir que vous, et j'oubliais l'effet que produirait vis-à-vis de ma mère l'attachement du comte. Elle y fit la plus grande attention, et elle trouva, dans lui, l'espérance pour moi de la plus belle fortune ; il doit être duc, me dit-elle, il vous aime, il ne peut avoir que des vues honnêtes, j'ai des moyens de l'engager, et je vais les employer. Sans m'écouter, elle partit à l'instant. Deux jours après, je ne revis plus le comte, et ma mère me dit que cette affaire était manquée absolument. Elle me reprocha d'avoir écouté un homme si perfide, qui n'était occupé que de sacrifier à sa vanité les femmes les plus respectables : À quoi seriez-vous exposée s'il vous arrivait encore une aventure pareille ? Vous seriez confondue avec toutes les femmes légères, qui sont sans pudeur et sans vertu, et cela sans l'avoir jamais mérité ; il faut mettre une barrière insurmontable entre vous et les apparences seulement du vice. Et tout ce que je craignais, marquis, de votre attachement pour moi, l'éclat qu'a fait le comte, l'a hâté davantage ; ma mère me marie, je vais me voir éloignée de Paris et de vous, que je ne puis croire absolument ingrat ; voilà mon malheur, c'est trop vous estimer pour ne pas vous regretter toute ma vie. Adieu, je ne veux rien savoir de vous. Si je pouvais croire que vous ne m'aimassiez plus, cet aveu empoisonnerait le reste de mes jours, je me reprocherais sans cesse de vous avoir éloigné de moi : si j'étais sûre de votre cœur, je serais encore plus à plaindre, en étant certaine de tout ce que vous souffririez de notre séparation. Vous versez des larmes !

Dieux ! qu'ai-je fait ! Éloignez-vous, je ne peux plus vous voir, ni vous entendre. Adieu et pour toujours. Elle passa dans son cabinet, en ferma la porte, et je restai anéanti par la douleur. J'entendis du bruit, je craignis d'être rencontré par cette mère cruelle qui nous causait tant de maux, et je revins chez moi désespéré de ma légèreté et de ma facilité à croire madame de Verencour si peu capable d'une passion qui pouvait seule encore me rendre heureux. Je ne voulus plus penser à former aucun engagement. Je me dissipai le plus qu'il me fut possible ; c'est-à-dire que je voulus me dissiper ; mais la société avait perdu tous ses charmes pour moi. J'errais dans le monde, et rien ne pouvait plus m'y attacher ; vous n'étiez pas à Paris, et j'étais sans secours. Je parcourais souvent dans le même jour les trois spectacles, et sans m'inquiéter de madame de Gersigny ; je l'apercevais sans cesse avec le comte de Verteville, sans ressentir la moindre jalousie. Un jour je rencontrai le comte sans elle dans une maison. Il vint à moi, et il me dit : Je ne vous conçois pas.

— Pourquoi donc ?

— Le choix que vous faites des femmes à qui vous vous attachez est réellement le plus singulier qui soit au monde, je n'en avais encore jamais rencontré de pareilles.

— Il me semble pourtant qu'elles sont toutes faites à peu près de même.

— Point du tout. Où avez-vous vu que des veuves, au lieu de songer à jouir de leur liberté, eussent la rage de se remarier……

— Ah ! parce que madame de Verancour……

— Non-seulement elle, mais encore madame de Gersigny.

— Elle veut se marier ?

— Elle voulait aussi m'épouser.

— Vous me surprenez fort.

— Je ne sais qui a dit que je devais être duc un jour, mais.....

— C'est la mère de madame de Vérancour qui l'a dit devant moi à madame de Gersigny, et cela ne devait lui rien faire à elle.

— C'est-à-dire que c'est ce qui m'a fait éprouver, de sa part, une résistance à laquelle je ne m'attendais pas.

— Cela a dû vous surprendre ?

— Après mille tentatives inutiles, j'ai voulu savoir ce qui pouvait l'engager à me résister.

— Eh bien ?

— Elle me dit que le parti qu'avait pris madame de Verancourt lui avait fait penser au danger de demeurer veuve à son âge, qu'elle était assez riche pour pouvoir prétendre aux plus grands établissemens, et qu'elle n'épousera jamais qu'un homme titré comme je dois l'être un jour. En ce cas, lui dis-je, Madame, je vois quel est votre projet, vous ne voulez pas de moi.

— Pourquoi donc cela, Monsieur ?

— Parce que je ne puis être à vous et être titré.

— Je ne vous comprends pas.

— Cela est facile à expliquer, je ne puis être titré que lorsque j'aurai la grandesse.

— Fort bien !

— Et je ne puis avoir cette grandesse qu'en épousant une héritière qui m'en procure et qui me l'apportera.

— Vous ne serez duc que de cette manière-là ?

— Oui, Madame.

— C'est un conte que vous me faites.

— Demandez à tout le monde. On sait que j'ai encore trois ans à attendre, la demoiselle ne pouvant être mariée avant ce temps-là.

— Je vous fais mon compliment, Monsieur, sur une si belle alliance.

— Et de ce moment vous vous êtes donc séparés ?

— C'est-à-dire que j'ai senti que mon affaire était terminée avec elle sans espoir de retour.

— Et vous en avez été désespéré ?

— Point du tout, au contraire.

— Comment, au contraire ?

— Sûrement, ne voyez-vous pas que cela m'a fait une histoire délicieuse à conter ?

— Vous pouviez vous en dispenser.

— Ma foi non, c'est un dédommagement du temps que j'ai perdu avec elle, et je ne puis m'y refuser. Je suis seulement fâché de ne vous avoir pas rencontré plus tôt pour vous faire part de ma

mésaventure. Adieu. Vous devez être bien content de moi, puisque je vous laisse le champ libre.

— Et vous n'avez pas été tenté, dit Dinval, de revoir madame de Gersigny ?

— Je serais même fâché de la rencontrer.

— Il faut pourtant vous occuper.

— Je n'en sens que trop la nécessité ; plus je réfléchis, et plus je sens que cette liberté dont on parle sans cesse est plutôt une nullité qu'un bonheur. Il faut être contrarié dans la vie.

— Cela est vrai au moins ; si l'on ne tient à personne, personne ne tient à nous.

— Aussi, n'ai-je jamais compris cet égoïsme qu'on reproche tant à ce siècle, et je ne saurais concevoir qu'on puisse imaginer de n'attendre son bonheur que de soi ; avec cette pensée on devrait être abandonné de la nature entière. Si j'oublie les autres il est juste qu'ils m'oublient de même ; et cet oubli ne serait-il pas une espèce de néant ? au moins ce serait vivre comme si l'on était seul sur la terre, et qui voudrait vivre dans une île déserte ? mais je sens que j'existe par tout ce qui m'environne. L'homme est donc fait pour la société, et il faut y tenir par quelque lien.

— À votre âge, le plus agréable est l'amour.

— Il est quelquefois aussi le plus trompeur. »

Chapitre 31

« Oui ; mais il a toujours des charmes. On m'avait dit, à propos de cela, que vous voyiez beaucoup madame d'Hernelles.

— Madame d'Hernelles ? oui, je l'ai vue assez ; mais n'est-elle pas allée s'établir en province ?

— Non, vraiment, elle est ici à demeure.

— Madame d'Hernelles a des grâces simples et naïves.

— On pourrait, au premier aspect, lui croire de la sévérité, et elle n'a rien que d'agréable dans la société, et pour peu qu'on la connaisse, le charme s'augmente, et l'on trouve peu de femmes qui sachent plaire autant qu'elle.

— Puisqu'elle est à Paris, je sais où je pourrai la revoir, et je veux l'y chercher. »

Ils se quittèrent avec la promesse de se revoir bientôt ; en effet, au bout de quinze jours ils se retrouvèrent encore au bois de Boulogne. Saint-Alvire ne voyait pas Dinval, qui lui dit : « À quoi donc pensez-vous ? serait-ce à madame d'Hernelles ?

— Il est vrai.

— Ceci est donc une affaire bien sérieuse ?

— Sérieuse, si vous le voulez ; parce que je crois que j'ai un rival.

— Eh bien ! cela fait un intérêt de plus.

— Et s'il est heureux ?

— Vous attendrez.

— Et vous voulez que je sois toujours occupé.

— Est-ce que le bonheur d'un rival n'occupe pas ?

— S'il ôte l'espoir ?

— On est bientôt guéri ; mais, quel est le caractère de ce rival qui vous afflige ?

— Celui d'un homme qui se croit un être supérieur, c'est-à-dire d'un fat.

— Oui ; mais il n'en est pas moins fêté par les femmes, on ne sait pas trop pourquoi.

— Elles le savent bien elles. C'est une affaire de convention. N'affecte-t-il pas l'air heureux, et beaucoup plus qu'il ne le voudrait ?

— Oui, il a l'air extrêmement avantageux.

— Il y a des hommes comme cela, dont les femmes semblent raffoler, sans les aimer.

— Sans les aimer ?

— Oui, elles ne sont pas fâchées qu'on les croie occupés d'elles.

— Mais cela doit éloigner les autres.

— Au contraire, avez-vous renoncé à votre amour, malgré cet homme que vous croyez votre rival ?

— Non.

— Eh bien ! il faut le regarder comme nul, vous verrez si l'on vous écoute, et ne prenez pas un air chagrin ; cela avertit les femmes de prolonger leur résistance.

— Vous le croyez ?

— L'opinion qu'elles prennent de vous leur fait craindre d'en être moins estimées, en se rendant facilement.

— Je le croirais assez. Allons, je suivrai vos conseils, au revoir. »

Dinval partait pour la campagne, et il devait y demeurer un mois. Ce temps parut long à Saint-Alvire, qui désirait fort son retour ; il lui avait même écrit qu'il l'attendait avec impatience, et dès qu'il fut arrivé, il se rendit chez lui.

« Eh bien ! lui dit Dinval, comment vont les amours, les plaisirs ?

— Les plaisirs, reprit Saint-Alvire ? sont un peu mêlés d'inquiétude.

— Tant mieux.

— Vous voilà toujours dans les mêmes principes ?

— Eh bien, ai-je tort ?

— Non ; puisque ce n'est pas vous qui dirigez les événemens.

— Ah ! ah ! ceci me paraît sérieux et excite ma curiosité. Allons, voyons ; parlez donc promptement.

— En vous quittant au bois de Boulogne, la dernière fois, je rencontrai l'abbé de la Fargue, il était à cheval, j'y étais aussi, et

nous nous en revînmes ensemble.

— Je le connais ; serait-il le rival dont vous m'aviez parlé ?

— Précisément. Il me dit : Marquis, je suis charmé de vous rencontrer, parce que j'ai la chose du monde la plus intéressante à vous dire.

— À moi ?

— Oui, à vous, et je veux vous le dire, parce qu'il pourrait bien arriver que vous ne sussiez pas que vous êtes découvert, et que le bruit en court sourdement dans Paris.

— Comment ? un bruit qui court sur moi ?

— Et sur madame d'Hernelles, et je vous dirai comment je l'ai découvert.

— Je ne puis concevoir…

— Attendez, attendez. Une femme qui a de l'amitié pour moi, me dit avant hier : En vérité, l'abbé, vous vous comportez bien singulièrement ! Mais dites-moi donc, êtes-vous devenu fou ? Je ne vous comprends pas. Quelle est donc votre idée de vous aviser de vous attacher à une femme qui aime un autre homme ? Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie-là, de vouloir rompre un attachement aussi sérieux que celui du marquis de Saint-Alvire et de madame d'Hernelles ? Je dis à cela que je l'ignorais parfaitement, et cela était vrai. Voilà de quoi je suis bien aise de vous avertir, Marquis ; c'est que le mystère que vous en faites tous les deux est entièrement dévoilé, et que je ne suis pas d'avis de me morfondre en attendant que vous vous sépariez un jour.

— Voilà, dit Dinval, une plaisanterie bien singulière ! voulez-vous que je vous dise ce que j'en pense ?

— Vous me ferez plaisir.

— Je pense que l'abbé aura été rebuté par madame d'Hernelles, et qu'il veut éviter de paraître avoir échoué vis-à-vis d'elle. Il aime mieux faire croire qu'il n'était pas instruit assez bien, quand il a voulu s'attacher à elle.

— Voilà le fait.

— Et quel parti prîtes-vous ?

— Vous allez le savoir : j'allai chez madame d'Hernelles, et je lui dis : Madame, il se répand un bruit dans le monde qui me fait un honneur infini, et je me crois obligé de vous en instruire, afin que vous sachiez, dans cette circonstance, quel est le parti qu'il vous conviendra de prendre.

— Voilà, me dit-elle, un exorde qui me paraît bien sérieux, et qui, je crois, doit un peu m'effrayer.

— C'est moi, Madame, qui dois avoir tout à redouter.

— Je ne comprends pas pourquoi un bruit qui vous fait honneur, peut vous paraître si redoutable.

— Cela est facile à expliquer. On dit que sous le voile du mystère, vous et moi, nous cachons une passion fort vive.

— Ce mystère durera long-temps.

— Point du tout, Madame, il est dévoilé dans tout Paris, et l'on vient de m'en avertir.

— La plaisanterie est délicieuse ! et vous vous en êtes défendu sérieusement.

— Je me suis défendu de ce qu'on voulait me persuader que vous m'aimiez.

— Cela vous a paru difficile à croire ?

— Mais, je vous le demande ?

— Je vois bien que c'était là où vous en vouliez venir.

— Ce n'est pas là du moins comme je comptais m'y prendre.

— Ah ! vous aviez réellement des projets ?

— Cela n'est pas difficile à imaginer.

— Pourquoi ne le disiez-vous pas d'abord, sans tout ce préambule ?

— Ce préambule, comme vous l'appelez, était nécessaire pour vous prouver que je n'étais pas coupable…

— De quoi ?

— De laisser courir le bruit……

— Que nous nous aimons ? Je le crois bien ; mais vous voulez m'amener par-là à rendre la chose vraie.

— Je ne puis m'arrêter sur cette pensée.

— Pourquoi donc ?

— C'est qu'elle me tournerait la tête.

— Vous voulez donc que je vous charge de dire à tout le monde qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'on dit, et que jamais vous n'auriez réussi à me plaire ?

— Pour cette dernière chose, si elle était un mensonge, je ferais avec plaisir tout ce que vous m'ordonneriez.

— Et si je ne vous chargeais de rien, laisseriez-vous courir, dans le public, ce bruit tel qu'il est ?

— Je ne pourrais pas faire autrement.

— Et moi, je ne pourrais plus ni vous voir, ni vous parler nulle part, afin de détromper le public.

— Cela n'y ferait rien, il pourrait croire tout au plus que nous aurions rompu à cause de lui.

— Que faire donc ?

— Ne pas s'en embarrasser.

— Oui, et laisser les choses comme elles sont.

— En ce cas-là, c'est trouver bon que je vous aime ; voilà de ma part où j'en suis.

— Vous croyez par-là m'embarrasser.

— Mais vous voilà exposée à m'entendre.

— Et par conséquent à vous répondre.

— Je l'espère.

— Et favorablement ?

— C'est tout ce que je désire.

— Il me semble que vous vous accoutumez à plus de précision pour expliquer vos sentimens.

— Et qu'y ai-je gagné ?

— Laissez-moi au moins le temps de la réflexion.

— Le sentiment n'a point besoin de réfléchir.

— Vous imaginez que je crois que vous avez forgé l'histoire que vous venez de me faire dans ce moment ?

— Je vous jure que je ne l'ai pas inventée.

— Eh bien ! dites-moi de qui vous la tenez ?

— De l'abbé de la Fargue.

— De l'abbé ! et vous l'avez cru ?

— Je ne vois pas par quelle raison il l'aurait imaginée.

— Je vais vous l'apprendre. Il y a long-temps qu'il me dit que si je n'avais pas le cœur prévenu pour un autre que lui, je ne lui résisterais pas long-temps. À la fin il vous a nommé. Comme je voulais me défaire de lui, je le lui ai laissé croire. C'était une espèce de congé que j'étais bien aise de lui donner ; et pour affecter l'air de m'abandonner, de renoncer à moi, il aura publié ceci comme une découverte qu'il avait faite.

— Est-ce que vous ne trouveriez pas plaisant que je lui dusse mon bonheur ?

— Je crois aisément que vous trouvez qu'il le mériterait ; mais il me paraîtrait bien plus généreux à vous de le lui laisser croire,

sans que je fusse engagée à rien vis-à-vis de vous.

— Ne me parlez jamais d'une pareille générosité, je m'en sens absolument incapable.

— Vous aimerez donc mieux ne me plus revoir ?

— Comment, ne vous plus revoir ?

— Sûrement, voudriez-vous que j'affligeasse quelqu'un que j'aime ?

— Si vous aimez……

— Eh bien ?

— C'est donc quelqu'un qui le mérite infiniment.

— C'est au moins un attachement que je ne saurais jamais rompre.

— Il fallait donc nommer cet être heureux à l'abbé au lieu de moi.

— Cela ne m'aurait pas si bien réussi.

— Et vous croyez que vous en êtes réellement aimée ?

— Je n'en fais aucun doute.

— Je ne vous demande pas qui peut avoir le bonheur de vous plaire autant.

— Je veux pourtant vous le faire voir.

— Je vous prie, que je n'en entende jamais parler.

— Vous penserez différemment quand vous saurez quel est cet objet, et vous l'aimerez aussi.

— Non, Madame, non je vous jure…

— Et si je vous ordonnais de l'aimer.

— Serais-je le maître de vous obéir ?

— Je le crois.

— Eh bien ! faites-le donc paraître ?

— Et s'il vous craignait, et que vous en devinssiez le vainqueur, comment useriez-vous de votre victoire ?

— Je ferais alors ce que vous m'ordonneriez.

— Eh bien ! d'avance je vous ordonne de l'aimer.

— Qu'il paraisse donc cet objet fatal.

— Oui, tout-à-fait. Tenez, voyez-le.

— Où donc ?

— Devant vous.

— Quoi ! vous êtes ce rival que je croyais haïr ! Ah ! souffrez que je l'embrasse, pour lui prouver combien je lui pardonne toutes les inquiétudes qu'il m'a causées !

— Ce serait à vous une trop grande générosité, et je n'en veux pas abuser à ce point-là.

— Vous avez poussé la plaisanterie un peu loin.

— C'est que vous m'amusiez beaucoup avec votre jalousie.

— Mais à présent que j'y pense, je trouve qu'on a souvent de ces rivaux-là à combattre avec vous, Mesdames.

— Il me semble que le combat n'a pas été assez long pour que vous ayez trop lieu de vous en plaindre.

— Ah ! je vous en prie, ne le recommencez pas.

— Eh bien ! venez avec moi à l'Opéra.

— Il me paraît, dit Dinval, que la résistance n'a pas été trop longue.

— Elle dure toujours.

— Toujours ?

— C'est-à-dire qu'elle se renouvelle souvent ; il y a des jours où je ne sais plus où j'en suis, où je crois tout perdu.

— C'est l'effet du caprice, ou de la raison.

— Pourquoi du caprice, d'abord ?

— On ne saurait rendre raison de cela ; il y a, par exemple, des jours où les femmes craignent que le plaisir ne ternisse l'éclat de leurs charmes, et elles y sacrifient jusqu'à leurs amans.

— Vous le croyez ?

— J'en ai vu mille exemples.

— Et quand c'est la raison ?

— Elles savent se priver de ce qui leur plaît le plus pour ramener notre amour par les inquiétudes, et nous empêcher de leur échapper.

— Madame d'Hernelles pourrait-elle avoir cette crainte ?

— L'amour-propre n'est pas toujours aussi fort que la jalousie, et lorsqu'il est blessé par elle, il est obligé de lui céder le pas.

— Pour lors, je trouve les femmes fort à plaindre.

— Et vous avez raison ; une femme jalouse est bien plus malheureuse qu'un homme, parce qu'elle a moins d'objets de distraction, et qu'elle se livre entièrement à tout ce qui peut nourrir, accroître et envenimer son tourment.

— Il faut donc que je pardonne à madame d'Hernelles des inégalités ?

— C'est le moyen de l'engager à en moins avoir.

— Je me conduirai en conséquence, et je vous dirai ce que cela aura produit. »

Dinval revit Saint-Alvire, qui avait l'air assez triste : « Comment, lui dit-il, qu'avez-vous ? mes conseils vous auraient-ils été défavorables ?

— Je ne le crois pas, et vous en jugerez mieux que moi. Les inégalités de madame d'Hernelles ayant continué, je ne voulus pas la contrarier, et je lui dis un jour : Je ne vous ferai point de reproches, Madame, je craindrais trop de vous offenser.

— J'espère, mon cher Marquis, que vous êtes bien sûr que ma tendresse pour vous n'est pas diminuée ?

— Je vous dis que j'en suis persuadé.

— Si vous doutiez de mon cœur, vous seriez bien ingrat !

— Et pourquoi en douterais-je ? Ce n'est pas de moi dont je suis occupé ; c'est de vous seule.

— Vrai ?

— Je connais les femmes : elles ne sont pas toutes comme vous ; mais celles qui vous ressemblent ne doivent faire craindre nulle légèreté de leur part.

— Vous n'imaginez pas combien vous me tranquillisez.

— Et qui pouvait vous troubler ?

— La crainte que mes refus ne vous déplussent trop.

— Rendez donc plus de justice à ma délicatesse. Ah ça ! vous m'avez dit que vous aviez à écrire, et je vais vous laisser.

— Et où irez-vous ?

— Voir des femmes que j'ai fort négligées depuis que je me suis attaché à vous.

— Et les aimez-vous à présent plus que vous ne les aimiez ?

— Non ; j'aime leur société, parce qu'elles sont toujours les mêmes.

— C'est-à-dire que vous me trouvez inégale ?

— Ah ! point du tout !

— Vous ne savez pas ce qui se passe dans mon ame !

— Je vous demande pardon ; je la crois toujours fort occupée de moi.

— Eh ! rien n'est plus vrai !

— Mais je crains que cette constance ne la fatigue trop ; il faut du ressort aux passions, sans quoi…

— Elles s'éteignent chez vous autres hommes ?

— Sûrement je crois votre sexe à l'abri de ces soupçons bien moins que le nôtre.

— Il arrive souvent que vous ne cherchez qu'un prétexte pour changer.

— Vous dites bien ; il y a beaucoup d'hommes comme cela. Ah ! ça, puisque vous voulez écrire…

— Mais non, attendez, je ne sais pas ce que je ferai.

— Vous n'êtes pas malade ?

— Je n'en sais rien.

— Il faudrait pourtant en être sûre.

— Vous connaissez-vous à la fièvre ?

— Pas absolument.

— Tenez, asseyez-vous là, et voyez ?

— Il y a de l'agitation.

— Et comment n'y en aurait-il pas, ingrat !

— Ingrat ! Moi ?

— Oui, vous vous imaginez que je ne vous connais pas ; vous doutez de mon cœur, quoique vous disiez le contraire.

— Qui pourrait m'en faire douter ? est-ce que je me plains ?

— Non, mais vous vous contraignez.

— Point du tout, en honneur.

— Attendez.

— Que voulez-vous ?

— Une lettre que j'ai perdue.

— Et que vous voulez me montrer ?

— Non, sûrement.

— En ce cas, vous la trouverez toujours bien.

— Non, je vous en prie, laissez-la moi chercher.

— Je ne me soucie pas du tout que vous la trouviez.

— Cela est fort honnête !

— On ne peut pas davantage.

— Il vous sera difficile de le prouver.

— Point du tout. Si je craignais que cette lettre ne fût d'un rival par exemple.

— Vous savez bien que vous n'en avez pas.

— Voilà de quoi je ne puis pas être sûr.

— Ne plaisantez donc pas.

— Voyez dans votre petit cabinet.

— Je n'y suis pas entrée depuis que je l'ai reçue.

— Je parie que vous l'y trouverez.

— Je veux bien y voir, pour vous satisfaire.

Elle y alla ; pendant ce temps-là, je cherchai la lettre sur le sopha où nous étions ; je la trouvai, et je la mis dans ma poche. Eh bien ! lui dis-je, l'avez-vous trouvée ?

— Je vous avais bien dit que j'étais sûre qu'elle n'y était pas. Levez-vous donc.

— Allons, je vais vous laisser chercher.

— Quoi, vous vous en allez ?

— Je ne puis pas vous voir tourmentée comme cela, pour une misère.

— Au lieu de m'aider.

— Voilà comme vous dérangez votre santé ; aussi je ne suis pas surpris que vous vous rendiez malade, et puis moi, je pâtis de tout cela.

— En effet, vous êtes fort à plaindre !

— Certainement ; parce que je ne veux avoir de volontés que les vôtres ; allons, je m'en vais.

— Reviendrez-vous ce soir ?

— Mais…

— Je me porterai bien, serez-vous content ?

— Je le suis toujours. Et je sortis.

— Pourquoi donc, dit Dinval, aviez-vous pris sa lettre ?

— Parce qu'elle m'avait paru y être trop attachée ; j'y voyais du mystère, et je voulus l'éclaircir. Que vous dirai-je, c'était une fantaisie.

— Vous lûtes donc cette lettre, dès que vous fûtes hors de chez madame d'Hernelles ?

— À l'instant. Elle était d'une sœur à elle que je ne connaissais pas, et voici ce que j'y trouvai.

« Puisque tout ce que l'abbé vous a dit, ma chère sœur, a paru vous convaincre, croyez-moi, consentez à le revoir ; il se trouvera chez moi, dès que vous le voudrez ; il n'est occupé que de votre bonheur ; mandez-moi à quelle heure vous pourrez venir demain, il sera exact au rendez-vous. Adieu, ma chère sœur, je vous embrasse comme votre plus tendre amie. »

— Ah ah ! ceci me paraît fort singulier !

— Cela me parut de même qu'à vous, je me voyais tout prêt d'être trahi pour l'abbé de la Fargue. Je ne fus plus surpris de la conduite de madame d'Hernelles. Je voulus voir l'abbé, et je le trouvai dans une maison où je savais qu'il allait souvent, qui était proche des Tuileries où je le menai.

L'abbé, lui dis-je, vous n'avez pas été de bonne foi avec moi, au sujet de madame d'Hernelles.

— Comment cela ?

— Vous m'avez dit qu'elle m'aimait.

— Je vous l'ai dit, parce qu'elle n'en est pas disconvenue.

— Oui ; mais en me conseillant de m'attacher à elle, vous m'avez assuré que vous y renonciez.

— Eh bien ?

— Vous la voyez, vous continuez de chercher à lui plaire.

— C'est ce qu'on fait avec toutes les femmes.

— Vous ne voulez que son bonheur, dit-on.

— En voulant le sien à soi, il est difficile qu'on ne veuille pas le leur.

— Ce que vous entreprenez-là, réussira, sans doute.

— Pourquoi pas ?

— Quand on demande des rendez-vous.

— Eh bien ?

— Il me semble que l'affaire est fort avancée.

— Vous me paraissez bien instruit.

— On vous en accordera sans doute.

— Je l'espère.

— Puisque vous en êtes-là, pourquoi employer un tiers, à votre place j'irais tout simplement chez elle.

— Vous avez raison ; mais si vous voulez que je vous le dise, c'était par égard pour vous.

— Par égard ?

— Oui, parce que je ne sais pas si vous avez terminé avec elle.

— Puisque vous réussissiez si bien, il me semble que je n'y ai plus que faire.

— Je ne me vante de rien.

— Vous êtes modeste.

— Il n'est pas question de modestie. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que vous n'auriez rien su par moi de tout ceci.

— Vous me croyez peut-être jaloux ?

— Mais…

— Pour vous prouver que je ne le suis pas du tout, je vous conseille de voir madame d'Hernelles chez elle.

— Je le pourrais.

— Quelle est cette idée de la voir furtivement dans une maison tierce, comme vous le faites ?

— Je vous dis, je voulais vous ménager, ne sachant pas encore si…

— Monsieur l'abbé, allez franchement. Vous voyez que je suis instruit ; si vous voulez, je vais vous descendre chez elle.

— Ma foi, je vous prends au mot ; aussi bien je n'ai pas mes gens.

— Eh bien ! partons, je vous attendrai à sa porte.

— Quoi ! dit Dinval, vous l'y conduisîtes ?

— Oui ; mais je le suivis et j'entendis toute leur conversation, sans qu'ils pussent s'en douter.

— Je suis très-curieux de savoir ce que tout ceci deviendra.

— Vous allez le savoir. Madame, dit l'abbé, vous serez peut-être surprise de me voir chez vous après avoir été si long-temps sans y venir.

— Pourquoi donc ?

— J'ai espéré que vous ne le trouveriez pas mauvais.

— Nous nous rencontrons quelquefois, vous le savez bien.

— Je voudrais que cela fût plus souvent.

— Quand les occasions se présentent, je n'en suis pas fâchée.

— Vous avez connu mon désir de vous plaire, Madame, et sans l'obstacle que j'y rencontrais, je n'y aurais sûrement pas renoncé.

— Vous avez été jaloux du marquis ?

— Et il me semble que je n'avais pas de tort.

— Ne parlons pas de cela. D'ailleurs, vous devez être occupé…

— Toujours de vous, Madame.

— Quand on l'a dit une fois à une femme, on croit, quoi qu'il arrive, qu'il faut le lui répéter toutes les fois qu'on la revoit.

— Surtout quand on est toujours aussi belle que vous l'êtes. Il est difficile de résister au désir…

— Tout cela est bon pour la plaisanterie.

— Je suis bien loin de plaisanter, Madame, et d'après ce qu'on m'a dit, j'aurais tort de ne pas vous parler sérieusement.

— Comment, expliquez-vous un peu. Que vous a-t-on dit ?

— Que je pourrais espérer…

— Quoi ?

— Un rendez-vous.

— Un rendez-vous ? et de qui ?

— De vous, Madame.

— De moi ? et qui vous a dit cela ?

— Le marquis.

— Le marquis !

— Oui, Madame.

— Il a sans doute dit chez ma sœur ?

— Je crois que oui.

— Eh bien ! Monsieur, je vous l'accorde ; mais après cela, je vous prie, laissez-moi.

— Madame, permettez que je tombe à vos genoux.

— Monsieur, levez-vous, levez-vous. J'entends une voiture, allez-vous-en.

— Quand vous verrai-je ?

— Demain dans l'après-dînée ; partez promptement.

Je m'évadai lestement, et l'abbé me retrouva dans ma voiture. Il était au comble de la joie ; il me fit mille remerciemens ; je le ramenai dans la maison où je l'avais pris, et je revins sur-le-champ chez madame d'Hernelles.

— Je vous avoue que je ne la conçois pas. Comment vous reçut-elle ?

— Elle me dit : Vous venez à propos, marquis ; j'avais oublié tantôt de vous dire une chose.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est à qui je voulais écrire.

— Ah ! ah !

— Vous riez. Je ne vois pas ce qu'il y a de plaisant à cela.

— Je vous l'expliquerai.

— C'était a ma sœur, et je viens de lui envoyer ma lettre.

— Cela est très-bien fait.

— Oui ; mais je veux que vous sachiez ce que je lui ai mandé.

— Je m'en doute.

— Je suis persuadée que non. Apprenez donc que je me suis déterminée à aller loger demain dans sa maison.

— Cela vous sera fort commode.

— Tout ce qu'elle désire, c'est que son amitié puisse me devenir utile, et je ne crois pas devoir lui résister davantage.

— Cette amitié-là vous sera d'un grand secours.

— C'est ce qui m'engage à me rapprocher d'elle. Vous ne la connaissez pas ma sœur ?

— Non, Madame.

— Elle m'est extrêmement attachée ; c'est une personne d'un mérite très-solide, et dont tout le désir est de me rapprocher de sa façon de penser.

— Cela vous sera sûrement très-facile.

— Oui, à présent. Je combattais sans cesse depuis long-temps ; mon ame était troublée, agitée, tourmentée, sans pouvoir se calmer ; et si vous n'avez pas été quelquefois aussi content de moi que vous auriez pu le désirer, ma sœur en était la seule cause.

— Vous pourriez y ajouter l'abbé.

— Il est vrai, je crois, qu'à la fin il me persuadera.

— Cela me paraît déjà fait, Madame.

— Ah ! je serais trop heureuse !

— Vous n'attendrez pas long-temps, au moins.

— Vous le croyez ?

— Sans doute, puisque vous lui avez donné un rendez-vous pour demain.

— Vous savez cela ?

— Il me l'a dit.

— Vous le connaissez ?

— Vous le savez bien.

— Moi, point du tout. Comment aurais-je soupçonné que vous connaissiez un prédicateur ?

— Comment un prédicateur ?

— Oui, et un homme très-éclairé.

— Que dites-vous donc, Madame ?

— Voilà comme est l'abbé Beaufort, qui est le directeur de l'abbaye où ma sœur est religieuse.

— Madame votre sœur est religieuse ?

— Certainement, et je n'en ai point d'autre.

— Ah ! Madame, qu'ai-je fait ?

— Vous m'avez soupçonnée de vous avoir sacrifié à l'abbé de la Fargue ?

— Il est vrai.

— Votre indiscrétion, en vous emparant de la lettre que je cherchais, a causé votre erreur.

— Vous ne devez jamais me la pardonner.

— Au contraire, c'est à ces soupçons que je vais avoir la plus grande obligation.

— Ah ! je ne puis le croire.

— Ils m'ont enfin déterminée à me rendre aux sollicitations de ma sœur, de l'abbé de Beaufort, dont les sentimens réunis s'occupaient de m'affermir contre les pièges dangereux auxquels une jeune femme est sans cesse exposée dans le monde. J'étais prête à me rendre à leurs vœux, lorsqu'un appât séducteur m'a entraînée vers vous et m'y a attachée, malgré mes réflexions. Il était juste qu'une chaîne que vous aviez formée fût rompue un jour par vous, et je vous aurai cette dernière obligation que je n'oublierai jamais.

— Quoi ! Madame ; vous pouvez vous résoudre à m'abandonner ?

— J'aurai toujours de l'amitié pour vous ; mais mon ame ne sera plus exposée au trouble, aux remords et au désespoir qui suivent les passions, et je parviendrai peut-être un jour à mériter l'estime due à la vertu. Adieu, Marquis, ne vous reprochez rien, puisque vous allez contribuer à me faire obtenir le seul bonheur où je puisse actuellement aspirer.

— Voilà donc la source de toutes ces inégalités que nous étions si loin d'i'maginer ! Vous n'avez pas revu madame d'Hernelles depuis ce moment.

— Il serait inutile de le tenter.

— Je crois que ce serait même l'offenser que de lui en faire connaître le désir, après le parti qu'elle a pris.

— L'abbé de la Fargue a cru que je l'avais joué, quand il a su que madame d'Hernelles était chez sa sœur la religieuse.

— Je crois qu'il n'aura pas été au rendez-vous.

— Il est furieux contre elle ; mais il ne se vantera pas de son aventure.

— Je le crois. Ce qu'il y a d'heureux pour vous dans tout ceci, c'est qu'il réponde de votre faute, rien ne pouvait retenir cette femme-là encore longtemps ; tourmentée comme elle l'était par sa sœur, elle devait être très-malheureuse en vous aimant.

— Pour moi, je le crois.

— Et l'on vous plaindrait plus qu'on ne vous blâmerait de vous être attaché à elle. »

Chapitre 32

« Madame de Jachères m'en a parlé quelquefois comme d'une femme sur laquelle je ne devais guère compter.

— Et de-là vous avez pu la croire légère ?

— Non, mais je ne la comprenais pas. Je ne pouvais pas imaginer ce qui semblait l'occuper quelquefois si sérieusement.

— Madame de Jachères a un air de franchise que j'aimerais assez.

— Je ne crois pas qu'elle devienne dévote.

— À votre place……

— J'imagine ce que vous voulez dire.

— Elle saura certainement la retraite de madame d'Hernelles.

— Je suis persuadé qu'elle la sait déjà.

— Puisqu'elle vous en a parlé comme vous venez de me le dire, elle vous en parlera encore.

— Je n'en doute pas.

— Eh bien ! vous ne voulez pas vous amuser à pleurer éternellement madame d'Hernelles ?

— Mais, non.

— Quand vous vous consumeriez en regrets pour elle, cela ne lui serait bon à rien non plus qu'à vous.

— J'en conviens.

— Vous en pouvez être sûr. Moi, à votre place, je voudrais avoir un attachement gai, même léger ; les grandes passions ne conviennent pas à toutes les femmes.

— C'est ce que je pense.

— Elles ne conviennent qu'aux femmes mélancoliques, qu'une mauvaise santé rend plus susceptibles d'un tendre sentiment, d'un langoureux abandon, d'une paresse voluptueuse ; voilà celles qui ont besoin d'avoir le cœur occupé et qui ne savent penser qu'à l'homme qu'elles se sont attaché.

— Madame de Jachères n'est sûrement pas de ces femmes-là.

— Elle a trop de fraîcheur et trop de santé pour être romanesque.

— Vous croyez qu'elle ne serait pas sensible ?

— Elle ne sera pas sensible outrément ; mais elle le sera assez pour vous ramener à des sentimens moins tristes.

— Je veux l'examiner un peu.

— Il ne faut pas vous jeter à sa tête d'abord.

— Je ne résisterai pas à l'occasion, si elle arrive.

— Il faut toujours agir en conséquence. C'est ce qu'on appelle raisonnablement.

— Raisonnablement ou follement, il n'importera guère, si je réussis.

— Sans doute ; allons, vous me direz ce qui vous arrivera.

— Vous y pouvez compter.

— Adieu. »

Il se passa du temps sans qu'ils se revissent. Un soir Dinval se promenait aux Champs-Élysées et il aperçut Saint-Alvire qui revenait de la campagne, dans une voiture, avec trois femmes ; ils se reconnurent : Saint-Alvire lui fit signe qu'il serait le lendemain matin chez lui et lui tint parole.

« D'où venez-vous donc comme cela, lui dit Dinval ?

— Je viens de passer six semaines à la campagne.

— Et comment cela s'est-il arrangé ?

— En vous quittant, la dernière fois que nous nous vîmes, j'allai dans une maison où je comptais trouver madame de Jachères. On était occupé d'une réception d'un seigneur et d'une dame de château, qui devait se faire trois jours après. On me proposa

d'être de cette partie, et j'acceptai sans trop savoir ce qui composerait la compagnie. On trouva mon procédé fort honnête et l'on me nomma les dames qui en seraient.

— Madame de Jachères était-elle du nombre ?

— On ne le savait pas encore, et je fus tout prêt de me repentir de m'être engagé sans le savoir, lorsqu'elle arriva et qu'elle annonça que rien ne s'opposerait à son départ. Elle demanda si je serais de la partie, et sur ce qu'on plaisanta en lui disant qu'on ne le savait pas encore, elle me dit : Monsieur, je sais vos affaires, et rien ne vous empêche d'en être, vous ne pouvez pas refuser. On lui dit que j'avais accepté avant qu'elle fût arrivée ; elle en parut très-contente. Nous soupâmes tous ensemble fort gaiement, et le lendemain chacun se rendit de son côté au château du nouveau seigneur.

Le temps était fort beau, la campagne superbe et je sentais en moi un nouvel être. Tout s'embellissait à mes yeux ; l'espoir du bonheur semblait s'établir déjà dans mon cœur.

— Cet espoir est souvent préférable au bonheur même.

— Pour moi, je le crois. Mon ame s'épanouissait d'avance, sans que je pusse trop m'en rendre raison. Les fêtes furent très-agréables. Les habitans de cette terre vivaient dans une honnête aisance, la jeunesse était gaie et respirait le plaisir. Ce séjour parut charmant à tout le monde, et il y en avait assez pour qu'on y pût jouir de la plus agréable liberté. Tout ce qu'on y projetait avait son exécution ; jeu, promenades, danse, chasse, on choisissait. J'étais de toutes les parties de madame de Jachères, et ce qu'elle aimait le plus était la promenade. Comme elle marche facilement, nous nous trouvions toujours en avant de la compa-

gnie. « Savez-vous, me dit-elle dès la première fois, que je vous ai extrêmement plaint lorsque je vous ai su attaché à madame d'Hernelle : ce n'est pas qu'elle ne soit très-aimable ; mais les préjugés la rendaient inégale, et vous voyez où ils l'ont menée ; la voilà dévote, et par conséquent perdue pour la société, et à son âge ! Quelle destinée ! Je ne veux pas vous affliger en vous en parlant davantage : mais je suis bien aise de vous voir libre, on n'est aimable que comme cela.

— Vous le croyez ?

— Sans contredit. Je ne passe tout au plus qu'un amour léger, mais nécessaire pour s'occuper dans la société.

— Il est certain que c'est le plus agréable.

— Il n'est jamais question de reproches : point de bouderies, point d'humeurs.

— Et point de jalousie ; elle n'est plus à la mode.

— Je vous demande pardon, elle l'est toujours entre les femmes.

— Vous le croyez ?

— Vous ne voyez donc pas comme elles sont tracassières. Regardez-les s'embrasser ; c'est toujours au visage l'une de l'autre qu'elles parlent en ricanant et en se louant excessivement de la tête aux pieds, et puis elles finissent par parler chiffons avec une tendresse qui tromperait un sourd. Enfin tout cela fait pitié !

— Moi, je les regarde, et je ne les entends pas.

— Voilà comme sont les hommes ; ils n'entendent jamais rien, ils ne font que voir ; aussi sont-ils toujours pris par l'extérieur et les manières.

— Vous nous voyez un peu comme des nigauds.

— Pas tant que vous le dites ; vous n'êtes pas dupes longtemps, et si vous êtes trompés par cet extérieur, tout est bientôt fini.

— Les femmes n'y perdent pas, le commerce a plus de chances.

— Voilà comme vous êtes vous autres hommes, vous nous reprochez un défaut que vous nous forcez d'avoir, et que vous désirez qui subsiste en nous.

— Non pas moi.

— Vous croyez que vous valez mieux qu'un autre.

— Je vous jure que j'étais né constant.

— Je le crois, la quantité d'aventures que vous avez eues le prouve.

— Il n'y a jamais eu de ma faute.

— Je voudrais voir cela.

— Il ne tiendrait qu'à vous. Cependant je crois…

— Que croyez-vous ?

— Que je ne vous conviendrais pas.

— Et la raison ?

— Oh ! la raison : je ne crois pas que je doive vous la dire.

— Je veux la savoir absolument, ou nous nous brouillerons.

— Nous n'avons pas encore été bien ensemble.

— Vous n'en savez rien.

— Je sais que je me tiens en garde contre vous.

— Vous me craignez ?

— Parbleu, je vous demande si j'ai tort ?

— Je ne vous crains pas, moi.

— Vous voyez que je bats en retraite.

— Parce que vous me croyez une tête légère ?

— C'est ce que j'aime le plus en vous.

— Et mon cœur donc ?

— Je voudrais que vous n'en eussiez pas.

— Voilà un joli souhait !

— Il n'est pas si mal imaginé, et ce que je vous dis-là n'est pas trop désobligeant.

— Je ne comprends pas pourquoi.

— Vous seriez comme beaucoup de femmes.

— Qui n'ont que leur tête ?

— Oui, c'est là où est toute leur sensibilité, on ne connaît pas d'autre chose en elles.

— Attendez que je rêve. Cela veut dire que, pour moi, j'ai un cœur ; n'est-ce pas ?

— Sûrement.

— Et qu'en étant bien persuadé, on voudrait y régner.

— C'est cela même.

— Mais qu'il est à craindre qu'il ne soit pas assez sensible pour en permettre l'entrée.

— Vous voilà au fait.

— Vous ne vous contenteriez donc pas de ma girouette de tête, car je suis convaincue que c'est comme cela que vous la voyez !

— Je pourrais craindre, au moins, en étant tenté d'en essayer.

— Que risqueriez-vous ?

— De ne pas jouer un jeu égal vis-à-vis de vous, Madame, et de vous voir emporter ma perte, sans espérer de revanche.

— Je suis plus belle joueuse que cela.

La compagnie nous rejoignit, et l'on nous dit : Il semble que vous vous disputiez, madame de Jachères et vous, de quoi parliez-vous donc ?

— Il serait difficile de vous le dire, reprit-elle, nous nous étions laissé entraîner par un style figuré, et nous étions au point de ne plus nous entendre.

— Je trouve, dit Dinval, madame de Jachères assez aimable.

— Elle est gaie au moins, et l'on a toujours quelque chose a lui dire.

— Ce qui n'arrive pas avec toutes les femmes, surtout avec les belles dames.

— Vous savez à qui vous en parlez ?

— Oublions-les, pour madame de Jachères.

— Vous voyez que notre ton avait pris une tournure assez gaie. Je vis beaucoup madame de Jachères chez elle, parce qu'il vint des pluies qui ne permirent plus de se promener. Tout le monde allait écrire chez soi, et j'observai à madame de Jachères que tout le monde y allait deux à deux. Savez-vous, lui dis-je, que je pense qu'il faut que vous m'ayez une obligation ?

— Moi ?

— Oui, vous ; je ne veux pas que vous soyez ici une personne ridicule.

— Comment cela ?

— En vous en allant toute seule écrire.

— Voilà une grande attention de votre part.

— Il faut au moins que nous ayons l'air d'être bien ensemble ; allons, venez.

— Je vous suis obligée, dit-elle en riant, et en prenant mon bras, des soins que vous prenez de ma gloire.

— Vous ne vous en seriez peut-être jamais avisé ?

— Non, j'allais aller tout bonnement écrire seule chez moi.

— Eh bien ! mettez-vous à écrire, et moi je lirai.

— Il vaut autant que vous vous en alliez.

— Vous avez raison ; rien n'est plus embarrassant.

— Écoutez ; nous sommes partis ensemble. Vous viendrez me rechercher, et pour ma gloire cela fera le même effet.

— Non, non, il faut que je reste, on m'entendrait aller et venir, cela ne vaudrait rien ; il faut plus de circonspection dans tout ceci ; et s'il y a des traîneurs qui me voient sortir tout de suite, quel air cela aura-t-il ?

— Cela serait tout-à-fait sérieux.

— Écoutez, n'écrivez pas, et moi je ne serai pas obligé de lire.

— Vous avez raison ; aussi bien je ne sais pas trop ce que j'écrirais.

— Si vous vouliez je vous dicterais.

— Ah ! cela serait plaisant.

— Tenez, voilà une écritoire, prenez la plume.

— Allons, dictez.

— Vous écrivez à votre amie ?

— Sûrement ; dictez donc.

— Vous me plaignez sans doute, ma chère petite.

— Petite !

— En voyant le temps qu'il fait ; mais il ne tiendrait qu'à moi de n'y pas penser.

— Penser ! nous allons voir comment.

— Si je pouvais aimer, il y a ici un homme qui me conviendrait tout-à-fait.

— Ah ! j'aime celui-là.

— Continuez : c'est ce marquis de Saint-Alvire que vous connaissez ?

— Vous croyez ?

— Écrivez donc.

— Quelle folie !

— Je crois pourtant qu'il renoncerait aux grands sentimens

— Ah ! ah !

— Et qu'il préférerait le plaisir, le croyant plus à mon ton.

— C'est-là ce que vous pensez ?

— Mais de manière ou d'autre, je suis bien sûre d'en faire tout ce que je voudrai.

— C'est quelque chose.

— Et au moment même que je vous écris, il vient de me faire une déclaration.

— Ceci est tout-à-fait adroit ?

— Dites-moi si je dois brusquer l'affaire ?

— Je ne mettrai jamais cela. J'aime mieux faire la réponse de mon amie : écrivez à votre tour.

— Allons, voyons.

— Je ne suis jamais occupée, mon cœur, que de ce qui petit vous amuser et vous plaire.

— Cette amie-là me ressemble beaucoup.

— Je serais assez comme vous, j'aurais peur d'une grande passion.

— Votre amie est légère aussi.

— Profitez donc d'une chaîne passagère.

— Bon ! passagère !

— Et gardez-vous d'en trop serrer les nœuds.

— Ce n'est pas là mon avis.

— Ne faites pas un tyran d'un amant heureux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

— Mon cœur !

— Attendez, mettez encore : Tout ceci n'est qu'une plaisanterie : craignez tout du marquis, et surtout ne lui montrez pas cette lettre.

— Je m'en tiens à ce que j'ai écrit, et n'en veux pas davantage.

— En vérité, tout ceci est bien fou !

— Pas absolument. J'y trouve même de la philosophie.

— Athénienne ; et vous vous croyez Alcibiade, n'est-ce pas ?

— Je voudrais bien pouvoir lui ressembler.

— Pour faire de moi une Aspasie ?

— Mais écoutez donc…

— Cela est tout-à-fait honnête !

— Savez-vous que bien des femmes du siècle de Louis XIV auraient été très-flattées de ressembler à Ninon Lenclos.

— Je le crois bien.

— Votre coiffure vous en rapproche beaucoup ; ces cheveux-là sur le front : tenez, venez voir à la glace ; et je l'y entraînai.

— Ah ! finissez donc ; vous me serrez le corps ; que c'est affreux ! Dans ce moment nous entendîmes une voix qui dit : On peut entrer, la clé est à la porte. C'était l'amie de madame de Jachères, celle à laquelle je l'avais fait écrire. Elle vit toutes nos folies, et elle les approuva, ainsi que le chevalier Desaliers qui était avec elle. Cela ne me fit point de tort ; au contraire, je m'en trouvai bien mieux ; le reste du voyage se passa à merveille, et je fus très-content de madame de Jachères. Je sens même que je serais heureux toute ma vie avec elle ; mais je ne peux pas l'espérer.

— Pourquoi donc ! dit Dinval.

— Je ne crois pas avoir pénétré jusqu'à son cœur, et je ne serais pas surpris de la voir m'échapper au premier moment.

— Écoutez donc, la réponse qu'elle vous a fait écrire pour son amie, ne doit pas vous en faire espérer davantage.

— Je ne vous le dissimule pas, je serais peu surpris si elle enlevait le chevalier Desaliers à son amie.

— Eh bien ! il faut vous y attendre.

— Je vous dirai dans peu si j'ai eu tort de le prévoir. Adieu. »

Six jours après ils se trouvèrent à la Comédie-Italienne. « Je l'avais bien prévu, dit Saint-Alvire à Dinval.

— Quoi ! réellement ? Contez-moi donc cela.

— Je crus, étant de retour à Paris, que je verrais madame de Jachères aussi facilement chez elle que je la voyais à la campagne. J'y allai le matin, l'après-dîner, le soir ; on me disait toujours qu'elle n'y était pas. Je la rencontrai à souper dans une maison, elle me demanda pourquoi elle ne m'avait pas revu, je lui dis qu'on m'avait toujours refusé sa porte. Cela est inconcevable, reprit-elle, ils me font tous les jours de ces tours-là ! Ils confondent tous les noms ; mais revenez, et vous me verrez. J'y retournai et ce fut la même chose. Je rencontrai madame de Kersandre, son amie, à qui je rendis compte de l'inutilité de mes démarches.

— Vous êtes bien simple, me dit-elle ; ne voyez-vous pas qu'elle ne veut plus vous voir ?

— Comment après tant d'assurances de…

— Tout cela ce sont des propos. Faites comme moi, je ne me plains pas d'elle.

— L'amitié n'est pas comme l'amour. »

Chapitre 33

« L'amitié et l'amour lui ont fait faire deux ou trois perfidies ; elle croit m'avoir enlevé le chevalier, et les momens où elle le voit, sont précisément ceux où l'on vous refuse sa porte.

— Et cela ne vous fait rien à vous, Madame ?

— Non ; je sens que c'est une faiblesse de part et d'autre. Le chevalier m'a assuré que ce n'était pas de l'amour qu'il avait pour madame de Jachères, que ce n'était qu'une fantaisie, et qu'il ne cesserait pas pour cela de m'aimer encore, et même plus vivement.

— Et vous lui pardonnez ?

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous vous vengiez.

— Ce n'est plus la mode.

— Au moins, madame de Jachères ne me verra pas affligé de sa perte.

— Et vous aurez raison.

— Mais quoique je la quitte sans retour, je suis fâché que vous trouviez que la vengeance ne soit plus à la mode.

— Pourquoi cela ?

— C'est que je vous aurais proposé de partager la vôtre.

— Ah ! ah ! et comment cela ?

— Si vous le permettez, j'irai vous le dire demain.

— Vous pouvez venir, je serai toujours fort aise de vous voir. Les amis ne sont pas ingrats comme les amans.

— Et y allâtes-vous ?

— C'était hier.

— Vous irez donc aujourd'hui ?

— En vous quittant ; je vous donne le bonjour. »

« Eh bien ! dit Dinval en voyant Saint-Alvire, madame de Kersandre vous a-t-elle fait oublier madame de Jachères ? Il me semble que vous deviez le lui proposer.

— Vous n'imaginez pas comme cela a tourné et les prétentions qu'elle avait. Elle me reçut à merveille. Quoi ! Marquis, me dit-elle, vous voilà ! mais, c'est délicieux, je vous avouerai que je n'y comptais pas, et je regarde cela, pour moi, comme une espèce de triomphe.

— Je ne peux regarder cela, Madame, que comme une plaisanterie.

— Je vous jure que je ne plaisante pas ; et je trouve très-flatteur qu'un homme, aussi répandu que vous l'êtes, veuille bien cultiver une nouvelle connaissance telle que moi.

— Quand le penchant y entraîne on n'a aucun mérite.

— Il semble que c'est le penchant à la vengeance que vous deviez me proposer.

— Ma foi, Madame, ce n'est plus la vengeance, elle aigrit trop l'ame, et je serais fâché de troubler la terre.

— Je vous avouerai qu'elle n'y est pas trop accoutumée, et que je ne veux l'occuper que de choses gaies.

— Et vous avez raison, la tristesse dérange trop les plus beaux traits.

— Cela est vu admirablement ! Ne préférez-vous pas une danseuse moins belle, qui sourit agréablement, à celle dont le visage plus régulier ne sourit jamais ?

— Je crois que la gaieté est la preuve de la franchise de l'ame.

— On n'est point jaloux gaiement.

— On ne hait point en riant.

— Il y a des gens qui aiment tristement.

— C'est qu'ils sont en proie à un amour malheureux.

— Vous conviendrez bien aussi que l'amour prend quelquefois la teinte de l'ame dont il s'empare.

— Les grandes passions ont un peu ce défaut-là.

— Aussi voilà pourquoi je les abhorre.

— Cependant vous devez en avoir fait naître beaucoup.

— Savez-vous que l'on m'a dit que vous étiez un homme à grandes passions ?

— J'aurais bien eu de quoi m'en corriger.

— Surtout si vous avez trouvé beaucoup de femmes légères.

— Je crois moins aux femmes légères qu'aux femmes qui n'ont jamais su aimer.

— Oui, qui n'ont été entraînées que par l'exemple, la mode, l'amour-propre ; cela est supérieurement vu !

— Je vous dirai bien plus ; c'est que la meilleure éducation produit souvent dans une jeune personne une erreur bien dangereuse.

— Comment cela ?

— On l'assure que le vrai bonheur réside dans le mariage. Dès qu'on lui a trouvé un parti, c'est le bonheur qui se présente ; on le lui vante au couvent, chez elle tout le monde l'en félicite, ses femmes de chambre s'en réjouissent, et lui disent que le jour de son mariage est le plus beau jour de sa vie.

— Cela est vrai.

— Mais l'idée qu'elle s'est faite du bonheur est bien supérieure à celui qu'elle éprouve : elle était si bien disposée à le recevoir, est-ce la faute de son mari ? Le porterait-il ailleurs ? Elle ne sait que penser, elle rougit de son ignorance, elle se rappelle les romans, et elle est persuadée que le bonheur est la récompense de l'amour, qu'il en est le fruit. C'est donc l'amour qui lui manque ; mais son mari n'en a point pour elle, et on lui persuade même qu'un mari n'est pas fait pour en inspirer.

— Rien n'est si vrai ; le mariage commence par ce qui doit couronner l'amour.

— Il faut donc chercher l'amour pour goûter le bonheur, on lui promet l'un et l'autre, mais souvent on exagère les deux, en n'offrant que des désirs, l'épreuve qu'elle en fait ne la satisfait pas, elle croit qu'on l'a trompée, elle cherche ailleurs le bonheur, il semble fuir devant elle, est-ce sa faute si elle court après toute sa vie ?

— Voilà ce qui arrive tous les jours.

— Peut-on, d'après cela, accuser une femme d'inconstance, de légèreté ?

— C'est pourtant ce qu'on fait tous les jours.

— Et bien injustement, puisqu'elle ne cherche qu'à le fixer.

— Il me semble, monsieur le marquis, que vous avez un peu réfléchi sur nous.

— C'est-à-dire, sur l'injustice des reproches que l'on vous fait.

— Vous n'avez donc jamais eu à vous plaindre des femmes ?

— Je ne peux pas absolument dire cela ; mais j'en ai eu moins à me plaindre que des événemens ; aussi je m'attends à tout avec elles.

— C'est le moyen de n'être jamais trompé.

— Cela ne vaut-il pas mieux que de n'être pas content ?

— Cependant vous ne l'étiez pas trop de madame de Jachères à la campagne, puisque vous vouliez vous en venger.

— C'est que la vengeance que je méditais me paraissait plus douce que l'offense n'était douloureuse.

— Et c'était cette vengeance que vous vouliez me faire partager.

— Oui, Madame.

— Savez-vous que rien n'est plus honnête que ce que vous me dites-là.

— Je n'en ai pas moins fait pour cela bien des réflexions.

— Et me les communiquerez-vous ?

— Si vous le voulez.

— Je vous en prie.

— C'est que je craindrais que la douceur de cette vengeance n'eût d'attraits que pour moi.

— Cela est bien modeste !

— Mais cela l'est-il trop ?

— Vous me poussez un peu vivement.

— Vous n'êtes pas obligée de me répondre.

— Si vous y mettez cette indifférence……

— Ce n'est pas de l'indifférence, c'est de la discrétion.

— Ceci me paraît excessivement délicat.

— Voudriez-vous que je vous dise : Madame, courez-vous encore après le bonheur ?

— Que voudriez-vous que je vous répondisse alors.

— La vérité.

— Et ne connaissez-vous qu'une sorte de bonheur ?

— Si ce qui serait un bonheur pour moi, n'était pour vous qu'un plaisir, j'en serais toujours satisfait.

— Moi je voudrais que la chose fût égale des deux parts.

— Je le voudrais fort aussi. Eh bien ! mettons plaisir de chaque côté.

— Cela est agréablement imaginé ! Vous aimez mieux diminuer de votre côté que d'augmenter du mien.

— Je fais ce qui m'est possible, c'est-à-dire je vous trompe, parce que je n'ose pas me flatter de pouvoir faire mieux.

— On ne saurait plaisanter plus légèrement.

— Vous ne dites que je plaisante que pour m'éconduire plus poliment.

— Je voudrais que vous ne fussiez pas mécontent de moi.

— Il vous serait facile de l'empêcher.

— Mais, non.

— Quelque chose que vous fassiez, pourrais-je vous en trouver moins belle ?

— Voilà ce que l'on appelle vouloir employer la séduction.

— On ne peut l'employer qu'avec les âmes faibles ou sans expérience, et je ne conçois pas qu'on ait le dessein de trahir ou de tromper ce qui sait nous plaire.

— Et vous me croyez éclairée, expérimentée ?

— Je vous crois la philosophie que dans le monde on acquiert sans y songer quand on sait voir, observer et juger comme vous le faites.

— Vous savez toujours vous tirer des plus mauvais pas.

— Je crains de ne pas me tirer de celui où vous m'avez engagé.

— Serait-ce un si grand malheur ?

— C'est à vous, Madame, que je le demande.

— Je vous le dirai une autre fois. Nous nous reverrons, j'espère.

— Votre j'espère est excellent !

— Comment ?

— Et moi, puis-je espérer aussi ?

— Vous dites que vous ne vous désespérez jamais.

— L'un ne dit pas l'autre.

Il vint du monde et je m'en allai. Elle me cria : Vous n'êtes pas fâché, monsieur le marquis ?

— Pardonnez-moi, Madame.

— De quoi donc ?

— D'être obligé de vous quitter.

— Votre conversation, reprit Dinval, avait pris une singulière tournure !

— C'était un peu son histoire, où j'avais mêlé l'intérêt que doivent inspirer les femmes. Toutefois leurs torts ne venaient pas d'elles, et j'y avais ajouté une espèce de soumission pour leurs volontés et une sorte d'estime pour toutes.

— Cela était fort adroit !

— D'autant qu'elle devait voir que j'étais instruit sur ce qui la regardait, et qu'elle ne pourrait pas m'en imposer par trop de sévérité.

— Vous me paraissez être devenu très-habile.

— Elle me faisait plaisir de m'écouter, et quand elle m'aurait ôté tout espoir, je n'en serais pas mort de douleur.

— Elle a dû s'en apercevoir.

— C'est bien sur quoi j'ai vu que je pouvais compter.

— Y retournâtes-vous le lendemain ?

— Non, vraiment.

— Ah ! ah !

— Je la rencontrai. Elle ne voulut pas me faire de reproches ; mais elle me dit en riant, d'un air contraint : Ah ! Monsieur, je suis bien aise de vous voir.

— Eh bien ?

— J'allai passer deux jours à la campagne.

— Je ne m'y attendais pas.

— À mon retour, le jour même que j'en revins, je me trouvai à souper avec elle, je lui dis que j'avais été à Versailles. Elle me répondit que j'avais eu raison, qu'il fallait faire ses affaires. Le surlendemain je passai chez elle, et je ne la trouvai pas. Je le lui dis le soir. Elle me répondit qu'elle sortait beaucoup, qu'elle ne savait pas quand elle serait chez elle ; je lui dis que j'espérais saisir l'instant favorable où je pourrais la rencontrer. Cela est bien honnête à vous, reprit-elle ; et le lendemain j'y allai.

— Ah ! voilà, dit Dinval, le moment que j'attends avec impatience.

— Vous venez bien à propos, me dit-elle, j'ai besoin d'être distraite, je comptais sortir, et moi qui n'ai jamais senti mes nerfs, je crois que je viens d'en avoir une attaque à l'instant, je suis dans un anéantissement, dans une langueur insupportables ! Ce qui me contrarie très-fort, c'est que je n'aurai pas la force de vous gronder.

— Me gronder, moi ! Madame ! et à propos de quoi ?

— À propos de ce que vous m'avez dit que vous étiez à Versailles, et qu'on ne vous y a pas aperçu.

— J'en ai été fort près.

— Je m'intéresse à vous, je dis : Il a quelque affaire essentielle, et il fait bien d'aller solliciter la grâce qu'il veut obtenir.

— Et croyez-vous que je l'aie manqué ?

— Comment donc ?

— Puisque je vous ai intéressée à ce point-là, cela vaut mieux pour moi que toutes les grâces du monde !

— Oui, dites-moi de ces choses-là quand je sais que vous allez à la campagne vous occuper d'autres femmes.

— Mais, pouvais-je prévoir que vous penseriez à moi ?

— Vous ne le désiriez seulement pas, avouez-le ?

— Voilà ce qu'il m'est absolument impossible de faire.

— Si vous me contrariez, vous allez encore agacer davantage mes nerfs.

— Il faut donc que je me sacrifie, que je consente que vous me voyez en coupable.

— J'ai un mal aise affreux ! eh bien ! vous allez vous asseoir à côté de moi ?

— Sûrement, je voudrais vous soulager.

— Oui, je vous crois un grand médecin !

— Mais, tenez, donnez-moi votre main.

— Pourquoi faire ?

— Vous allez voir. Penchez-vous de mon côté.

— Voyons. Eh bien ! qu'est-ce que cela fera ?

— Que vous me ferez le plus grand plaisir.

— Allons, allons, laissez-moi.

— Je veux vous guérir.

— Est-ce que vous entendez quelque chose au magnétisme ?

— Vous verrez ; vous verrez.

— En vérité, je suis trop bonne d'avoir confiance en vous !

— Regardez-moi.

— Les plus beaux yeux du monde ! quel teint ! quelle fraîcheur !

— Je crois que c'est la fièvre qui m'anime le teint. Il me faudrait du repos.

— Je le pense comme vous.

— J'ai dit de ne laisser entrer personne ; allez-vous-en ; je vais passer dans mon boudoir pour me reposer un peu.

— Je vous y suivrai ; je veux vous garder, vous n'avez qu'à vous trouver mal.

— Vous êtes bien persécutant ! Mais pourquoi vous a-t-on laissé entrer ?

— Pour vous être utile, sans doute ; le sort l'a voulu ainsi.

— Vous me fatiguez à mourir : en vérité, je n'en puis plus.

— Allons, venez, venez.

— Je serai donc obligée de vous donner à souper ?

— Mais, je l'espère.

— Vous êtes un grand monstre !

— Je devine le reste, dit Dinval.

— Comme ses attaques de nerfs la reprirent plusieurs fois, je restai assez avant dans la nuit.

— Fort bien ! je vois que vous vous êtes fait médecin fort à propos pour la secourir.

— C'est une charmante malade à soigner.

— Je vois que vous êtes enchanté de votre sort.

— Cela n'a pas été long.

— Quoi ! vous avez déjà fini ?

— Quinze jours tout au plus étaient écoulés, lorsque je rencontrai le chevalier Desaliers, qui vint à moi et me dit : « Eh bien ! marquis, comment êtes-vous avec madame de Jachères ?

— Moi !

— Oui ; est-ce que vous ne l'avez pas revue ces jours-ci ?

— Ma foi non.

— Cela est singulier ! vous manquerez l'occasion.

— Et laquelle ?

— Celle de renouer avec elle ; je croyais que c'était pour vous qu'elle m'avait fait une querelle.

— À propos de quoi ?

— À propos de ce que j'ai été passer huit jours à la campagne avec madame de Kersandre.

— Vous y étiez avec elle ?

— Oui, vraiment.

— Je ne m'étonne pas si elle m'avait dit de ne pas lui écrire.

— Ah ! vous ne saviez pas que j'étais du voyage ? c'est comme cela que nous nous méprenons toujours.

— Et madame de Jachères en a été jalouse ?

— Oui ; mais tout à madame de Kersandre, cela ne me fait rien du tout.

— Je vois que c'est une passion très-solide que vous avez l'un pour l'autre.

— Solide, et que rien ne pourra jamais rompre. Nous sommes tous les deux sans jalousie, nous nous reprenons quand cela nous convient, et toujours sans aucun reproche.

— Et vos écarts, à l'un et à l'autre, ne sont que des espèces d'intermèdes qui ne sont pas faits pour rompre la chaîne qui vous lie.

— C'est cela même.

— Rien n'est plus heureux pour vous deux.

— Vous ne m'en voulez pas, marquis ?

— Au sujet de quoi, donc ?

— De madame de Jachères.

— Pas plus que vous, au sujet de madame de Kersandre.

— Allons, voilà qui va bien : c'est comme il faudrait toujours s'entendre entre amis. Au revoir. »

Chapitre 34

« Et, reprit Dinval, avez-vous revu ces dames depuis tout cela ?

— Dans le monde, mais non pas chez elles.

— Je crois que vous avez bien fait.

— Je ne saurais applaudir à leur légèreté, et je ne trouve pas que je doive leur en faire des reproches.

— Rien n'est plus raisonnable : c'est une manière de s'en venger dont elles ne sauraient se plaindre. Et si quelqu'un voulait les blâmer devant vous ?

— Je parlerais d'autre chose.

— Avec cette conduite-là, vous trouverez facilement à les remplacer.

— Cela ne vaut-il pas mieux que de les célébrer par des regrets inutiles ; car on en voit toujours dans vos plaintes ?

— Oui, et vous êtes ridiculisé par les autres femmes, qui n'aiment pas celles qui ont des torts avec vous.

— Je ne veux plus m'en occuper ; j'ai d'ailleurs depuis longtemps un plus grand projet dans la tête.

— Est-il d'une difficile exécution ?

— Je n'en sais rien encore.

— Et de qui est-il question ?

— De madame de Léonval.

— N'est-ce pas une grande entreprise ?

— Oui et non, c'est-à-dire si elle se pique de fidélité à la mémoire du duc de Clerson…

— Elle l'a donc beaucoup aimé ?

— C'était une passion dont on ne parlait qu'avec une espèce de vénération singulière.

— Elle n'a duré que six mois, je crois ?

— Oui, parce que le duc est mort au bout de ce terme, et depuis elle a été demeurer dans sa terre du Périgord.

— Depuis quand est-elle revenue ?

— Je crois, depuis fort peu de jours ; il y en a huit que je l'ai revue.

— Où cela ?

— À l'Opéra.

— En ce cas, je crois que vous pouvez vous hasarder. A-t-elle un air de langueur ?

— Non.

— Elle est blonde, je crois ?

— Oui, et elle a les yeux bleus.

— Il me semble que vous faites cas de ces yeux-là ?

— Autrefois, j'en espérais beaucoup.

— Eh bien ! espérez-en encore.

— Je suis très-embarrassé du ton que je prendrai avec elle.

— Cela demande réflexion.

— Je pense qu'en affichant un grand sentiment, cela pourrait lui rappeler le duc.

— Vous avez raison. Il faut prendre une marche toute opposée pour éviter toute comparaison. Revoyez-la, son ton décidera du vôtre.

— Je crois qu'il ne faut pas faire d'autre projet. Il ne faut d'abord que la trouver, et cela me sera aisé : je connais ses liaisons les plus intimes. Je vous rendrai compte de tout cela. »

Comme Dinval ne rencontrait plus Saint-Alvire, il alla le chercher un matin chez lui. Saint-Alvire fut charmé de le revoir, ayant beaucoup de choses à lui dire.

« Vous n'avez qu'à parler, lui dit Dinval, je vous écoute de toutes mes oreilles.

— Eh bien ! vous devez vous souvenir de mes projets sur madame de Léonval ?

— Certainement.

— Le soir même du jour où nous en avions parlé, je soupai avec elle. Pour la mieux juger, je ne m'en approchai pas. Sa figure me parut encore mieux que je l'avais vue autrefois. Comme elle était fort occupée de plaire à tout le monde, j'espérai qu'elle n'avait pas d'engagement formé. Je trouvai dans son maintien beaucoup de noblesse, et elle n'avait rien de précieux dans son ton. Après le souper, je m'aperçus qu'on lui parlait de moi, et qu'elle dit : C'est bien mal fait à ces personnes-là ; elles seront

cause qu'il aura mauvaise opinion de nous. Elle m'appela, et elle me dit : Monsieur de Saint-Alvire, m'aviez-vous reconnue ?

— Oui, Madame, quoique vous soyez encore plus belle qu'avant votre départ.

— C'est ce qu'on m'a déjà dit. Cela vient de l'air pur qu'on respire en province sans doute.

— Je crois que l'âme y contracte aussi une espèce de candeur qui rassure.

— C'est-à-dire que vous ne me redoutez pas.

— Je vous crois gaie et non pas méchante.

— Cela est vrai, au moins ce que vous dites-là.

— Si je voulais même, j'irais jusqu'à vous croire de la bonté.

— Et vous ne le voulez pas ?

— Je veux attendre encore pour savoir si je dois vous en accorder.

— Je serais pourtant fort aise que vous eussiez bonne opinion de moi.

— Je ne saurais vous le promettre avant de vous connaître plus parfaitement.

— Eh bien ! venez souper demain chez moi.

— Et le puis-je, sans vous avoir fait une visite avant ?

— Faites-m'en une dans l'après-dinée, puisque vous êtes si régulier.

— Je n'y manquerai pas, j'ai l'honneur de vous en répondre.

— Je vous attendrai, je vous assure, dit-elle en riant ; et elle se remit à son jeu.

— Cette visite-là, dit Dinval, doit être décisive.

— Vous allez voir. Savez-vous, me dit madame de Léonval en riant, que je vous trouve audacieux de venir comme cela chez moi pour la première fois, sans avoir personne pour vous présenter ?

— Vous verrez, Madame, que je ne manquerai de rien. Les grâces ne sont-elles pas vos dames d'atours ? c'est à elles que je compte m'adresser.

— Comme je crois qu'elles sont absentes, j'abrège la cérémonie.

— Vous recevez donc mon hommage ? c'est tout ce que je désirais.

— À propos, ne m'a-t-on pas trompée en parlant de vous, M. de Saint-Alvire ?

— Comment cela, Madame ?

— On m'a dit que vous étiez assez délicat pour ne vous plaindre jamais des femmes, même de celles qui avaient des torts avec vous.

— J'oublie leurs torts pour ne me souvenir que de leurs bontés.

— Cela serait encourageant pour celles qui auraient des vues sur vous ; vous me paraissez très-adroit, et cela prouve que vous ne cessez pas d'aimer les femmes.

— J'aimerai toujours leur société ; elle a pour moi mille charmes, parce que ce qui manque à l'une se trouve dans une autre, et cela fait un tout de perfections le plus agréable du monde !

— Vous oubliez les défauts pour ne voir que les perfections ; mais nous vous devrons toutes une grande reconnaissance.

— Je trouve quelquefois tous les charmes et toutes les qualités réunies.

— Dans une seule personne ?

— Cela est rare à la vérité.

— Je le crois ; mais sans une prévention flatteuse qui vous égare, vous ne le trouveriez jamais.

— Je puis prouver ce que j'avance, et je n'irai pas bien loin pour cela.

— Je vois où vous en voulez venir.

— En ce cas, vous ne pouvez disconvenir que je suis bien près de toucher au but.

— Pas tout-à-fait, continua-t-elle toujours en riant, et je veux vous tirer de votre aveuglement.

— Si c'en est un, je crains bien d'être ébloui toute ma vie par l'objet qui l'a causé.

— Et vous me chargerez, par conséquent, de vous conduire.

— Mais, sérieusement, ce serait une justice ; et de ma part, vous trouveriez toute la docilité possible à vous suivre où vous

voudriez bien me mener.

— Vous avez trop de confiance en moi, je ne vous imite pas, je ne veux pas risquer de vous égarer.

— Je ne veux pourtant plus avoir d'autre guide que vous, Madame.

— Vous pourriez beaucoup mieux vous adresser.

— Je ne le crois pas.

— La réputation que vous vous êtes acquise parmi les femmes, ne doit pas vous faire languir longtemps.

— C'est toujours à recommencer.

— Eh bien ! la nouveauté n'a-t-elle pas des charmes ?

— Pour les âmes légères, pour les cœurs changeans.

— Les conquêtes nouvelles ont toujours beaucoup d'attrait pour les hommes.

— Je croyais, autrefois, que c'était un grand bonheur.

— Et à présent ?

— L'expérience m'a détrompé.

— Vous avez sûrement aimé beaucoup de femmes ?

— Bien plus que je n'aurais voulu ; mais les circonstances ont dérangé mes projets, et j'ai fini par n'en plus faire.

— C'est-à-dire que vous ne voulez plus aimer.

— Ah ! non, j'y suis bien résolu.

— Savez-vous que rien n'est plus sensé, et que c'est le moyen de s'éviter bien des tourmens.

— Ils surpassent toujours les plaisirs. Enfin je n'y veux plus penser.

— Vous allez bien punir notre sexe de tous les maux qu'il vous a causés.

— Je ne le punirai point ; mais il ne triomphera plus de moi.

— Ce langage a pourtant l'air de celui d'un esclave révolté.

— Oui, mais qui a brisé ses fers.

— Je ne trouve pas un grand attrait à cette liberté.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle vous rendra insensible aux charmes de la société, et si rien ne vous y plaît, vous ne chercherez plus à y plaire.

— Je ne veux plus, au moins, que des chaînes légères.

— Et faciles à rompre, sans doute ? Mais vous ne pensez pas qu'une fois attaché, ces chaînes peuvent devenir très-piquantes. Les fleurs parfois deviennent des fers, et je vous plaindrais alors infiniment de vous y être engagé.

— Vous, Madame ? je ne saurais le croire.

— Pourquoi donc ?

— L'habitude de régner sur des esclaves rend toujours insensible.

— C'est-à-dire que vous me regardez comme un colon d'Amérique.

— Mais…

— Savez-vous que c'est une espèce de dureté que vous me dites-là. Voilà à quoi vous exposerait la misantropie ; c'est une autre extrémité, songez-y.

— J'y réfléchirai.

— Cependant, si vous y trouviez votre bonheur ?

— J'ai l'honneur de vous dire, Madame, que j'y réfléchirai. Je ne veux pas m'égarer à force de sagesse.

— Il faut avoir au moins des amis.

— C'est à quoi je n'ai jamais voulu renoncer.

— On est obligé de museler les ours quand on veut les avoir en société.

— Cela ne sera pas nécessaire avec moi, vous n'aurez pas même besoin de vous servir de bâton pour me faire exécuter vos ordres.

— Vous seriez un ours charmant !

— Que parlez-vous d'ours, ma fille, dit sa mère en entrant ?

— Nous déraisonnons, maman, M. de Saint-Alvire et moi.

— Il n'a pourtant pas cette réputation-là.

— Je vois que ce sera à moi qu'il la devra, si je ne l'en corrige pas.

— Tout cela est fort bien. Ne m'avez-vous pas dit qu'il soupait ici ce soir ?

— Oui, maman.

— Eh bien ! il faut qu'il vienne avec nous à la comédie. Il est tard, allons, partons. Où allez-vous donc ?

— Je reviens à l'instant.

— Vous ne connaissez pas beaucoup ma fille, M. de Saint-Alvire, me dit sa mère. Je voudrais qu'elle pût un peu reprendre sa gaieté, elle a été six mois d'une mélancolie la plus cruelle du monde : elle voulait rester toujours loin de Paris, et j'ai eu toutes les peines du monde à la déterminer à y revenir.

— Elle ne me paraît pas triste à présent.

— Non, pas absolument, quand elle est avec des gens qui lui plaisent, et je désirerais qu'elle fut entièrement guérie de toutes ses langueurs. Je ne veux plus m'occuper que de cela. La voici, allons-nous-en. Et nous partîmes.

— Cette mère-là, dit Dinval, ne dut pas vous être trop défavorable.

— C'est ce que j'espérais. À la comédie et à souper je vis beaucoup de gaieté dans la conversation, et je ne me retirai qu'avec les espérances les plus flatteuses.

— Fort bien !

— Le lendemain, je trouvai dans une maison la mère de madame de Léonval, qui me prit en particulier, et qui me dit : À pro-

pos, vous ne savez pas une chose qui me fâche beaucoup, et qu'il faut que je vous apprenne.

— Qu'est-ce que c'est, Madame ?

— On tourmente ma fille pour l'engager à aller tout à l'heure à la campagne chez des gens qui l'aiment beaucoup, et elle ne pourra pas résister à leur sollicitation non plus que moi.

— Vous n'avez aucunes raisons à leur opposer ?

— Je vous dis que non. Ce qui me fâche, c'est que le printemps est perfide pour les langueurs, je sais cela, et à la campagne plus qu'ailleurs, et j'en crains les effets sur l'ame de ma fille. Je voudrais que vous fussiez de ce voyage-là, et si vous y consentiez, je vous en aurais la plus grande obligation.

— Cela me paraît difficile.

— Pourquoi donc ?

— Il faudrait que je connusse les maîtres du lieu où elle ira.

— Vous les connaissez beaucoup. D'ailleurs, je fais mon affaire de vous faire inviter d'y aller, et nous n'en dirons rien à ma fille, afin de la surprendre.

— Il faudrait être sûr que cette surprise pourrait lui plaire.

— Je vous en réponds. Je la connais, et je sais très-bien les gens qui lui conviennent de préférence à d'autres. Nous soupons chez la baronne, venez-y ; vous verrez si ma fille vous parle de son voyage : cela nous divertira.

— Je le veux bien. Et en effet j'y allai.

— J'aime tout-à-fait cette mère-là, dit Dinval.

— Vous l'aimerez encore davantage, tout à l'heure, quand vous saurez qu'elle dit, en me voyant entrer chez la baronne : Parlez un peu à ma fille, je ne sais ce qu'elle a aujourd'hui, elle me paraît un peu triste. Je m'approchai d'elle, et je lui dis : Madame, soupez-vous ici ce soir ?

— Oui, pourquoi cela ?

— C'est que j'ai bien envie d'y rester aussi ; vous ne me dites rien !

— Je ne sais si je dois vous le conseiller.

— Ah ! ah ! cela est honnête ! Eh bien ! j'y resterai malgré vous.

— Rien que pour me contrarier ? Voilà un joli projet !

— Je vous l'ai dit, je suis résolu à ne plus faire que ce qui me fait plaisir.

— Et si je vous disais que cela m'en ferait, vous vous en iriez peut-être.

— Je ne suis pas assez contrariant pour cela.

— Tenez, ne me parlez pas, j'ai de l'humeur. Que c'est affreux !

— Je le crois, puisque vous le dites ; je ne vous trouve pourtant pas l'air trop contrarié.

— Il n'est pas question de ma figure.

— Pour vous, mais non pas pour moi.

— Qu'est-ce qu'elle peut vous faire ?

— Grand plaisir ! Madame.

— Propos d'habitude. Ne croyez pas m'égayer par-là.

— Ceci me paraît sérieux, je n'y tiens pas.

— Eh bien ! où allez-vous ?

— Je ne veux pas que votre humeur se dirige contre moi.

— Allons, restez-là.

— J'y consens, mais si je vas vous aigrir encore davantage ?

— C'est mon affaire, il faut bien que j'aie quelqu'un ici…

— À gronder ?

— Oui.

— Ah ! je me dévoue de tout mon cœur.

— Vous croyez sans doute qu'il est agréable de ne pouvoir pas faire sa volonté ?

— Il y a qu'à ne pas en avoir.

— C'est un moyen qui vous paraît facile sans doute !

— Mais assez.

— Quand on ne tient à rien.

— C'est quand on tient à tout au contraire. Il n'y a qu'à se laisser aller.

— Mais quand on veut être dans un lieu et qu'on veut vous faire aller dans un autre.

— Cet autre est peut-être celui où vous vous plairiez davantage.

— Vous allez vouloir me le persuader.

— Moi ? non, Madame.

— Cela vous est égal, à vous, que j'aille d'un côté ou d'un autre.

— Point du tout, puisque je ne voudrais jamais vous quitter.

— Je ne crois pas cela.

— Est-ce que vous allez quelque part ?

— Je ne vous ai pas parlé d'autre chose.

— Ah ! vous iriez à la campagne, peut-être ?

— Oui, Monsieur.

— Par le temps qu'il fait c'est la chose du monde la plus agréable !

— Vous trouvez cela ?

— Demandez à tout le monde si dans le printemps…

— Dans le printemps, il faut faire ce qu'on aime le plus comme dans un autre temps.

— Et où allez-vous ?

— Chez madame de Nompart.

— C’est un pays charmant ! moi, je vais aller dans la Brie.

— Vous allez aussi à la campagne ?

— Oui, dans une société où je crois que je m’amuserai beaucoup.

— Je ne m’étonne plus si vous trouvez la campagne si désirable dans ce temps-ci.

— Cela y contribue beaucoup.

— Et quand partez-vous ?

— J’attendrai que vous ne soyez plus à Paris.

— Pourquoi cela ?

— Pour vous voir jusqu’à votre départ.

— Et si je restais ici ?

— Cela m’embarrasserait fort.

— Parce que ?

— Parce que je ne pourrais plus me rendre où je dois aller.

— Et la raison ?

— C’est que je ne m’y plairais pas si vous restiez à Paris.

— Et si je n’y reste pas, cette campagne aura pour vous les charmes que vous vous en promettez ?

— J’en suis très-certain.

— Ce sera très-bien fait à vous.

— On se mit à jouer, et la mère de madame de Léonval me dit : Il me semble que vous vous êtes querellé avec ma fille.

— C'est au sujet de son voyage. Il me semble qu'elle est fâchée de s'en aller.

— Pourquoi a-t-elle pris cet engagement ; j'ai envie de le rompre, qu'en pensez-vous ?

— Cela est inutile, parce que nous la ramènerons si elle le désire.

— Vous avez raison ; mais songez toujours qu'il faut qu'elle soit surprise de vous voir arriver où nous serons.

La soirée se passa très-bien et j'allai la voir le lendemain. Sa mère était avec elle ; dès qu'elle me vit, elle dit : Ma fille, puisque vous avez du monde, je m'en vais faire des visites.

— Oui, dit madame de Léonval, et vous me laissez-là avec l'homme du monde le plus contrariant.

— Je ne crois pas cela, répondit la mère ; et elle sortit.

— Monsieur, me dit madame de Léonval, je veux que vous partiez demain pour votre campagne.

— Dès que vous serez partie pour la vôtre.

— Non, je veux que ce soit dès demain.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne veux plus vous voir.

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher.

— Je ne le pourrai pas ?

— Non, sûrement.

— Et comment ferez-vous ?

— Le suisse est à madame votre mère, il me laissera entrer pour elle, je viendrai ici, et vous ne pourrez me renvoyer.

— Vous le croyez ?

— Je n'ai pas mérité cette rigueur.

— Et vous vous imaginez, peut-être, que je veux m'habituer à vous voir ici tous les jours.

— Prenez que ce soit une importunité de société, il faut bien en avoir quand on y vit.

— Vous trouvez que d'être seule avec vous, c'est un devoir de société ?

— Prenez que ce ne soit qu'une complaisance.

— Oui, à laquelle vous voulez m'accoutumer. Et pourquoi faut-il que je me sacrifie à votre fantaisie ?

— Parce que vous voyez que cela me fait plaisir.

— Et si cela ne m'en fait pas, à moi.

— Alors, il faut me le dire et me chasser comme un coquin.

— Allons, vous êtes un extravagant.

— Voilà, en vérité, ce que je crains d'être devenu, depuis que je vous connais ; je sens que ma tête se dérange, et vous voyez cela

vous, Madame, avec la plus grande sécurité.

— Ne voulez-vous pas que la mienne se dérange aussi ?

— Écoutez donc, si vous pouviez éprouver tout ce que j'éprouve, je n'en serais pas fâché.

— Vous voudriez me voir extravaguer ?

— Avec moi, sûrement.

— Cela aurait de belles suites ! Ne voudriez-vous pas aussi qu'on nous enfermât ensemble ?

— Eh mais ! écoutez donc, je n'en serais pas fâché !

— Cela vous empêcherait d'aller à cette campagne où tant de charmes vous attendent.

— Cela est vrai, je n'y pensais pas et…

— Quoi ?

— Je trouverais autant avec vous.

— Autant ?

— Oui.

— Vous ne diriez pas davantage ?

— Je ne le peux pas.

— Pourquoi cela ?

— C'est mon secret.

— Je veux le savoir absolument.

— Vous le saurez un jour, et j'espère que vous m'approuverez.

— Je vous approuverai ?

— C'est-à-dire que vous trouverez que je vous aurai dit la vérité.

— Est-ce que vous êtes sûr d'y voir quelqu'un que vous aimez, dans cette campagne ?

— Oui, Madame.

— Et vous venez me confier cela ?

— C'est vous qui m'arrachez mon secret.

— Et vous disiez que vous n'aimeriez plus : on ne peut donc pas compter sur ce que vous dites ?

— Ce n'est pas ma faute.

— Vous n'avez point de caractère : vous projetez une chose et vous en faites une autre. Je croyais pouvoir vous distinguer des autres hommes, mais vous vous ressemblez tous. Non, Monsieur, non, je ne veux plus vous voir.

— Ah ! votre colère est charmante ! divine ! délicieuse !

— Toutes ces exclamations-là ne signifient rien, et je ne vois pas ce qui peut vous les inspirer.

— C'est que j'y trouve un charme inexprimable !

— En effet, il est agréable, après avoir cru trouver un homme raisonnable dont les projets paraissaient sensés, de voir qu'avec lui on s'est trompé et qu'on ne doit compter sur rien.

— Ce serait de moi, Madame, que vous auriez une pareille opinion ?

— J'ai celle que vous m'en donnez.

— Croyez donc, je vous en supplie, qu'il n'y a rien que je ne puisse ni ne veuille vous sacrifier.

On annonça une visite, et je me retirai. En m'en allant, je rencontrai la mère de madame de Léonval sur l'escalier ; elle me dit : C'est pour vous que je rentre.

— Comment donc, Madame ?

— Je ne voulais pas vous parler devant ma fille, et je comptais vous faire demander, pour vous dire que nous partons demain à deux heures, pour aller chez madame de Nompart. Ma fille m'a bien recommandé de ne rien dire à personne : j'ignore quelles sont ses raisons ; mais vous savez nos conventions, et ce n'est pas à vous que je veux en faire un mystère.

— En ce cas, Madame, je partirai demain matin, et vous m'y trouverez en arrivant.

— Cela ne vous dérangera pas ?

— Nullement, je vous en réponds.

— Allons, cela sera fort bien. Séparons-nous : je ne veux pas qu'elle se doute que je vous ai parlé. À demain, M. le marquis.

L'humeur de madame de Léonval m'avait enchanté, et vous imaginerez aisément tout ce que j'en espérais. Elle croyait que cette maison de campagne était dans la Brie, et je comptai bien le lui faire apprendre par la maîtresse de la maison, et lui prouver

par-là que je n'avais jamais eu de projet d'aller ailleurs. Le plaisir de jouir de sa surprise en me voyant arrivé avant elle m'occupait et tout charmait mon âme, et me fit partir de Paris avec la plus grande joie. J'arrivai pour le déjeuner, et elle arriva à cinq heures avec sa mère.

— Je sortis du salon pour n'être pas confondu dans la foule, afin de mieux juger de l'effet que je ferais sur madame de Léonval en y reparaissant. En me voyant entrer, elle rougit ; et pour cacher son embarras, elle détourna la tête et elle se mit à parler avec une femme qui était à côté d'elle. Depuis quand, me dit sa mère, êtes-vous ici, monsieur de Saint-Alvire ?

— Depuis ce matin, Madame ; j'y suis arrivé pour déjeuner.

— Il me semble, reprit madame de Léonval, que vous m'aviez fait entendre que vous alliez dans la Brie ?

— Il y est aussi, dit la baronne.

— Quoi ! cette terre est dans la Brie ?

— Oui, Madame.

— Je ne le savais pas.

— Et moi je n'y connais personne, que madame la baronne ; je croyais vous l'avoir dit, Madame.

— Cela est adroitement imaginé, Monsieur.

— Croyez, me dit sa mère, qu'elle n'est pas fâchée contre vous.

Je n'affectai aucun empressement de l'entretenir en particulier, je ne me mis point auprès d'elle à table le soir ; et en sortant, elle me dit : J'ai bien des griefs contre vous, vous vous êtes mo-

qué de moi toute une après-dînée, et ces choses-là ne se pardonnent pas aisément.

— Ce n'est pas ma faute ; vous dédaignez de lire dans mon ame, et moi je m'en venge.

— Vous ne songez donc pas que je peux vous en punir ; mais nous parlerons de cela une autre fois.

On recommença à jouer, ensuite on causa, on se sépara un peu tard, et elle ne m'avait jamais paru si gaie. Je la ramenai dans son appartement, mais elle ne voulut jamais m'y laisser entrer. Je boudai. Elle me dit : Nous aurons le temps de nous revoir ; et je me retirai. Le lendemain je me présentai à sa porte, elle était entr'ouverte, j'entrai jusques dans son cabinet ; il n'y avait personne ; je ne pus m'empêcher de lire une lettre qu'elle avait commencée, voici ce qui était écrit :

« Je crains bien, ma chère petite, de ne vous pas revoir sitôt à Paris. Ce traître de marquis m'a fait une trahison en venant ici, et je sens que sa présence pourra m'y retenir du temps, c'est-à-dire, tant qu'il le voudra ; je vous l'avoue avec confusion, lui seul pouvait… »

J'entendis du bruit, je me retirai promptement, et sans être aperçu. Vous devez concevoir quel était l'excès de ma joie. Je résolus cependant de ne rien changer à ma conduite. J'écrivis le peu de mots que je venais de lire, et je le mis dans mon portefeuille. Je laissai passer une demi-heure, et je retournai chez madame de Léonval. Je fis beaucoup de bruit en y entrant, et elle me dit : Qu'est-ce que c'est donc que tout le fracas que vous faites en venant ici ?

— Vous voyez que je n'y mets pas de mystère,

— Cela est fort prudent ; vous êtes un homme rare !

— Vous voyez que je me corrige.

— De quoi donc ?

— De la finesse que vous m'avez reprochée hier.

— Je crois, au contraire, qu'au lieu de vous en corriger, vous vous en applaudissez fort.

— M'en donnez-vous le droit ?

— Mon Dieu ! vous n'en avez pas besoin. Votre amour-propre vous suffit.

— En effet, j'ai de quoi en avoir beaucoup !

— N'imaginez-vous pas que je vous trouve fort à plaindre ?

— Moi ? point du tout. Les femmes à présent ne sentent plus rien. Toutes à l'esprit ; l'ame et le cœur ne sont plus que des objets de dissertations philosophiques, vous avez fait maisons nettes.

— Ah ! vous croyez que nous avons l'ame et le cœur vides.

— C'est-à-dire, qu'il y a peut-être à la porte quelques meubles qui traînent.

— Quelques meubles ?

— Oui, comme des tresses de cheveux, des portraits, que sais-je ? Encore toutes n'en ont pas.

— Et croyez-vous que j'en aie, moi ?

— Non.

— Non ?

— Sûrement, vous n'aurez pas gardé des cheveux de votre mari, ni son portrait ?

— Non ; mais les miens.

— Ils sont donc à Paris, sans doute, entre les mains de quelqu'un assez heureux…

— Non, Monsieur, je ne connais pas de ces heureux-là.

— C'est que vous n'en voulez pas faire.

— Je peux vous le prouver (elle sonna) : Mademoiselle, donnez-moi ma cassette.

— Vous allez me les montrer ?

— Sûrement ; sans cela vous ne me croiriez pas.

Elle tira en effet son portrait qui était fort ressemblant et une tresse de ses cheveux : je mis les cheveux dans ma poche.

— Où sont donc les cheveux ? dit-elle.

— Y en avait-il ?

— Certainement.

— Vous les trouverez. Que je voie le portrait, je vous prie, il est charmant ! laissez-le moi copier.

— Savez-vous peindre ?

— Pas assez pour le faire ressemblant ; mais cela m'occupera ici très-agréablement.

— Vous me le rendrez ?

— Ah ! ne me faites pas prévoir ce moment-là, je vous prie.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il serait le plus cruel de ma vie !

— Vous devez bien jouer la comédie.

— Parce que ?

— Voilà une expression tragique, rendue merveilleusement ! Ah ça ? où sont donc les cheveux ? (Sa femme de chambre lui parla à l'oreille.) Vous vous trompez, dit-elle tout haut. Allons, mademoiselle, fermez cette cassette, serrez-la et donnez ma clé. La cassette fermée, la femme de chambre sortit. Monsieur, me dit-elle, elle vous a vu prendre la tresse de cheveux, je lui ai dit qu'elle s'était trompée, rendez-la moi afin que je la lui fasse trouver à terre, quand vous serez sorti.

— Et je ne la reverrai plus ?

— Qu'en voulez-vous faire ?

— La baiser mille fois le jour.

— Quelle folie ! Donnez donc.

— Promettez-moi que vous me la remettrez.

— Ces choses-là ne sont bonnes que pour les amans.

— En ce cas là…

— Je veux l'avoir.

— Engagez votre parole de me la rendre.

— Mais voyez donc de quelle conséquence il est pour moi que cette fille……

— La voilà, Madame.

— Vous serez content. Allez-vous-en.

— Je lui baisai la main, je sortis sans répliquer.

Je lui vis jeter la tresse à terre, sous le fauteuil où j'étais assis, et je l'entendis sonner sa femme de chambre.

— Il me semble, dit Dinval, que dès ce moment, vos affaires prenaient le meilleur train du monde.

— Je fus pendant plusieurs jours à ravoir la tresse de cheveux.

— Ah ! elle vous la rendit ?

— Oui, à condition que je lui remettrais le portrait.

— Il paraît de la prudence à cela.

— Je l'ai bien senti.

Un portrait peut prouver beaucoup, et des cheveux ne se reconnaissent pas.

— Cette espèce de défiance de laquelle je fus piqué, me fit naître une idée qui me parut plaisante. Je promis de lui rendre son portrait dès le jour même. Elle parut surprise de mon peu de résistance. Cependant elle affecta d'en paraître contente. Dans l'après-dîner je fis un petit paquet, et, au lieu de son portrait, j'y

mis le mien, que j'enveloppai avec l'extrait que j'avais fait de la lettre, et à la promenade je le lui donnai. En le mettant dans sa poche, elle me dit d'un air un peu sec : Je suis contente de vous ; mais rejoignons la compagnie.

— Volontiers, Madame, je fais toujours ce que vous voulez.

En revenant de la promenade, elle rentra chez elle. Quand elle reparut dans le salon, j'observai sa contenance qui me parut celle d'une personne satisfaite ; je m'approchai d'elle, et elle me dit : Vous vous êtes trompé de portrait.

— Non, Madame, ce n'était pas mon dessein.

— Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à cette supercherie.

— Je n'ai fait qu'un échange.

— Et l'enveloppe, que signifie-t-elle ?

— Je l'ignore, je la sais par cœur ; je la médite souvent, et je voudrais bien que vous me l'expliquassiez.

— Moi, je voudrais savoir comment elle vous est parvenue.

— Il me faut du temps pour vous l'apprendre ; et si vous le voulez, pour que nous ne soyons pas interrompus, quand vous rentrerez ce soir, je vous accompagnerai chez vous, et tous mes secrets vous seront divulgués.

— Je vois que vous croyez savoir les miens.

— Vous me direz ce que vous voudrez que je croye.

— Oui, dit-elle en riant, comptez là-dessus.

— Sans cela vous n'en saurez pas davantage, et il me paraît pourtant nécessaire que nous nous entendions davantage.

— Cela vous paraît nécessaire ?

— Mais qu'en pensez-vous ?

— Qu'il faudra causer de tout cela ; et elle me serra la main.

— Vous verrez que j'ai raison.

Nous rejoignîmes la compagnie, et toute la soirée je crus apercevoir dans les yeux de madame de Léonval une certaine langueur qui me donnait beaucoup d'espoir.

Après le souper, sa mère s'étant approchée d'elle, elle dit qu'elle se trouvait mal, et on la transporta dans sa chambre, où elle l'accompagna, et où elle demeura avec elle. Jugez de ce que je devins après tant d'espoir, de la voir troublée par un pareil événement. Ce mal subit était-il une feinte, était-il l'effet de la crainte de se manquer à elle-même, dans l'explication que nous devions avoir ensemble ? Je ne voulus pas le croire, et j'aimai mieux espérer de voir renaître ces délicieux momens que j'attendais avec tant d'impatience. Je me couchai avec cette espérance ; mais que devins-je à mon réveil, quand j'appris que la mère et la fille étaient parties dans la nuit ! J'allai chez madame de Nompart, qui me dit : Eh bien ! vous saviez ?

— Oui, vraiment, et je suis fort inquiet de ce prompt départ.

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que la mère m'a dit qu'il était très-nécessaire, et que dans peu nous en saurions la raison. J'espère que vous voudrez bien les attendre ici, dit-elle en souriant.

Je ne savais que penser, et je n'imaginais plus être la cause de ce prompt départ. Je résolus donc d'attendre les nouvelles que nous pourrions avoir de ces dames. »

Chapitre 35

« Le comte de Bourseille arriva pour dîner. On lui demanda des nouvelles. Ah ! parbleu, vous ne devinerez jamais celles qu'il y a. Vous saurez d'abord que l'oncle du duc de Clerson est mort.

— Le vicomte Vallerin ?

— Lui-même ; mais ce n'est rien que cela. Vous savez sans doute qu'il avait empêché le duc d'épouser madame de Léonval, et que celui-ci, de désespoir, était allé servir dans l'armée de l'empereur contre les Turcs ?

— Oui, et qu'il y a été tué.

— Point du tout. Il est revenu à Paris pour voir mourir son oncle, qui lui a laissé tout son bien.

— Cela est impossible, son secrétaire avait rapporté son certificat de mort.

— Parce que le détachement dont il était avait été haché en pièces, et qu'un palefrenier qui le suivait, l'avait vu tomber de son cheval frappé de plusieurs coups de sabre par les Turcs ; mais il n'avait été que grièvement blessé, et malade très-long-temps, ensuite vendu comme esclave à un corsaire qui n'entendait pas le français, qui lui avait fait faire un grand voyage ; mais de retour à Constantinople, ayant trouvé quelqu'un qui avait payé sa rançon,

il était revenu à Paris. On ne doute pas qu'à présent il n'épouse madame de Léonval.

— Elle l'a pleuré plus de six mois, reprit madame de Nompart, et sans sa mère elle le pleurerait peut-être encore en Périgord, où elle s'était retirée ; mais elle l'a forcée de revenir à Paris.

— Je voudrais, dit le comte, que depuis son retour elle eût fait un autre amant.

— Vous lui souhaitez-là une belle chose.

— Ce serait le duc qui aurait tort de n'être pas mort.

— Et si par délicatesse, se reprochant ce nouvel amour, elle ne se croyait plus digne d'épouser le duc ? Elle aurait tort si le duc l'aimait toujours, puisque ce serait un sacrifice qu'elle pourrait lui faire.

— Vous n'entendez rien à tout cela.

— Ah ! pardonnez-moi, elle pourrait sacrifier le duc à ce nouvel amant.

On vint dire qu'on avait servi, et j'en fus fort aise, parce que pendant cette conversation madame de Nompart me regardait souvent en souriant, ce qui m'embarrassait fort.

Après le dîner madame de Nompart m'emmena dans le parc, et elle me dit : Je crois que nous savons à présent ce qui a causé le prompt départ de ces dames ; mais si ce que nous disions au comte était arrivé, ne trouveriez-vous pas la position de madame de Léonval bien embarrassante ? Pour moi, à la place de sa mère, je ne l'eusse jamais fait partir d'ici si promptement. Elle est un peu vive et même étourdie, la bonne dame. Elle aime fort sa fille

assurément ; mais elle ne voit rien avec réflexion, et par conséquent elle donne tout au premier moment, sans envisager les suites.

— Je ne me suis pas aperçu de cela.

— Quoi ! vous n'avez pas vu que madame de Léonval était entièrement consolée de la perte du duc, et cela n'a rien de surprenant ; une douleur trop vive s'épuise à la fin ; l'habitude d'aimer, fait qu'on laisse entrer dans son ame une autre passion, et je ne sais pas trop alors ce que l'on peut penser pour un amant qui ressuscite inopinément, comme le duc, sans l'avoir laissé prévoir. Je crois que c'est comme un mari qui revient d'un long voyage. On ne voit plus de Pénélope, et je pense que l'amour s'use autant par les larmes que par les plaisirs et par l'absence.

— Cela pourrait arriver.

— Savez-vous qui je pourrais trouver le plus à plaindre dans tout ceci ?

— Non, sûrement.

— Eh bien ! ce serait l'amant qui s'en croirait aimé.

— S'il en était un.

— Je le suppose. Voyez donc quelle doit être sa position ; car il ne peut guère espérer qu'elle n'épouse pas le duc. Supposé qu'en l'épousant elle ne l'aime plus, il faudra qu'elle feigne de l'aimer au moins, et il faudra du temps pour qu'elle puisse espérer que le duc la négligera un jour assez, pour qu'elle puisse récompenser la constance de cet amant ; mais doit-elle y compter, et l'amant perdra-t-il son temps à attendre, s'il a le sens commun ? S'il s'afflige

de ce mariage, on découvrira sa passion, et tout en aimant, et en espérant même, il en compromettra l'objet. Tout cela deviendra pour lui fort embarrassant.

— Mais, reprit Dinval, cette femme-là vous persiflait.

— Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir, et je lui dis : Madame, cet amant prétendu aurait un moyen bien facile de tout arranger sans compromettre la duchesse.

— Ah ! ah ! voyons donc. Quel est-il ?

— Ce serait de feindre une grande passion pour une de ses amies, qui la mettrait dans la confidence du service qu'elle voudrait bien lui rendre.

— Cela serait, j'en conviens, reprit-elle, une grande preuve d'amitié ; mais il pourrait y avoir du danger.

— Pour qui donc ?

— Pour cette amie.

— Je n'y en vois point du tout.

— Cette amie n'aurait qu'à, sans le vouloir, aimer réellement cet amant abandonné.

— Bon ! les femmes n'aiment que lorsqu'elles le veulent bien.

— Ne croyez pas cela.

— Ou tant qu'elles le veulent.

— Je vous jure que cela n'est pas vrai.

— Supposons un instant que je fusse cet amant aimé de madame de Léonval, et qu'il me fût possible de feindre de amour pour vous, Madame, pour cacher celui que j'aurais pour elle ; ne vous prêteriez-vous pas à cette feinte ?

— Non, certainement, je ne voudrais pas le risquer.

— À cause du danger qu'il y aurait pour votre cœur ?

— Sans contredit.

— On n'aime pas un amant qu'on sait être prévenu d'une autre passion.

— Et comptez-vous pour rien, donc, le plaisir et la gloire d'en triompher ?

— L'amitié doit combattre.

— Oui, oui, l'amitié ! mon amitié pour madame de Léonval me donne de l'impatience de savoir si elle épousera le duc ou non. Vous qui voyez bien, qu'en pensez-vous ?

— Je ne peux rien prévoir là-dessus.

— Rien ne vous presse de retourner à Paris, je reste encore ici quelques jours, attendons-y l'événement ensemble.

— Sûrement, madame, je ne vous quitterai pas avant votre départ.

— Moi, reprit Dinval, je crois que cette femme-là avait envie de vous.

— Vous verrez.

— Comment est-elle ?

— Fort bien ! elle a vingt-quatre ans. Son mari est une manière d'imbécile qui voyage à ce qu'il dit pour acquérir des connaissances.

— Je crois que sa femme n'ira pas si loin que lui pour en acquérir bien davantage.

— Elle a de l'esprit, de la vivacité, de la gaieté…

— Et peut-être beaucoup de légèreté.

— Personne n'a pu encore m'en instruire.

— Vous l'apprendrez par vous-même.

— Je n'y pense point du tout.

— Je vous réponds qu'elle vous y fera penser.

— Je ne le prévois pas.

— Êtes-vous resté encore long-temps avec elle à la campagne ?

— Trois jours. Le mariage du duc fut déclaré tout de suite.

— Eh bien ! il fallait revoir madame de Nompart.

— J'ai passé chez, elle, mais sans la trouver.

— Il faut absolument vous attacher à cette femme-là. Je me la rappelle à présent ; c'est une brune très-piquante, dont les regards pénètrent jusqu'au fond de l'ame.

— Cela est vrai.

— Eh bien ! il n'y a pas de frais à faire avec ces femmes-là ; rien n'est plus commode ; pour peu qu'elles vous plaisent, elles

vous devinent promptement.

— Je crois bien que madame de Nompart…

— Je vous le dis ; je l'ai vue venir de loin. Que diable avez-vous de mieux à faire ?

— C'est que la duchesse jugera, ou que je la trompais, ou que je suis d'un caractère très-léger.

— Qu'est-ce que cela fait ? et puis ne croyez pas madame de Nompart sur tout ce qu'elle vous en a dit. Cette duchesse n'avait pas pour vous ce qu'on peut appeler une passion ; ainsi vous devez être sûr qu'elle vous oubliera entièrement dans les bras du duc.

— Je voudrais savoir ce que sa mère pense de l'effet du retour du duc sur le cœur de sa fille.

— Pour vous déterminer à vous engager avec madame de Nompart. Voilà ce qu'on appelle un amour-propre qui mérite d'être humilié.

— Allons, je suivrai vos conseils.

— Vous verrez que vous vous en trouverez bien.

— Je vous le dirai sincèrement.

Quelque temps après ils se revirent.

« Vous m'avez bien conseillé, dit Saint-Alvire à Dinval.

— Je n'en serais pas surpris ; sachons un peu tout cela.

— En vous quittant, je trouvai madame de Nompart dans le jardin du Palais-Royal, et elle m'emmena souper chez elle, il y

avait beaucoup de monde, elle me dit : Venez demain me voir dans l'après-dîner.

— Savez-vous quelque chose de madame de Léonval ?

— Oui, oui, je vous dirai tout cela.

J'y allai, et dès qu'elle me vit elle prit un air très-douloureux. Madame, qu'avez-vous donc, lui dis-je ?

— De bien mauvaises nouvelles à vous apprendre.

— À moi ?

— Oui, j'ai vu la mère de madame de Léonval, elle est dans une joie inconcevable du mariage de sa fille. Vous êtes perdu sans espoir, sans ressource. Les deux amans ne se sont jamais aimés plus ardemment. Voyez ce que vous allez devenir ; je vous plains réellement, parce qu'on prétend que le duc est constant comme un provincial. Vous sentez bien que sa femme voudra l'imiter, et que cela fera deux êtres absolument nuls pour la société.

— Vous seriez bien fâchée de leur ressembler, vous, Madame, qui aimez beaucoup à plaire.

— C'est-à-dire que vous me trouvez coquette ?

— Ce ne serait pas un défaut pour moi ; je trouve qu'il n'y a de réellement aimables quelles femmes qu'on accuse de coquetterie.

— C'est-à-dire que vous n'aimez pas les dédaigneuses.

— Les sentimentales, par exemple, qui ne font cas que de l'objet qui les occupe et qui en est le moins digne, puisque souvent il les sacrifie à la première fantaisie qui lui passe par la tête.

— Je trouve qu'elles le méritent.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elles exagèrent trop tous leurs goûts, rien ne leur plaît qui ne soit pour elles un objet d'admiration. L'amour-propre des hommes en est flatté d'abord ; mais à la longue cela les fatigue, et ils leur profèrent les sots petits caprices d'une femme à vapeur.

— Vous me paraissez trop bien instruite pour que jamais on puisse vous tromper.

— Vous imaginez cela, et vous ne savez pas que je suis la plus crédule de toutes les femmes.

— Et croiriez-vous, par exemple, que je vous ai la plus grande obligation ?

— Vous ?

— Oui, moi.

— Voilà de quoi je ne me doutais en vérité pas.

— C'est que vous ignorez que vous avez dans toute votre personne un charme qui agit si puissamment sur mon ame qu'il a détruit toutes les impressions qui me tourmentaient.

— Je ne me croyais pas un charme pareil.

— Vous ne sauriez pourtant vous empêcher de voir le plaisir que vous me faites, rien seulement qu'en me regardant.

— Quoi ! lorsque je vous regarde, à présent…

— Tout m'entraîne vers vous. Mes bras voudraient vous serrer… Je vous dis, il faut absolument que je m'éloigne de vous.

— Voilà un danger bien imprévu que je cours là avec vous.

— Vous n'en connaissez pas toute l'étendue.

— Je me serais pourtant fiée à vous.

— Voilà pourquoi je vous avertis.

— C'est un procédé très-généreux ; j'espère que vous n'êtes pas comme cela devant le monde.

— Ma foi, je n'en répondrais pas.

— Quand je voudrai vous voir ? il faudra donc que je fasse fermer ma porte ?

— Voilà le meilleur expédient que vous puissiez imaginer.

— Pour qu'on ne s'aperçoive pas de votre folie ?

— Si vous vouliez en faire l'épreuve ?

— Il faut la remettre à un autre jour, parce que j'attends du monde.

— En ce cas ne me regardez pas. Et comme elle me regardait en riant, je baisai sa main très-vivement.

— Finissez donc, dit-elle, vous me faites peur.

On annonça une visite et je sortis.

— Voilà, dit Dinval, une singulière déclaration.

— Je voulais la désabuser de l'idée qu'elle pouvait avoir, que je cherchais à avoir une grande passion.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'imaginais que ce projet-là l'éloignerait plutôt de moi qu'il ne l'en rapprocherait.

— Vous croyez qu'elle ne l'approuverait pas ?

— Je ne pensais pas qu'elle fût capable de songer à perdre son temps dans les longueurs du sentiment.

— Je pense assez comme vous.

— Deux jours après, je me trouvai à souper avec elle, elle me dit : À propos, vous avez bien fait de ne pas revenir chez moi.

— Pourquoi donc ?

— C'est que vous auriez trouvé ma porte fermée.

— Vous avez donc travaillé avec vos gens d'affaires ?

— Non, vraiment, au contraire, j'ai vu beaucoup de monde.

— Et votre porte était fermée ?

— Elle ne l'était que pour vous.

— Ah ! ah ! j'entends. Elle ne le sera donc plus ?

— Pardonnez-moi ; elle le sera toujours.

— Allons, cela est bon ; j'irai demain.

— Et, dit Dinval, y êtes-vous allé en effet ?

— Certainement.

— Et vous a-t-on refusé la porte ?

— Pas le moins du monde. Madame de Nompart était dans un boudoir très-reculé ; elle s'est écriée en me voyant : Mais cela est affreux ! Quoi ! l'on vous a laissé entrer ?

— Oui, Madame, et me voilà.

— Par la chaleur qu'il fait, après avoir écrit trois heures, je voulais rêver ici tranquillement, me reposer enfin, et peut-être dormir…

— Eh bien ! Madame, que je ne vous dérange pas ; dormez, si cela vous fait plaisir ; mais j'achèverai mon songe de cette nuit.

— Qu'est-ce que c'est que votre songe ?

— Je rêvais que vous étiez Orithie, et que je vous enlevais comme le Borée du jardin des Tuileries.

— Qu'est-ce que c'est qu'Orithie, Borée, les Tuileries ? Vous mêlez-là les dieux de la fable avec les habitans de Paris !

— Point du tout ! Quoi ! vous ne connaissez pas le groupe en marbre d'Orithie et de Borée, qui est dans ce jardin ?

— Pas le moins du monde.

— Il est superbe, je veux vous en montrer la composition. Aussitôt, je la pris par le milieu du corps, et l'asseyant sur ma hanche, je l'enlevai de terre.

— Mais êtes-vous fou ! que faites-vous donc ?

— Je fais Borée, faites Orithie. Elle se renversa en arrière pour m'éviter, et je la posai doucement sur son sopha.

— Mais, dites-moi donc ? a-t-on jamais vu une folie pareille ?

— Quoi, point du tout. Tenez, la première fois que nous irons aux Tuileries, je veux vous faire voir Orithie.

— Vous croyez que je ressemble au marbre ?

— Je ne connais pas votre cœur ; mais vous me paraissez en avoir et la blancheur et la fermeté.

— Ah çà, finissez donc toutes vos folies.

— Oui, ma chère Orithie !

— Voulez-vous bien vous taire ?

— Est-ce que vous ne trouvez pas que ces êtres-là étaient bien heureux ? À peine le dieu avait-il enlevé la nymphe qu'un nuage les couvrait tous les deux, et voilà qui était fini. Je trouve que cela était le mieux imaginé du monde.

— Oui, et si la nymphe se fâchait ?

— Une nymphe ne se fâche pas longtemps contre un dieu.

— Oui ; mais vous n'êtes pas un dieu et je ne suis pas une nymphe.

— Ma foi, vous en avez toute la tournure. Cette taille svelte, dégagée, cette tête divine et ce regard !... Vous savez tout ce que je vous ai dit ?

— Allons, laissons cela et parlez-moi seulement.

— Que voulez-vous que je vous dise ? — Si réellement avant de me connaître vous aviez de l'amertume dans l'ame ?

— Je vous en réponds bien ; mais (dis-je en soupirant), tout est effacé !

— Et vous soupirez ; vous avez donc encore des regrets ?

— Eh bien, regardez-moi, et bientôt vous m'en guérirez.

— Puis-je m'assurer que cela est vrai ?

— Jugez-en par le délice que j'éprouve auprès de vous.

— Vous aimiez madame de Léonval.

— Je ne puis vous le nier ; mais pourquoi m'en parlez-vous ?

— C'est que je crains que vous ne l'aimiez encore.

— Quand je ne suis occupé que de vous ?

Elle se leva ; je voulus l'arrêter ; mais, dit-elle, laissez-moi donc aller.

— Que voulez-vous faire ?

— Je veux sonner pour qu'on nous donne des lumières.

— Et vous ne songez pas à tout ce que vous risquez si je vous en vois mieux ?

— Je l'avais oublié.

— À présent, je vous distingue à peine.

— Je vous vois bien, moi.

— C'est qu'aucun trouble ne vous agite.

— Vous me croyez donc toujours de marbre ?

— Mais ce bras…

— Allez-vous me tourmenter ?

— Non, non, je veux seulement vous faire connaître toutes vos perfections.

— Et vous voudriez devenir un dieu ?

— Pourquoi pas ? La nuit nous couvrirait de ses voiles pour nous cacher aux yeux des mortels. Ah ! je vous prie, laissez-moi jouir de toute cette illusion.

— Et madame de Léonval ?

— Elle est une mortelle, et tout en vous me fait trouver une nymphe !

Elle voulut parler ; mais je ne lui en laissai pas la possibilité.

Àmerveille, dit Dinval.

— Elle ne songea plus à demander de la lumière.

— Le flambeau de l'amour devait vous suffire alors.

— Enfin, j'oubliai facilement avec elle tout ce que j'avais désiré avec madame de Léonval.

— Je vous l'avais prédit.

— Ses femmes entrèrent pour l'habiller, et je m'en allai.

— Elle ne vous dit plus que sa porte serait fermée ?

— Tout au contraire. Cependant, elle ne voulut me voir le lendemain que le soir, dans une autre maison.

— Où cela ?

— Chez madame d'Oricante qui est sa cousine, et qui m'avait prié à souper pour ce jour-là.

Chapitre 36

Le lendemain matin, voulant rêver au plaisir de la veille, je montai à cheval, et j'allai au bois de Boulogne. En en revenant il était trois heures ; je passai à pied les Tuileries. Je vis de loin deux femmes qui regardaient le groupe d'Énée et d'Anchise. C'était madame d'Oricante et madame de Nompart. Madame d'Oricante m'aperçut, et m'appela en disant : Venez donc, monsieur de Saint-Alvire, voilà ma cousine qui veut me persuader que c'est là l'enlèvement d'Orithie. J'ai beau lui dire qu'Orithie doit être une femme, et que cette figure-ci est celle d'un vieillard ; elle me soutient qu'elle sait de bonne part que c'est Orithie ; et pour me le prouver, elle dit que l'enfant est l'Amour.

— C'est toujours bien fait de voir l'amour, même où il n'est pas ; mais il me semble qu'elle devrait mieux connaître Orithie et Borée.

— Je me suis trompée, dit-elle en riant et en rougissant, je ne sais pas comment je voyais.

— L'imagination fait qu'on croit voir quelquefois autre chose que ce qu'on voit en effet.

— C'est cela, dit-elle en me regardant, dites-moi donc quel est ce groupe-là ?

— C'est Énée qui sauve son père Anchise de l'embrasement de Troie, et l'enfant est son fils Ascagne.

— Il n'y a donc pas d'Orithie dans ce jardin ?

— Je vous demande pardon ; venez, venez avec moi, je vais vous la montrer.

— Je vois de tout cela que je ne me connais pas trop en sculpture.

— Tenez, regardez ceci ; vous reconnaissez-vous ?

— Ma cousine, vous voyez bien qu'Orithie est une femme.

— Madame le savait bien, n'est-il pas vrai ?

— Taisez-vous.

— Ne remarquez-vous pas que Borée a l'air très-enflammé ?

— C'est qu'il l'est aussi.

— C'est-à-dire qu'il l'a dit.

— Quoi ! ma cousine, vous croyez qu'il dit cela ?

— Je le suppose.

— Madame d'Oricante ne sait donc pas la suite de l'enlèvement d'Orithie ?

— Qui le lui aurait dit ?

— Ah ! moi, je ne retiens rien ; j'ai oublié toute ma fable.

— Il y a des vérités que je crois que vous n'oubliez pas.

— Quand elles sont agréables, à la bonne heure.

— Ce sont aussi celles que j'aimerai à me rappeler toute ma vie.

— Où allez-vous à présent, monsieur le marquis ?

— Chez moi, Madame.

— Venez dîner avec nous, chez ma cousine ; c'est moi qui vous en prie. Il vous regarde pour savoir s'il viendra.

— D'abord que vous l'en priez, il n'attendra pas ma permission.

— Et il aura raison ; il ne faut pas que les hommes soient timides.

Je m'en allai avec elles. Notre dîner fut très-gai. Nous dîmes et nous fîmes mille folies. Au milieu de tout cela, je dis à madame d'Oricante : Voulez-vous que je vous donne une représentation de l'enlèvement d'Orithie ?

— Je le veux bien.

Je la pris dans mes bras, et comme elle est fort légère, je la tins long-temps en l'air, je la pressais doucement ; tout d'un coup je sentis qu'elle devenait pesante, parce qu'elle s'évanouissait. Je la reposai promptement sur le sopha.

— Voyez de quoi vous êtes cause, me dit madame de Nompart, en rougissant de colère.

Je ne répondis rien, je regardais madame d'Oricante, qui revint bientôt à elle. Son premier regard fut dirigé vers moi, et je ne vous dirai pas tout ce que j'y vis. Sa cousine lui conseillait de s'en aller chez elle, et je proposai étourdiment de la reconduire. Non, Monsieur, dit madame de Nompart ; je lui donnerai une de mes femmes. L'abbé de Villeronde arriva, il est son oncle, elle prit sa voiture. Madame de Nompart avait un air d'humeur que je ne lui connaissais pas ; je l'attribuai à la visite de l'abbé qui nous empêchait d'être seuls ; je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'aller m'habiller pour aller à l'opéra nouveau qu'on donnait ce jour-là, et ensuite souper chez madame d'Oricante dont j'étais bien aise de savoir des nouvelles.

— Je crois qu'elles ne furent pas fâcheuses pour vous, reprit Dinval ?

— Vous croyez cela ?

— Il n'était pas difficile de l'apercevoir.

— Je vous avouerai que n'y avais pas trop pensé ; cependant je m'aperçus qu'elle me revoyait avec plaisir. Je lui demandai de ses nouvelles ; elle me dît tout bas, en me regardant avec une espèce d'embarras : Je vous en prie, ne parlons pas de cela ; et elle ajouta : Comment vous êtes-vous quittés avec madame de Nompart ? Elle avait de l'humeur.

— J'imagine bien pourquoi.

— Et moi aussi.

— Je m'en suis allé aussitôt que vous, et je l'ai laissée avec l'abbé, pour aller m'habiller et me rendre à l'opéra.

— Lorsqu'elle sera ici, ne me parlez point devant elle en particulier.

— Pourquoi donc ?

— J'ai des raisons pour cela.

Il vint beaucoup de monde, et madame de Nompart n'arrivait pas.

— La cousine me boude, me dit madame d'Oricante.

— Vous le croyez ?

— Vous voyez qu'elle ne vient pas, et elle n'a pas envoyé savoir de mes nouvelles, Je suis sûre qu'elle ne soupera pas ici. Je m'en vais faire servir, et vous pourrez vous mettre auprès de moi à table.

— Je n'y manquerai pas ; et en effet je m'y plaçai.

— Et, dit Dinval, vous oubliâtes madame de Nompart auprès de sa cousine ?

— Il est vrai, et nous fûmes même très-gais ; mais avant de sortir de table on annonça madame de Nompart. Madame d'Oricante me dit : Parlez beaucoup à votre gauche. Madame de Nompart arriva près de nous, elle me regarda, et elle dit à sa cousine : Je suis venue tard parce que je ne voulais pas souper, et que je me suis arrêtée à causer plus que je ne voulais dans une maison. Laissez-moi ; et elle passa tout de suite dans le salon. Madame d'Oricante me dit : Elle viendra nous observer, ne me parlez pas.

— Ce mystère-là était de très-bon augure pour vous.

— Je le sentis bien.

— Cela ne dut pas vous faire de peine.

— Non, sans doute ; mais la froideur de madame de Nompart me prouva que la jalousie était le principe de l'humeur qu'elle m'avait montrée l'après-dînée, et à laquelle je m'étais trompé. Dès qu'on fut sorti de table, en rentrant dans le salon, je m'approchai d'elle, et je vis qu'elle se composait un visage tranquille. Elle affecta même de sourire en me disant : Où avez-vous été cette après-dînée ?

— J'ai été à l'opéra.

— Comment a-t-il réussi ?

— Mais comme cela ; je n'y ai pas trop pris garde, j'étais tout à mes réflexions.

— À propos de quoi donc, des réflexions ?

— Vous n'avez pas imaginé, sans doute, que j'espérais que vous me garderiez toute l'après-dînée ? Quand j'ai vu l'abbé s'établir chez vous, et que vous aviez de l'humeur, j'ai craint de vous déplaire en restant davantage.

— De l'humeur ! moi ? allons, vous rêvez, vous aviez envie d'aller à l'opéra. Croyez que je serai toujours fort aise de vous savoir où vous pourrez vous plaire.

— En ce cas-là, vous deviez ne me pas laisser sortir de chez vous.

— Je n'y ai pas toujours de la compagnie. Ce mot sembla lui échapper malgré elle, et elle se leva pour aller jouer. J'étais fort embarrassé de ma personne ; mais madame d'Oricante, adroitement, m'engagea dans une partie qui devait finir la dernière.

Mais madame de Nompart se mêla d'une conversation qui la fit toujours demeurer ; elle voulait sans doute me voir sortir de cette maison avant elle ; sa cousine voulait m'y voir rester encore après tout le monde. Je ne savais quel parti prendre, lorsque l'abbé de Villeronde me dit : Vous oubliez sans doute que je suis votre voisin, et que je compte sur vous pour me ramener ; ces dames veillent comme des lampes ; allons, allons-nous-en. Je regardai les deux dames, leurs physionomies étaient à peindre. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et je leur dis : Il est impossible que vous vous couchiez si tard que l'abbé le dit ; mais il veut que nous évitions la honte d'être renvoyés ; et nous partîmes. En vidant mes poches, je trouvai un billet de madame d'Oricante, où il n'y avait que ces mots, écrits au crayon :

« Venez demain à midi déjeuner avec moi. »

— La dame me paraît être un peu vive, dit Dinval.

— Mais, pas mal.

— Eh bien ! y fûtes-vous ?

— Bon ! le lendemain matin je reçus un billet de madame de Nompart qui me mandait qu'elle m'attendait à onze heures, pour me mener à une course de chevaux qu'il y avait à Vincennes.

— Ah ! ah ! et que fîtes-vous ?

— Je mandai tout simplement à madame d'Oricante, que j'avais depuis plusieurs jours un engagement avec sa cousine pour aller à onze heures avec elle à une course de chevaux où elle devait me mener, et que j'étais au désespoir de ne pouvoir pas me rendre à ses ordres.

— Elle ne pouvait rien trouver à redire à cela.

— Sûrement ; mais savez-vous ce qu'elle fit ? Elle arriva aussitôt que moi chez madame de Nompart, et elle lui dit : Ma cousine, je sais que vous allez à Vincennes, et je viens vous demander de m'y mener.

Madame de Nompart me lança un regard d'indignation, et elle lui dit : Mon cœur, ce n'est pas moi qui mène, ce sont mes belles-sœurs ; et dans le moment on les annonça.

— Allons partons, dirent-elles, il est près de midi, nous n'avons pas de temps

— Je ne peux aller avec vous, dit madame de Nompart. Je sens que je n'en aurais pas la force, cela me serait impossible. Je suis dans un anéantissement affreux, cela m'a pris tout d'un coup.

— Vous avez raison, ma cousine. Il faut absolument vous reposer. Mesdames, si vous voulez bien de moi à sa place ?

— Sûrement nous en voulons, et nous vous mènerons avec grand plaisir et monsieur de Saint-Alvire aussi. Cela est affreux, madame de Nompart, d'être contrariée comme cela ; c'est sûrement une attaque de nerfs, Allons, partons, partons. J'étais fort embarrassé ; mais comment n'y pas aller ? C'était afficher mon engagement avec madame de Nompart, et en y allant je la désespérais ; je n'osai la regarder et je me laissai entraîner.

Quand nous fûmes dans la calèche, les belles-sœurs dirent : Comment trouvez-vous madame de Nompart, qui nous fait réveiller ce matin à neuf heures pour former cette partie, et puis qui n'y veut plus aller ?

— Si elle est réellement malade, leur dis-je, Mesdames…

— Oui, malade ! Il n'y a pas autre chose que de l'humeur ? vous devez savoir cela, vous madame d'Oricante ?

— Non vraiment ; ce que je croyais, c'était que votre partie était faite depuis long-temps. Ne le croyez-vous pas aussi, vous, monsieur de Saint-Alvire ?

— On me l'avait dit.

— Je crois que vous me trompez.

— Moi ?

— Oui vous ; regardez donc, Mesdames, son air hypocrite.

Nous ne fûmes pas arrivés à Vincennes que le président de Grémont vint à ces dames, avec son frère, et leur dit : Mesdames, cette fois-ci vous ne m'échapperez pas. Il y a mille ans que vous me promettez de venir à Saint-Mandé, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez donné votre parole d'y dîner aujourd'hui. Je vous mènerai après à une comédie de société charmante, et nous passerons la journée ensemble. Ces dames dirent tout d'une voix : Nous acceptons avec grand plaisir. En ce cas, dit le président, nous allons ordonner le dîner pendant la course ; mais venez à Saint-Mandé tout de suite après, ou plutôt nous viendrons vous chercher, il n'y a que deux pas. Quand ils furent partis, les belles-sœurs dirent : Cette pauvre madame de Nompart sera bien fâchée d'avoir manqué cette journée-ci. Cela me fit peine et m'affligea réellement de tout ce que sa jalousie pouvait lui faire souffrir toute la journée.

— Qu'avez-vous donc, me dit tout bas madame d'Oricante, regretteriez-vous madame de Nompart ? Et d'un air à me dire : Moi, je ne m'occupe que de vous, et en effet, au moindre cahot, elle me pressait en se penchant sur moi.

Nous passâmes une journée très-agréable. On dansa après la comédie, et quand nous revînmes à Paris, il était tard. Ces dames reconduisirent madame d'Oricante, et je descendis de voiture avec elle, parce qu'elle se chargea de me renvoyer chez moi. Je lui donnai la main pour monter chez elle. Elle dit qu'elle avait faim, et en se déshabillant, elle me proposa de manger un poulet froid pour lui tenir compagnie. On servit sur une petite table dans son boudoir.

Quand nous fûmes seuls, elle me dit : Ne trouvez-vous pas que j'ai bien de l'esprit d'avoir demandé à manger, afin d'avoir un prétexte pour vous retenir ?

— J'avais bien le désir de rester avec vous ; mais je n'osais ni ne savais comment vous le proposer.

— Vous n'avez point d'imagination, vous autres hommes. Il est vrai que lorsque j'ai dansé, je ne puis me coucher de bonne heure ; mais j'avoue que je ne dormirais pas, et il leur paraît tout simple que je me couche tard. Mais vous ignorez peut-être pourquoi je vous ai retenu.

— Je voudrais que ce fût pour ce que je désire.

— C'est pour vous gronder.

— Et pouvez-vous donc croire que je le mérite ?

— Très-fort. Vous m'écriviez que la partie de Vincennes est projetée depuis plusieurs jours, et…

— C'est une vieille querelle, ne parlons plus de cela.

— Oui, quand je vois que vous me sacrifiez à ma cousine.

— L'ancienneté de la connaissance méritait cet égard.

— Il fallait autant m'écrire : Je ne vous aime point, laissez-moi en repos.

— Vous ne l'eussiez pas cru.

— Et moi, qui ai la bonté de vous aller chercher ; car c'était vous, ingrat, qui m'aviez fait naître le désir d'aller à Vincennes.

— Serait-il bien possible ?

— Vous avez dû le voir assez.

— Et cela m'a fait le plus grand plaisir !

— Oui, et vous regrettez madame de Nompart.

— Auprès de vous, puis-je m'occuper d'une autre ?

— Je ne le crains que trop.

— Quoi ! à présent, vous penseriez encore…

— Je ne veux rien penser.

— Ne me faites donc plus de reproches, ou bien permettez-moi de trouver les moyens d'obtenir mon pardon.

— Quoi ! vous voudriez… Laissez-moi.

Enfin, je fis tant qu'elle me pardonna autant de fois que je le voulus.

Nous convînmes ensuite du plus grand mystère vis-à-vis de sa cousine, et elle me dit de la laisser faire, qu'elle se chargeait pour nous revoir de toutes les précautions qu'il faudrait prendre pour ne pas irriter sa jalousie. Vous pouvez me tromper, moi, dit-elle, je ne suis point jalouse ; c'est une frénésie qui ne pénétrera jamais mon ame.

Je revins chez moi, très-content de madame d'Oricante, mais très-embarrassé de ma justification vis-à-vis de madame de Nompart.

Le lendemain je passai chez madame de Nompart, elle n'y était pas : j'allai à l'Opéra, elle était dans sa loge ; elle me reçut parfaitement bien sans me parler de Vincennes. Elle me parla beaucoup du chevalier de Lervault, avec qui elle avait soupé la veille ; elle m'exagéra beaucoup tous ses agrémens, et j'y applaudis en lui disant que je le connaissais fort, et que je le trouvais fort aimable. Vous le verrez, continua-t-elle, souvent chez madame d'Oricante ; il y sera ce soir, j'y souperai aussi.

— En ce cas, je m'en vais faire l'impossible pour me dégager afin de vous y voir.

— Cela serait bien aimable à vous.

J'allai à l'instant à la loge de madame d'Oricante, je lui contai cet arrangement. Elle me dit : C'est une méchanceté que veut me faire ma chère cousine, parce qu'elle croit que j'aime le chevalier, et elle ignore que mes liaisons avec lui n'ont d'autre objet que l'amitié que j'ai pour une femme à laquelle il est attaché, et qui

veut donner le change à son mari, en lui faisant de fausses confidences sur mon compte. Mais venez souper comme elle vous l'a dit, et laissez-moi faire. Je vais aller la voir et lui confier les affaires du chevalier. D'un autre côté, je dirai au chevalier de prendre garde à lui, que je sais quelles sont les vues de madame de Nompart, et comme il craint d'être soupçonné de la moindre légèreté, il ne nous parlera pas de la soirée. Nous ne lui parlerons pas non plus, vous n'approcherez pas d'elle, et je veux qu'elle s'ennuie là bien complètement.

— Voilà, dit Dinval, un joli projet.

— Il eut toute son exécution. Après le souper, humiliée sans doute du délaissement qu'elle venait d'éprouver, elle me dit assez haut : Voulez-vous que je vous remène ? Madame d'Oricante qu'elle ne voyait pas, me fit signe de dire que oui.

Je lui répondis : Je croyais que vous remeniez le chevalier de Lervault.

— Quelle folie ! je voudrais vous voir jaloux. Allons, je m'attends ce soir à bien des reproches.

— Je vous en ferai.

— Cela sera charmant !

— Nous verrons.

Madame de Nompart m'emmena, mais vous sentez bien que ce fut chez elle, et elle me dit :

— Ah ça, par où commencerons-nous nos reproches ?

— C'est moi, Madame, qui dois vous en faire.

— Je vous avouerai d'abord que vous avez bien choisi le rôle de Borée, puisque vous êtes léger et changeant comme le vent.

— Pour léger et changeant, voilà ce qu'on ne m'a jamais reproché. J'ai toujours voulu me fixer, je n'ai jamais eu d'autre devise que celle du lierre : Je meurs où je m'attache ; et je la serrais dans mes bras.

— Oui, mais le lierre est facile à rompre.

— Ce qui en reste tient toujours à l'orme.

— L'orme est invariable, et je lui ressemble.

Vous imaginerez aisément où tout cela nous mena, je fus même capable de me reprocher de m'être éloigné de cet orme à qui je n'avais jamais connu tant de charmes. Je me promis bien de lui rester fidèle et je lui réitérai mille fois mes sermens. Nous nous séparâmes enfin plus contens, plus satisfaits l'un de l'autre que nous n'avions espéré de l'être.

— Cela est fort bien, dit Dinval ; mais madame d'Oricante ?

— Sans me demander compte de mes sermens avec madame de Nompart, elle me les faisait rompre souvent, Avec elle, je goûtais un plaisir vif, léger, et sans nulle inquiétude.

— Et avec madame de Nompart ?

— Je me reprochais dans les moment les plus délicieux de n'être qu'un trompeur, un traître, un perfide. Je l'aimais réellement et l'autre m'amusait ; je disais : Sa coquetterie est vraie au moins. Qui m'assurera que le sentiment de sa cousine n'est pas joué ? c'est ainsi qu'on cherche à s'excuser ses torts en soupçonnant celle qui nous aime le plus.

— Votre situation dut vous paraître nouvelle.

— Oui, mais très-embarrassante vis-à-vis de madame de Nompart. Toujours feindre de la constance au milieu de la légèreté, c'est une espèce de tourment continuel. Lorsque j'y pensais le plus, je me vis associer chez madame d'Oricante plusieurs rivaux. Loin d'en être alarmé, je leur laissai le champ libre. Madame de Nompart me voyant moins occupé, me parut plus difficile sur les momens ou elle pourrait me recevoir, moi, qui me flattais qu'elle serait enchantée de me revoir tout à elle ; car je pensais qu'elle feignait d'ignorer que je la trompais.

— Vous le pensiez ?

— Si bien, que je ne me doutais pas qu'elle avait pris en conséquence des arrangemens pour se consoler de ma perte, et que je ne l'appris que dans le moment où je me félicitais de pouvoir être entièrement à elle.

— Comment fîtes-vous cette découverte ?

— En ramassant dans son boudoir, à terre, un papier que je crus être tombé de ma poche ; j'étais seul en cet instant, et je le lus pour voir s'il était bien à moi ; voici ce qu'il contenait :

« Si vous m'aimez, Madame, comme vous m'en assurez, ne vous est-il pas facile d'éloigner Saint-Alvire ? il ne saurait se flatter plus long-temps, lorsqu'il saura que son amour loin de vous plaire ne fait que vous importuner, et qu'il ne doit rien espérer de vous. Faut-il donc que celui qui vous adore soit la victime de celui qui ne peut vous plaire ? »

Je mis au bas de ce billet :

« Prenez un nouveau sacrificateur, Madame, et la nouvelle victime ne s'en plaindra pas. »

Le lendemain matin, je lui renvoyai ce billet cacheté comme ceux que je lui écrivais ordinairement, et je n'eus aucune réponse. Quelques jours après je la rencontrai chez une de ses belles-sœurs, elle me dit : À quel jeu vous ai-je donc perdu, que je ne vous vois plus.

Étonné de cette question, je lui répondis : Madame, j'ai eu beaucoup d'affaires.

— Et depuis quand ne suis-je plus au nombre de celles qui vous occupent le plus ? je veux que vous veniez m'expliquer cela demain.

— Je fus confondu de cet ordre, et j'y rêvais lorsque madame d'Oricante me dit en entrant : Qu'êtes-vous donc devenu tous ces jours-ci ? je n'ai pas entendu parler de vous. Venez me voir demain.

— Madame, répondis-je, je vais à la campagne. Je n'étais pas sûr qu'elle m'eût entendu, mais je pensai que c'était ce que j'avais de mieux à faire pour ne point revoir ces deux dames. Comme celle chez qui j'étais m'invita à passer le lendemain la soirée chez elle, je répétai que je partais le lendemain (pour la campagne) le matin, afin que madame d'Oricante ne pût l'ignorer, et que madame de Nompart pût l'apprendre par sa belle-sœur.

Je partis en effet dès le matin. J'avais promis depuis longtemps d'aller chez madame de Polevère à Vruelle, qui n'est qu'à dix lieues de Paris, je dînai à moitié chemin chez le vicomte de Gollière ; mais quelle fut ma surprise en arrivant à Vruelle, d'y

voir établies madame de Nompart et madame d'Oricante, elles que je fuyais ! Quels étaient leurs desseins ? Ma surprise ne leur échappa pas, et elles eurent l'air d'en rire beaucoup. Madame de Polevère me dit : J'ai appris par ces dames que vous veniez ici aujourd'hui.

— J'en suis d'autant plus surpris, que je n'ai dit à personne où j'allais.

— Ce sont des fées, elles savent tout ce qu'on fait.

Madame de Nompart qui n'avait pas voulu jouer, me dit : Eh bien ! vous avez été la dupe du billet que vous avez trouvé dans mon boudoir ?

— Point du tout, Madame.

— Pardonnez-moi, les deux lignes que vous y avez ajoutées en font foi.

— On n'est jamais dupe, Madame, quand on peut facilement se dégager.

— Vous êtes toujours dans l'erreur, et si vous voulez bien m'entendre, je vais vous le prouver. J'ignorais que vous aviez cessé de voir madame d'Oricante, et pour vous attirer tout-à-fait à moi, j'ai voulu vous rendre jaloux, en vous faisant trouver ce billet que j'avais écrit de la main gauche. Vous avez cru qu'il était réellement d'un homme que je vous préférais, et voilà ce qui a produit, sans chercher à vous éclaircir davantage, votre entier abandon ; j'avoue que tout était contre moi, que vous n'aviez pas besoin d'autres preuves ; cependant j'attendais de vous des reproches pour vous désabuser, j'espérais que votre amour prendrait mon parti, et qu'il vous ferait espérer de me voir moins en

coupable ; mais vous avez fui jusqu'à la plus petite explication. Madame d'Oricante, piquée de ne vous plus voir, ayant su par vos gens que vous étiez parti pour venir ici, m'a proposé de vous y surprendre. Elle ignorait le désir que j'avais d'avoir une explication avec vous, et moi j'en ai saisi l'occasion avec le plus gland plaisir.

Je ne savais ce que je devais croire de tout ce que venait de me dire madame de Nompart, et j'étais fort embarrassé d'y répondre, lorsqu'on vint annoncer que le souper était servi. Je pris le parti de ne me point mettre à table pour être libre d'y penser. Madame de Polevère, qui avait eu un peu de migraine, resta aussi dans le salon, et elle me persécuta beaucoup pour me faire dire ce qui paraissait m'occuper si vivement. Elle y mit cette sorte d'intérêt coloré par la langueur qui fait qu'on ne peut y résister. Je lui contai, sans nommer, l'aventure du billet et la justification qu'on m'en avait donnée. Elle me dit qu'on voulait me tromper, que c'était un moyen adroit qu'on avait imaginé, plutôt pour me détacher que pour me renchaîner, que ce billet pouvait même bien être de la dame en question, mais que je devais savoir que la finesse en amour n'est jamais loin de la perfidie. Cela ranima ma fierté, mais je la déguisai en prenant le ton de l'ironie.

Madame d'Oricante, après le souper, me dit que madame de Nompart avait paru avoir de l'humeur. Est-ce que vous l'auriez quittée réellement ? cela serait fort honnête à vous ; car, à dire vrai, vous me devez un retour un peu plus entier que vous n'avez jamais fait.

— Je ne puis, Madame, changer ma conduite, et je veux vous traiter toujours également.

— Vous pourriez nous perdre toutes les deux.

— Je compte trop sur vous, Madame, pour le craindre.

— Mais cela est vrai que vous y pouvez compter.

— Quand vous auriez d'autres amans, je n'aurais pas le droit d'en être jaloux, puisque vous m'avez passé mes égards pour votre cousine.

— Savez-vous qu'il n'y aurait que ce moyen-là d'être heureux : ce serait en sachant s'entendre, en sachant s'excuser, qu'on pourrait fixer le bonheur.

— Voilà ce que j'ai toujours pensé.

— Je voudrais que madame de Nompart pût embrasser notre système ; car je crains qu'elle ne vous rende trop malheureux à la fin.

— Je ne le crois pas.

— Cela est-il bien certain ? avez-vous là-dessus des notions bien claires ? moi j'en doute ; je ne la vois réellement occupée que de vous ; voilà ce qui fait que je vous plains bien sincèrement.

— Elle vous a confié cela ?

— Point du tout, mais je lis tout couramment dans son ame.

— C'est un grand talent que vous avez là ! Et lisez-vous comme cela dans toutes les ames ?

— J'aurais trop d'occupation, j'aime mieux m'amuser des apparences.

— Il n'y a que cela de certain.

— Mais ne plaisantez pas ; ce sont toujours les surfaces que l'on voit et c'est par elles qu'on se laisse prendre.

— J'ai envie de faire comme vous, de ne m'en plus tenir qu'aux apparences.

— Eh bien ! voilà qui est dit, nous signerons le marché quand vous le voudrez.

— Ne vous en rapportez-vous pas à ma parole ?

— Très-fort ; vous savez que je ne chicane pas sur les mots.

Madame de Nompart nous observait, et comme elle nous voyait rire, elle s'approcha de nous avec un grand fond de tristesse et elle nous demanda en souriant ce qui pouvait occasionner la gaieté qui s'était emparée de nous.

— Un marché, dit sa cousine, que nous venons de faire.

— Lequel donc ?

— Celui, dis-je, Madame, de nous en tenir aux apparences.

— Elles sont souvent trompeuses !

— Je sais bien qu'on dit cela ; mais je sais aussi tout ce qu'on risque en voulant trop approfondir.

Elle prit sa cousine par le bras, elle l'emmena au bout du salon, et peu après elles disparurent.

Le lendemain j'appris par madame de Polevère qu'elles étaient parties dès le matin, et qu'un petit billet de madame de Nompart disait qu'une lettre qu'elle venait de recevoir abrégeait son séjour

chez elle de beaucoup, car elle avait compté rester au moins huit jours avec elle.

— Savez-vous ce que je voudrais qu'il résultât de tout cela ?

— Quoi donc ?

— Que vous fussiez enfin détaché de ces deux femmes là. Cette double intrigue ne vous va pas. Je suis bien aise de vous voir occupé, et c'en est assez pour cela d'une femme.

— Aussi n'avais-je pas formé de projet sur ces deux dames. J'avais pourtant une espèce de regret à madame de Nompart.

— L'une ou l'autre à la bonne heure.

— J'ai pensé que si elle m'aimait réellement, je pouvais être satisfait de sa conduite avec moi. Mais ce qui m'en avait presque détaché c'étaient les réflexions de madame de Polevère.

— Je voudrais qu'elle vous les eût fait oublier toutes les deux.

— Eh bien ! soyez content.

— Ah ! je respire ! Quelle femme est madame de Polevère ?

— Une femme aimable ! sa figure est charmante ! Elle a de l'esprit, une santé languissante.

— Factice peut-être ?

— Je n'en sais rien ; mais toutes les fois qu'elle dit qu'elle se meurt, elle est très-fraîche et très-vivante.

— C'est sans doute une maladie d'esprit.

— Je le croirais assez, elles influencent le caractère, le rendent souvent très-inégal.

— C'est un moyen que les femmes ont imaginé pour se multiplier et n'être pas toujours les mêmes. Eh bien ! voilà de quoi vous occuper tout autant qu'avec un sérail.

— L'intérêt qu'elle a paru prendre à moi m'a flatté.

— Croyez qu'elle s'en est bien aperçue.

— Ses conseils de me détacher de la dame au billet m'ont fait penser qu'elle ne serait peut-être pas trop fâchée de me la faire oublier.

— J'ai eu aussi cette idée.

— Et en passant huit jours avec elle tout a confirme mes soupçons.

— Il fallait y rester davantage.

— Elle s'en allait ailleurs, chez une de ses amies.

— Et connaissez-vous cette amie ?

— Je ne la connaissais pas ; mais comme elle a passé à Versigny deux jours, nous avons fait connaissance, et elle m'a prié d'aller chez elle avec madame de Polevère.

— Et vous irez ?

— Demain.

— Je vous en félicite. Surtout ne m'oubliez pas à votre retour.

— J'irai sûrement vous chercher. Adieu. »

« Vous avez été long-temps absent, dit Dinval en revoyant Saint-Alvire.

— Je vous avouerai que je n'ai pas toujours été à la campagne, et que j'ai bien des torts avec vous.

— Je vous le répète, si vous avez été agréablement occupé, c'est tout ce que je veux.

— Vous savez où je devais aller avec madame de Polevère ?

— Oui, chez une de ses amies.

— J'y allai en effet ; mais étant parti le jour indiqué, seul, je fus bien surpris d'apprendre par son amie qu'elle venait de lui écrire qu'elle ne savait pas absolument quand elle pourrait venir. Vous concevez aisément quelle fut ma surprise. Le lendemain je reçus un billet d'elle, qui m'avertissait qu'elle ne partait pas, et qu'on m'avait envoyé prévenir trop tard.

— On reconnaît bien là les femmes.

— Et ceux qui les servent sont aussi négligens qu'elles sont changeantes.

— Et vous espériez beaucoup de ce voyage ?

— Vous l'imaginez bien. Cela me donna l'occasion de lui écrire pour me plaindre de ce que je me trouvais éloigné d'elle en croyant m'en rapprocher. Elle me répondit qu'elle ne croyait pas à mes regrets ; que j'étais chez une femme trop aimable pour qu'ils fussent bien sincères ; que d'ailleurs notre connaissance était trop nouvelle et pas assez intime pour que les liens en fussent aussi forts que je voulais bien lui persuader ; que cependant, quand j'aurais quelques momens à perdre, elle me recevrait

volontiers et même avec plaisir. Je n'hésitai pas à l'assurer qu'elle ne connaissait pas la force des liens qui m'attachaient à elle.

— Fort bien.

— Que je n'en avais jamais connu de pareils, et que je voulais me hâter de me rapprocher d'elle pour l'en convaincre.

— Il fallait revenir tout de suite à Paris.

— C'est aussi ce que je fis, en quittant cette campagne, où il y avait beaucoup de monde, le plus honnêtement qu'il me fut possible, et en promettant bien d'y revenir.

— Je suis curieux de savoir ce qui avait retenu madame de Polevère à Paris.

— Dès que je fus de retour, je volai chez elle.

— Comment, me dit-elle en me voyant, vous voilà de retour ; mais y songez-vous bien ? Vous n'avez pas imaginé tout ce que diront ceux qui sont à cette campagne que vous venez de quitter, en vous voyant partir parce que je n'y suis pas allée ?

— Il est vrai que je n'ai pensé qu'à vous, et que tout autre en aurait fait autant que moi.

— Mais on va dire que vous m'aimez.

— On dira que je ne suis pas assez heureux pour cela, puisque vous n'avez pas voulu vous rendre en un lieu où je n'étais allé que pour vous, et où je vous attendais.

— Si vous croyez que cela a prouvé assez que je ne partage pas vos sentimens, vous n'avez pas tant de tort.

— Il faut donc que je sois malheureux pour avoir raison.

— Pourquoi serait-ce un malheur d'avoir raison ? cela est si rare !

— Dites-moi donc, je vous en supplie, pourquoi vous avez changé votre marche, et ce qui a pu vous faire rester à Paris ?

— Vous croyez peut-être que j'aime à rendre compte de mes actions.

— Ce que je vous demande, n'est que pour savoir si c'était moi que vous fuyez.

— Quoi ! vous penseriez que je redoute de me trouver avec vous, que je craindrais de ne pas pouvoir dissimuler mes sentimens vis-à-vis d'un monde observateur qui croit tout deviner ?

— C'est-à-dire que vous me croyez capable d'un amour-propre excessif ; que je me crois adoré de toutes les femmes que je connais ; que je suis un fat en un mot.

— Un fat est toujours content de lui et de toutes les femmes ; et je vous ai vu sombre, occupé tristement et peut-être malheureux, et votre situation m'a intéressée, et si vous eussiez été un fat je n'aurais rien vu de tout cela en vous.

— Et vous êtes-vous aperçue que vous aviez détruit toutes mes inquiétudes ?

— Il m'a paru que vous étiez moins intérieurement occupé, et j'ai vu que la société y avait infiniment gagné en jouissant davantage de vous.

— Si j'avais pu y plaire, ce serait à vous que je le devrais.

— Vous voyez que je suis comme le devin du village ; je vous ai délivré d'un cruel maléfice.

— Vous devinez bien mieux que lui, et je suis sûr que vous savez tout ce qui se passe dans mon ame.

— J'y vois, il est vrai, une suite de folies que je ne veux pas perpétuer.

— Il faut savoir ce que vous appelez folies.

— Ce n'est pas être bien sévère, que d'appeler de ce nom tous les engagemens du jour.

— Une folie agréable vaut beaucoup mieux qu'une sagesse ennuyeuse.

— C'est-à-dire que voilà votre morale à vous autres hommes ; mais la folie gaie n'est souvent que pour vous.

— Ah ! vous comptez pour rien tout ce que vos rigueurs nous font souffrir.

— Et vous comptez pour rien toutes les légèretés des hommes.

— Je crois qu'elles valent mieux, pour vous, qu'une assiduité gênante et ennuyeuse.

— Vous n'aimez pas les langueurs à ce que je vois ; vous voulez, dès le premier moment, tout obtenir.

— Il n'est pas question de ce que je peux penser ; mais vous conviendrez bien qu'en éloignant toujours le plaisir, on peut le faire perdre de vue.

— À ceux qui ne savent point aimer.

— À la bonne heure, mais celui qui sait plaire mérite-t-il cette incertitude ?

— Il en jouit dès le premier moment qu'il aime, tout la fixe en lui, il ne la laisse point éloigner et ne la perd jamais de vue, même au milieu des tourmens qu'il éprouve. L'espoir n'est pas autre chose, ou plutôt il se joint à elle pour adoucir tous ses maux, et faire soutenir ceux de l'absence.

— Voilà ce que j'ai éprouvé dans cette campagne où je comptais passer avec vous des momens agréables ; c'était l'espoir de vous retrouver à Paris qui me consolait, il me promettait un plaisir bien doux en vous revoyant, et il m'a tenu encore beaucoup plus qu'il ne m'avait promis.

— Et moi, dans ce moment, je me crois dans ces campagnes riantes et fleuries où coule en serpentant ce Lignon si vanté par les tendres amans.

— Oui, mais je vous en supplie, n'ayez, pas toutes les rigueurs d'Astrée.

— Je vois que vous ne vous sentez pas capable d'imiter l'amoureux Céladon ; ainsi revenons à Paris et allons à l'Opéra, et puis nous souperons.

— Où cela ?

— Ici.

— Je le veux bien.

— Mais je vous avertis que mesdames de Nompart et d'Oricante y seront. Vous paraissez un peu troublé ?

— C'est que je ne les ai pas vues depuis long-temps.

— Qu'est-ce que cela fait ? c'est pour moi que vous viendrez ici ?

— Ah ! certainement

— Je veux même vous faire jouer avec toutes les deux ; c'est une complaisance que je vous demande, n'ayant ici que vous de leur connaissance.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Je suis très-contente de votre dévouement, et je vous avertis que je sais qu'elles sont engagées ailleurs ; mais allons-nous-en, il est tard.

— Madame de Polevère, me paraît très-maligne, dit Dinval.

— Vous en jugerez par la suite. Je ne la vis qu'un instant à l'Opéra, elle ne me permit pas de rester plus long-temps dans sa loge, pendant que beaucoup d'hommes l'un après l'autre y demeurèrent autant qu'ils le voulurent. Elle m'avait dit elle ne rentrerait qu'à dix heures et demie chez elle, parce qu'elle avait plusieurs visites à faire après l'opéra, et qu'elle voulait trouver toutes les personnes chez qui elle devait aller. Je ne m'y rendis donc qu'à cette heure-là et je fus très-étonné de n'y trouver encore personne d'arrivé. On me dit que madame de Polevère était rentrée, et l'on me fit passer dans son boudoir. Elle était dans un déshabillé charmant. Vous êtes un peu surpris de tout ceci, me dit-elle, nous n'aurons personne à souper, et vous serez réduit à tenir compagnie à une pauvre malade ; car je sens que mes nerfs vont me tracasser.

— J'ai bien envie certainement de vous plaindre, mais je suis encore plus occupé de vous admirer.

— Vous êtes toujours inhumains, vous autres hommes !

— Vous croiriez, Madame ?…

— Ce qui est chez une femme seule, santé délicate, vous donne un espoir grossier…

— Ne croyez donc pas cela, bien au contraire, on la plaint, et ce sentiment augmente l'amour qu'elle inspire.

— Oui, mais cet amour… Allons, je veux me bien porter, et pour cela je vais souper mieux que je n'ai fait depuis long-temps.

Nous soupâmes très-gaiement ; comme elle a beaucoup d'esprit, et que cet esprit est d'une tournure singulière et piquante, je n'avais point encore fait de souper si agréable. Elle me plaisanta beaucoup sur tout ce qu'elle appelait mes bonnes fortunes. Après le souper, elle me dit : Vous vous êtes souvent trouvé en tête-à-tête avec des femmes, comme vous vous trouvez avec moi, dans ce moment-ci ?

— Quelquefois, il est vrai.

— J'ai pensé, jusqu'à présent, que c'est une grande imprudence que fait une femme, en s'exposant comme je le fais ; et malgré cela, voyez comme je m'y suis laissé engager ; car je savais bien que je n'aurais personne.

— Il n'y a pas d'imprudence avec un homme qui vous est indifférent.

— Vous voudriez bien me faire dire : Ah ! si je ne vous aimais pas, je ne me défierais pas autant de moi-même.

— Oui, mais voilà ce que vous ne voudrez jamais me dire.

— Que sait-on ? Quelquefois on se croit bien forte, et c'est le moment où on est le plus faible. Ne me regardez donc pas comme cela. Allons, tournez la tête d'un autre côté. Je la baissai, mais ce fut pour lui baiser mille fois les mains. Laissez, laissez-moi donc ; et elle fut s'asseoir sur un sopha ; je l'y suivis.

— Je crois, dit-elle, que je vais me trouver mal. Quoi ! vous allez vous asseoir auprès de moi ?

— Sûrement ; si vous avez besoin de mes secours, je serai plus à portée.

— Voyez un peu comme mon pouls est inégal.

— Je dis voyons, et je pris son bras que je baisai.

— J'ai mal fait de souper. C'est vous qui en êtes la cause, je ne voulais pas vous laisser souper seul, et je suis la victime de ma complaisance.

— Je suis au désespoir.

— Je ne crois pas cela ; au contraire, je vois que votre ame jouit de ma situation, et que vous voudriez me voir troublée au point de ne plus pouvoir vous résister. Ah ! mon Dieu ! je sens que je m'affaiblis, monsieur le marquis éloignez-vous, je vous en prie.

— Que je m'éloigne, moi !

— Oui, oui, éloignez-vous.

— Ah ! Madame !

— Songez que vous seriez un grand monstre si, profitant de ma faiblesse…

— Ah ! Madame, si vous m'aimiez…

— Voudriez-vous m'exposer à ne plus pouvoir vous recevoir ?

— Quoi ! vous ne me pardonneriez pas…

— Laissez, laissez-moi donc, j'entends une voiture. Elle se leva précipitamment, elle sortit, et un moment après, elle me fit dire que madame de Nompart et madame d'Oricante étaient chez elle, qu'elle ne voulait pas qu'elles me vissent, et qu'elle me priait de m'en aller promptement. J'obéis ; mais en sortant je fus surpris de ne pas voir la voiture de ces dames dans la cour, et mes gens me dirent qu'ils n'y en avaient pas vu entrer. Cela me parut fort singulier, et je pensais bien à m'assurer le lendemain si ces dames étaient en effet descendues à la porte de la rue. Pour savoir au vrai ce qui en était, j'imaginai, le lendemain, d'aller voir madame d'Oricante ; je le pouvais sans m'engager en rien avec elle, et je la trouvai toujours la même. Elle ne me fit que de légers reproches sur ce que je la négligeais trop, que cela n'était pas honnête vis-à-vis du monde, et qu'elle avait cru qu'en rompant avec madame de Nompart, elle me verrait davantage.

— Je lui dis, que si elle lisait exactement sa liste, elle verrait que je n'avais pas envie de la négliger.

— Il est vrai, reprit-elle, que depuis plusieurs jours je suis fort en l'air.

— Vous n'étiez pas hier à l'Opéra.

— Non, vraiment, j'étais avec madame de Nompart à Saint-Mandé chez le président, d'où nous ne sommes revenues qu'au jour, ce matin.

— Vous n'êtes revenues qu'au jour ?

— Certainement, qu'est-ce qu'il y a là de surprenant ?

— Quoi ! vous n'étiez pas avant une heure à Paris ?

— Ce matin ?

— Oui ; on m'a dit qu'on vous y avait vue.

— C'est à Saint-Mandé qu'on m'aura vue à cette heure-là.

— J'aurai mal entendu.

— Vous vous occupez donc toujours de moi ?

— Vous ne le croyez pas ?

— Je serais bien fâchée de ne le pas croire. (Il vint du monde et je m'en allai.) Quand vous verrai-je ?

— Incessamment.

— Je vois de tout cela, dit Dinval, que madame de Polevère vous a joué.

— Voilà de quoi je ne peux douter. Cependant j'avais de la peine à me le persuader.

— Pourquoi cela ?

— C'est que je me rappelais ce qu'elle m'avait dit, que lorsqu'une femme employait le sentiment elle était bien près de faire

une perfidie.

— Bon ! ce qu'il faut croire, c'est ce qu'elles font, et non pas ce qu'elles disent. Leur pratique ne suit pas toujours leur théorie.

— En sortant de chez, madame d'Oricante, j'allai chercher des nouvelles de madame de Polevère. Elle me dit en souriant : Je n'ai jamais passé une si bonne nuit.

— Vous avez bien dormi ?

— Parfaitement.

— C'est employer bien mal son temps.

— Que vouliez-vous donc que je fisse ?

— Ce que font bien des femmes, lorsqu'elles aiment à s'amuser.

— Vous me supposez, sans doute, des goûts que je n'ai pas.

— Il est vrai que je ne vous en ai jamais entendu parler.

— De quoi donc ?

— Je dis d'un amusement des jeunes femmes.

— Je ne sais trop si je dois vous demander de quelle sorte d'amusement.

— Celui dont je veux parler est tout simple.

— Oui ?

— Quoiqu'on le partage avec des hommes, il faut aimer à veiller.

— Il faut aimer à veiller !

— Oui, comme madame de Nompart et madame d'Oricante, qui ont dansé cette nuit à Saint-Mandé, chez le président de Gremont.

— Cette nuit ?

— Cette nuit-même, si bien qu'elles ne sont rentrées à Paris qu'au jour.

— Ah ! ah ! celui-là est singulier.

— Il est vrai que cela me l'a paru un peu.

— Chacun s'amuse comme il lui plaît.

— C'est ce que je vois, et je ne trouve pas de mal à cela.

— Vous ne le désapprouvez pas ?

— Non, du tout ; c'est selon les caractères.

— Il y en a que vous trouvez peut-être un peu cruels ?

— Pas le moins du monde ; surtout quand on a des nerfs.

— Ah ! vous excusez tout, quand on a des nerfs.

— Je n'excuse pas ; je plains ceux qui en sont tourmentés.

— Et cela ne vous tourmente pas, vous ?

— Il n'est pas question de moi, je sais me sacrifier quand il le faut.

— C'est assez généreux !

— Non ; c'est s'attendre à tout.

— Vous m'impatientez !

— Pourquoi donc ?

— Vous n'avez seulement pas le moindre regret.

— Et sur quoi ?

— Vous le savez bien.

— Ah ! vous parlez peut-être d'hier, n'est-ce pas cela ?

— Vous avez de la peine à vous en souvenir.

— Je n'ai pas oublié combien vous étiez charmante.

— Vous le croyez.

— Quelle vivacité, quel esprit, quelle gaieté pendant le souper.

— Vous avez trouvé réellement.

— Quelle langueur touchante après, quelle grâce !

— Quel heureux abandon ! Vénus n'eût rien été auprès.

— De vous ; votre boudoir était le temple de Gnide, il n'y manquait que l'Amour !

— Et il y manquera toujours.

— Pour moi sans doute.

— Je ne veux point aimer.

— Je ne puis m'en prendre qu'à moi de n'avoir pas su vous plaire. Je vois même qu'il est inutile d'espérer que vous m'aimiez

jamais.

— Et vous voyez bien ; mais sans amour, je peux avoir pour vous des sentimens qui pourraient vous en dédommager, si vous étiez raisonnable.

— Vous allez m'offrir de l'amitié. Voilà comme les femmes éconduisent ordinairement les hommes qu'elles ne veulent pas aimer.

— Je ne veux pas vous éconduire du tout, pourvu que vous ne me demandiez pas d'amour.

— Et moi pourrai-je en avoir ?

— Tant que vous le voudrez, je l'exigerai même.

— C'est donc un projet d'ingratitude que vous voulez former.

— J'en serais au désespoir !

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne voyez pas que c'est le seul désir de vous conserver ?

— Qui vous empêchera de m'aimer.

— Oui. Je vous avoue, mon cher Dinval, que tout cela me parut une énigme.

— Qui était pourtant bien facile à expliquer.

— Vous le trouvez ?

— Elle vous en avait trop dit pour ne pas vous faire deviner son projet.

— Vous voudrez donc bien me l'apprendre ?

— Volontiers ; mais continuez.

— À la suite de notre conversation, elle me dit : À propos, j'ai besoin demain de vous.

— Pourquoi faire ?

— Pour aller à Versigny, voir si tout y est en ordre, parce que je veux y faire un voyage un peu long ; nous irons seuls, et nous reviendrons le soir.

— Je serai charmé de vous y accompagner, si toutefois vous êtes constante dans ce projet.

— Il est trop bien combiné pour pouvoir manquer.

— Nous verrons.

Le lendemain, nous partîmes sur les neuf heures du matin. Nous y dînâmes très-bien. Il faisait un temps superbe ; nous nous promenâmes beaucoup. Madame de Polevère était d'une humeur charmante ! Elle me regardait souvent en riant, et en s'appuyant sur moi avec un air de confiance qui m'enchantait. Elle me mena dans une grotte qui était dans le bois, et dont elle seule avait la clef ; elle en ouvrit la porte, la referma sur nous, et elle mit la clef dans sa poche.

— Avez-vous peur, lui dis-je, que je ne vous échappe ?

— Que sait-on ? Il y a plusieurs détours ici, et je ne veux pas m'y perdre seule.

— Il me semble que c'est ce que vous connaissez le mieux que les détours.

— Eh bien ! pour ne pas vous faire mentir, voyons si vous pourriez me suivre. Elle passa devant moi, et elle disparut dans un passage très-sombre, et dont je ne sortis qu'avec beaucoup de peine, pour me trouver dans un bocage orné de toutes les fleurs de la saison. Elle m'appelait, et je ne la voyais pas. J'avais tout espéré de cette plaisanterie, lorsqu'après m'avoir appelé plusieurs fois, je vis sortir d'entre les arbres une petite vieille qui vint à moi, et qui me dit de rentrer dans la grotte si je voulais être heureux.

— Y trouverai-je celle que j'aime ?

— Oui, si vous consentez à lui être infidèle avec moi.

— Je sens que ce serait en vain que je voudrais résister à vos charmes, et je m'abandonne entièrement à vous.

— Eh bien ! entrez dans ce cabinet, je vous y suis.

» Et en me retournant, je ne vis plus la vieille, je ne vis que madame de Polevère, et je me jetai à ses pieds. 18

— Est-ce un rêve que vous me contez-là, dit Dinval ?

— Non ; mais c'est une plaisanterie qui fut la plus agréable du monde.

— Et dont la fin, sans doute, fut des plus heureuses ?

— Beaucoup plus que je n'osais l'espérer.

— Les femmes sont incompréhensibles !

— Eh bien ! me dit-elle, si je vous aimais seriez-vous plus satisfait ? Contentez-vous donc d'un bonheur que rien ne pourra altérer tant que vous n'en désirerez pas davantage. Elle ouvrit une

porte, et je reconnus un boudoir de son appartement, que j'avais vu plusieurs fois au premier voyage que j'avais fait à Versigny. Nous revînmes à Paris. J'étais enchanté de mon sort, et, quoique je ne me crusse pas réellement aimé, je n'osais m'en plaindre.

Depuis ce moment, quand elle me voyait triste ou rêveur elle n'en était que plus gaie ; mais elle savait dissiper mon humeur par mille charmes, qu'elle seule possédait.

— Voilà tout le mystère expliqué. Elle voulait que vous eussiez quelque chose à désirer malgré tout le bonheur dont elle vous faisait jouir.

— Quelquefois, j'osais me flatter qu'elle me cachait qu'elle m'aimait ; mais elle ne me parlait jamais que de son amitié pour moi. Alors je n'insistais plus.

— Vous aviez raison, au reste, de vous conformer à son caprice.

— Le temps du voyage arriva. Je partis de Paris avec elle, où elle voulut me mener. Versigny est sur la route de Brest. À six lieues de Paris, nous rencontrâmes une voiture attelée de six chevaux de poste qui allait à Paris. J'aperçus dans cette voiture une femme qui me parut ressembler beaucoup à madame de Ricion. Je fis un cri !

— Qu'avez-vous donc, me dit madame de Polevère ?

— C'est que j'ai vu une femme !…

— Eh bien ! achevez donc ?

— Qui a pensé être écrasée.

— Mais elle n'a rien, il ne lui est point arrivé de mal ?

— Non, heureusement.

— Je suis bien aise de vous voir cette sensibilité-là, et surtout pour une femme.

— Je me remis facilement ; mais tout le chemin je rêvai à madame de Ricion, quoique madame de Polevère me parlât beaucoup.

— Je demandai le soir à mes gens s'ils avaient vu ce qui était dans la voiture à six chevaux que nous avions rencontrée : ils me dirent qu'ils croyaient que c'étaient des Indiens, parce qu'ils avaient vu, à la poste, des noirs à cheveux longs, comme ceux des ambassadeurs de Tipoo. Je calculai le temps et je jugeai que ce pourrait bien être M. de Ricion qui serait déjà de retour avec sa femme. J'eus quelques remords de m'être si peu occupé de madame de Ricion, en imaginant qu'elle n'avait peut-être pas cessé de penser à moi et de m'aimer comme elle me l'avait promis. Je me sentais trop coupable, pour oser former le projet de la revoir ; et si elle m'avait oublié, je trouvais qu'il y avait de la barbarie à moi de l'exposer à rallumer des feux qui feraient son malheur. Je résolus enfin de n'y plus penser et j'y pensais sans cesse et malgré moi ; l'espoir de la revoir semblait rallumer ma passion pour elle. Madame de Polevère se trompa au sentiment qui m'occupait ; elle croyait que c'était son amour qui me manquait, et elle me parlait de son amitié avec une passion qui ne devait plus me laisser rien à désirer. Pour me rendre digne de tous ses soins, de toutes ses prévenances du sort qu'elle se plaisait à me faire goûter, je ne voulais plus penser à madame de Ricion, je commençais même à être plus tranquille, à retrouver les mêmes charmes dans

madame de Polevère, aussi était-elle chaque jour plus contente de moi. Un soir, que nous étions plus enchantés l'un de l'autre que jamais et qu'il était arrivé beaucoup de monde, pendant le souper, le commandeur de Plisson éleva la voix et dit : « Eh bien ! voilà donc ce pauvre Ricion, qui était allé commander dans l'Inde, mort. »

— Cela est-il bien vrai, dit quelqu'un, par qui en a-t-on la nouvelle ?

— Eh parbleu ! par sa femme qui est à Paris depuis huit jours. Alors tout le monde parla à la fois.

— C'est une femme charmante !

— Aussi sage que belle !

— Oui, du plus grand mérite !

— Elle se remariera.

— Bienheureux celui qui l'épousera !

— Je vous en réponds !

— Aimait-elle son mari ?

— Il n'était pas assez aimable pour cela ; mais c'était un brave militaire et qui savait bien son métier de marin.

Tous ces propos me donnèrent le temps de me remettre du trouble que j'avais éprouvé ; mais ce qui pensa me faire perdre toute contenance, ce fut lorsque madame de Polevère me dit : La connaissez-vous, madame de Ricion ?

— Oui, Madame.

— Son mérite réellement égale-t-il ses charmes ?

— J'ai toujours entendu dire qu'il les surpassait.

— Vous n'en diriez pas davantage quand vous parleriez à elle-même.

— Je laissai tomber ma serviette pour cacher la rougeur que je sentais qui me montait au visage, et je me remis en la ramassant. On sortit de table, et je courus dans le jardin pour respirer et rêver au parti que je devais prendre. On ne m'y laissa pas longtemps, et on m'appela pour me remettre au jeu. Je me retirai de bonne heure, sous le prétexte d'un léger mal de tête ; mais c'était pour rêver librement à madame de Ricion, et pour trouver les moyens de quitter madame de Polevère d'une manière convenable. Le lendemain je fis tout préparer pour mon départ, et j'allai la trouver. Je lui dis qu'une affaire indispensable demandait ma présence à Paris, que mon homme d'affaires me pressait depuis huit jours d'y arriver, que je ne pouvais plus retarder, et que j'étais au désespoir de me séparer d'elle. Eh bien ! si vous prévoyez que cette affaire se prolonge, me dit-elle, mandez-le-moi, je romprai mon voyage, et je retournerai à Paris ; enfin, je ne l'ai jamais vue si tendre, elle pleura beaucoup, et je m'arrachai de ses bras en regrettant bien sincèrement d'être la cause de tous les maux qu'elle allait souffrir ; mais à mesure que je m'éloignais de Versigny, l'espoir de revoir madame de Ricion effaça bientôt tous mes regrets. Arrivé à Paris, on me dit que madame de Ricion avait envoyé plusieurs fois chez moi. Je fus dans le ravissement ! Je vole à l'instant chez ses parens, ils étaient à la campagne, et madame de Ricion avec eux. Je partis sur-le-champ pour cette campagne. Il n'y avait que quatre lieues de Paris, et de ma vie je n'ai éprouvé une impatience si grande que celle d'y arriver. Les

maîtres de la maison me reçurent à merveille, et comme si je ne les eusse jamais négligés ; mais je ne voyais point madame de Ricion ; ils me dirent : Vous cherchez notre jeune veuve ? Voulez-vous la surprendre ? allez dans le petit bois que vous voyez à droite. Entrez-y sans faire de bruit, et vous l'y trouverez sûrement à lire. Elle s'y rend toutes les après-dînées, elle y passe deux heures seule, et c'est toute la liberté que nous lui laissons, parce que nous voulons jouir tout le reste de la journée de sa présence. Je m'élançai vers le bois, et j'y entrai cependant avec précaution. Après plusieurs détours, je l'aperçus de loin. Je fus saisi de joie, j'avais peine à marcher. Elle était assise sur un banc de gazon, un porte-feuille ouvert était à côté d'elle avec plusieurs lettres. Son chien qui me reconnut allait en jappant d'elle à moi, de moi à elle ; et sans regarder de mon côté, elle s'occupait de ramasser ces lettres. Je tombai à ses pieds avant qu'elle m'eût aperçu. Ah ! s'écria-t-elle, c'est bien vous que je revois !

— Oui ! c'est moi, et qui ne respirerai plus que pour vous. Elle m'avait relevé, j'étais dans ses bras ; elle me repoussa bientôt doucement, comme elle faisait autrefois, et je lui dis : Est-il bien possible que vous m'aimiez encore ?

— Ce serait à moi à vous demander si vous avez toujours conservé les mêmes sentimens ; mais je craindrais de vous offenser en vous faisant cette question. Ce porte-feuille vous répondra que les miens n'ont pas cessé d'être les mêmes, et je vous le donne pour que vous puissiez vous en convaincre.

— Ce porte-feuille…

— Il contient toutes les lettres que je vous écrivais sans espérer que vous les verriez jamais. C'était un moyen que j'avais ima-

giné de vous rendre toujours présent à ma pensée, de pouvoir m'entretenir librement avec vous quand j'en aurais besoin, et ce besoin se renouvelait souvent, comme vous le verrez par toutes les autres qui ne sont pas ici, et que je vous remettrai.

— Ah ! je ne puis concevoir l'excès de mon bonheur.

— J'espère que rien ne pourra le troubler ; mais dites-moi avez-vous vu mes parens ?

— Ce sont eux qui m'ont enseigné où vous étiez, et qui m'ont permis de venir vous y chercher.

— Cela est fort bien ; mais ne restons pas plus long-temps seuls dans ce lieu ; il y a d'autres personnes ici qui ne l'approuveraient peut-être pas, et il faut que je leur paraisse toujours digne de vous et de moi.

Nous sortîmes promptement du bois, et nous trouvâmes l'oncle et la tante de madame de Ricion, qui avaient de beaucoup devancé la compagnie, afin qu'elle pût nous trouver avec eux. Ils me racontèrent que M. de Ricion était tombé malade en entrant dans son vaisseau ; qu'il avait langui pendant tout le voyage ; qu'on avait espéré que lorsqu'il serait arrivé à sa destination, il se rétablirait ; mais qu'au bout de trois mois il était mort ; que madame de Ricion s'était embarquée pour revenir dès qu'elle en avait trouvé l'occasion, qu'ils avaient été charmés de la revoir, et qu'ils espéraient qu'elle allait oublier avec eux tous les ennuis qu'elle avait éprouvés depuis qu'elle les avait quittés. Ils s'embrassèrent plusieurs fois tous les trois. Mon cœur nageait dans la joie en voyant la leur, et je n'en avais jamais éprouvé de si délicieuse et de si pure !

— Et pendant ce temps-là, dit Dinval, madame de Polevère se désespérait sans doute.

— Il est vrai que tout à madame de Ricion, je n'y pensais que fort peu ; Dès que je fus seul, je me hâtai de lire les lettres de madame de Ricion, et par ordre, c'est-à-dire en suivant les dates ; car elle m'avait remis aussi toutes celles qui n'étaient pas dans le porte-feuille. J'y vis tout ce qui s'était passé dans son ame depuis le moment de notre séparation. J'y vis combien elle avait combattu sa passion en se résolvant à ne vouloir jamais m'oublier, et s'occupant sans cesse de moi essentiellement. J'y vis qu'une lueur d'espérance qu'elle voulait me cacher, perçait malgré elle au travers du voile qu'elle croyait y mettre. Elle craignait toujours de manquer à la vertu en décrivant des sentimens dont je ne devais peut-être jamais connaître la continuation. Je dévorais ses lettres. J'arrivai enfin au moment où elle n'était plus occupée que de la crainte que je ne l'eusse oubliée. C'était celui de la mort de M. de Ricion. Elle me l'apprenait avec une décence qui semblait craindre de manquer à sa mémoire. Elle louait sa patience au milieu de ses maux, la bonté de son cœur, ses égards pour elle, ses craintes que les soins qu'elle prenait de lui n'altérassent sa santé, et tous ses regrets de n'avoir pu la rendre heureuse. Ses larmes avaient mouillé ces lignes ; elles m'en firent répandre en admirant sa vertu. Ensuite, je la voyais dégagée des sermens qu'on lui avait fait prononcer, désirer ardemment de me revoir, quand même je pourrais lui être infidèle. Mais elle ne pouvait croire que je l'eusse entièrement oubliée. Le voyage lui paraissait d'une longueur mortelle ; elle comptait les jours, les momens ; son impatience semblait accroître sa passion. Enfin lorsqu'elle sut qu'on était près d'aborder à Brest, qu'elle fut dans le port, elle versa des larmes de joie en espérant de me revoir toujours le même. Que

serait-elle devenue, écrivait-elle, si elle m'eût trouvé lié avec une autre ? Cette inquiétude l'avait accompagnée jusqu'à Paris. Ses premiers soins, en y arrivant, avaient été de demander des nouvelles de toutes ses connaissances pour apprendre des miennes, et de savoir où j'étais. Elle sut que je n'avais formé aucun engagement ; elle désira très-vivement de me revoir ; elle avait osé envoyer chez moi, mais elle n'avait pas osé m'écrire. Elle désirait, avec la plus vive impatience, de me revoir et de me retrouver toujours pour elle les mêmes sentimens. C'était là que finissaient ses lettres.

Quand je lui dis que je les avais toutes lues : Vous devez, me répondit-elle, connaître à présent le fond de mon ame comme moi-même. Vous avez dû voir qu'en les écrivant, je ne pouvais pas prévoir qu'un jour il me serait possible de vous les faire lire, de vous exprimer combien je suis heureuse de me trouver libre et de pouvoir ne plus respirer que pour vous.

— Ah ! mon sort surpasse mes vœux ! Non, je n'ai jamais osé espérer un pareil bonheur ! vous êtes ici depuis huit jours, et je l'ignorais ; je m'éloignais même de vous quand vous cherchiez avec empressement à vous rapprocher de moi.

— Vous vous éloigniez de moi ; que dites-vous donc ?

— Je vous ai rencontrée à six lieues de Paris, mais sans pouvoir me persuader que ce fût vous ; mes gens me dirent bien qu'ils avaient vu des Indiens ; mais comment prévoir que ce fût vous, et que vous revinssiez seule ? Je désirais bien de retourner à Paris, et je ne savais quel prétexte prendre pour quitter la campagne où j'étais. Mais quand j'appris que vous étiez veuve, rien

ne put plus me retenir ; je revins à Paris ; on me dit que vous étiez ici, et j'y suis accouru.

— Et pourquoi vous fallait-il un prétexte pour quitter cette campagne ? Vous rougissez ! Ah ! mon ami, je n'ai nul reproche à vous faire ; tranquillisez-vous. Je suis sûre que vous n'avez jamais trouvé de femme dont les sentimens pussent égaler les miens ; non, vous n'avez jamais pu aimer véritablement que moi.

— Je vous rendrai compte, quand vous le voudrez, de toutes mes erreurs : une seule femme aurait pu me séduire. Elle s'était trompée aux regrets que me causait votre départ ; mes soupirs, ma tristesse, lui avaient fait croire que j'étais devenu sensible pour elle, et je m'aperçus dans nos conversations combien elle le devenait pour moi ; je m'en éloignai promptement. Ses sentimens me paraissaient trop ressembler aux vôtres pour que je pusse toujours lui résister. Je craignais tout de cette ressemblance ; elle seule aurait pu me faire trahir mes sermens, de n'aimer jamais véritablement que vous. Elle se punit de son erreur en épousant un homme qu'elle avait refusé constamment pendant six mois. J'avais à peine fini cet aveu à madame de Ricion, qu'on me rendit un billet de madame de Polevère. Je ne pus le lire sans émotion. Je regardai madame de Ricion. Eh bien ! me dit-elle, qui peut vous troubler dans ce billet ?

— Lisez, Madame, et elle lut :

« Quoi ! vous me laissez deux jours sans m'écrire ! ma vive inquiétude me fait accourir à Paris, et je ne vous y trouve pas. Je vois votre homme d'affaires, et il n'a seulement pas entendu parler de vous. Vous êtes à la campagne, occupé sans doute à me tra-

hir ; je vous attends, venez, hâtez-vous de vous justifier et de calmer mes inquiétudes, ou vous serez la cause de ma mort. »

Il faut, dit madame de Ricion, que vous partiez sur-le-champ ; voyez cette femme, détrompez-la, si elle a pu croire que vous l'aimiez, et ne la laissez pas languir plus long-temps dans une si cruelle situation. Dites-lui, s'il le faut, que vous m'aimiez depuis que vous me connaissez ; que vous étiez sans espérance ; que l'obstacle qui s'opposait à notre union est détruit et que vous m'épousez enfin. Allons partez ! J'obéis.

— Je crois, dit Dinval, que vous fûtes bien mal reçu par madame de Polevère.

— Elle s'écria en me revoyant : Eh bien ! mon ami, avais-je tort de ne pas vouloir vous aimer ?

— Madame, j'ai besoin de toute votre amitié pour prendre ma défense contre vous-même.

— Vous ne me parlez plus d'amour, ingrat ; je vous ai deviné, vous aimez madame de Ricion.

— J'en conviens, Madame, et c'est elle-même qui m'envoie vous faire cet aveu ; elle plaint l'avenir où je vous ai plongée, elle veut que je vous apprenne que je n'espérais pas que l'obstacle qui s'opposait à notre union serait détruit un jour.

— Je vous entends. L'épousez-vous ?

— Oui, Madame.

— C'en est assez, laissez-moi et ne me revoyez jamais. Je ne veux pas qu'elle puisse avoir la moindre inquiétude sur la liaison que nous avions formée, et je veux, s'il m'est possible, oublier

jusqu'à son nom, ainsi que le vôtre. Je ne vois que trop qu'avec elle vous ne me regretterez nullement. Elle entra dans son cabinet, en ferma la porte sur elle, et je sortis. En rentrant ici, j'ai appris par un billet de madame de Ricion qu'elle revenait aujourd'hui de la campagne, et qu'elle me dirait ce soir les raisons qui la faisaient revenir. Elles m'inquiètent, ces raisons, et je vais languir dans une attente mortelle jusqu'au moment où je verrai madame de Ricion.

— Eh ! hâtez-le, ce moment.

— Et comment ?

— Feignez de n'avoir pas reçu son billet et partez sur-le-champ pour la rejoindre.

— Votre conseil est délicieux ! est-il possible que l'amitié conseille mieux que l'amour ?

— Eh bien ! au nom de cette amitié qui vous est si favorable, ne me laissez pas ignorer long-temps quand vous serez heureux.

— Je le dois, et ce sera doubler mon bonheur de vous en faire part. Adieu. »

Ils ne furent pas long-temps sans se revoir.

« Eh bien ! dit Dinval à Saint-Alvire qui vint chez lui, me tiendrez-vous parole ?

— Oui, mon cher Dinval, vous savez le conseil que vous m'avez donné. Je partis sur-le-champ, et en chemin je me rappelais le bonheur que vous m'aviez fait envisager dans le mariage, en me faisant épouser une femme aimable, sensible et vertueuse ; les suites délicieuses qu'on devait espérer d'un pareil engagement,

une vie nouvelle, bien différente enfin de celle que l'on passe dans une dissipation continuelle, où, en voulant tenir à tout, on ne tient à rien ; le plaisir si doux qu'on éprouve à se voir renaître, l'espoir de donner à l'État des sujets utiles et vertueux, mille biens que je sentais qu'il fallait avoir goûtés pour les bien connaître. Je les voyais tous dépendre de mon mariage avec madame de Ricion. Sans avoir prononcé ce mot, nous avions tous deux le même projet et la même pensée. Toute mon inquiétude venait de savoir s'ils seraient approuvés de ses parens, s'ils n'y mettraient pas quelque obstacle, ou au moins quelque retard : pourquoi ce prompt départ, pourquoi madame de Ricion remettait-elle au soir à me l'apprendre ? Au milieu des efforts que je faisais pour en deviner les raisons, j'arrivai et j'entrai dans le salon. Madame de Ricion me dit : N'avez-vous pas reçu le billet par lequel je vous mandais que nous retournions tous ce soir à Paris ?

— Et quand il l'aurait reçu, dit son oncle, ne devait-il pas préférer le plaisir de vous revoir à l'ennui de vous attendre ? Vous avez bien fait, mon cher neveu, car vous l'êtes déjà pour nous.

La joie que j'éprouvai me causa un saisissement qui m'empêcha de me jeter dans ses bras, les larmes coulaient de mes yeux ; je craignais que ce ne fût un songe, je restais immobile.

— En vérité, Monsieur, dit la tante, voyez donc ; vous n'avez point d'idée de l'effet du bonheur sur une ame sensible.

— Allons, dit l'oncle, le voilà revenu, embrassons-le tous les trois.

— Je n'ai jamais rien éprouvé de pareil.

— Laissez-le donc respirer, dit la tante.

— Je ne demande pas mieux, dit la nièce, voilà le mari qui m'était destiné de tous les temps.

— Que direz-vous donc tous les trois de l'excès de ma joie ? Elle est l'effet du passage subit de la crainte et de l'inquiétude que m'avait causée ce retour précipité ; la crainte de ne vous pas voir approuver nos vœux, m'avait tourmenté pendant tout le chemin ; à peine suis-je dans le salon que ce bonheur m'est assuré par ceux mêmes qui pouvaient y mettre opposition.

— Opposition ! au bonheur de ma nièce, au vôtre ? Nous qui ne voulons plus vivre que pour jouir du sort que vous nous préparez. Mon ami, que cette pensée ne rentre jamais dans votre ame ! Loin de vouloir vous faire languir en retournant à Paris, nous ne voulons que hâter le moment qui doit serrer nos liens et vous unir à jamais.

Ils m'ont tenu parole, et tout s'étant trouvé prêt, c'est hier qu'à l'autel, j'ai vu briller dans celle que je prenais pour femme, cette joie vive, pure et décente qu'inspire un amour couronné par les vertus.

J'ai dit à madame de Saint-Alvire que c'était par vos conseils que j'avais connu les charmes de la bonne compagnie ; mais que je devais vous apprendre que, loin d'en regretter les voluptueuses erreurs, je ne pouvais pas seulement les comparer au bonheur dont je jouissais ; que vous me l'aviez fait entrevoir au milieu de tous mes égaremens, comme le seul but auquel je devais aspirer, et que je voulais vous prouver que j'y étais parvenu en vous la faisant connaître ; c'est de sa part que je viens vous chercher, et je

serai charmé que vous jugiez par vous-même de tout ce que l'amour doit à l'amitié. »

Dinval fut dîner chez Saint-Alvire ; il lui apprit en chemin que madame de Polevère était allée oublier dans les charmans paysages de la Suisse, les charmes du petit bocage de sa campagne.

« Le monde n'est qu'une comédie perpétuelle. »

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Femmes_%28Carmontelle%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.